



Daniel Vaillant en Corse pour relancer le processus de Matignon

LA VISITE en Corse de Daniel Vaillant, ministre de l'intérieur, jeudi 2 et vendredi 3 novembre, traduit la volonté du gouvernement de relancer le processus de Matignon, qui semblait piétiner ces dernières semaines. *Le Monde* fait le récit du changement de cap du premier ministre. Il y a un an, Lionel Jospin et Daniel Vaillant, alors ministre des relations avec le Parlement, partageaient la même idée : « *La Corse, ce n'est pas un problème statutaire, ce n'est pas un problème institutionnel, c'est un problème de vie concrète.* » Par ailleurs, l'Etat semble être passé à l'offensive contre le grand banditisme en Corse. Blanchiment au casino d'Ajaccio, trafic de machines à sous, malversations autour de la distribution de café : une dizaine d'enquêtes ont été ouvertes.

Lire notre enquête page 16 et nos informations page 10

Le blues des hauts fonctionnaires

DÉMOTIVATION, déprime, spleen..., les adjectifs ne manquent pas pour décrire le malaise persistant qui affecte la fonction publique. Le diagnostic n'est pas nouveau, mais le mal semble s'amplifier : en cinq ans, le nombre de candidats au concours externe de l'ENA a chuté de près de 30 % ; la section service public de Sciences-Po a fondu, passant de mille élèves, il y a douze ans, à deux cents à la dernière rentrée. Salaires plus élevés dans le privé, mais aussi et surtout panne dans la réforme de l'Etat, perspectives de carrière bloquées par la pyramide des âges, quasi-absence de mobilité de personnel entre les différentes administrations..., le service public a perdu de son attrait.

Lire notre enquête page 8

Foot : la revanche des « petits » clubs



DJEZON BOUTOILLE

DEUXIÈME du championnat de France de football, Lille, au budget quatre fois inférieur à celui du PSG, est un de ces « petits » clubs qui dament le pion aux plus riches. Le LOSC s'appuie sur des joueurs attachés à leur club et solidaires, comme Djezion Boutoille.

Lire page 26

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 270 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 1103 - 7,50 F



Les preuves du réchauffement climatique

- La communauté scientifique confirme l'ampleur du changement climatique en cours
- Un rapport des experts internationaux prévoit un réchauffement constant au cours du XXI^e siècle
- Cette évolution affectera notamment la Chine, le Canada et la Sibérie

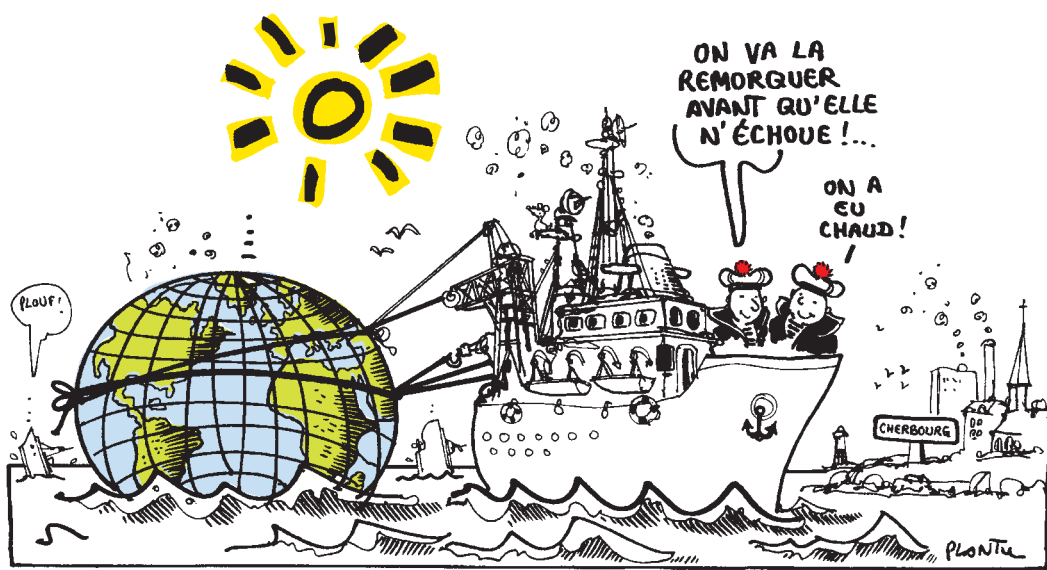
DANS UN RAPPORT préliminaire destiné à l'ONU et aux gouvernements, dont *Le Monde* publie des extraits, la communauté scientifique internationale revoit à la hausse, de façon pessimiste, ses

précédentes estimations sur le changement climatique en cours. Ce texte de l'IPCC (*International Panel on Climate Change*, ou groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, créé en

1988), prévoit un réchauffement de la planète situé entre 1,5° et 6° C d'ici à 2100. En 1995, l'IPCC ne prévoyait qu'un réchauffement de 1° à 3,5° C. Cette évolution devrait affecter tout particulièrement la

Chine, la Sibérie et le Canada. Les climatologues estiment aussi que la concentration de CO₂ dans l'atmosphère atteindra des niveaux records au cours du XXI^e siècle. Ces informations plus alarmistes sont diffusées deux semaines avant la tenue de la Conférence de La Haye, qui doit tenter, à partir du 13 novembre, de mettre en œuvre le Protocole de Kyoto, par lequel les pays industrialisés se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre. Cette conférence s'annonce difficile en raison des réticences des Etats-Unis, qui ont enregistré une hausse de leurs émissions depuis 1990, tandis que l'Europe parvenait tout juste à stabiliser les siennes. Le document des scientifiques est un message clair aux gouvernants qui tergiversent encore sur les mesures à adopter. Ce débat est un enjeu de la campagne présidentielle américaine : George W. Bush ne croit pas au changement climatique.

Lire page 2 et notre éditorial page 18



PROCHE-ORIENT Dialogue et tirs

Au lendemain d'une journée marquée par de durs affrontements, l'ancien premier ministre israélien Shimon Pérès et le chef de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, ont annoncé, jeudi 2 novembre à l'aube, la conclusion d'un cessez-le-feu, le cinquième en plus d'un mois. Des communiqués identiques pourraient officialiser cette trêve. Jeudi matin, l'armée israélienne éloignait ses chars des grandes villes des territoires et la police palestinienne intervenait pour contenir des manifestants. p. 3

Le plaidoyer de Domenico Ievoli pour son chimiquier naufragé

ROME Correspondance

Domenico Ievoli, l'armateur napolitain propriétaire du *Ievoli-Sun*, tient surtout à ce que l'on ne dise pas que son navire était l'une de ces « charrettes de la mer », dont il faudrait interdire la navigation. Au contraire, explique-t-il, il s'agissait d'un tanker chimiquier de la nouvelle génération, construit selon les technologies les plus avancées, avec une structure à double coque et des citernes en acier inox. « *Nous n'achetons pas d'occasion, nous !* », lance-t-il, en rappelant que c'est sa société, la Marnavi, qui l'avait fait construire en 1989, dans les chantiers navals de Viareggio, en Toscane. Ce qui s'est passé au large de la Bretagne ne serait donc imputable qu'à ce que cet homme de mer appelle un « *act of God* », un événement impondérable. Si le commandant du *Ievoli-Sun* est sorti avec une mer de force 9, ce n'était pas pour éviter de payer une pénalité à l'armateur, insiste Domenico Ievoli. Les conditions météo le permettaient, c'est tout, et la Marnavi a « *la conscience tranquille* ». « *Nous ne sommes pas des charcutiers qui se sont improvisés armateurs,*

notre famille fait ce métier depuis quatre générations », réplique M. Ievoli.

C'est en 1910 que le grand-père de Domenico fonde sa première entreprise maritime, avec quelques remorqueurs. Aujourd'hui, la Marnavi dispose d'une flotte de trente navires, dont dix-huit pour le transport de produits chimiques et douze pour les denrées alimentaires. Deux tiers des chimiquiers ont moins de quatre ans. Dans sa brochure de présentation, la compagnie affirme miser « *sur la qualité* » et vante sa « *flotte de navires spécialisés, à l'avant-garde, sophistiqués* ». Ayant lancé en 1999 des procédures pour pouvoir être cotée en Bourse, la Marnavi voudrait éviter maintenant les retombées négatives du premier naufrage d'un de ses navires. Aussi joue-t-elle la carte de la clarté et de l'ouverture. Depuis lundi, Domenico Ievoli, cinquante-cinq ans, et ses fils Attilio et Gennaro ne cessent de répondre à qui les interroge que le *Ievoli-Sun* était en règle, que leurs navires sont en bon état et que leurs cinq cents marins engagés à plein temps sont de bons professionnels.

En revanche, aucun commentaire sur la comparaison qui a été faite avec l'*Erika*, même si

c'est toujours la RINA, la même société italienne, qui a effectué les contrôles sur les deux navires. « *Les navires de la compagnie sont constamment inspectés, aussi bien par les autorités préposées que par nos propres experts* », se contente de déclarer la société. En Italie, on rejette donc les accusations venues de France. Le *Ievoli-Sun* était en règle, souligne la RINA, qui défend ses contrôles. Le ministre de l'environnement, Willer Bordon, renchérit en affirmant au *Corriere della Sera* qu'« *il ne faut pas attendre 2015, comme disent les ministres européens des transports, ou 2010, comme disent les Français, pour interdire la navigation des navires n'ayant une structure qu'à une seule coque : les Américains l'ont fait depuis 1990* ». Quant aux associations écologistes, elles insistent sur la tempête, assurent qu'il était « *criminel de prendre la mer avec des prévisions aussi désastreuses* » et s'inquiètent du dérèglement climatique qui serait en train d'empoisonner nos mers.

Salvatore Aloise

Lire nos autres informations page 14



ÉTATS-UNIS Gore contre Bush : le duel à l'arraché

A six jours de l'élection présidentielle aux Etats-Unis, George W. Bush et Al Gore sillonnent le pays pour mobiliser les abstentionnistes. Les sondages donnent le républicain légèrement en tête. Dans la communauté hispanique, traditionnellement pro-démocrate, M. Bush effectue une remarquable percée. p. 6

PRIX GONCOURT

JEAN-JACQUES SCHUHL

INGRID CAVEN

roman

GALLIMARD

Le désespérant trompe-l'œil basque

DÉSESPÉRANTE. Le terme n'est pas trop fort pour décrire la réalité du Pays basque. Ce glacis politique tout en faux-semblants, composé de demi-vérités, d'accords dénoncés, mais toujours sous-jacents, et de grandes déclarations, réduites à de petits calculs partisans. Un trompe-l'œil où seules les bombes sont bien réelles : dix-neuf morts déjà, depuis la rupture des quatorze mois de trêve, en décembre.

Démantelée plusieurs fois – à en croire le discours officiel –, l'ETA n'en continue pas moins à frapper : le cœur de la capitale espagnole fume encore de l'attentat boucherie de lundi dernier, qui a fait trois morts. Pour contrer cette violence, le gouvernement de centre droit de José María Aznar, décidé à ne rien céder au chantage et à lutter « *depuis l'Etat de droit et la légitimité démocratique* », fait face. Cohérent avec lui-même, il a considérablement renforcé son arsenal juridique, pénal et policier, dans une productive coopération avec la France. Des coups certains sont portés.

Mais après ? « *Il faudra du temps, de la patience et de la persévérance* », dit encore le gouvernement, conscient des limites de

toute solution policière. Après tout, même ceux qui avaient fait une « entorse » à la légalité contre le terrorisme – de Franco à la vieille droite espagnole, avec son Bataillon basque espagnol, et aux socialistes, qui avaient laissé faire la « sale guerre » des GAL, les Groupes antiterroristes de libération – n'en sont pas venus à bout. En 2000, l'ETA, sans crédit et affaiblie, reste dangereuse. Elle est toujours appuyée par près de 19 % de l'électorat basque, regroupé dans la coalition indépendantiste Herri Batasuna-Euskal Herriarrok ; elle trouve ses « fantassins » de rechange dans la frange radicale de la jeunesse indépendantiste. Celle-là même qui anime, à coups de cocktails Molotov, la « lutte des rues », au Pays basque.

Contre pareil adversaire s'impose aussi une riposte politique. La seule que puisse fournir une démocratie : un front uni contre le terrorisme. « *Vaincre ou convaincre* », résumait, l'autre jour, un éditorial. Or, ce n'est ni l'un ni l'autre : jamais la classe politique n'a été aussi divisée.

Marie-Claude Decamps

Lire la suite page 18



PHARMACIE Des médicaments pour les enfants

Les deux tiers des médicaments administrés aux enfants ont été conçus uniquement pour les adultes. Les produits ne sont pas évalués sur les petits et se présentent sous des doses ou des formes inadaptées à leur organisme. La France veut faire adopter une réglementation européenne contraignant les laboratoires à développer des médicaments pour enfants. p. 20

International.....	2	Carnet.....	25
France.....	8	Aujourd'hui.....	26
Société.....	10	Météorologie-Jeux.....	30
Régions.....	14	Culture.....	31
Horizons.....	16	Kiosque.....	34
Entreprises.....	20	Abonnements.....	34
Tableau de bord.....	22	Radio-Télévision.....	35

ENVIRONNEMENT

La communauté scientifique internationale émet un avis plus pessimiste qu'auparavant sur l'ampleur du changement climatique en cours. ● LE

RAPPORT de l'IPCC, groupe d'experts sur l'évolution du climat créé en 1988 pour conseiller les gouvernements, fait l'objet de fuites. ● SES AGENTS prévoient un réchauffement de

la planète d'ici à 2100 situé entre 1,5 et 6 °C. Il devrait affecter tout particulièrement la Chine. ● CES INFORMATIONS surviennent alors que la conférence de La Haye tentera, à partir du

13 novembre, de mettre en œuvre le protocole de Kyoto. Dans ce document, les pays industrialisés se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre. ● LES ÉTATS-

UNIS, notamment, ne parviennent pas à tenir cet objectif. Pour George Bush, les informations manquent « pour prendre des décisions ». (Lire aussi notre éditorial page 18.)

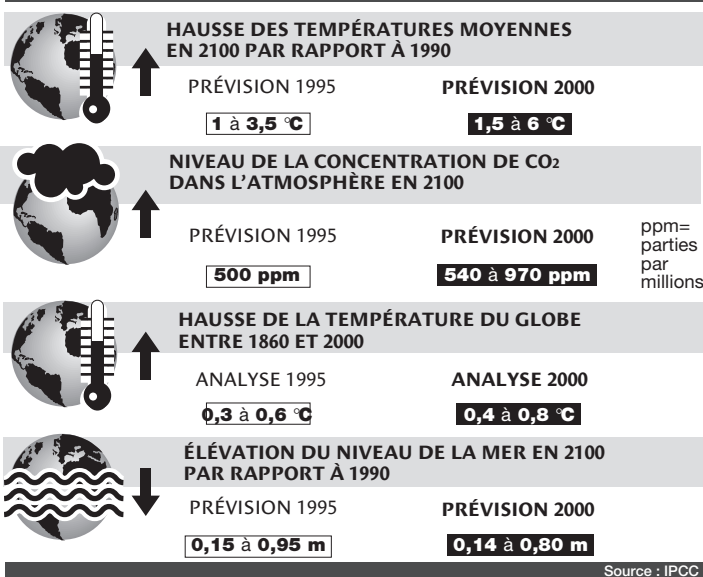
Les scientifiques prévoient un réchauffement accru du climat

La communauté internationale des climatologues soumet aux décideurs un rapport plus pessimiste que précédemment sur l'élévation prévisible de la température de la planète durant le siècle à venir

EN LAISSANT filtrer publiquement leur *Résumé pour les décideurs*, les scientifiques réunis dans l'IPCC ont envoyé un message clair aux politiques qui tergiversent encore : le réchauffement climatique n'est pas une lubie environnementale, c'est un phénomène physique concret qui dominera l'existence commune des humains pendant tout le siècle à venir. L'IPCC exprime l'avis de la communauté internationale des climatologues.

Sa publication intervient alors que la Conférence de La Haye, dans moins de deux semaines, tentera d'empêcher l'échec du protocole de Rio par lequel, en décembre 1997, les pays industrialisés s'étaient engagés à limiter les émissions de gaz à effet de serre. Alors aussi que George W. Bush, éventuel président de la nation la plus polluante de la planète, a répété le 11 octobre, lors de son débat télévisé avec Al Gore,

Des estimations de réchauffement revues à la hausse



qu'il ne pensait pas que « nous disposions de tous les faits nous permettant de prendre des décisions ».

AVANT-GOÛT

Le document de l'IPCC parle d'un ton assuré, parce qu'en une dizaine d'années – son premier rapport date de 1990 –, le travail scientifique s'est considérablement développé. L'information cruciale vient du relèvement de plusieurs prévisions, et principalement de la fourchette d'élévation de la température, qui pourrait être d'ici à 2100 de 1,5 à 6 °C. Les rapporteurs soulignent aussi avec assurance – « Il est presque certain » – que la moyenne d'élévation devrait être plus importante sur les continents que sur les océans. Ils estiment ainsi que l'Asie du Nord – c'est-à-dire la Chine – devrait se réchauffer 40 % de plus que la moyenne : si l'on suit l'avis des scientifiques, cela signifie que le

changement climatique n'est plus la seule affaire des « riches ». La Chine, entre autres, doit réellement prendre en compte cette question dans la définition de ses politiques économiques. La grave sécheresse qui a affecté la région de Pékin une bonne partie de l'an 2000 donne aux maîtres de la Cité interdite un avant-goût du problème.

Les experts sont en revanche prudents sur plusieurs points : il est prévu que l'élévation du niveau des mers soit importante – près d'un demi-mètre –, mais une élévation rapide et beaucoup plus forte est exclue. Le débat scientifique sur le rôle du soleil est précisément abordé, mais l'IPCC juge que les facteurs naturels (soleil et éruptions volcaniques) peuvent être évalués à un cinquième du réchauffement total. Le rôle des nuages dans la nouvelle donne climatique est présenté comme une interrogation majeure.

Les experts ne s'engagent pas sur la question de la multiplication des événements météorologiques extrêmes : probable dans l'hémisphère Nord, aucune tendance n'est encore décelable dans les régions tropicales. Ils soulignent enfin que la reforestation, qui absorbe du gaz carbonique, ne pourra jouer qu'un rôle marginal dans la lutte contre l'effet de serre. Le message devra être entendu par les négociateurs de La Haye : dans les dernières discussions préparatoires, les États-Unis ont insisté pour que la forêt soit pleinement prise en compte comme moyen de lutter contre le changement climatique. Si l'on suit l'IPCC, il ne s'agit là que d'une échappatoire : la réponse au défi qui est posé à l'humanité est un changement de ses modes de consommation de l'énergie.

Hervé Kempf

La température de la planète devrait se réchauffer de 1,5 °C à 6 °C en 2100, affirment les scientifiques de l'IPCC

CE DOCUMENT a été traduit par Le Monde à partir de l'original en anglais, daté du 22 octobre. Les intertitres en caractères gras sont de l'IPCC. Les passages entre crochets sont du Monde.

Le troisième rapport du Groupe I de l'IPCC se fonde sur les rapports précédents et incorpore de nouveaux résultats de recherche sur le climat effectués dans les cinq dernières années. Des centaines de scientifiques ont contribué à sa préparation et à son examen. Ce résumé pour les décideurs décrit l'état présent des connaissances sur le système climatique et fournit des estimations quant à son évolution future. (...)

La température moyenne de surface a augmenté depuis le milieu du XIX^e siècle

La température moyenne de surface a augmenté de 0,6 °C (avec une incertitude en plus ou en moins de 0,2 °C) depuis 1860, la première date pour laquelle on dispose de données suffisantes pour des estimations globales. Cette valeur est environ 0,15 °C plus élevée que dans le précédent rapport [de 1995], en grande partie en raison des températures relativement élevées des années 1995-2000. (...)

De nouvelles analyses indiquent que le XX^e siècle a probablement connu le réchauffement le plus important de tous les siècles depuis mille ans dans l'hémisphère Nord. Il est probable que les an-

nées 1990 ont constitué la décennie la plus chaude du XX^e siècle et 1998 l'année la plus chaude. (...)

La couverture neigeuse et l'extension des glaces ont diminué

La surface de la couverture neigeuse a diminué d'environ 10 % depuis la fin des années 1960 et la période de glaciation des lacs et des rivières a diminué d'environ

Le rythme d'élévation du niveau des mers pendant le XX^e siècle a été environ dix fois plus important que pendant les derniers trois mille ans

deux semaines dans l'hémisphère Nord pendant le XX^e siècle.

Il y a eu un retrait général des glaciers de montagne dans les régions non-polaires pendant le XX^e siècle.

La superficie de glace de mer pendant le printemps et l'été a diminué de 10 à 15 % dans l'hémisphère Nord depuis les années 1950. Une diminution de l'épaisseur de la glace de 40 % en Arctique s'est probablement produite à la fin de l'été pendant les dernières décennies, ce déclin étant beaucoup plus prononcé pendant l'hiver.

Le niveau moyen des mers s'est élevé et le contenu en chaleur des océans s'est accru

Les données sur les marées montre que le niveau moyen des mers s'est élevé de 10 cm à 20 cm pendant le XX^e siècle. Il est très probable que cela est dû au moins en partie à l'expansion thermique de l'eau de mer et à la perte de glace associée avec le réchauffement.

Le rythme d'élévation du niveau des mers pendant le XX^e siècle a été environ dix fois plus important que pendant les derniers trois mille ans. (...)

Des changements ont aussi affecté d'autres aspects importants du climat

Les précipitations ont augmenté de 0,5 à 1 % par décennie pendant le XX^e siècle sur la plupart des continents de moyenne et haute latitudes de l'hémisphère Nord. La pluie a diminué sur la plupart des terres intertropicales pendant le XX^e siècle (-0,3 % par décennie), quoiqu'il y ait une reprise dans les dernières années. (...)

Il est probable qu'une augmentation moyenne des événements

de précipitations extrêmes s'est produite dans les latitudes moyennes et hautes de l'hémisphère Nord.

Les épisodes chauds du phénomène El Niño/Southern Oscillation (ENSO) ont été plus fréquents, plus durables et plus intenses depuis le milieu des années 1970. (...)

Quelques aspects importants du climat ne semblent pas avoir changé

La variation de l'extension des glaces de l'Antarctique, depuis qu'on l'observe par satellite, dans les années 1970, ne montre pas de tendance significative.

L'intensité et la fréquence des cyclones tropicaux et extra-tropicaux ne montrent pas de tendance claire, mais les données sont souvent rares et non pertinentes.

Les émissions de gaz à effet de serre et d'aérosols par les activités humaines continuent à altérer l'atmosphère d'une manière qui affecte le système climatique (...)

Depuis 1750, la concentration atmosphérique de gaz carbonique (CO₂) s'est accrue d'un tiers. La concentration actuelle n'a jamais été dépassée depuis quatre cent vingt mille ans et probablement pas durant les vingt millions d'années passées. Le taux d'accroissement [de cette concentration] n'a jamais été atteint depuis au moins les vingt mille dernières années.

Plus des deux tiers de l'accroissement du CO₂ atmosphérique pendant les vingt dernières années sont dus à la combustion de combustibles fossiles. Le reste est dû au changement d'utilisation de l'espace, notamment à la déforestation et, à un moindre degré, à la production de ciment. (...)

Le taux d'augmentation de la concentration de CO₂ dans l'atmosphère a été d'environ 0,4 % par an pendant les deux dernières décennies. (...)

La concentration de méthane (CH₄) dans l'atmosphère a été multipliée par 2,5 depuis 1750 et continue de s'accroître. (...)

L'augmentation calculée d'un tiers depuis 1750 de l'ozone troposphérique [dans la couche basse de l'atmosphère], du fait des émissions de plusieurs gaz formateurs d'ozone, est estimée avoir causé un effet radiatif [de réchauffement] significatif de 0,35 W/m². (...)

Les agents naturels ont contribué en petites quantités à l'augmentation de l'effet radiatif pendant le siècle passé

L'effet radiatif dû aux changements de l'énergie émise par le soleil depuis 1750 est estimé représenter un cinquième de celui qui est dû au CO₂, principalement en raison d'une augmentation pendant le XX^e siècle. Depuis les années 1970, les instruments satellitaires ont enregistré de petites oscillations liées au cycle solaire de onze ans.

Des mécanismes expliquant l'amplification des effets du soleil sur le climat ont été proposés, mais ils manquent d'une base rigoureuse théorique ou d'observation.

Les aérosols [minuscules particules en suspension] stratosphériques [dans les couches hautes de l'atmosphère] émis par les grandes éruptions volcaniques provoquent un effet radiatif négatif, qui dure quelques années. (...)

On estime que l'effet radiatif des deux facteurs naturels majeurs (variations solaires et aérosols volcaniques) a été négatif les deux dernières décennies – et peut-être les quatre dernières –, en contraste avec l'effet positif des gaz à effet de serre.

La confiance dans la capacité des modèles à prévoir les climats futurs a augmenté

(...) La compréhension des processus climatiques et leur représentation dans les modèles climatiques s'est améliorée, notamment en ce qui concerne la vapeur d'eau, la dynamique de la glace de mer et le transport de chaleur dans l'océan. (...)

La plus grande incertitude dans la modélisation du climat futur continue à résider dans l'analyse du rôle des nuages et de leur interaction avec l'effet radiatif et les aérosols.

Les preuves d'une influence humaine sur le climat global sont plus fortes maintenant qu'au moment du deuxième rapport [de l'IPCC en 1995]

(...) Les simulations de la réponse au forçage [accroissement de l'effet de serre] naturel pris iso-

lément, incluant la variabilité solaire et les éruptions volcaniques, indiquent que le forçage naturel peut jouer un rôle dans le réchauffement observé pendant la première partie du XX^e siècle, mais n'expliquent pas le réchauffement de sa deuxième partie. L'effet des gaz anthropiques [émis par l'activité humaine] pendant les cinquante dernières années peut

Le plus notable est le réchauffement des régions au nord de l'Amérique du Nord et dans l'Asie du Nord et du Centre, 40 % au-dessus du changement moyen

être identifié en dépit d'incertitudes sur les autres forçages. (...)

Il est probable que les concentrations croissantes de gaz anthropiques à effet de serre ont contribué substantiellement au réchauffement observé depuis cinquante ans. Néanmoins, l'exactitude des estimations de l'importance du réchauffement anthropique (...) continue à être limitée par les incertitudes relatives aux estimations de variabilité interne, des facteurs radiatifs

naturels et anthropiques, en particulier pour ce qui est des aérosols, et quant à la réponse du climat à ces facteurs.

La composition de l'atmosphère continuera à changer pendant le XXI^e siècle

(...) A la fin du siècle, les modèles prévoient des concentrations de CO₂, situées entre 540 et 970 ppm [parties par million] (à comparer avec une concentration avant la révolution industrielle de 280 ppm, et avec une concentration actuelle d'environ 367 ppm). (...)

La séquestration du carbone par le changement de l'utilisation des terres pourrait influencer la concentration atmosphérique de CO₂. Cependant, même si tout le carbone émis jusqu'à présent par le changement de l'utilisation des terres pouvait être repris par la biosphère terrestre (c'est-à-dire par la reforestation), la concentration de CO₂ serait réduite de seulement 40 à 70 ppm. (...)

Les scénarios projettent une augmentation de la température globale et du niveau de la mer

(...) L'accroissement moyen de la température de surface est estimé devoir être de 1,5 à 6 °C de 1990 à 2100. Cette augmentation serait sans précédent dans les dix mille dernières années. L'éventail d'augmentation présenté dans le deuxième rapport était de 1 à 3,5 °C (...). La différence est principalement due à la réduction prévue des émissions de dioxyde de soufre. (...)

Il est presque certain que toutes les surfaces terrestres se réchaufferont plus rapidement que la moyenne, particulièrement celles situées à haute latitude en saison froide. Le plus notable est le réchauffement des régions au nord de l'Amérique du Nord et dans l'Asie du Nord et du centre, 40 % au-dessus du changement moyen. En revanche, le réchauffement serait inférieur à la moyenne en Asie du Sud et du Sud-Est pendant l'été, et au sud de l'Amérique du Sud en hiver. (...)

Dans l'hémisphère Nord, la couverture neigeuse et l'extension de la glace de mer devraient continuer à diminuer.

Les glaciers et les calottes glaciaires (à l'exception de la banquise du Groenland et de l'Antarctique) continueront leur retrait généralisé pendant le XXI^e siècle. (...) Une perte majeure de glace [de l'Antarctique] et une élévation accélérée du niveau des mers sont maintenant jugées comme très peu probables au XXI^e siècle.

Une élévation du niveau des mers de 0,14 à 0,80 m est prévue entre 1990 et 2100, avec une valeur centrale de 0,47 m, ce qui est deux à quatre fois le taux observé pendant le XX^e siècle. (...)

Un organisme intergouvernemental

L'IPCC (Intergovernmental Panel on Climate Change), ou GIEC (Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat), a été créé, en 1988, par l'Organisation mondiale de la météorologie et le Programme des Nations unies pour l'environnement. Réseau international de plusieurs centaines de scientifiques, il est chargé d'évaluer les connaissances relatives aux risques de changement climatique.

Ces connaissances sont synthétisées dans d'épais « Rapports d'évaluation », dont deux ont été publiés en 1990 et 1995. Son troisième rapport sera publié en 2001. Il est introduit par un « Résumé pour les décideurs », dont un projet circule en ce moment dans la communauté scientifique et entre les gouvernements, avant d'être discuté en assemblée plénière, à Shanghai, en janvier 2001. Les rapports de l'IPCC sont divisés en chapitres, rédigés par autant de groupes de spécialistes. Ils sont corrigés par d'autres experts, avant adoption par l'assemblée plénière.

Nouvelle tentative pour ramener le calme dans les territoires palestiniens

La rencontre entre Yasser Arafat et Shimon Pérès, mercredi soir 1^{er} novembre à Gaza, a débouché sur un accord. La volonté exprimée par les deux parties de réduire les tensions n'a pas empêché des violences mortelles dès jeudi matin

Après plus d'un mois de troubles sanglants qui ont déjà fait plus de cent cinquante morts et des milliers de blessés, Israéliens et Palestiniens ont une nouvelle fois essayé, mercredi soir 1^{er} novembre, de ramener le

calme dans les territoires. Une rencontre entre le président de l'Autorité palestinienne Yasser Arafat et l'ancien premier ministre Shimon Pérès, qui fait partie du gouvernement d'Ehoud Barak, devait

déboucher sur une trêve. Cet accord est survenu au terme d'une journée parmi les plus violentes depuis le début de la crise. Il a entraîné l'annulation par Israël de bombardements d'objectifs palestiniens en repré-

sailles à la mort de trois soldats israéliens, dont deux officiers. Six Palestiniens ont également été tués, mercredi. En dépit de l'espoir né de cet accord, un Palestinien a été tué, jeudi matin, en Cisjordanie.

JÉRUSALEM

de notre correspondant

De toutes les journées d'affrontements de ce dernier mois, celle du mercredi 1^{er} novembre, durant laquelle six Palestiniens sont décédés, aura été l'une des plus coûteuses pour l'armée israélienne. Au cours de combats qui ont duré de longues heures, en plusieurs points de la Cisjordanie, trois soldats de Tsahal sont morts dans l'après-midi de mercredi, provoquant l'intervention vigoureuse de tanks et d'hélicoptères et, quelques heures plus tard, dans un ultime sursaut de sagesse, l'annonce d'un accord israélo-palestinien, trêve destinée à faire retomber la tension avant un incontrôlable dérapage. L'accord a été rendu public dans la nuit de mercredi à jeudi, à l'issue d'une réunion de plus de deux heures tenue à Gaza entre Yasser Arafat et l'ancien premier ministre Shimon Pérès, l'une des rares personnalités politiques israéliennes à avoir encore la confiance du président de l'Autorité palestinienne.

Mobilisé par Ehoud Barak, M. Pérès, disaient mercredi matin les sources politiques israéliennes, avait mission de mettre en garde les Palestiniens contre toute escalade supplémentaire. Le même message avait été délivré la veille par l'ancien chef d'état-major, Amnon Lipkin-Shahak, et un ancien chef du Shin Beth reconverti dans les affaires, Yossi Guinossar. Mais le cours des événements, marqués par la multiplication des combats autour de Naplouse, Jérusalem, Bethléem et Jéricho, a changé le mandat de l'ancien premier ministre. Alors que, dans la soirée, le cabinet de sécurité israélien tenait



session, Shimon Pérès forgeait avec Yasser Arafat un accord où les deux parties s'engageaient à appliquer celui de Charm el-Cheikh, demeuré jusque-là lettre morte.

« DES MESURES CONCRÈTES »

Conclu le 17 octobre, à l'issue d'un sommet réunissant Yasser Arafat, Ehoud Barak, Bill Clinton, Hosni Moubarak et Kofi Annan, l'accord de Charm el-Cheikh prévoyait, entre autres, un engagement « public et non équivoque » des deux parties à cesser les violences et à prendre « des mesures concrètes » telles que le retrait des forces, l'élimination des points de friction, la remise en place de la coopération sécuritaire israélo-palestinienne, et la fin du bouclage des territoires. Pour aboutir, le cabinet de sécurité israélien a décidé

de geler les mesures de riposte armée décidées quelques heures plus tôt, alors que les combats faisaient encore rage.

La situation s'est, en effet, considérablement détériorée mercredi 1^{er} novembre, en début d'après-midi, lorsque des soldats israéliens stationnés au point de contrôle dressé près du village palestinien d'Al-Khader, près de Bethléem, ont été pris sous le feu nourri de tireurs embusqués en une dizaine de points. Un soldat israélien est mort sur le coup, bientôt suivi par un officier qui tentait de porter secours aux blessés. Deux combattants palestiniens sont morts dans les affrontements, où ont été engagés tanks et hélicoptères.

Bientôt des combats similaires éclataient à Bethléem, autour de la tombe de Rachel, site religieux juif

fortifié comme un bunker et implanté en plein territoire autonome palestinien. De violents accrochages étaient également signalés à Jéricho, où un officier israélien est mort. L'armée israélienne affirme qu'elle a riposté à des tireurs postés sur le toit du casino, fréquenté quotidiennement, il y a encore quelques semaines, par des milliers de joueurs israéliens et dont une partie des enjeux alimentaient la trésorerie de l'Autorité palestinienne.

LES RAIDS LIMITÉS

Alors que des combats similaires éclataient à Naplouse et à Hébron, ainsi qu'aux points désormais célèbres de Netzarim et de Karni, dans la bande de Gaza, une bombe de faible puissance explosait à Jérusalem et le quartier de Gilo, au sud de la ville, était à son tour pris sous le feu de tireurs installés en contrebas, dans le village palestinien de Beit Jala. Commencés en début d'après-midi, les tirs n'ont cessé que dans la soirée, poussant une partie des habitants à aller trouver refuge ailleurs.

Quartier de Jérusalem construit en territoire cisjordanien conquis immédiatement après la guerre de 1967, Gilo est situé à proximité de Bethléem où, comme à Beit Jala, réside une importante communauté palestinienne chrétienne. Pour plusieurs observateurs israéliens, cette particularité explique les attaques répétées contre Gilo. Il s'agirait, affirment-ils, de provoquer une forte réaction militaire israélienne susceptible, à son tour, d'entraîner l'intervention de la communauté internationale réputée plus sensible aux malheurs

des chrétiens qu'à ceux des musulmans.

Quoi qu'il en soit de ces spéculations, l'Autorité palestinienne ne cache pas son désir de ne plus laisser aux seuls Américains, désormais considérés comme partiaux, l'initiative du processus de paix et d'y impliquer Européens, Chinois, Russes et Nations unies.

Dans l'entourage de Shimon Pérès on affirmait, jeudi matin, que l'accord conclu dans la nuit était « des plus importants », témoignant de la volonté des deux parties de ne pas se laisser entraîner à des initiatives « définitives et aventuristes ». De fait, en dépit de ses menaces et de ses ultimatum répétés, le premier ministre israélien, depuis le début des événements, a montré un parfait sang-froid.

Délibérément, les raids de représailles des hélicoptères, menés après que les habitants des quartiers concernés eussent été invités à partir, ont été limités, et n'ont pas mis en danger la reprise éventuelle de la discussion politique. De même, Ehoud Barak, malgré les appels de l'opposition de droite, Ariel Sharon en tête, s'est jusqu'ici abstenu de mener la guerre économique que le contrôle israélien sur les approvisionnements palestiniens en pétrole, électricité et marchandises de toutes sortes, pourrait l'inciter à déclencher.

Les pressions, notamment militaires, auxquelles Ehoud Barak fait face sont pourtant énormes, comme sont sans doute fortes celles qui s'exercent sur Yasser Arafat. Mais jusqu'ici aucun d'eux n'a pris d'initiative irréversible.

Georges Marion

Les Palestiniens, entre craintes, espoirs et spéculations

RAMALLAH et JÉRUSALEM-EST

de notre envoyé spécial

Il y a les déclarations publiques en situation de crise, et ce qui se dit sans micros. Voici ce que des conversations avec des proches de Yasser Arafat et des analystes palestiniens permet de savoir des réflexions au sein de l'Autorité palestinienne. Sachant qu'au-delà des objectifs finaux (l'Etat souverain, sa capitale à Jérusalem), la situation se gère au jour le jour dans la tension et la confusion. Un de nos interlocuteurs ajoute : « Le camp d'en face est dans le même état. »

● **La nouvelle Intifada va-t-elle se poursuivre ?** A court terme, certainement. « Nous ne tenons la rue qu'à 70 %. » Entre « la rue » (c'est-à-dire, aussi, partis et militants) et la direction de l'OLP, c'est le vide sidéral. Les institutions embryonnaires de l'Etat palestinien ne fonctionnent plus. A moyen terme, la mobilisation populaire prolongée pose un problème, celui du « chaos : un risque pour l'Autorité ». « L'idéal, ce serait un mouvement pacifique continu de protestation. Mais l'évolution dépend des Israéliens, qui ont l'essentiel des cartes en main. » Les dirigeants palestiniens, malgré les morts civils quotidiens, sont conscients du fait qu'Israël « se refère ». « Ils tapent de plus en plus fort, dit un ministre, entraînant chaque fois une contre-escalade, mais ils sont loin de leur puissance maximum. » Au moins jusqu'à mercredi, les Palestiniens ont ordonné à leurs policiers d'être le moins présentes possible dans les affrontements (les Israéliens le savent). D'autant qu'Israël, maître de fait du budget de l'Autorité, des voies de communication, de la distribution d'eau et d'électricité, etc., dispose de moyens de coercition. Pour le moment, l'escalade de la répression « accroît la détermination des gens ». Donc le risque de chaos. « Les colons religieux attaquent de plus en plus les paysans et les villageois. Nous devons absolument éviter la balkanisation, sinon ce sera le bain de sang et personne ne sait comment cela finira. »

● **Des négociations peuvent-elles s'engager ?** A chaque phase de l'escalade, le « téléphone

rouge » entre proches de Yasser Arafat et d'Ehoud Barak a toujours fonctionné, et des rencontres ont lieu. Les conversations ne portent cependant que sur les problèmes de sécurité, ou presque. Or l'Autorité ne peut imposer un retour au calme sous les roquettes, elle perdrait tout crédit. L'accalmie suppose des « gestes » israéliens (négocier malgré la violence, se retirer loin des villes palestiniennes). Mais sur le fond,

(96 % des territoires aux Palestiniens avec un transfert de terres près de Gaza), tout en repoussant la question de Jérusalem et l'acceptation palestinienne de la « fin du conflit ». M. Barak aurait refusé net. Après, il y a eu les morts sur l'esplanade des Mosquées. Fin de l'épisode Barak. D'autant plus que son avenir politique personnel leur semble bouché. « Soit il fait un gouvernement d'union nationale et il est l'otage du Likoud, soit il perdra

tion l'ONU, les Européens, la Russie et les pays arabes. Ils espèrent y parvenir. Ils espèrent l'envoi de troupes internationales d'interposition afin de protéger les civils palestiniens. Mais dans l'immédiat, « les Etats-Unis restent la seule superpuissance, donc décisifs », ils sont opposés à un tel envoi. Quant aux Européens, « ils se disent nos amis en privé mais sont diplomatiquement couards ». Et de rappeler leur récent vote à l'ONU, où six d'entre eux se sont abstenus de condamner Israël.

● **Vont-ils déclarer l'Etat indépendant le 15 novembre ?** Il semble que non, mais le débat est important autour de Yasser Arafat. Pour les partisans de l'annonce, « c'est la seule arme non violente dont nous disposons en ce moment ». Arguments des opposants : « Israël n'attend que ça pour tout remettre en cause », « la rue y verra une gesticulation qui ne change rien », « nous perdrons tous nos acquis diplomatiques ».

● **L'Autorité craint-elle les islamistes ?** Officiellement, c'est l'union nationale. En réalité, les di-

rigeants palestiniens sont terrorisés à l'idée d'attentats suicides en Israël. Ils ont libérés des militants du Hamas, mais aucun de ses responsables militaires. « Le Hamas est en veilleuse. Ses gens sont peu dans la rue. Il attend son heure. Si on reprend langue avec les Israéliens, il agira pour tout faire échouer. »

● **Les Palestiniens craignent-ils des mesures unilatérales israéliennes, telle la « séparation physique » ?** Ils n'y croient pas. « Encore un projet fumeux d'Ehoud Barak. » Si la séparation préserve les colonies, elle est impossible à mettre en œuvre, vu leur imbrication avec les villages arabes. Et « pour nous parquer dans 60 % du territoire avec des barbelés autour, Barak devra démanteler des colonies. Sans accord avec nous, il n'aura pas la légitimité populaire en Israël pour le faire. Sans parler de l'image de l'Etat juif dans le monde ». Ni de la résistance farouche qu'opposeraient les Palestiniens.

Sylvain Cypel

« Ehoud Barak fonctionne par oukases.

Avec lui, c'est toujours à prendre ou à laisser.

Il a failli avec nous.

Et ce comportement échoue avec ses propres partenaires en Israël »

c'est l'impasse, pour deux raisons. Premièrement, juge un analyste, « si nous avons des objectifs clairs et une perspective floue sur les moyens d'y parvenir, les Israéliens, eux, ont une tactique simple, nous faire plier, mais une politique illisible. Imaginent-ils vraiment nous imposer une paix à leurs conditions ? Une nouvelle Intifada reprendrait tôt ou tard ». Deuxièmement, « Clinton est en fin de mandat. Pour un déblocage, il faut attendre une nouvelle administration américaine ». Dilemme : des responsables sont conscients qu'ils ne pourront éternellement exiger l'application par les Israéliens des accords intérimaires signés, donc revenir au cadre d'Oslo, et insister pour sortir de la logique d'Oslo.

● **Qu'attendent les Palestiniens d'Ehoud Barak ?** Presque plus rien. Autant des Israéliens comme Yossi Beilin, Shlomo Ben Ami (qui a pourtant perdu beaucoup de crédit) et Shimon Pérès restent des partenaires possibles, autant « le cas Barak est désespéré ». « Il fonctionne par oukases. Avec lui, c'est toujours à prendre ou à laisser. Il a failli avec nous. Et ce comportement échoue avec ses propres partenaires en Israël ». Après Camp David, M. Arafat aurait proposé de réfléchir à nouveau sur la base de l'accord officieux Beilin-Abou Mazen de 1996

des élections. Pourquoi négocier avec un homme politiquement mort ? »

● **Jugent-ils que le temps joue en leur faveur ?** A court terme, disent-ils, l'Intifada a « redonné conscience à la communauté internationale des points clefs de la question palestinienne, qui semblaient oubliés : le respect des frontières, l'illégalité des colonies et le droit au retour des réfugiés ». Ils constatent aussi un début de division dans l'état-major israélien entre partisans d'une répression accrue et ceux qui la jugent improductive. Pareillement, la position d'une minorité du mouvement pacifiste israélien La Paix Maintenant de revenir à l'exigence d'un retrait israélien aux frontières du 6 juin 1967 est perçue comme un début de maturation en Israël. A long terme « l'apartheid colonial est sans avenir ». Le problème, c'est le moyen terme. « Tout peut arriver, de la divine surprise type Oslo sur de nouvelles bases à la tragédie totale. » « Le déséquilibre des forces est trop grand, mais ils [les Israéliens] ne peuvent pas se débarrasser de nous. Pendant des années nous pouvons connaître une Intifada-processus de paix en alternance. Ce sera notre way of life. »

● **Croient-ils possible de changer les règles du jeu ?** L'objectif est de réintégrer dans la négocia-

Sahara occidental : le Polisario juge insuffisantes les offres de Rabat

POUR le président de la République arabe sahraoui démocratique (RASD, autoproclamée), Mohamed Abdelaziz, rien n'a véritablement changé avec l'avènement du nouveau roi du Maroc, Mohammed VI. « Dès son intronisation, nous [lui] avons envoyé un message de paix (...), explique-t-il en réponse à des questions qui lui ont été adressées par Le Monde. « Des mesures [que le monarque a prises], notamment sur des dossiers terrifiant l'image de son pays, pouvaient être interprétées dans le sens d'un changement de politique. Mais force est de constater que pour ce qui est du Sahara occidental, rien n'a changé... Si nouveauté il y a, c'est bien le blocage de la mise en application du plan de paix. (...) Dans le territoire, le quadrillage policier reste de rigueur, les libertés inexistantes ; là aussi, la seule différence a été le remplacement de la police de Basri [l'ancien ministre de l'intérieur] par l'armée. »

Fin septembre, dans le cadre d'une rencontre à Berlin sous l'égide de l'ancien secrétaire d'Etat américain, James Baker, le Maroc a proposé de négocier directement avec le Polisario pour « sortir de l'impasse » dans laquelle le dossier se trouve (le référendum d'autodétermination parainé par l'ONU est reporté depuis 1991). Mohamed Abdelaziz accuse Rabat de duplicité. « A Berlin, explique-t-il, le Maroc a surtout déclaré qu'une solution démocratique de la question du Sahara occidental ne l'intéressait pas. (...) Le Maroc bloque la voie référendaire. » Quant aux « négociations directes » évoquées par Rabat, Mohamed Abdelaziz refuse d'y voir « quelque chose de nouveau ». « Le Front Polisario et le Maroc, rappelle-t-il, négocient directement depuis 1997. » Le président de la RASD est certes d'accord pour continuer mais « sous l'égide de l'envoyé spécial personnel du secrétaire général de l'ONU, dans le cadre du plan de règlement ».

BATAILLE DIPLOMATIQUE

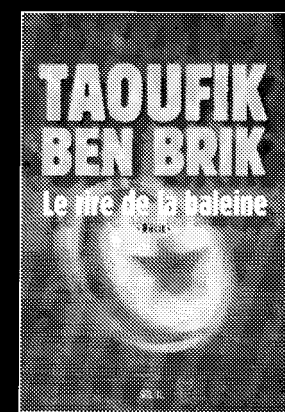
En cas d'échec, les Sahraouis du Front Polisario reprendront-ils les armes alors que depuis 1991 existe un plan de paix et que les deux parties observent un cessez-le-feu supervisé par l'ONU ? Mohamed Abdelaziz est catégorique : « Nous continuerons à accepter le cessez-le-feu », affirme-t-il, mais le Polisario n'acceptera « en aucun cas » que la présence des casques bleus « serve uniquement le maintien du statu quo ou encore de paravent à une solution qui passe outre le strict respect du choix librement exprimé par le peuple sahraoui ».

Le Maroc continue de tenter d'isoler diplomatiquement la RASD avec l'aide d'« une puissance européenne (la France) », dit Mohamed Abdelaziz. Mais si la RASD a perdu la reconnaissance de l'Inde, elle est parvenue à accréditer un ambassadeur au Nigeria et à nouer des relations diplomatiques avec la Guinée-Bissau.

Jean-Pierre Tuquoy

Taoufik Ben Brik

LE RIRE DE LA BALEINE



Le récit très « incorrect » d'une grève de la faim mondiale médiatisée et le portrait autobiographique du « fou de Tunis ».

www.seuil.com

Editions du Seuil

ESB : l'agence alimentaire britannique demande le dépistage sur le mouton

Elle juge cette mesure « urgente »

APRÈS LA VACHE, le mouton ? Au commencement de la « vache folle » était, supposent certains experts, le mouton et sa « tremblante », maladie neurodégénérative proche de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB). C'est parce que les vaches ont consommé des farines de viande et d'os fabriquées à partir de cadavres de moutons infectés par l'agent de la « tremblante » que le prion pathologique aurait pu franchir la barrière des espèces, se recycler chez le bovin avant d'atteindre l'homme. Et si, par un curieux retournement, la « tremblante » qui affecte le cheptel ovin depuis deux siècles sans jamais avoir touché l'homme masquait aujourd'hui le développement foudroyant de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) chez le mouton ? Les symptômes étant très similaires, la nouvelle agence de sécurité alimentaire britannique veut avoir une réponse claire.

Au terme d'une réunion avec les experts de l'industrie agro-alimentaire et les associations de consommateurs qui participent à sa gestion, la Food Standard Agency (FSA) a, mardi 31 octobre, recommandé au gouvernement britannique d'entreprendre - « d'urgence », a souligné Sir John Krebs, directeur de la FSA - l'examen des bêtes. Un test de dépistage visant à déterminer si oui ou non le mouton est atteint de l'ESB existe déjà, mais il est tellement compliqué et d'un coût si prohibitif que quelques centaines de bêtes seulement ont jusqu'ici été examinées. Sir John invite les autorités à mettre rapidement au point un marqueur biologique simple qui permettrait de tester rapidement le cheptel. « Il n'y a jusqu'ici aucune preuve d'une épizootie d'ESB comme elle existe chez le bœuf. Nous ne pouvons malheureusement pas exclure l'éventualité que quelques moutons sont infectés. Des expériences sont donc en cours », a déclaré mercredi un porte-parole du premier ministre.

PLUS DE VOLAILLES CANNIBALES

Aucun cas d'ESB n'a jusqu'ici été officiellement enregistré à l'état naturel dans le cheptel ovin britannique, mais plusieurs données scientifiques plaident en faveur de cette hypothèse. Le ministre de l'agriculture fournira dès le mois de décembre un programme d'urgence, qui n'existant pas pour l'épizootie de « vache folle ». « Dans la pire des hypothèses, si la FSA estime que le mouton est impropre à la consommation humaine, l'embargo sur la consommation d'ovins sera totale », a indiqué un porte-parole. Il n'est donc pas exclu aujourd'hui que les 40 millions de moutons britanniques soient détruits. On n'en est pas là. Pour l'heure, sachant que « 4 000 moutons britanniques succombent à la tremblante chaque année, nous voulons savoir

si certaines de ces bêtes sont en réalité atteintes d'ESB », a dit Sir John.

La question de la contamination des moutons britanniques par l'agent de l'ESB est officiellement soulevée depuis juin 1996 et la démonstration que les ovins pouvaient aisément être infectés par l'agent de l'ESB. L'évocation en juin 1998, dans ces colonnes, de résultats expérimentaux a priori inquiétants obtenus en Grande-Bretagne avaient fait l'objet d'une mise au point rassurante de Jack Cunningham, alors ministre de l'agriculture, expliquant que le gouvernement britannique « continuait à creuser l'hypothèse que certains cas de tremblante du mouton seraient en fait de l'ESB ». « Nous tentons de développer des méthodes plus rapides pour les différencier », expliquait alors M. Cunningham. Suivant l'avis des experts du comité Dormont, le gouvernement britannique avait pour sa part, dès le mois de juillet 1996, décidé de faire de la tremblante une maladie à déclaration obligatoire et d'interdire la consommation des viandes issues des bêtes malades.

En Grande-Bretagne, la FSA va d'autre part recommander aux autorités d'étendre l'interdiction du « cannibalisme » à toutes les bêtes d'élevage destinées à la consommation humaine. La législation en vigueur en Grande-Bretagne interdit déjà les farines de viande et d'os dans l'alimentation des ruminants (bovins et ovins) et des omnivores comme le porc. La FSA propose d'inclure dans la liste des produits prohibés tous les dérivés du sang animal, la gélatine et le suif. Cette question devait être discutée jeudi avec les experts. Elle conduirait à rejeter la demande des éleveurs qui souhaitent nourrir leurs volailles avec des déchets de viande et d'os. Les volailles ne devraient plus pouvoir consommer non plus de déchets de volailles, plumes et matières fécales comprises.

« Il faut mettre un terme à tous les aspects du recyclage interne aux espèces », a martelé Sir John Krebs. En France, les farines de viande et d'os sont toujours autorisées dans l'alimentation des porcs, des volailles et des poissons. Jacques Chirac s'est prononcé en faveur de leur interdiction définitive et le gouvernement a saisi de cette question l'Agence française de la sécurité sanitaire des aliments (Afsa). Dans un entretien au Monde, Martin Hirsch, directeur général de l'Afsa, a expliqué qu'une réponse documentée ne pourrait pas être fournie avant « trois ou quatre mois » (Le Monde du 31 octobre). Dans l'attente, les Verts réclament un arrêt immédiat de l'utilisation de ces farines dans l'alimentation animale. A Paris, une réunion des différents ministres concernés par la « vache folle » devait se tenir jeudi.

Patrice Claude (à Londres) et Jean-Yves Nau

La Yougoslavie fait son retour officiel au sein de l'Organisation des Nations unies

L'Assemblée générale de l'ONU a admis à l'unanimité la RFY comme nouveau membre

La RFY a réintégré, mercredi 1^{er} novembre, l'Organisation des Nations unies, dont elle avait été exclue en 1992, quand le Conseil de sécurité

avait refusé que le pays dirigé par Slobodan Milosevic occupe le siège laissé vacant de l'ancienne République socialiste fédérative de You-

goslavie. Seul l'ambassadeur américain, Richard Holbrooke, a rappelé le président Kostunica à son devoir de coopération avec le TPI.

LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE de Yougoslavie (RFY, composée de la Serbie et du Monténégro) a été admise, mercredi 1^{er} novembre, comme nouvel Etat membre de l'Organisation des Nations unies. L'Assemblée générale a adopté à l'unanimité une résolution en ce sens présentée par l'Union européenne, et coparrainée par soixante-dix pays. Cette admission referme une parenthèse de huit ans pendant laquelle le siège de la Yougoslavie, un des pays fondateurs de l'Organisation en 1945, était resté vide.

En septembre 1992, l'ONU avait déclaré vacant le siège précédemment occupé par l'ancienne République socialiste fédérative de Yougoslavie (RSFY), alors que les forces serbes de l'armée fédérale aux mains de Milosevic menaient

la guerre en Bosnie, après l'avoir fait en Slovénie et en Croatie. La Slovénie, la Croatie, puis la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine, accédaient successivement à l'indépendance.

Agissant avec une célérité inhabituelle, moins de trois semaines après l'arrivée au pouvoir de M. Kostunica, l'ONU a voulu récompenser le peuple yougoslave « de s'être débarrassé de la dictature » de l'ancien président Slobodan Milosevic, a dit à la presse l'ambassadeur de France, Jean-David Levitte. « Avec une fierté légitime, le peuple yougoslave va pouvoir prendre toute la place qui lui revient dans le concert des nations », a dit M. Levitte, qui s'exprimait devant l'Assemblée générale au nom des Européens. Le secrétaire général de l'ONU, Kofi An-

nan, a affirmé que cette admission « était un moment historique dans la longue et difficile transformation des Balkans en une région véritablement libre et démocratique ».

LE TPI ATTENDRA

Cette admission met fin au statut bizarre de la RFY à l'ONU, où flottait toujours l'ancien drapeau de la Yougoslavie socialiste du maréchal Tito. Ce drapeau a été remplacé par celui de la RFY au cours d'une cérémonie en fin d'après-midi devant le siège des Nations unies. Le nombre des Etats membres de l'organisation reste ainsi de 189.

Devant l'Assemblée, l'envoyé spécial du président Kostunica, Goran Slivanovic, a « donné l'assurance » que « la Yougoslavie sera un voisin de confiance et un membre

conscientieux de la communauté internationale » pour promouvoir la paix dans les Balkans.

L'ambassadeur des Etats-Unis auprès de l'ONU, Richard Holbrooke, a dit qu'il espérait que « la Yougoslavie comprendra qu'elle doit coopérer avec le Tribunal pénal international » (TPI). Après s'y être d'abord publiquement opposé, M. Kostunica n'a pas exclu de coopérer un jour avec le TPI, le tribunal de l'ONU qui a inculpé Slobodan Milosevic de crime de guerre et de crime contre l'humanité pour son action au Kosovo. Il a toutefois répété que cela ne constituait pas pour lui « une priorité » et les Occidentaux ont décidé de ne pas faire pression sur lui à ce sujet. « Laissons-le tranquillement installer la démocratie », a dit M. Levitte. - (AFP)

Un Tribunal international qui dérange

IL FAUDRAIT que M. Kostunica lise le livre que Pierre Hazan consacre au Tribunal international de La Haye sur l'ex-Yougoslavie (TPI). Le nouveau Président yougoslave y trouverait de quoi nuancer l'idée qu'il se fait de ce tribunal, qu'il tient pour un simple « jouet dans la main du président américain ».



L'histoire que raconte Pierre Hazan est précisément celle d'une institution qui, au fil des ans, est parvenue à échapper dans une large mesure à ceux qui l'ont créée (pas seulement les Américains), à leurs arrière-pensées initiales et à leurs manipulations.

C'est d'abord l'histoire d'un tribunal mal né, conçu en 1992, au plus fort des massacres en Bosnie et au moment où le refus des gouvernements occidentaux d'aller y mettre un terme militairement devint insupportable face à la pression des médias et à l'indignation publique. On n'arrête pas les guerres ethniques avec un tribunal, mais le TPI allait servir d'alibi moral à ces gouvernements accusés. Les confidences que l'auteur a recueillies auprès de Roland Dumas, ancien ministre français des affaires étrangères, sont à cet égard un étonnant aveu de cynisme : « Puisque nous ne voulions pas intervenir militairement en Bosnie, je ne voulais pas que nous apparaissions comme les complices de crimes qui étaient encore en train d'être

commis », déclare notamment M. Dumas. « Miterrand était hostile à cette dimension judiciaire qui compliquait la tâche des négociateurs, mais il a laissé faire », dit-il encore.

Il faut lire ce récit des origines pour comprendre la persistance de cette hostilité dans les milieux français et autres où l'on considère toujours aujourd'hui que la justice ne peut qu'être une entrave à la diplomatie et aux processus de paix et que les grandes puissances ont fait une grave erreur en créant des tribunaux internationaux...

Une naissance peu glorieuse. Pire qu'un défaussement, ce fut, dit Pierre Hazan, « une imposture », consistant à « utiliser la morale et le droit pour camoufler une politique de renoncement ». Passons sur les différents épisodes de cette imposture, parmi lesquels la négociation de Dayton fin 1995, où Milosevic est promu au rang d'homme de paix par les Occidentaux. En n'instruisant pas plus tôt le cas Milosevic, le TPI a-t-il démontré qu'il était à la solde des grandes puissances, lesquelles entendaient épargner les chefs avec qui elles traitaient ?

AUCUNE COMPLAISANCE POUR SON SUJET

Non, car l'aventure de La Haye ne s'arrête pas là. La suite, c'est la révolte qui allait sourdre de l'intérieur même du TPI, la fronde des juges ; c'est le franc-parler militant du premier président du TPI, l'italien Antonio Cassese ; c'est le remplacement du Sud-Africain Richard Goldstone par un procureur moins soucieux des

bonnes manières envers les gouvernants : la Canadienne Louise Arbour, qui va tancer les Occidentaux sans complexe ; la suite, ce sera l'inculpation de l'instigateur suprême des crimes commis dans l'ex-Yougoslavie, par laquelle le TPI fait acte d'indépendance mais complique la tâche de la diplomatie occidentale et du futur successeur de Milosevic. La suite, c'est enfin et surtout le fait que cette institution a déclenché dans l'opinion occidentale un réel engouement pour la lutte contre l'impunité.

Pierre Hazan est sans complaisance. Il relève notamment la désinvolture avec laquelle le TPI a écarté les plaintes qu'il a reçues contre l'OTAN pour certains des bombardements en Serbie. Mais, malgré ses imperfections, ce tribunal est devenu une espèce de relais de ce qu'avait été dans les consciences celui de Nuremberg. Le récit de « cette dialectique sans précédent qui se nouait entre la justice et la guerre, la morale et la politique » est des plus éclairants, alors que de plus en plus - en Afrique, en Asie, au Proche-Orient - on en appelle à une justice internationale qui n'est encore qu'en gestation, alors que bien des malentendus ont encore cours, et que les grandes puissances sont en train de laisser son principal inculpé échapper au TPI.

Claire Tréan

★ La Justice face à la guerre, de Nuremberg à La Haye, Pierre Hazan, Stock, 285 p., 120 F (18,3 €).

Nekibe Kelmendi prône la justice plutôt que la vengeance au Kosovo

PRISTINA

de notre envoyé spécial
« Je suis partagée. Heureuse de voir que nous sommes capables d'assurer dignement la transition d'un système démocratique. Cette élection est donc un bon début. Mais

PORTRAIT

Le mari et deux fils de la juriste ont été assassinés par « l'occupant » serbe

je suis triste. » Soudain, le regard de Nekibe Kelmendi, noir comme sa tenue de deuil, se voile derrière ses lunettes. Au lendemain des élections municipales organisées au Kosovo samedi 28 octobre, elle fait un retour en arrière de quelques mois : « Je pense à Bajram, mon mari, à Kastriot, mon fils aîné, tous deux auraient voté librement pour la première fois, et à Kushtrim, mon plus jeune enfant, qui aurait eu dix-huit ans dans un mois. » Assise dans une pièce exigüe du siège de la Ligue démocratique du Kosovo (LDK) d'Ibrahim Rugova, Nekibe Kelmendi voudrait goûter pleinement cette journée particulière pour les Albanais de la province seize mois seulement après la fin de la guerre. Il y a une certaine satisfaction mais surtout un insupportable chagrin. « Il faut que j'aie déposer des fleurs sur leur tombe », s'excuse-t-elle.

Une affichette est scotchée sur la grille d'entrée de sa maison à Pristina annonçant le décès de « ses » trois hommes, « assassinés par l'occupant », est-il écrit, dans la nuit du 24 au 25 mars 1999. Le drame a eu lieu la première nuit des bombardements de l'OTAN sur la Yougoslavie. Bajram Kelmendi était la

principale figure albanaise du barreau de Pristina et de tout le Kosovo. Son meurtre et celui de deux de ses trois enfants avaient bouleversé et effrayé les Albanais. C'était probablement le but recherché par les forces serbes : anéantir un symbole de l'indépendantisme pacifiste, faire comprendre aux modérés de la LDK que les intellectuels des villes n'étaient guère plus à l'abri que les « terroristes » de l'UCK, la guérilla albanaise.

« Les assassins sont venus de Belgrade. Je ne les avais jamais vus ici avant. Ils appartenaient aux services secrets serbes », affirme Nekibe Kelmendi, aujourd'hui coresponsable de la justice au Kosovo, avec la juge française Sylvie Pantz, au sein de l'administration conjointe mise en place par la Mission d'administration intérimaire des Nations unies au Kosovo (Minuk). Les trois martyrs albanais ont été arrachés de leur domicile par des hommes armés en uniforme, sous les yeux de leur femme et mère. On retrouva leur corps le lendemain, à l'extérieur de Pristina, exécutés de plusieurs balles.

Une militante kosovare des droits de l'homme gracieuse

Une militante kosovare albanaise des droits de l'homme, Flora Brovina, a été libérée, mercredi 1^{er} novembre, de la prison serbe où elle était incarcérée, après avoir été graciée par le président yougoslave, Vojislav Kostunica. Flora Brovina, présidente de la Ligue des femmes albanaises, condamnée à douze ans de prison en décembre 1999 pour « activités terroristes », était devenue le symbole des Albanais incarcérés en Serbie. « Je suis heureuse d'être chez moi, mais je ne serai pas totalement libre tant que tous les autres prisonniers ne seront pas rentrés, a-t-elle déclaré à son arrivée au Kosovo. J'ai entendu dire qu'ils allaient adopter une loi et que les autres allaient rentrer dans les dix jours. » Selon l'ONU, il reste environ 950 prisonniers albanais en Serbie. Bernard Kouchner a estimé que M. Kostunica devait être « félicité » pour cette grâce et il a appelé à la libération de « tous les prisonniers politiques albanais du Kosovo en Serbie ».

Bajram Kelmendi avait déjà, près de dix ans auparavant, été menacé de mort. Belgrade, à l'époque, venait de supprimer l'autonomie du Kosovo et matait violemment déjà la froide révolte des Albanais. « La seule chose qui ait disparu de chez nous lorsqu'ils ont fouillé la maison [le 25 mars 1999] est le dossier dans lequel j'avais réuni des documents prouvant l'implication de services secrets de la police, de l'armée et de plusieurs civils dans cette tentative d'attentat », raconte-t-elle.

« JE N'EN VEUX PAS AUX SERBES »

Pendant toutes les semaines qu'ont duré les bombardements, Nekibe Kelmendi s'est cachée à Pristina dans une famille de Roms, la peur au ventre. « Je ne pensais pas sortir vivante de cette épreuve », confie-t-elle. Elle extirpe de son sac à main deux feuilles vertes. « Je les garde pour les montrer à ceux qui n'étaient pas là, pour qu'on n'oublie pas ce que le régime de Belgrade préparait », explique-t-elle. Ce sont les certificats de résidence de sa fille et de son gendre que l'administration serbe exigeait

pendant la guerre, « blancs pour les Serbes, verts pour les Albanais. Lorsqu'ils les leur ont remis, ils leur ont promis de revenir les aligner contre un mur et de les tuer ». Quelques jours plus tard, les soldats de l'OTAN entraient dans la province. Une partie du cauchemar prenait fin.

Malgré ce drame, Nekibe Kelmendi affiche une dignité sans faille, un sens aigu de la justice et de la défense des droits de l'homme qui la rapproche de Natacha Kandic, son alter ego serbe, qui dirige à Belgrade le Centre pour le droit humanitaire. « Je n'en veux pas aux Serbes. Je suis contre les criminels », assène-t-elle. « Le problème est qu'il y en a eu beaucoup au cours des dix dernières années. Ceux-là n'ont pas leur place au Kosovo », explique-t-elle. « Comment nous imaginer revivre sous l'autorité de la Serbie ou de la Yougoslavie ? C'est impossible, les plaies ne sont pas refermées mais nous devons garantir les droits de ceux qui n'ont pas participé à la guerre », ajoute cette juriste.

Elle s'est attelée à cette tâche en s'immergeant dans la gestion d'un des dossiers les plus difficiles du Kosovo d'aujourd'hui : la construction d'un système judiciaire digne de ce nom. Nekibe Kelmendi s'était indignée de la facile évasion, de la prison de Mitrovica en août, d'une dizaine de prisonniers serbes, certains inculpés de crimes contre l'humanité. « J'avais présenté ma démission à la Minuk, glisse-t-elle. Bernard Kouchner m'a convaincue de rester. » Rester pour construire un Etat de droit au Kosovo, pour « poursuivre l'engagement de mon mari, pour mes deux fils... ».

Christophe Châtelot

(Publicité)

5 ans après l'assassinat de Rabin, face à la poursuite des violences et au risque de guerre

Y-a-t-il encore un espoir pour la paix ?

Le dimanche 5 novembre de 18H30 à 20 heures
Au théâtre de la Colline
15, Rue Malte-Brun - Paris 75020 - Métro Gambetta

En présence de Dalia Rabin et de Shimon Péres
Et accueillis par Michel Charzat, maire du 20^{ème}.

Avec la participation de
Henri Hajdenberg, Président du CRIF

Sara Alexander chantera Shir lashalom, la chanson de la paix.

pour connaître la liste des participants, vous pourrez vous connecter sur le site internet www.kesher.org.il et cliquer sur students abroad.

Contacts : CBL - 10, rue Saint-Claude - 75003 PARIS

Les prétendants à la Maison Blanche forcent l'allure dans les Etats électoralement cruciaux

George W. Bush est légèrement en tête, selon les sondages

Selon plusieurs sondages publiés mercredi 1^{er} novembre, le candidat républicain à la Maison Blanche, George Walker Bush, devance lé-

gèrement son rival démocrate, le vice-président Albert Arnold Gore, dans la course à la présidence américaine. M. Gore sillonne le pays à une

allure forcée pour essayer de mobiliser les abstentionnistes alors que son colistier, Joe Lieberman, laboure la Floride, un Etat crucial.

NEW YORK

de notre correspondante

A six jours du scrutin, c'est pratiquement du corps à corps : dans une rue de Flint, dans le Michigan, l'un des Etats clés qui décideront de l'élection du président des Etats-Unis, mardi 7 novembre, les militants républicains ont pris position dans le bas de la rue, les démocrates dans le haut, avec le même objectif : mobiliser l'électorat, convaincre les gens d'aller voter et réveiller la base.

Avec des sondages toujours trop serrés pour pouvoir prédire l'issue du duel entre Al Gore et George W. Bush, même si les derniers chiffres publiés, mercredi 1^{er} novembre, semblaient confirmer une légère avance du gouverneur du Texas, les deux candidats se sont lancés dans une vertigineuse tournée quasi non-stop des Etats électoralement importants, d'est en ouest et du nord au sud. M. Gore, par exemple, a passé les deux dernières nuits dans son avion : arrivé à l'aube de Californie en Floride, mercredi, il a tenu deux meetings en deux points opposés de cet Etat, puis a terminé la journée par une grande réunion à 22 heures avec des syndicalistes dans une ancienne forge de Scranton, en Pennsylvanie, où il se trouvait quatre jours plus tôt.

Il n'était pas prévu que le candidat démocrate arpenté à ce stade de la campagne un Etat comme la Floride qui, théoriquement, aurait dû être acquis à George W. Bush, comme il n'était pas prévu que le candidat républicain soit au même moment dans le Minnesota, un Etat

qui vote démocrate depuis 1972. Mais rien n'est comme avant et rien n'est plus prévisible, M. Gore a de bonnes chances d'emporter la Floride, comme M. Bush paraît bien placé pour emporter le Minnesota, où, contre toute attente, Ralph Nader, le candidat des Verts, est crédité de 10 % dans les sondages.

Ignoré par les médias tous ces derniers mois, Ralph Nader est subitement le trouble-fête qui met un peu de sel dans une histoire qui en manquait singulièrement, et les chaînes de télévision d'informations

ces deux candidats « vendus au grand capital », « politiciens héréditaires pour électeurs héréditaires », et au monopole des deux partis politiques. L'un des sondages publiés vendredi lui permettait d'espérer franchir la barre des 5 % des voix en moyenne nationale, nécessaire pour obtenir un financement fédéral de 12 millions de dollars (14 millions d'euros) pour la prochaine campagne présidentielle.

Devant la proportion d'électeurs encore indécis à moins d'une semaine de l'élection (plus de 10 %),

L'adoption du budget reportée après la présidentielle

Le Sénat a décidé de reporter l'adoption définitive du budget après les élections du 7 novembre, a annoncé, mercredi, le leader de la majorité républicaine du Sénat, Trent Lott. La session « s'achève dans quarante-cinq minutes pour reprendre le 14 novembre », a indiqué M. Lott. Entre-temps, les agences fédérales auront droit à des enveloppes budgétaires provisoires pour fonctionner.

Un mois après le début de l'année fiscale 2001, qui a commencé le 1^{er} octobre, la majorité républicaine du Congrès et la Maison Blanche n'ont toujours pas trouvé de compromis sur deux des treize lois de finances du projet de budget. Jusqu'à mercredi, seules sept d'entre elles avaient été signées par le président. Si le Sénat s'est mis en vacances, la Chambre des représentants (renouvelable dans sa totalité le 7 novembre) a cependant décidé de continuer à siéger, les républicains craignant d'être accusés de quitter Washington pour se rendre dans leurs circonscriptions sans avoir terminé leur travail. - (AFP)

en continu se sont mises à lui accorder presque autant de temps d'antenne que les deux grands candidats, allant jusqu'à diffuser en direct, mercredi, son meeting à l'université de Madison, Wisconsin.

L'ancien avocat des consommateurs, qui était furieux d'avoir été exclu des trois face-à-face télévisés Gore-Bush en octobre, savoure intensément ce soudain accès à la scène médiatique nationale et en profite pour régler leur compte à

les états-majors cherchent, dans l'urgence, à mobiliser la base de leur parti. Les démocrates comptent, comme toujours, sur les Noirs et les syndicats, tandis que la National Rifle Association (NRA, le lobby des armes à feu) sort maintenant au grand jour pour convaincre les Américains de voter Bush. La Christian Coalition a fait imprimer, pour sa part, 70 millions de tracts appelant à voter Bush qui seront distribués dans les églises dimanche.

Le candidat républicain en progression dans l'électorat hispanique

SAN ANTONIO (Texas)

de notre envoyée spéciale

Noyé au milieu des pluies de chiffres fumeux, de prédictions incertaines et de calculs contradictoires déversés chaque jour sur une population qui regarde ailleurs, un sondage, un seul, a révélé ces derniers jours une évolution claire et nette au sein d'une certaine catégorie d'électeurs américains : dans la deuxième quinzaine d'octobre, George W. Bush a progressé de huit points dans l'électorat hispanique.

Passée inaperçue dans les médias nationaux, cette information n'a pas échappé, en revanche, à la chaîne de télévision en espagnol Univision qui en faisait l'un des principaux titres de son journal du soir, mardi 31 octobre. Selon l'institut de recherche Hispanic Trends, l'avance du vice-président Al Gore dans l'électorat hispanique est en effet tombée de 61 % des voix à 59 %, tandis que le gouverneur du Texas est passé, lui, de 25 % à 33 % des intentions de vote ; sa progression, particulièrement nette parmi les Hispaniques « dont la langue dominante est l'espagnol », donc qui regardent la télévision en espagnol plutôt qu'en anglais, prouve l'efficacité de l'effort républicain lancé cette année par la campagne Bush, notamment sous forme de spots télévisés, en direction d'une communauté traditionnellement acquise aux démocrates.

Quelle que soit son issue, la campagne présidentielle 2000 restera sans doute pour les Latinos des Etats-Unis celle de leur émergence comme force électorale : pour la première fois, les deux grands partis politiques ont pris conscience du poids politique d'une communauté de 32 millions de personnes. « Aucun parti ne néglige le vote hispanique cette fois-ci », constate Lionel

Sosa, un proche de M. Bush dont l'agence de publicité à San Antonio, Garcia LKS, crée les spots de la campagne républicaine destinés à l'électorat hispanique. Bush s'y est attaqué si tôt et avec tant de force que les démocrates sont contraints de contre-attaquer. »

« IDENTITÉ LATINE »

Siège de la bataille de l'Alamo en 1836, San Antonio a été une ville mexicaine et, bien qu'on y parle essentiellement l'anglais, sa population reste à 67 % hispanique. Mais même dans les régions moins proches de l'Amérique latine, du New Jersey au Midwest, la montée hispanique ne peut plus être ignorée. Aujourd'hui, un enfant sur cinq né aux Etats-Unis est hispanique. Très peu organisés politiquement et groupe hétérogène, les Latinos, pendant longtemps, ne se sont même pas préoccupés de leurs droits civiques ; mais tout a changé au milieu des années 90 lorsque, en Californie, le gouverneur républicain de l'époque, Pete Wilson, a soutenu un référendum hostile à l'immigration. Ce texte, baptisé Proposition 187 et soumis au vote en 1994, refusait toute une gamme de services sociaux, y compris la santé et l'éducation, aux familles d'immigrés illégaux.

L'effet a été radical sur les immigrés mexicains, dominicains et d'Amérique centrale : pour se protéger de la précarité de leur situation, les Latinos se sont précipités dans les bureaux de naturalisation, devenant du même coup électeurs américains. Le nombre d'électeurs hispaniques a ainsi augmenté, depuis 1996, de 17 %. Ils sont, cette année, 8,8 millions d'électeurs inscrits.

« Nous partageons les valeurs américaines, la foi, la famille, la tra-

vail, observait cet été, pendant la convention démocrate à Los Angeles, Bob Menendez, cubano-américain, élu du New Jersey au Congrès. Notre influence a pénétré la culture américaine, elle en est à présent inséparable. Le Cinco de Mayo est aujourd'hui une fête aussi américaine que Saint Patrick's Day et la salsa est plus populaire que le ketchup. »

Longtemps, les Latinos ont été considérés comme automatiquement démocrates, le parti des pauvres et des opprimés sous Roosevelt, des catholiques sous Kennedy, des droits civiques sous Johnson. Pour la direction du Parti républicain, le vote latino, comme le vote noir, était perdu. Mais au Texas les clivages étaient plus flous, les tensions sur l'immigration moins fortes. « Cet Etat est unique, note Lionel Sosa. Il a été mexicain, il a été indépendant. Il y a une fierté d'être Texan, que certains prennent pour de l'arrogance. Et l'identité latine fait partie de cette spécificité. »

Elevé en partie au Texas, George W. Bush intègre le facteur latino

32,4 millions d'Hispaniques

- **Population** : 32,4 millions d'Hispaniques, sur 275 millions d'Américains. C'est la catégorie de population qui connaît la croissance la plus rapide. En 2005, les Hispaniques seront plus nombreux que les Noirs. En Californie et au Texas, les Latinos hispaniques constituent à peu près un tiers de la population.
- **Electeurs inscrits** : 8,8 millions, dont 2,5 millions en Californie, 2,1 millions au Texas et un million dans l'Etat de New York.
- **Répartition par origine** : 58 % viennent du Mexique, 11 % de Porto Rico, 7 % de Cuba, 7 % d'Amérique centrale.
- **Campagnes à la télévision** : sur les 270 minutes de face-à-face télévisés qui ont réuni Al Gore et George W. Bush au cours de trois débats en octobre, pas une seule n'a été consacrée à la communauté hispanique.

dès son élection comme gouverneur, en 1994 : prenant à contre-pied la ligne nationale du Parti républicain, il adopte une attitude d'ouverture à l'égard de l'immigration, du bilinguisme, donne la priorité à l'enseignement, entretient des relations étroites avec le Mexique voisin. « On sent chez lui un vrai respect de la culture hispanique », relève Cesar Martinez, réalisateur de films documentaires à San Antonio, même si le gouverneur en écorche régulièrement la langue. Lorsqu'il se représente en 1998, George W. Bush est largement réélu avec l'aide, affirme-t-il, de 47 % des l'électorat hispanique : du jamais vu.

« RASSEMBLEUR »

Les démocrates texans contestent ce chiffre et critiquent l'indifférence du gouverneur à l'égard des zones frontalières, où vivent les immigrés les plus pauvres. Mais cette dynamique du « rassembleur » sert de tremplin à la campagne présidentielle de M. Bush, qui lance à la convention républicaine de Philadelphie, cet été, une offensive de séduction sans précédent en direction de l'électorat noir et hispanique, avec deux armes secrètes : son neveu George P. Bush, fils du gouverneur de Floride, Jeb Bush, et de son épouse mexicaine, et Sonia Colin, une ancienne journaliste des chaînes de télévision hispaniques, qui va s'occuper de la promotion de sa campagne dans les médias hispaniques. Le démocrate Al Gore riposte avec sa fille Karenna, qui parle couramment l'espagnol, et son propre coordinateur hispanique, Dagoberto Vega.

Selon les experts hispaniques, M. Bush vise 40 % du vote latino cette année - le double de ce qu'a obtenu le candidat républicain Bob Dole en 1996 ; M. Gore, quant à lui, veut l'empêcher de dépasser 30 %. Au-delà de ces chiffres, c'est une bataille pour l'avenir qui se joue cette année : à l'allure à laquelle se transforme la population américaine, ne pas investir dans l'électorat hispanique serait suicidaire pour le Parti républicain.

Sylvie Kauffmann

Nouvel attentat à la voiture piégée de l'ETA en Espagne

MADRID. Une voiture piégée a explosé, dans la nuit de mercredi 1^{er} au jeudi 2 novembre, à Barcelone, faisant deux blessés. La voiture, une Ford Orion, chargée, d'après les enquêteurs, de 20 kilos d'explosifs, avait été abandonnée, en plein centre de la ville, près de l'Hôtel Hilton et de la grande avenue qui traverse Barcelone, la Diagonal. Dans un appel au journal catalan *Avui*, quelqu'un se réclamant de l'organisation séparatiste basque armée ETA avait signalé l'explosion imminente. Les deux blessés, un garde d'un centre commercial et un policier municipal qui s'était rendu sur place à la suite du coup de téléphone, ne sont pas en danger. C'est la deuxième voiture piégée qui explose, en trois jours ; la précédente, à Madrid, avait causé la mort d'un juge, de son garde du corps et de son chauffeur, blessant par ailleurs, trente personnes. - (Corresp.)

Kiev menace de repousser à nouveau la fermeture de Tchernobyl

KIEV. La fermeture de Tchernobyl prévue pour le 15 décembre pourrait être repoussée à avril 2001 si la communauté internationale ne respecte pas ses engagements financiers, a menacé, mercredi 1^{er} novembre, un haut responsable ukrainien. « Nous étudions la possibilité de reporter la fermeture de Tchernobyl jusqu'à la fin de la période de chauffage » obligatoire qui se termine en avril, a précisé Olexandre Bilitchenko, un directeur exécutif d'Energoatom, structure chargée d'exploiter les centrales nucléaires ukrainiennes. « L'arrêt de Tchernobyl est une affaire compliquée et nous avons besoin de financement », a-t-il ajouté. Ces nouvelles menaces de report de fermeture sont intervenues alors que le président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD), Jean Lemierre, est attendu jeudi à Kiev tandis que le président de la Commission européenne Romano Prodi doit s'y rendre les 9 et 10 novembre. - (AFP)

Deux « oligarques » russes pourraient être inculpés

MOSCOU. Deux des plus célèbres hommes d'affaires russes, Boris Berezovski et Vladimir Goussinski, ont été convoqués au parquet et sont sous la menace d'une inculpation, a annoncé mercredi 1^{er} novembre le vice-procureur Vassili Kolmogorov. Boris Berezovski, jadis proche du Kremlin, pourrait être inculpé dans le cadre de l'enquête sur des détournements de fonds de la compagnie aérienne russe Aeroflot, selon le vice-procureur. Le patron du groupe de communication Media-Most, Vladimir Goussinski, convoqué au parquet le 13 novembre, devrait être inculpé dans le cadre de l'affaire Gazprom-Media-Most, concernant le transfert d'actifs à l'étranger. M. Goussinski, emprisonné pendant trois jours en juin, a accusé le Kremlin de vouloir prendre le contrôle de Media-Most, le seul groupe de presse d'opposition à bénéficier d'une audience nationale en Russie, avec la télévision NTV. - (AFP)

La plongée sur le « Kursk » aurait d'autres buts que remonter les corps

SEVEROMORSK. Des plongeurs cherchent à percer un orifice pour accéder au compartiment 3 du sous-marin *Kursk* dans l'intention de récupérer des équipements ultra-secrets, notamment les codes, selon un responsable de la flotte du Nord. « Le commandement n'a qu'un seul souci : que les plongeurs restent en vie et que l'on récupère le maximum de corps », a déclaré le porte-parole officiel. Mais, selon une autre source militaire, « dans le compartiment 3 se trouvent le poste du chiffre des communications secrètes, la documentation et l'appareil de codage. Quant au compartiment 2, voisin, il contient le coffre-fort du commandant de bord, avec les codes d'accès aux armes nucléaires et le journal de préparation au combat, où sont inscrits les détails des exercices d'entraînement ». A ce jour, seuls douze corps de marins du *Kursk* ont été remontés, sur un équipage de 118 hommes. - (AFP)

L'Allemagne a plus que doublé ses ventes d'armes en 1999

WIESBADEN. Les exportations d'armes de l'Allemagne ont plus que doublé en 1999 par rapport à 1998, a indiqué, mercredi 1^{er} novembre, l'Office fédéral des statistiques basé à Wiesbaden. Elles ont progressé de 112,7 % pour atteindre 1,45 milliard d'euros, au lieu de 680 millions d'euros en 1998. Cette hausse résulte très largement de l'augmentation des contrats pour la construction de bateaux de guerre. Avec un montant de 970 millions d'euros, cette branche représente près des deux tiers des exportations d'armes allemandes. Les pays de l'OTAN, la Turquie au premier rang, constituent le marché le plus important avec 820 millions d'euros. Hors OTAN, le premier client de l'Allemagne est Israël, avec 480 millions d'euros, suivi du Brésil (108 millions) et de la Corée du sud (60 millions). - (AFP/AP)

Le Sénat américain adopte le texte sur les subventions à l'exportation

WASHINGTON. Le Sénat américain a adopté, mercredi 1^{er} novembre, à l'unanimité, l'amendement d'un projet de loi sur le régime fiscal appliqué aux sociétés exportatrices (FSC) visant à se conformer aux règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). L'OMC doit maintenant examiner ce texte, déjà adopté par la Chambre des représentants, pour déterminer s'il est conforme ou pas aux règles multilatérales. Initialement, l'OMC avait donné aux Etats-Unis jusqu'au 1^{er} octobre pour se conformer à sa décision concernant ce régime fiscal considéré comme des subventions aux exportations. Mais l'Union européenne et l'administration américaine étaient parvenues à un accord de procédure le 30 septembre permettant au Congrès de disposer d'un mois de plus pour voter un amendement de cette loi (*Le Monde* du 2 novembre). Cet accord pourrait permettre d'éviter d'éventuelles sanctions européennes pendant près d'un an, les Européens ayant accepté d'attendre que la procédure suive son cours avant de demander des sanctions. - (AFP)

DÉPÊCHE

■ **COLOMBIE** : tous les otages encore aux mains de la guérilla de l'ELN (Armée de libération nationale) près de Cali, au sud-ouest de Bogota, ont été libérés, mercredi 1^{er} novembre, en six vagues, par hélicoptère. Vingt et un civils avaient été enlevés en deux opérations séparées, dont dix-neuf dans un kidnapping dans un centre de loisirs le 17 septembre. - (AFP)

INÉDIT. Le FAIT FRANÇAIS dans le monde. Tome II

LES MOISSONS DE LA FRANCITÉ

(suite de la « France 3^e super puissance »). Ressources, économie des 56 pays d'expression française. Droit de la mer : les zones maritimes sont bien des prolongements « territoriaux » des Etats riverains (France : 2^e domaine territorial mondial). Structure des Etats d'expression française : métropole, les 10 DOM-TOM, la zone franc, conférence franco-africaine (40 nations), Agence de la Francophonie (56 nations), et la possible UDEL.F (Union des Etats de langue française : 56 nations), 250 p., 98 F. - (Tome I : 120 F. - Les deux tomes : 200 F. franco). Franco chez l'auteur.

MARTINOT DE PREUIL - 49560 NUIEL SUR LAYON

ADMINISTRATION De nombreux indicateurs témoignent du malaise croissant qui affecte la haute fonction publique : baisse sensible du nombre des candidats à l'Ecole

nationale d'administration (ENA), chute spectaculaire du nombre d'étudiants de Sciences-Po attirés par le service public, fuite accélérée des plus jeunes membres des « grands

corps » vers le secteur privé. ● UNE ENQUÊTE du Groupe des associations de la haute fonction publique fait apparaître un doublement, en seize ans, du nombre de hauts fonction-

naires des « grands corps » qui ont quitté l'administration pour passer dans le secteur privé. Cette migration est de plus en plus précoce. ● MICHEL SAPIN, ministre de la fonction

publique, admet que le « scepticisme » des hauts fonctionnaires sur le service de l'Etat est très fort. Il entend multiplier les réformes pour combattre cette « démotivation ».

La « crise des vocations » accentue le malaise des hauts fonctionnaires

Le nombre des candidats aux concours de la haute administration est en baisse. Les départs vers le privé sont de plus en plus précoces et nombreux. Le ministre de la fonction publique, Michel Sapin, entend lutter contre cette « démotivation »

DÉMOTIVATION, blues, déprime, spleen... les qualificatifs ne manquent pas, dans les rapports officiels comme dans les couloirs des ministères, pour décrire le malaise persistant qui affecte la haute fonction publique depuis des années. Les premiers symptômes, bien connus, remontent au début des années 80 : la décentralisation, les vagues successives de privatisations et l'intégration européenne ont réduit les missions de l'Etat et, à ce titre, les perspectives d'avenir de ses plus hauts serviteurs.

L'écart croissant des rémunérations avec le privé, le blocage des carrières ou l'absence de mobilité interne entre les administrations sont également fréquemment évoqués pour expliquer le moral en berne de l'encadrement supérieur de l'Etat. « Le discours sur la démotivation des hauts fonctionnaires et leur attirance pour le privé est devenu automatique », déplore ainsi Michel Sapin, le ministre de la fonction publique et de la réforme de l'Etat. « Le principe aujourd'hui, c'est celui du scepticisme, qui s'est accumulé en couches considérables », ajoute le ministre.

Le diagnostic n'est pas nouveau. Mais le mal semble s'amplifier. Plusieurs indices permettent de mesurer le déclin de l'attrait de la fonction publique et du service de l'Etat. En cinq ans, le nombre de candidats

au concours externe de l'Ecole nationale d'administration (ENA) a ainsi chuté de près de 30 %, passant de 1 374 candidats en 1995 à 995 en 1999. A l'Institut d'études politiques (IEP) de Paris, l'année de préparation à l'ENA a vu fondre ses effectifs de façon spectaculaire : de 1 000 étudiants il y a une dizaine d'années, ils sont passés à seulement 200 à la dernière rentrée.

SENTIMENT D'IMPUISANCE

« La situation est dramatique », n'hésite pas à dire Richard Descoings, directeur de l'IEP de Paris. Car le vivier se réduit de façon inquiétante : alors qu'il y a dix ans, deux tiers des étudiants sortant d'année préparatoire choisissaient la section « service public », ils étaient moins d'un tiers en 1999. Le phénomène est le même à la sortie puisque 80 % des diplômés de Sciences-Po choisissent aujourd'hui l'entreprise et seulement 13 % les administrations publiques. Pour M. Descoings, les étudiants voient « d'un côté, la capacité d'action maximale des entreprises et, de l'autre, des grandes réformes que l'on diffère, dont on amenuise la portée ou qui se terminent par un changement de ministre... »

Tout aussi inquiétant, le Groupe des associations de la haute fonction publique s'alarme des départs de plus en plus précoces des jeunes

hauts fonctionnaires vers le privé (lire ci-dessous). La perspective de salaires plus élevés dans le secteur privé n'explique certainement pas tout.

« Il y a quinze ans, on parlait dans le privé parce qu'on n'avait pas la fibre du service public », se souvient Nicolas Tenzer, énarque, chef du service de l'évaluation et de la modernisation au Commissariat général du Plan. « Ce qui a changé, poursuit-il, c'est qu'aujourd'hui énormément de hauts fonctionnaires envisagent de quitter l'administration alors même qu'ils ont la vocation et la volonté de servir l'Etat, parce qu'ils

ont un fort sentiment d'impuissance et se sentent pris dans une mécanique qui n'avance pas ».

C'est également depuis une quinzaine d'années que les thèmes de la modernisation de l'administration puis de la réforme de l'Etat ont fait leur apparition dans les programmes politiques, observe Serge Vallemont, président de l'association Services publics et longtemps directeur du personnel au ministère de l'équipement. « Or, ces discours ne sont aujourd'hui plus du tout crédibles car la réforme ne progresse pas », ajoute-t-il. Les hauts fonctionnaires ne voient plus bien le sens à

donner à l'action publique. Ils ont le sentiment qu'il n'y a pas de projet ». Un ancien cadre du ministère de l'équipement confirme : « Il faut que l'Etat-employeur soit très clair sur ce qu'il attend de ses jeunes. Il ne peut pas vendre aujourd'hui une image de projets et d'action s'il n'y a plus rien à faire. S'il veut recruter uniquement pour des missions régaliennes d'administration et de contrôle, qu'il le dise ! »

« DÉFICIENCES FORTES »

Alors que les jeunes hauts fonctionnaires attendent des objectifs clairs et des marges de manœuvre pour assumer les responsabilités qu'ils revendiquent et qui ont motivé leur choix du service public, c'est l'inverse qui se produit : dans les administrations centrales, les marges de manœuvre diminuent, déplorent-ils. Loin d'offrir plus d'autonomie, la déconcentration de prérogatives, à l'échelon local, s'est à son tour heurtée au mode de gestion des administrations fondé sur la réglementation détaillée des missions, le commandement hiérarchique et le contrôle exhaustif des moyens des services. Bref, « les administrations fonctionnent de plus en plus sur des procédures, plutôt que sur des projets », déplore M. Vallemont.

Avec les perspectives de carrières bloquées par la pyramide des âges,

le verrouillage des plus hauts postes et la quasi-absence de mobilité du personnel entre les différentes administrations, rien d'étonnant à ce que le service de l'Etat ait perdu de son attrait. Michel Sapin en est bien conscient, qui a annoncé, le 12 octobre, une série de mesures pour pallier les « déficiences fortes » de la gestion des ressources humaines de l'Etat qui « nuisent à son efficacité et à la motivation de ses agents ».

Avant la fin de l'année, un système de prime à la mobilité sera mis en place pour encourager les hauts fonctionnaires à quitter leur administration. A plus long terme, le ministre veut faire en sorte que « les jeunes trouvent à la fonction publique le même attrait qu'ils éprouvent pour le secteur privé, en rendant la hiérarchie moins pesante et en leur offrant davantage de responsabilités ».

La réforme prochaine de la procédure budgétaire, qui vise à offrir une plus grande autonomie financière aux gestionnaires locaux, pourrait également contribuer à combattre le « scepticisme » de la haute administration. « Tout le sens de mon action est d'accumuler suffisamment de sujet de réformes pour que les gens sentent enfin que ça bouge », assure M. Sapin.

Alexandre Garcia

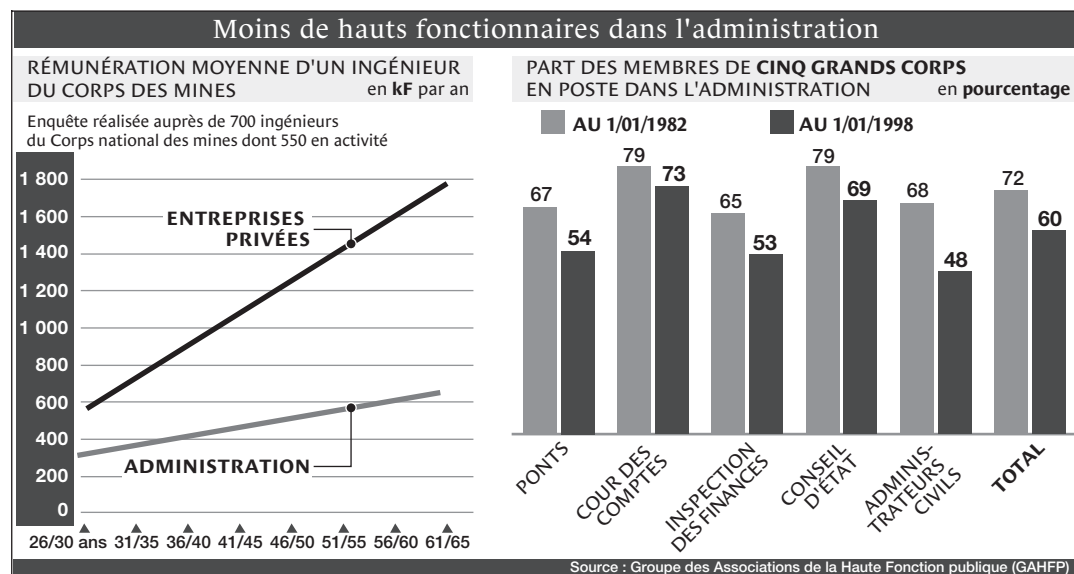
Une galaxie très hiérarchisée

● **Effectifs.** Parmi les quelque 770 000 fonctionnaires de catégorie A, les hauts fonctionnaires occupant des emplois de direction et d'inspection générale étaient 4425 en 1999. Recrutés à leur sortie de l'Ecole nationale d'administration (ENA) ou de l'Ecole polytechnique, ces cadres supérieurs de l'Etat se distinguent des autres fonctionnaires par deux critères : leur rémunération, calculée hors échelle, et leurs fonctions « administrantes », ce dernier point excluant les 30 000 militaires, magistrats et professeurs agrégés.

● **Nomination.** Une partie d'entre

eux sont nommés par décret en conseil des ministres : directeurs d'administration centrale, recteurs, chefs de mission ayant rang d'ambassadeur et préfets.

● **Grands corps.** Par les primes et les déroulements de carrière plus avantageux, trois grands corps attirent chaque année les meilleurs élèves de l'ENA : Conseil d'Etat (304 membres en activité en 1999), Cour des comptes (377 membres) et Inspection générale des finances (206 membres). Au total, l'ensemble des effectifs des grands corps de l'Etat était de 797 personnes en 1999, dont 160 femmes.



Les « grands corps » de plus en plus attirés par le privé

LE DÉPART de hauts fonctionnaires vers le privé n'est certes pas un phénomène nouveau. En 1993 déjà, André Rossinot (UDF), alors ministre de la fonction publique, avait commandé une mission à Jean Prada, président de chambre à la Cour des comptes, pour remédier au « malaise profond » qui rongait l'encadrement supérieur de l'Etat, au point de conduire nombre de ses serviteurs à désertier l'administration.

Six ans plus tard, « rien n'a été fait et la situation s'aggrave », s'alarme Hervé Lainé, secrétaire général du Groupe des associations de la haute fonction publique, qui rassemble les présidents de seize associations de hauts fonctionnaires issus de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole nationale d'administration : « Les départs de hauts fonctionnaires sont de plus en plus précoces », assure M. Lainé, qui en veut pour preuve les résultats d'une étude récemment réalisée par son association sur l'évolution des effectifs de treize grands corps de l'Etat entre 1982 et 1998.

Selon cette enquête, les effectifs de hauts fonctionnaires en position normale d'activité dans ces treize corps ont régulièrement et massivement diminué au cours des vingt dernières années, passant de 72 % des effectifs totaux en 1982 (6 530 personnes sur 8 996) à 60 % en 1998 (5 586 personnes sur un total de 9 212). Sur la même période, le pourcentage des hauts fonctionnaires en disponibilité dans le secteur privé ou ayant défi-

nitivement quitté l'administration pour l'entreprise faisait plus que doubler, passant de 6 % des effectifs totaux de ces grands corps en 1982 (634 personnes) à 15 % en 1998 (1 303 personnes). Le nombre de hauts fonctionnaires détachés dans le secteur parapublic et les collectivités locales a également progressé, passant de 1 832 personnes en 1982 (22 % des effectifs) à 2 323 en 1998 (25 % des effectifs).

ÉCART DE RÉMUNÉRATIONS

A l'échelle du corps des ingénieurs des Ponts, réputé pour essayer traditionnellement une partie de ses membres dans le secteur privé, l'étude confirme, entre 1997 et 2000, une accélération des départs, ceux-ci étant par ailleurs de plus en plus précoces.

Sur les 109 ingénieurs des Ponts recensés dans le secteur privé en 2000, 21 ont quitté l'administration avant d'avoir six ans d'ancienneté, un seuil au-delà duquel le ministère leur aurait pourtant accordé un statut de disponibilité sans qu'ils aient l'obligation de démissionner... ni de rembourser 250 000 francs de frais de scolarité ; ils n'étaient que 14 en 1997. Plus significatif encore : alors que 57 % des ingénieurs des Ponts ayant entre sept et neuf ans d'ancienneté étaient fonctionnaires en 1997, à peine plus d'un tiers d'entre eux (35 %) le sont encore en 2000.

S'il ne constitue pas la seule explication à ces départs, l'écart des rémunérations avec le privé est fréquemment souligné par les associations de la haute fonction pu-

blique. Un jeune ingénieur des Ponts peut ainsi voir augmenter sa rémunération de 40 % le jour de son départ pour le privé, avec des perspectives de croissance ultérieures beaucoup plus grandes que dans l'administration. A 55 ans, un ingénieur des Ponts touchera 500 000 francs par an s'il est fonctionnaire, et environ 1,2 million de francs s'il travaille dans le privé, assure M. Lainé.

« Les jeunes hauts fonctionnaires partent de plus en plus jeunes car les entreprises ont également changé leur politique de recrutement », ajoute M. Lainé. Elles ne recrutent plus d'énarques en milieu ou en fin de carrière pour leur carnet d'adresses, comme c'était le cas il y a quinze ans, mais pour leur potentiel intellectuel et leur capacité à résoudre des problèmes complexes. L'absence de perspective d'avenir claire et le manque d'attractivité des carrières achèvent de convaincre ceux pour qui l'argent n'est pas la seule motivation du départ.

A. Ga.

« La gestion des carrières dans l'administration, c'est le néant »

LE PREMIER est un jeune polytechnicien, le second est sorti de l'Ecole nationale d'administration (ENA) en 1980. Après avoir occupé une série de postes enviables dans

PORTRAITS

Polytechnicien et énarque, Jean-Luc et Claude ont choisi de quitter le service public

l'administration, tous deux ont récemment choisi de poursuivre leur carrière dans le privé, pour des raisons qui, assurent-ils, ne tiennent pas seulement à la différence de salaire...

A sa sortie de l'Ecole nationale des ponts, en 1991, Jean-Luc N'Guyen avait pourtant tout pour être heureux au service de l'Etat : affecté à la direction départementale de l'équipement (DDE) de Calais, il supervise la construction du réseau autoroutier menant au tunnel sous la Manche. « Quand on commence dans le public, les responsabilités que l'Etat vous confie à vingt-cinq ans sont énormes », reconnaît-il. Après avoir construit « beaucoup de routes » dans le Pas-de-Calais, le jeune ingénieur étanche sa soif d'action dans l'urbanisme, au sein de l'établissement public de Cergy-Pontoise, dont il devient le directeur général en 1998. A 33 ans, il supervise la construction de toutes les infrastructures de la ville nouvelle, dirige 80 personnes et gère un chiffre d'affaires de 150 millions de francs. Il lui faudra cependant moins de quinze jours, un an plus tard, pour passer au privé : depuis septembre 1999, M. N'Guyen est directeur général adjoint de Foncier Conseil, une filiale de Nexity, l'un des principaux acteurs de l'immobilier en France.

« La différence de salaire n'ex-

plique pas tout », assure-t-il, même si ses revenus ont augmenté de 25 % du jour au lendemain. « Je ne savais pas quoi faire après et je n'obtenais aucune réponse du ministère, qui ne gère pas ses cadres de manière personnalisée. Mon employeur actuel a été plus vif que l'Etat pour me répondre sur mes perspectives de carrière. » Sur la vingtaine d'ingénieurs de sa promotion, seulement un quart travaillent encore dans le secteur public ou para-public, précise-t-il.

Sur le fond, c'est aussi la crainte de ne plus être « opérationnel » qui l'a incité à quitter le service public. « Si j'étais resté, je serais devenu directeur départemental de l'équipement », explique-t-il. « La question n'était pas de savoir si le titre m'intéressait mais si j'allais trouver encore des choses intéressantes à faire. Dans l'administration, les tâches administratives et réglementaires augmentent avec l'ancienneté », poursuit le jeune dirigeant, en disponibilité renouvelable de trois ans. « Je ne sais pas si je reviendrai dans le public, ajoute-t-il, songeur. Je n'ai pas l'impression que le ministère ait un système de retour de disponibilité très rodé... »

SOUVENIR AMER

Enarque, vice-président de Toyota France, Claude Bouille, 49 ans, garde pour sa part un souvenir amer de sa réintégration au ministère du travail, en 1994, après quatre années passées à la direction des ressources humaines de Thomson. « On ne vous propose rien, on vous regarde de travers quand vous partez et encore plus quand vous revenez », se souvient cet ancien conseiller social de Roger Fauroux au ministère de l'industrie, de 1988 à 1990. « Resté au placard pendant plus d'un an » après son retour, il « propose des choses » et finit par postuler à un poste vacant de chef de service pour la formation en alternance. Fort de son expérience chez Thomson, où il a contribué à créer la première école d'ingénieurs par apprentissage, il juge que ses compétences conviennent parfaitement au poste : « Je n'ai même pas été entendu », lâche-t-il.

Claude Bouille n'a pas non plus oublié la manière dont, quelques années auparavant, il a été brutalement mis fin à ses fonctions de

conseiller commercial détaché au poste d'expansion économique de Cologne, en Allemagne. « La direction avait subitement décidé d'exclure tous les administrateurs civils qui n'étaient pas issus de l'inspection des finances », rapporte-t-il. Alors que tout se passait très bien, j'ai reçu un téléx du chef de service qui, sans même me recevoir, m'annonçait que je devais rentrer en France. »

Bref, « la gestion des carrières dans l'administration, c'est le néant », déplore-t-il. A l'exception de « la super-élite » des grands corps, « il n'y a pas d'identification des compétences pour les trois quarts des énarques qui forment le gros bataillon des administrateurs civils », ajoute-t-il. Ils deviennent chef de service après quinze ans d'ancienneté et, après, plus rien : ils s'ennuient comme des rats à moudre des parapheurs en attendant d'être nommés dans une inspection générale. La désillusion est alors souvent grande chez ces hauts fonctionnaires « à qui l'on a fait croire qu'ils étaient le nombril du monde » quand ils sont entrés au service de l'Etat.

A. Ga.

94

Vente sur licitation au Palais de Justice de Créteil
Jeudi 23 Novembre 2000 à 9h30 - En un seul lot
UNE PROPRIÉTÉ À CRETEIL
41, 43 et 45, Avenue de Ceinture

dépendances, garage, atelier de fabrication couvert, pavillon de jardinier

Mise à Prix : 3.500.000 F

S'adresser à Me F. INBONA, Avocat à Paris - Tél : 01.45.55.74.06
(de 14h à 16h) - Internet : www.licitor.com - Visite des lieux en présence de Me TRUTMANN, Huissier de Justice le 17 Novembre 2000 entre 14h30 et 16h30

Edition
2001

par M.-J. CAMPANA

Vivre le droit aujourd'hui

Les écoles d'officiers vont diversifier leur recrutement

A Saint-Cyr-Coëtquidan, Lionel Jospin présente la réforme de la formation des cadres des trois armes et de la gendarmerie

LIONEL JOSPIN devrait détailler, vendredi 3 novembre, devant les élèves-officiers de Saint-Cyr-Coëtquidan, dans le Morbihan, les grandes lignes du projet qui prévoit de réorganiser la formation des officiers, dans les trois armées et la gendarmerie, et qui a été approuvé, mardi 31 octobre, en conseil des ministres. Le premier ministre sera accompagné par Alain Richard, ministre de la défense, Jacques Chirac, chef constitutionnel des armées, a indiqué que cette réforme, qu'il a qualifiée de « sérieuse » et de « bien adaptée », correspond aux objectifs qu'il avait fixés, début 1996, quand il a lancé sa directive de professionnalisation des armées.

Mise en application à partir de la rentrée 2001, cette réforme vise, en priorité, à élargir le champ du recrutement du corps des officiers pour en diversifier davantage les origines. C'est ainsi que les filières de recrutement seront désormais organisées pour mieux s'inspirer, outre les matières scientifiques et littéraires classiques, de l'apport que peuvent fournir d'autres disciplines, comme le droit, les sciences politiques, l'économie, les sciences sociales, la gestion des ressources humaines ou la communication. « Il s'agit d'assurer l'épanouissement professionnel des officiers », a expliqué M. Richard après le conseil des ministres.

Les programmes de formation initiale, puis ceux d'un perfectionnement supérieur des officiers, seront « ouverts » pour garantir une convergence des cycles d'enseignement avec ceux des grandes écoles et universités appelées à fournir une part essentielle du corps professoral. Ainsi, il devrait

exister une équivalence entre les diplômes délivrés par les écoles militaires et les diplômes universitaires, comme devraient être multipliés les stages des officiers en entreprise, dans l'administration ou à l'étranger. Dans le même temps, des étudiants civils seront accueillis dans des centres de recherche dépendant des écoles militaires. Selon le ministre de la défense, « cette mobilité professionnelle permettra à de jeunes officiers ayant un haut potentiel de compléter leur expérience ».

SUIVI PERSONNALISÉ

Pour ce qui a plus spécialement trait à la gendarmerie, un corps qui relève du ministère de la défense, l'école des officiers, située à Melun, en Seine-et-Marne, sera « la quatrième grande école militaire », avec Saint-Cyr-Coëtquidan, Navale et l'école de l'Air. Pour compenser la disparition du recrutement en provenance des officiers de réserve, il sera instauré un recrutement direct, c'est-à-dire un concours spécifique ouvert à des étudiants titulaires d'une maîtrise obtenue en université.

Le gouvernement ne cache pas que cette réforme sera complétée par un système de « gestion prévisionnelle des carrières et des emplois ». Il s'agira, à terme, de créer un suivi personnalisé des officiers de façon à obtenir, au profit de ceux qui manifesteraient « un fort potentiel » de compétences, une meilleure adéquation entre la formation acquise et les postes de responsabilité auxquels ils peuvent accéder dans les armées.

Jacques Isnard

Les courants Verts se jaugent avant le congrès de Toulouse

Chaque « sensibilité » veut constituer le pivot d'un axe majoritaire

Après le vote sur les motions pour le congrès des 11 et 12 novembre, les trois principaux courants des Verts se sont réunis, mercredi 1^{er} novembre. Chacun prône, à

son bénéfice, la formation d'un courant majoritaire. Les amis de Guy Hascoët et de Noël Mamère se plaignent d'être devenus les « supplétifs » du PS.

gâcher le congrès et les municipales ? »

M. Hascoët, secrétaire d'Etat à l'économie solidaire, a prévenu ses éventuels partenaires au sein du parti : « Nous avons besoin d'un pôle majoritaire stable, mais nous ne voulons pas d'un accord politique au rabais ». Tandis que M^{me} Aubert a estimé qu'au sein de la majorité, les Verts sont aujourd'hui « réduits au rôle de supplétifs du PS », le maire de Bègles s'est même interrogé sur l'intérêt, pour ses amis, de se rendre au « sommet cosmétique » qui doit réunir les représentants des cinq partis de la majorité, le 7 novembre.

Les « voynetistes », qui se sont concertés de leur côté, ne sont pas restés sans réaction face à ces mises en cause. Pour Denis Baudin, M. Mamère se contredit en demandant à la fois que les Verts ne se résument pas à M^{me} Voynet et en refusant le « dialogue plus régulier » proposé par le PS.

Le porte-parole des Verts se dit en revanche d'accord sur la nécessité de « rééquilibrer la majorité plurielle » au profit des partenaires du PS. Il rappelle aussi que, dès le 25 juin, le courant de M^{me} Voynet, appelé « Ouverts », avait lancé un « appel » afin de préparer un texte « à vocation majoritaire ». Les animateurs d'« Ouverts », qui pèsent 33 % au sein du parti, ont convenu, mercredi soir, d'envoyer aux responsables des autres sensibilités ainsi qu'à tous les délégués au congrès une lettre pour un appel à une nouvelle synthèse majoritaire.

Une cinquantaine de membres de « La Maison Verte », courant de Marie-Christine Blandin et de Stéphane Pocrain, qui a recueilli 15 %

CE SONT les voix polyphoniques vertes ! Pas moins de trois réunions de courants ont eu lieu, mercredi 1^{er} novembre, dans la perspective du congrès des Verts qui se tient à Toulouse, les 11 et 12 novembre. Trois jours après le vote des militants écologistes, les dirigeants du courant « Dynamiques », qui ont recueilli 22 % des suffrages, ont proposé à « l'ensemble des sensibilités » et, au-delà, à tous les militants, de mettre en place un « un axe pour la refondation des Verts, autour d'un contrat majoritaire ».

Dans un texte commun, rendu public mercredi 1^{er} novembre, Marie-Hélène Aubert, Guy Hascoët, Francine Bavay et Noël Mamère appellent à une « indispensable rénovation des Verts ». Ils suggèrent de discuter sur trois points : « une vision commune de la stratégie et de la nature du parti à bâtir », « un accord politique et la stratégie de négociations du prochain contrat de législation » avec les autres partis de gauche et un accord sur les personnes qui formeront la direction du parti.

« SOMMET COSMÉTIQUE »

Les signataires assortissent leur initiative d'une critique sans concession de la stratégie et l'organisation des Verts durant ces derniers mois. Sur les méthodes de travail, ils demandent « une véritable direction collective » et souhaitent que Daniel Cohn-Bendit participe « à l'animation collective du mouvement ». A l'occasion d'une conférence de presse qui a suivi leur réunion, M. Mamère n'a pas mâché ses mots : « Les Verts ont dilapidé les gains acquis après les européennes. Est-ce que l'on va

des suffrages, dimanche 29 octobre, ont décidé de leur côté, de proposer aux autres « sensibilités » de conclure un « contrat d'animation » et de bâtir une synthèse à partir des majorités qui se sont dégagées sur les motions ponctuelles, notamment celles sur la proportionnelle, sur l'« éthique verte » et sur le refus du cumul des mandats.

« L'heure n'est pas une synthèse pour construire une majorité de façade », précise M. Pocrain pour qui le « contrat » doit porter sur « un bilan du gouvernement et la rénovation » du parti. « Nous n'avons pas vocation à conforter tel clan ou tel clan », a averti M^{me} Blandin.

« UN VÉRITABLE DÉBAT »

Signataire d'aucune motion pour le congrès de Toulouse, Daniel Cohn-Bendit note que « la seule différence entre elles, ce sont les noms qui les soutiennent ». Pour le chef de file des députés Verts à Strasbourg, « la seule possibilité de ne pas rater le congrès, c'est qu'il y ait un véritable débat politique qui permette de surmonter les courants ». Craignant une forme de « balkanisation générale du parti », il estime que « le grand danger du congrès, c'est que tout le monde veuille le gagner à gauche ».

Au sujet de la proportionnelle, il préconise que « tous ceux, chez les dirigeants Verts, qui considèrent que c'est une erreur d'en faire "un préalable" - M^{me} Voynet, MM. Hascoët, Cochet, Mamère - fassent une conférence de presse commune : sinon, autant dire que l'on veut faire gagner la droite... », précise l'eurodéputé Vert.

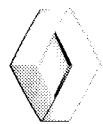
Alain Beuve-Méry

Raymond Barre favorable à une inversion du calendrier électoral de 2002

L'ANCIEN premier ministre Raymond Barre se prononce, dans un entretien publié, jeudi 2 novembre, dans *La Croix*, en faveur d'une inversion du calendrier électoral afin que l'élection présidentielle de 2002 ait lieu avant les législatives. « A partir du moment où le quinquennat a été voté, il serait naturellement souhaitable que l'élection présidentielle intervienne avant l'élection législative », estime le maire (app. UDF) de Lyon, qui explique que « c'est la logique de la V^e République, qui donne la primauté et la priorité à l'élection présidentielle ». « Je pense que le chef de l'Etat et le premier ministre pourraient s'entendre pour expliquer aux Français le changement de calendrier », poursuit-il, tout en soulignant qu'il faudrait pour cela qu'« à droite comme à gauche on cesse de supputer les dates les plus à même d'assurer une victoire à son propre camp ».

DÉPÊCHE

■ CORSE : le groupe nationaliste corse Unita a lancé un appel pour une manifestation, vendredi 3 novembre, devant la préfecture d'Ajaccio, à l'occasion de la visite du ministre de l'intérieur, Daniel Vaillant. Dans un communiqué publié mercredi, le groupe explique vouloir attirer l'attention du gouvernement « sur le statut de la langue et son enseignement obligatoire ; sur l'arrêt de la décorsation des emplois dans l'administration, les organismes sociaux et bancaires ; sur l'arrêt de la spéculation immobilière avec un code des investissements ; sur l'arrêt de la répression avec le statut politique et le regroupement des prisonniers en Corse ».



CRÉATEUR D'AUTOMOBILES

RENAULT

Assistance au Freinage d'Urgence

Des tests prouvent qu'en cas d'urgence, plus de 70% des conducteurs n'exploitent pas totalement le potentiel de freinage de leur véhicule en relâchant trop vite la pédale de frein. L'AFU permet de renforcer la puissance de freinage et de maintenir la pression exercée par le conducteur sur sa pédale. Ce système développe instantanément sa puissance maximale et peut vous faire gagner 1/5^e de seconde, soit 6 mètres à 120 km/h. 1/5^e de seconde c'est peu, mais ça peut sauver une vie. Et une vie c'est beaucoup. www.renault.fr

Au freinage, on ne comptera plus en kilomètres à l'heure, mais en mètres par dixième de seconde.

JUSTICE L'Etat semble être passé à l'offensive contre le grand banditisme en Corse, après des années d'inaction récemment dénoncées par des rapports parlementaires.

● PRÈS d'une dizaine d'enquêtes ont été ouvertes, selon un rapport remis à Elisabeth Guigou, alors garde des sceaux. ● LE TRAVAIL des magistrats et des policiers se concen-

tre sur les membres de la « bande de la Brise de mer », dont le trafic de machines à sous et les vols à main armée semblent constituer la principale activité. ● LES ENQUÊTEURS

soupçonnent une opération de blanchiment après un retrait suspect au casino d'Ajaccio. ● LE PREMIER bilan du pôle économique et financier installé à Bastia est décevant,

selon un rapport du ministère de la justice. ● LA CORSE compte 700 propriétaires de Porsche, selon l'administration, mais une partie de ces voitures roulent sur le continent.

En Corse, l'Etat passe à l'offensive contre le grand banditisme

Une dizaine d'enquêtes ont été lancées récemment sur des activités illicites qui dépassent souvent le cadre insulaire. Policiers et magistrats concentrent leurs investigations sur les membres de la « bande de la Brise de mer ». Le ministre de l'intérieur devait se rendre sur l'île jeudi et vendredi

L'ÉTAT aurait-il déclaré la guerre au grand banditisme, notamment en Corse ? Après dix ans d'une inaction dans ce domaine dénoncée, à plusieurs reprises, dans les rapports parlementaires de 1998 et 1999 sur les dérives insulaires, initiatives judiciaires et signes politiques n'ont jamais été aussi nombreux. L'offensive a débuté au printemps avec la commande, par Elisabeth Guigou, d'un rapport sur la criminalité organisée au procureur général de Bastia (Haute-Corse). Rendu au cours de l'été, ce document a été transmis à Matignon et au ministère de l'intérieur. Des désaccords existent, certes, entre la direction centrale de la police judiciaire (DCPJ) et le procureur général sur l'approche du banditisme en Corse, mais une dizaine d'enquêtes ont été lancées – sur des faits dont l'ampleur excède les limites de l'île.

L'impulsion a été donnée au niveau ministériel. Mme Guigou, encore ministre de la justice, et Daniel Vaillant, ministre de l'intérieur – qui devait se rendre en Corse jeudi 2 et vendredi 3 novembre – se sont rencontrés à plusieurs reprises, en septembre et en octobre, afin d'organiser l'offensive. Leurs directeurs de cabinets respectifs, Christian Vigouroux et Bernard Boucault, ont relayé les instructions des ministres et mobilisé les services compétents. Les magistrats des sections financières de Marseille et de Bastia ont été conviés à plusieurs réunions de travail au ministère de la justice, avec

leurs homologues spécialisés sur les questions de banditisme dans les juridictions de la Côte d'Azur.

Ces rencontres ont été mises à profit pour échanger des informations et définir des stratégies communes. Une partie des profits issus du grand banditisme insulaire semble en effet être investie dans des projets immobiliers dans le Var et les Bouches-du-Rhône – ainsi qu'à l'étranger. La justice a également relevé la présence de fonds suspects lors de rachat de discothèques ou de bars dans le Sud-Est et à Paris. Enfin, des « hommes de paille » porteraient les intérêts financiers du grand banditisme corse lors de prises de participations dans des entreprises d'apparence légale. Les autorités espèrent donc s'attaquer simultanément à l'origine des fonds – vols à main armée, machines à sous, trafics d'armes ou de drogue –, à leur blanchiment et à leurs propriétaires résidant en Corse.

PRÉLUDE À UNE ACTION CONCERTÉE

Si ce travail doit être le prélude à une action concertée contre les intérêts du grand banditisme omniprésent dans le Sud-Est, les premières mesures visent les intérêts de deux groupes installés en Corse. La justice s'intéresse notamment à ce qu'il est convenu d'appeler « la bande de la Brise de mer » – du nom d'un ancien café du vieux port de Bastia où certains de ses membres se réunissaient dans les années 80. Il ne s'agit plus, aujourd'hui, que d'une petite dizaine de personnes, très



unies, faiblement condamnées jusqu'ici par rapport aux délits dont elles sont soupçonnées, spécialisées dans les attaques à main armée et l'exploitation des machines à sous. Elles exercent l'essentiel de leurs activités sur le continent ou à l'étranger (Le Monde du 31 mars), et peuvent s'associer, à l'occasion, avec d'autres personnes. La Brise de mer dispose de machines en Corse, à Nice, Marseille et Paris. Les services de police ont relevé la présence de ses membres dans plusieurs cercles de jeux de la capitale ; ils contrôlèrent entièrement deux d'entre eux.

Le parquet de Bastia a ouvert, le 21 avril, une information judiciaire sur des faits « d'abus de biens sociaux, de banqueroute et de recel » visant l'exploitation d'une société distribuant le café Kimbo sur l'île. Confiée au juge d'instruction bastiais Charles Duchaine, l'enquête vise le financement de cette activité. Des soupçons de blanchiment existent, en effet, depuis qu'une autre information judiciaire, ouverte au début de l'été, sur l'exploitation illégale de machines à sous dans la Plaine orientale, a montré que des recettes des jeux

clandestins pourraient être investies dans la distribution du café. Les policiers y auraient décelé le rôle de l'un des piliers de la Brise de mer. Par ailleurs, certains témoignages recueillis par les enquêteurs évoquent les pressions exercées sur les cafetiers de Haute-Corse pour qu'ils s'approvisionnent auprès de la société Kimbo – ces accusations sont démenties par les intéressés.

À la fin du mois de mai, le procureur de Bastia a aussi ouvert une information sur le rachat de la Société insulaire automobile, concession Peugeot située en Haute-Corse. Les enquêteurs tentent d'éclaircir les conditions troubles de la reprise de cette société, après son dépôt de bilan. Trois porteurs de parts – deux sociétés et une jeune femme, dont le compagnon est fiché au grand banditisme et appartient à la mouvance de la Brise de mer – ont repris cette entreprise grâce à l'apport de fonds jugés suspects. Les interrogations portent en outre sur la nature des fonds injectés durant l'exploitation de cette société.

Une autre information judiciaire, visant spécifiquement le placement illégal de machines à sous dans la région de Corte (Haute-Corse), a été confiée à un juge du pôle financier de Bastia. Les profits qui en seraient tirés auraient été investis dans plusieurs sociétés enregistrées en Balagne et contrôlées par des « intermédiaires » travaillant pour le compte d'un membre du grand

banditisme qui n'appartiendrait pas directement, cette fois, au noyau de la Brise de mer.

À la différence du trafic de drogue ou d'armes, qui exigent la présence d'intermédiaires, le commerce des machines peut-être contrôlé par un petit nombre de personnes sans aide extérieure. Il suffit de les acheter – souvent en Espagne ou au Brésil –, de les placer et de récupérer les profits. Une machine à sous installée dans un débit de boisson rapporte, selon la qualité de l'emplacement, entre 10 000 et 30 000 francs par mois.

LA BANDE DU « VALINCO »

La justice s'intéresse par ailleurs aux intérêts de la bande du Valinco. Basée en Corse-du-Sud et dirigée par un ancien pilier de la French Connection – présenté dans le rapport Glavany sur la Corse comme le « seul parrain » de l'île, mais dont aucune procédure judiciaire n'a pu démontrer l'implication dans des affaires illicites – cette formation criminelle est visée par une procédure judiciaire, ouverte, au mois d'août, par le parquet d'Ajaccio (Corse-du-Sud) (lire ci-dessous). Les policiers s'interrogent sur le retrait suspect, en argent liquide, de plusieurs millions de francs extraits de la trésorerie du casino d'Ajaccio et tentent d'étayer les soupçons de « blanchiment » avancés au cours de l'enquête préliminaire.

Jacques Follorou

Le pôle financier de Bastia n'accède « qu'à la partie émergée de l'iceberg »

LUTTER contre la corruption, traquer les irrégularités dans les marchés publics, clarifier la gestion des collectivités, poursuivre efficacement les faits de blanchiment, en d'autres termes mettre en place un véritable outil contre la grande délinquance financière, tel était le but annoncé par les autorités politiques et judiciaires lors de la mise en place, au mois de septembre 1998, du pôle économique et financier au tribunal de grande instance de Bastia (Haute-Corse).

Deux ans plus tard, le ministère de la justice a reçu un premier bilan. Ce document est signé par Bernard Legras et Michel Jeannotout, respectivement procureur général et premier président près la cour d'appel de Bastia, Pierre Gouzennes et Patrick Mandroyan, président et ancien procureur adjoint du tribunal de grande instance de Bastia. Selon eux, le pôle manque de moyens humains et ne semble pas avoir encore trouvé pleinement sa place dans le dispositif judiciaire insulaire. Il existerait même, selon eux, un risque de voir les magistrats supplantés par les assistants spécialisés.

Le pôle se compose de deux juges d'instruction,

secondés par deux greffiers, trois experts issus de services du ministère des finances, qui ont le statut d'assistants spécialisés, une assistante de justice et un parquetier. Ce dernier et les deux juges d'instruction sont conduits, par ailleurs, à traiter des dossiers d'ordre général, de sorte qu'ils ne sont affectés, en pratique, que « partiellement » au service du pôle.

La nécessité de cette structure financière paraît ne faire aucun doute. « Dans la société corse, relativement confinée, note le rapport remis à la chancellerie, l'activité du pôle révèle le nombre restreint d'intervenants économiques et les relations avec l'économie occulte d'origine criminelle. Une approche méthodique, ciblée avec d'autres administrations (services fiscaux, direction départementale de l'équipement), permettrait de mener parallèlement l'examen de fond de dossiers lourds et importants et de déceler des infractions plus simples, voire formelles, qui pourraient être poursuivies sans retard. Cette méthode de travail permettrait de lutter efficacement contre le sentiment d'impunité dont certains se targuent et qui est mal ressenti par l'immense majorité de la population. »

MANQUE DE MOYENS

Puis, dans un deuxième temps, le manque de moyens a fragilisé la structure. Les auteurs du rapport indiquent que, en l'absence d'un parquetier détaché à plein temps auprès du pôle, « il y a sérieusement lieu de craindre que les assistants spécialisés ne s'approprient partie de l'exercice de l'action publique ou n'établissent des relations privilégiées avec des services extérieurs ». Cette crainte se fonde sur le mode actuel d'organisation du travail au sein du pôle. « Le dossier est confié en intégralité [aux assistants] pour avis et étude et non sur un point particulier. (...) Ils élaborent des synthèses ou des comptes rendus écrits et anonymes. » Mais, précise le rapport, « la séparation préconisée par la circulaire entre assistants affectés au

parquet et assistants affectés à l'instruction s'est avérée impossible à mettre en œuvre à Bastia. Les dossiers affectés à un ou plusieurs assistants sont suivis par ceux-ci de l'enquête initiale à la clôture ». Tant que le parquet de Bastia ne pourra compter dans ses rangs un magistrat « référent » auquel pourraient s'adresser « en continu » les assistants spécialisés, le fonctionnement du pôle ne pourra, indique le rapport, être « assuré dans des conditions optimales ».

Enfin, les chefs de juridiction, auteurs du rapport, soulignent le caractère passif du pôle économique et financier de Bastia. « Depuis sa création, il subit les contentieux qui lui sont soumis ou plutôt qui lui ont été soumis par diverses administrations et inspections. Il n'a pu procéder à aucune investigation d'initiative. (...) Or il est évident que nous n'avons eu accès, à ce jour, qu'à la partie émergée de l'iceberg. » En guise de conclusion, ils demandent à la chancellerie l'affectation, au sein du pôle, d'un quatrième assistant spécialisé, d'un comptable public et d'un officier de police judiciaire à plein temps.

J. Fo.

700 propriétaires de Porsche

C'est une simple statistique, mais elle illustre mieux que de longues études les ambiguïtés insulaires. Pour une population estimée à 260 000 personnes, la Corse compte, selon les services de la préfecture de région, 74 propriétaires d'une automobile de marque Ferrari, tandis que plus de 700 personnes déclarent posséder une Porsche. S'il est apparu que certains conducteurs de Ferrari résidaient, en fait, à Paris, tout en immatriculant leur véhicule en Corse, les policiers ont relevé qu'une vingtaine de propriétaires étaient fichés au grand banditisme et qu'un nombre important d'entre eux étaient, en fait, des personnes âgées. Les vérifications entreprises sur le profil des propriétaires de Porsche ont livré des éléments similaires. Une partie des voitures sont immatriculées en Corse, mais roulent sur le continent.

La justice émet le soupçon d'un « blanchiment d'argent » autour du casino d'Ajaccio

LES JUGES ont peut-être trouvé la faille pour s'attaquer aux intérêts financiers du grand banditisme en Corse. Initiative rare, une information judiciaire pour « blanchiment d'argent » a été ouverte contre X..., le 14 août, par le procureur d'Ajaccio, Jacques Dalles, après deux ans d'enquête préliminaire sur la gestion du Casino d'Ajaccio. Les enquêteurs s'intéressent notamment

à des retraits en espèces, pour un montant de 12 millions de francs, effectués, entre 1994 et 1997, par les gérants du casino d'Ajaccio, la famille Cuttoli, et, à ce jour, injustifiés. Des soupçons pèsent également sur les conditions dans lesquelles plusieurs millions de francs ont été investis lors de l'achat, en 1994, par les dirigeants de cet établissement, du casino de Saint-Nectaire (Puy-de-

Dôme). Dans les deux cas, les fonds soustraits auraient été prélevés de façon irrégulière et reversés à des personnes suspectées d'appartenir au grand banditisme ou d'en servir les intérêts.

L'ouverture de cette information judiciaire, qui a été confiée au doyen des juges d'instruction du tribunal d'Ajaccio, Jean-Michel Gentil, devrait permettre d'étendre les recherches sur tout le territoire national et dans des pays étrangers. A ce jour, la justice n'avait soupçonné la présence d'intérêts financiers liés au grand banditisme que dans le cadre d'une enquête sur les investissements immobiliers réalisés sur l'île de Cavallo. Les investigations avaient alors mis en évidence l'intervention de la Mafia italienne. Dans le présent dossier, il semble s'agir d'une activité de blanchiment propre à la Corse. Interrogé par Le Monde, le directeur du casino d'Ajaccio, Edouard Cuttoli, a déclaré ne pas avoir eu connaissance de l'existence d'une information judiciaire sur la gestion de son établissement.

Au cours du mois de juin 1998, la cellule spécialisée du ministère des finances signale au parquet d'Ajaccio l'existence de soustractions de fonds importants des caisses du casino

d'Ajaccio et des manipulations comptables suspectes. Les policiers vont alors examiner, dans le cadre d'une enquête préliminaire, la comptabilité et la gestion du casino. Ils étudient également l'origine et la nature du patrimoine de ses actuels dirigeants, la famille Cuttoli, parallèlement au travail des services fiscaux. Ces recherches ne semblent pas avoir permis de mettre en cause les personnes contrôlées, ni de mettre en évidence des pratiques suspectes en matière d'évasion fiscale ou de manipulations frauduleuses au sein même du casino.

DES « HOMMES DE PAILLE »

En revanche, la direction du casino distribuait non seulement de substantiels dividendes à ses actionnaires, près de 8 millions de francs à la Ville d'Ajaccio, et davantage encore à l'Etat. D'importants retraits d'espèces auraient en outre été opérés sur les comptes du casino. Au total, près de 12 millions de francs auraient ainsi été extraits, entre 1994 et 1997, de la trésorerie de l'établissement. M. Cuttoli a précisé au Monde que l'ensemble des contrôles, de nature fiscale ou patrimoniale, réalisés à son encontre ou à celui de ses proches n'avait donné aucun résultat. « Quant à l'existence de retraits, en

espèces, de plusieurs millions de francs, cela est invraisemblable car impossible à effectuer », a conclu M. Cuttoli.

Mais des doutes subsistent sur l'identité du ou des destinataires de ces fonds. Les enquêteurs semblent retenir deux hypothèses. Cette somme pourrait avoir été remise à un associé occulte ou à un fournisseur qui désirait, pour des raisons inconnues, rester dans l'ombre. Faute d'avoir obtenu, auprès des auteurs des retraits, des réponses claires sur les bénéficiaires, la justice paraît privilégier la présence cachée d'un « protecteur » lié au grand banditisme, ancien membre de la French Connection, considéré comme le seul véritable « parrain » de Corse-du-Sud.

Les policiers semblent avoir également mis en lumière des opérations comptables peu orthodoxes entre les casinos d'Ajaccio et de Saint-Nectaire. Racheté en 1994 par la famille Cuttoli, associée à quelques partenaires financiers, le casino de Saint-Nectaire, alors en désuétude, a été revendu, en 1996, entre 10 et 15 millions de francs, au groupe L'Européenne des casinos, selon la direction de cette société, troisième exploitant de casinos en France. Des transferts de

fonds auraient été effectués entre les deux établissements. À l'époque où ils étaient tous deux contrôlés par la famille Cuttoli. Le produit de l'activité des machines à sous et des activités de jeux proposées par l'établissement d'Ajaccio était suffisamment élevé pour qu'une partie soit injectée, notamment sous forme de prêts, dans la trésorerie du casino de Saint-Nectaire.

Il semble qu'une partie des sommes ait été dirigée vers d'autres structures – parfois des coquilles vides – et versée à des bénéficiaires qui n'ont pas tous été identifiés. Ces derniers figurent en tant qu'associés ou gérants dans ces organismes intermédiaires, et pourraient, selon les enquêteurs, avoir joué le rôle d'« hommes de paille » pour le compte de proches du grand banditisme. La législation interdit en effet d'exercer de profession dans le domaine des jeux si l'on ne possède pas de casier judiciaire vierge de toute condamnation. D'où le recours fréquent, par des membres du milieu, à des personnes inconnues des services de police qui acceptent, contre rémunérations, de jouer le rôle de représentant légal.

J. Fo.

Code de commerce 2001 :
première recodification intégrale depuis 1807

Les deux états du droit présentés dans leur intégralité, pour une transition en douceur

NOTRE LOI, C'EST L'ÉVOLUTION

Les agressions contre des lieux juifs font craindre une montée de l'antisémitisme dans les banlieues

Les responsables associatifs sont partagés sur les causes réelles de ces actes

La multiplication d'agressions contre des synagogues ou des établissements juifs jette le trouble parmi les leaders associatifs issus de l'immigra-

tion. Si chacun s'accorde pour attribuer un rôle essentiel aux images télévisées des affrontements entre l'armée israélienne et les manifestants pales-

tiens, des divisions apparaissent sur la portée du phénomène. Manifestation d'une solidarité identitaire ou naissance d'un nouvel antisémitisme ?

PLUS DE CENT VINGT actes de violence et de vandalisme contre des synagogues ou des lieux symboliques de la communauté juive en un mois ; des insultes antisémites entendues dans les cités où cohabitent jeunes juifs et jeunes issus de l'immigration maghrébine ; un prêche d'une violence rare appelant les musulmans « à tuer leur ennemi », à « massacrer » les juifs diffusé sur les ondes de Radio-Orient, vendredi 27 octobre, au moment de la retransmission de la prière : les signes de tension n'ont cessé de se manifester en France depuis les premiers tirs israéliens contre les manifestants palestiniens dans les territoires occupés.

Très vite, des appels au calme ont été lancés, tant par les responsables religieux juifs et musulmans que par des figures associatives des deux communautés. Ce fut l'appel « Non à la haine, non au racisme », publié le 17 octobre dans *Liberation* par David Assouline et Mehdi Lallaoui. Puis un rassemblement de personnalités près du Mur de la paix sur le Champ-de-Mars à Paris, organisé le 23 octobre par SOS-Racisme. Sans compter les multiples initiatives locales prises après les attentats à Marseille, Toulouse et Strasbourg.

Aujourd'hui, chacun cherche à comprendre, à mettre des mots sur ces actes qui font resurgir les mauvais souvenirs des périodes les plus noires d'une France raciste et antisémite. Nouvelles formes d'antisémitisme ou dérapages de jeunes révoltés par la situation palestinienne ? Devant cette poussée de violence, que même la guerre du Golfe n'avait pas provoquée, les avis des responsables associatifs issus de l'immigration arabe sont partagés.

A SOS-Racisme, la caractérisation est sans détour : « Ce sont des

actes antisémites. » Pour Malek Boutih, son président, « c'est l'expression d'une violence de régression de jeunes du lumpenprolétariat des banlieues qui parent leur délinquance d'un discours de solidarité avec la Palestine ». Le dirigeant de la principale association antiraciste y voit la résurgence d'un antisémitisme profond de jeunes victimes de la crise mais sans conscience sociale, « qui sont rentrés dans une logique de bouc émissaire ». « Ces jeunes-là ont des valeurs hyperréactionnaires, antifemmes, antipédés. Ce sont les mêmes qui crament les poubelles, saccagent une école de quartier, qui aujourd'hui ont dérivé en criant « sales juifs » à leurs voisins », soutient M. Boutih, qui prévient pourtant : « Ces jeunes n'ont rien à voir avec les militants associatifs qui participent aux manifestations de soutien aux Palestiniens. »

L'analyse de Smaïn Laacher, sociologue à l'École des hautes études en sciences sociales (Ehess), sur le profil des jeunes qui sont passés à l'acte n'est guère éloignée. Même s'il ne croit pas à une manifestation d'antisémitisme, il ne voit dans cette série d'agressions « aucun fondement politique ».

« UNE IDENTIFICATION »

« Ces actes s'inscrivent dans une série d'actes de délinquance. Finalement, dans l'esprit de ces jeunes connus des services de police, qu'est-ce qui sépare le cocktail Molotov balancé dans une synagogue des coups de bélier lancés contre un magasin de fringues ? », se demande-t-il. A ses yeux, en tout cas, il ne faut pas chercher à y déceler une réelle prise de conscience. « Ils ne savent pas ce qui se passe dans les territoires occupés, ne savent même pas qui est Arafat. C'est la force des images vues à la télévision qui a fait bascu-

ler les plus enclins à la délinquance. Ils ne faisaient que leur métier », assure le sociologue.

Pour de nombreux observateurs, l'impact des images télévisées constitue l'explication principale des dérapages. « Pour moi, c'est une identification dans un monde de l'image. Ces jeunes voient des affrontements très violents à la télé ; ils se sentent solidaires et, par amalgame, s'attaquent à des symboles juifs, à défaut de cible israélienne », déclare, « effaré », Mehdi Lallaoui, responsable associatif et figure de la marche pour l'égalité organisée en 1983. Même constat de Nacer Kettane, président de Beur FM : « Les images quotidiennes d'enfants tués par l'armée israélienne ont un impact très fort dans la communauté musulmane. Les jeunes ne comprennent pas pourquoi alors qu'Israël est un Etat reconnu, les Palestiniens n'ont pas le droit à leur Etat propre. Pour eux, c'est comme une des dernières guerres coloniales », assure-t-il, mettant en garde contre la tentation de tirer des conclusions « trop hâtives ». « On aurait tort d'oublier la possible implication de groupuscules d'extrême droite quand on voit qu'un certain nombre d'actes sont concentrés dans les mêmes lieux », rappelle-t-il.

Le poids des images est encore mis en cause par de jeunes responsables associatifs, comme Ali Rahmi, animateur de Rencontres et dialogue, à Roubaix, qui condamne « fermement » ces actes « impardonnables ». « Si on s'attaquait à une mosquée, cela me ferait aussi mal », dit-il. Mais M. Rahmi ne s'en tient pas là : pour lui, la gauche française porte une responsabilité dans l'émergence de cette violence. Comme d'autres, il a très mal vécu la réception par Lionel Jospin des responsables de la communauté juive au lendemain des premières agressions

antijuives. Pour lui, tout se passe comme si les jeunes issus de l'immigration demeuraient les seuls à soutenir la cause palestinienne. Rabah Aliouat, autre militant associatif à Roubaix, ne dit pas autre chose : « Parmi les jeunes issus de l'immigration, le sentiment que la gauche plurielle est pro-sioniste est très largement partagé. Il y a eu des dérapages et des actes de vandalisme mais pas au point qu'il faille crier « au secours », alors que la violence fait des morts tous les jours en Palestine. »

CALMER LES ESPRITS

Deux poids, deux mesures : ce sentiment de déséquilibre, voire d'injustice, domine parmi les militants les plus éloignés des états-majors parisiens. Saïd Bouamama, sociologue à l'Institut de formation action recherche de Lille, n'est pas surpris par la tournure des événements : « C'est l'absence de soutien de la gauche au peuple palestinien qui renforce le sentiment de révolte des gamins de quartier », assure-t-il. « Pour eux, il est insupportable de voir ce silence quand le grand rabbin appelle les citoyens de confession juive à s'identifier aux soldats israéliens. Qu'est-ce d'autre qu'une démarche communautaire, alors que dès que quelques jeunes issus de l'immigration se rassemblent, on dénonce une « dérive communautaire » ? » Pour M. Bouamama, il faut calmer les esprits... par la mobilisation. Il en veut pour preuve les manifestations régulières qui ont lieu à Lille et à Roubaix où, « parce que les associations issues de l'immigration ont canalisé l'expression de révolte », aucun dérapage sérieux n'a été enregistré. Une façon d'éviter cette tentation du pire que beaucoup redoutent.

Sylvia Zappi

Deux adolescents écroués pour assassinat à Roubaix

Ils sont âgés de 16 et 13 ans. L'enquête porte sur une bagarre dans une station de métro d'un quartier difficile

LILLE

de notre correspondante

La qualification d'« homicide volontaire avec préméditation » a été retenue, mercredi 1^{er} novembre, par le parquet de Lille à l'encontre de deux adolescents de 16 et 13 ans, dans le cadre de l'enquête sur un homicide commis dimanche dans le métro à Roubaix (Nord). Ces deux jeunes garçons, domiciliés à Roubaix, ont été placés en détention provisoire après avoir été mis en examen par un juge d'instruction lillois. Le plus âgé des deux est poursuivi pour assassinat ; le second pour complicité d'assassinat.

Selon les premiers éléments recueillis par les enquêteurs du service d'investigations et de recherches (SIR) de Roubaix, les faits se seraient enchaînés de la manière suivante. Dimanche soir à la station de métro Epeule-Montesquieu, quartier difficile de Roubaix, la victime, Franck Tavernier, un jeune homme âgé de 23 ans résidant dans la commune voisine de Croix avait été pris à partie par un groupe de cinq jeunes gens qu'il avait croisés dans un escalator. L'homme était accompagné de sa fille de 3 ans et d'une autre parente.

Les déclarations des protagonistes concordent pour indiquer qu'un simple échange de regards entre la victime et une jeune fille du groupe serait à l'origine de l'altercation. Le ton serait monté entre les jeunes gens ; des insultes auraient été échangées. L'un des membres du groupe a sorti un couteau devant Franck Tavernier et lui a porté un coup mortel dans la région du poumon gauche. La victime, qui a reçu un autre coup de couteau à la main, est décédée deux à trois heures plus tard à l'hô-

pital Prouvost de Roubaix.

L'enquête a permis de remonter rapidement jusqu'à la jeune fille, qui avait été interpellée trois semaines auparavant pour d'autres faits. Les policiers se sont rendus à son domicile et l'ont placée en garde à vue. Ils ont ainsi pu identifier les quatre autres membres du groupe, au nombre desquels figurait l'auteur du coup de couteau mortel et son complice. Parallèlement, les enquêteurs ont pu retrouver l'arme du crime – un couteau de combat « papillon » – qui avait été dissimulé par le meurtrier. Les deux principaux suspects n'avaient jusqu'alors jamais été l'objet de procédures judiciaires ni de condamnations. Lors de leurs auditions, le jeune homme soupçonné du meurtre et son complice, qui ont été reconnus par les témoins de la scène, « se sont mis en cause mutuellement », a-t-on indiqué de source judiciaire. Les trois autres adolescents du groupe ont été remis en liberté.

Depuis la mort de Franck Tavernier, la sécurité a été renforcée dans la station Epeule-Montesquieu. Des agents de médiation de Transpole, la société exploitante du métro lillois, y stationnent en permanence tandis que les patrouilles de police ont été renforcées aux abords du métro. Des bouquets de fleurs sont régulièrement déposés dans la station en signe de soutien à la famille du jeune homme. Les funérailles de la victime doivent être célébrées samedi matin à l'église Saint Pierre de Croix, et devrait être suivie d'une marche silencieuse, souhaitée par la famille, en la mémoire du jeune homme et pour exprimer un rejet collectif de la violence.

Nadia Lemaire

Des jeunes des cités, sans motivation politique, « énervés par les reportages télévisés »

ILS SONT plutôt jeunes, parfois mineurs. Ils n'ont pas de passé signalé de militants de la cause palestinienne ni de liens avec de quelconques organisations extrémistes à caractère antisémite. Ils se revendiquent majoritairement sans profession, quelquefois étudiants, ou encore animateur et employé de mairie. Ils sont le plus souvent de nationalité française, originaires des pays du Maghreb ou plus rarement d'Afrique noire. Mais la plupart d'entre eux ont déjà eu affaire à la police pour des actes de délinquance. Les principales interpellations effectuées à la suite des multiples attaques qui

ont visé des lieux de culte juifs et des commerces, au cours du mois d'octobre, ont permis de dresser ce « portrait-robot » des agresseurs.

Il est cependant difficile d'aller plus loin dans la mesure où les personnes arrêtées se sont peu exprimées sur leurs motivations, quand elles n'ont pas nié les faits. Ainsi, six jeunes gens ont été mis en examen et écroués après l'incendie qui a partiellement endommagé la synagogue de Trappes (Yvelines), le 10 octobre. L'un d'entre eux avait déjà été condamné pour des actes de violence. Aucun n'a reconnu avoir participé à cette action,

même si, selon des sources policières, les auditions ont démontré qu'ils étaient présents sur les lieux. Les quartiers sensibles de Trappes dont ils sont issus n'avaient jusqu'alors jamais manifesté d'hostilité particulière à l'égard de la synagogue attaquée.

COCKTAILS MOLOTOV

A Creil (Oise), c'est aussi le lieu de culte qui a été la cible, le 11 octobre, de deux cocktails Molotov – qui ont provoqué des dégâts minimes. Un jeune homme de dix-sept ans a été identifié, le 26 octobre, grâce à ses empreintes retrouvées sur un engin non explo-

sé. A cette date, il était déjà incarcéré pour un vol. Peu disert, il s'est contenté d'indiquer aux policiers qu'il avait été « énervé par les reportages télévisés » sur la crise au Proche-Orient et qu'il avait voulu « se venger ».

A Noisy-le-Sec (Seine-Saint-Denis), trois jeunes hommes, dont un mineur, ont été interpellés en flagrant délit par une patrouille de police, le 14 octobre, alors qu'ils venaient de jeter huit cocktails Molotov sur la synagogue. Les dégâts provoqués ont été faibles. Deux membres du groupe ont reconnu avoir fabriqué les engins incendiaires, qui n'avaient pas explosé. Ils avaient été bricolés avec du diesel, liquide qui se contente de brûler sans pouvoir provoquer d'explosion. Cet incident est mis en avant par les enquêteurs pour montrer le peu d'expérience des auteurs et le caractère occasionnel de ces attaques. Sans détailler leur motivation, ils ont affirmé avoir agi pour « venger le peuple palestinien ».

A la Meinau, quartier sensible de Strasbourg (Bas-Rhin), un groupe scolaire a été couvert d'inscriptions antisémites, le 14 octobre. Une aile du bâtiment a été partiellement détruite par un incendie. La devanture d'une boulangerie dont le propriétaire s'appelle M. Blum a été défoncée avec une voiture volée. Huit personnes ont été placées en garde à vue. Elles ont toutes nié leur participation à ces attaques. Une seule d'entre elles, un mineur, a été écrouée, cette fois encore trahie par le relevé de ses empreintes sur une vitre de l'école.

Une note des renseignements généraux transmise au ministère de l'intérieur au plus fort des incidents avait analysé ces actes comme le dévouement de jeunes des cités, sans leur attribuer de caractère politique. Depuis une dizaine de jours, le nombre des agressions visant la communauté juive a sensiblement ralenti, même si des tagueurs à caractère antisémite sont encore régulièrement signalés.

Pascal Ceaux

Perquisition au siège niçois de la GLNF

UNE PERQUISITION a été conduite, mardi 31 octobre, au siège niçois de la Grande Loge nationale de France (GLNF) par des policiers de l'inspection générale de la police nationale (IGPN), dans le cadre d'une commission rogatoire délivrée par le juge d'instruction Christian Guéry, en charge de l'enquête visant Alain Bartoli. Ce fonctionnaire de police, titulaire local de la franc-maçonnerie, est soupçonné d'avoir utilisé un fichier de police, le système de traitement des infractions constatées (STIC), au bénéfice de son obédience (*Le Monde* du 31 octobre). « Les policiers ont emporté des listings et documents internes pour établir s'il y avait des traces des consultations des fichiers de police dans nos dossiers disciplinaires », a indiqué Bernard Merolli, grand maître provincial de la GLNF. Selon nos informations, les enquêteurs s'interrogent sur des indications relevées sur certains documents saisis et qui pourraient provenir d'autres fichiers que le STIC. Lors de sa garde à vue, Alain Bartoli avait reconnu avoir consulté à la demande de la GLNF, entre janvier et août 2000, les fiches de candidats à l'adhésion. La GLNF s'était inscrite en faux contre cette accusation, parlant d'une initiative personnelle.

DÉPÊCHES

■ BRETONS : trois détenus membres du mouvement indépendantiste breton Emgann ont entamé une grève de la faim, mercredi 1^{er} novembre, à Rennes (Ille-et-Vilaine) et à Fleury-Mérogis (Essonne), prenant le relais des deux militants qui avaient cessé leur grève de la faim le week-end dernier, a annoncé la Coordination anti-répressive de Bretagne (CARB). Les grévistes réclament que les militants bretons actuellement en prison soient « considérés comme des prisonniers politiques » et qu'ils soient détenus en Bretagne.

■ VIOLENCES : un chauffeur d'autobus parisien a été frappé à coups de poing et légèrement blessé par un homme qui a pris la fuite, mardi 31 octobre en fin d'après-midi, porte de Clignancourt (18^e arrondissement). Le conducteur avait refusé de laisser monter son futur agresseur entre deux arrêts.

■ SOUVENIR : un mémorial dédié aux combattants d'Afrique et d'outre-mer morts au champ d'honneur en Alsace a été inauguré, mercredi 1^{er} novembre, dans le quartier de Cronembourg, à Strasbourg (Bas-Rhin). Érigé face à la nécropole militaire de Strasbourg, ce monument a été financé par les dons de 84 communes d'Alsace, d'anciens combattants et de particuliers. Le maire (PS) de Strasbourg, Catherine Trautmann, a rendu hommage à « ceux dont on a si peu parlé et auxquels on doit tout ».

EURAFRANCE

Résultat et Distribution en progression

Le Conseil d'Administration d'Eurafrance, réuni le 30 octobre 2000 sous la présidence de Monsieur Michel David-Weill, a arrêté les comptes sociaux de l'exercice clos le 30 juin 2000 qui seront soumis à l'Assemblée Générale convoquée pour le 18 décembre 2000.

Le résultat de gestion est de 451,0 millions de francs contre 411,7 millions de francs en 1998-1999.

Le résultat net comptable de l'exercice 1999-2000 s'élève à 668,1 millions de francs contre 413,3 millions de francs pour l'exercice 1998-1999.

Le Conseil d'Administration proposera à l'Assemblée Générale de distribuer un dividende de 9,5 euros (62 francs) par action auquel s'ajoutent 4,75 euros (31 francs) d'avoir fiscal soit un total de 14,25 euros (93 francs) par action, contre 12,81 euros l'année dernière. Compte tenu de l'attribution d'une action gratuite pour vingt réalisée le 7 janvier 2000, la distribution perçue par l'actionnaire sera en hausse de 16 %.

Il a par ailleurs été indiqué au cours du Conseil d'Administration que l'Actif Net Réévalué d'Eurafrance au 25 octobre 2000, valorisé sur la base du cours de bourse des participations cotées, s'élevait à 1 038 euros par action avant impôt et à 906 euros par action après impôt. Si l'on tient compte des plus-values latentes sur titres non cotés, la valeur de l'Actif Net Réévalué passe à 1 109 euros par action avant impôt et à 962 euros par action après impôt.

L'Assemblée Générale du 18 décembre 2000 aura à se prononcer sur la division du nominal des actions par dix, le changement de date de clôture de l'exercice social pour l'aligner sur celui des comptes consolidés, à savoir le 31 décembre de chaque année, le renouvellement de l'autorisation d'intervenir sur le titre avec un prix maximum d'achat porté à 1 250 euros et le renouvellement de diverses autorisations liées au capital.

Le Président a informé le Conseil d'Administration qu'il avait fait mettre à l'étude diverses options conduisant à simplifier la structure du groupe Eurafiance. Dès que ces études seront terminées, elles seront soumises au Conseil d'Administration.

Informations Actionnaires :

Site Internet : <http://www.eurafrance.fr> - Service Ecofil : 3615 COB (2,23F/mn)

ISTH
Enseignements Supérieurs Privés

**CONCOURS 2^e cycle
HEC/ESCP**

- Session semestrielle
- Stages : Noël, février, Pâques
- Session intensive d'été

Tél. : 01 42 24 10 72
www.isth-es.com

NOUVELLE ADRESSE
22, RUE QUENTIN BAUCHARD
(angle Champs-Élysées)

club 79
OUVERT
TOUS LES JOURS

MÊME AMBIANCE - NOUVEAU DÉCOR
THÉ DANSANT SOIRÉE "DANCE"
TOUS LES JOURS VENDREDI et SAMEDI
de 14h30 à 19h de 22h à l'aube

SOIRÉE RÉTRO
Du dimanche au jeudi à 21h30
Tél. 01 47 23 68 75

Les bateaux de Cherbourg font « route-pêche » malgré tout

Les marins craignent surtout « l'effet d'image » de la catastrophe du « levoli-Sun ». Les scientifiques analysent les prélèvements effectués autour de la zone où le chimiquier a coulé. La Marine nationale a accepté l'aide de l'association Greenpeace

CHERBOURG

de notre envoyé spécial

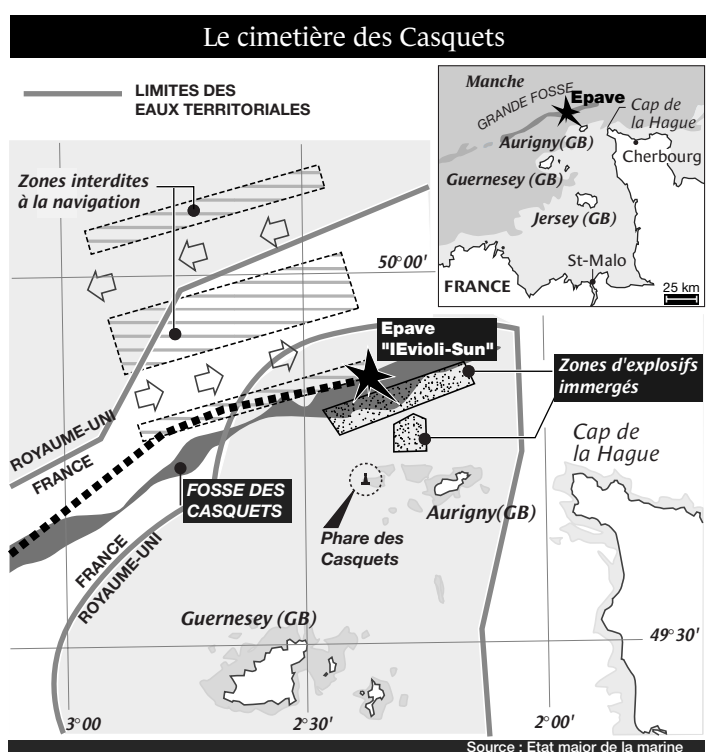
A la criée de Cherbourg, les pêcheurs ont la pollution mauvaise, mais affichent leur sérénité. Jeudi

REPORTAGE

« La fosse des Casquets, on sait que c'est un dépotoir. »

2 novembre, à 7 heures, les prix du poisson n'ont pas chuté. Pour l'heure, le pire est donc évité. Un grand chalutier de vingt-cinq mètres et deux bateaux plus petits ont démaillé pendant toute la nuit. « Il y a peu de tonnage ce matin, une vingtaine de tonnes, au lieu d'une quarantaine en moyenne, admet le responsable des lieux, Marc Delahaye. Mais c'est à cause du mauvais temps, pas de la pollution. » Les cours sont restés au même niveau qu'en début de semaine. « La seiche est à 10,50 francs au kilo, au lieu de 10,28 francs mardi », ajoute ce responsable de la chambre locale de commerce et d'industrie.

En temps normal, les conditions météo difficiles des derniers jours auraient fait monter les cours, nuance le patron d'un bateau : « Après un gros coup de vent, on sait que le poisson va être cher et que ce sera la super-affaire pour le premier qui rentre au port. » Marc Delahaye est plus rassurant : « Le coup de chance est d'avoir eu un jour férié, la Toussaint, en cours d'événement. Le marché était fermé. Cela a permis de faire passer l'information selon laquelle les poissons ne souffriront pas de la pollution. » A peine redoute-t-



il un « effet d'image ». Lors de la catastrophe de l'Erika, en Bretagne sud, les cours s'étaient tassés sur le marché de Cherbourg. Cette fois, la pollution touche directement le Cotentin.

Dans la salle de criée, il n'y a plus de cris entre acheteurs et vendeurs des produits tout frais pêchés (rougets, calamars et seiche, principalement), car les mareyeurs pianotent désormais sur des ordinateurs pour fixer les prix. Venus de la région, jusqu'à Caen, et même de Bretagne, ils jouent les intermédiaires avec les distributeurs, grandes surfaces en

tête. Paradoxalement, les pêcheurs devraient profiter de l'absence d'affichage du lieu d'origine des poissons sur les rayons, alors qu'ils le réclament de longue date pour se démarquer des aquaculteurs.

Riche en crustacés, la zone du naufrage du levoli-Sun est fréquentée par les caseyeurs de Basse-Normandie et par leurs collègues britanniques. Patron du Haot-Vouet, Jacques Aubert tient, de mareyeurs bretons, que « les Espagnols, très friands d'araignées de mer, se sont déjà tournés vers les Marocains pour leur en acheter ». Ce marin chevron-

né d'Omonville-la-Rogue connaît bien ce bout de Manche touché par le naufrage, « une zone pointue à travailler », dont la richesse attire aussi des bateaux anglais, belges ou polonais. Pourtant, il multiplie les questions sans réponses. « Quelle ampleur aura la pollution sur la zone ? Quel sera l'impact réel sur la faune et la flore ? » Il redoute « la

Pierre Muzard, un patron qui drague les coquilles saint-jacques et les revend « en direct du bateau », alors que la saison de la coquille bat son plein. Christian, marin-pêcheur, navigue depuis vingt-trois ans à partir de Cherbourg et sous les ordres de différents patrons. Il s'apprête à embarquer sur un chalutier de quinze mètres. Mais il ne semble

communiqué : « Les caractéristiques du styrène ont été longuement évoquées par les scientifiques : durée de vie, seuil de détection, toxicité, modalités de résorption. Des simulations ont été présentées. Ces informations ont été de nature à rassurer les professionnels. » Ronan Le Goff, l'un des responsables de l'Ifremer (Institut de recherche pour l'exploitation de la mer) en Normandie, précise que des prélèvements ont été effectués mardi sur les côtes, sur des tourteaux et des ormeaux, des huîtres et des moules. « Il s'agit d'établir un point zéro, avant l'arrivée éventuelle des nappes polluées, pour procéder ensuite à des comparaisons, dit-il. Mais il faudra attendre une semaine ou quinze jours pour avoir les premières analyses. »

Pour Daniel Lefevre, responsable des pêches maritimes en Basse-Normandie, il faut dire et répéter que « les produits sont sains ». L'homme de mer affirme que « le poisson pollué sentirait le plastique, s'il a été au contact du styrène, ou serait coloré, s'il en a avalé ». Jacques Aubert, qui a aussi participé à la réunion et affiche une sensibilité écologiste, se réjouit que « les autorités aient la volonté de ne rien cacher, contrairement à ce qui s'était passé avec les cafouillages de l'Erika ». Cela n'empêchera « peut-être pas une catastrophe », tempère-t-il. Le marin normand sera en mer, jeudi, « si la météo n'est pas trop dégueulasse ». Elle l'est, mais Jacques Aubert partira quand même. A cause d'un dicton local (« Qui trop écoute la météo passe son temps au bistrot ») et parce que les pêcheurs doivent bien vivre.

Erich Inciyan

Nouvelle alerte météo pour la fin de la semaine

● **L'équipage du Céphée, chasseur de mine de la Marine nationale**, a senti une odeur de styrène en sillonnant la zone du naufrage mercredi 1^{er} novembre. Trois nappes répandant la même odeur auraient été repérées par le bâtiment, sur une zone de 300 mètres de large et 9 kilomètres de long. Mais, mercredi soir, l'avion des douanes dépêché sur place a constaté que ces traces étaient « plus faibles que ce qu'il avait vu la première fois », selon la préfecture maritime de Cherbourg. Les résultats des prélèvements déjà effectués sur zone devaient être connus dans la journée de jeudi.

● **Selon l'Institut national de recherche en sécurité (INRS)**, les 4000 tonnes de styrène devraient connaître, dans un délai indéterminé, une réaction de polymérisation (formation de polystyrène) qui occasionnera une dilatation du produit, une rupture des cuves et un échappement de bulles de ce produit.

● **L'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer)** a affrété un navire, le Gwen-Drez, qui devait également se rendre sur zone jeudi pour effectuer des prélèvements d'eau de mer et vérifier la validité de ses modélisations. Ces projections sont « assez rassurantes », indique Bruno Barnouin, l'un des responsables de l'Ifremer, qui précise que même pour les scénarios les plus noirs, comme le relargage total de la cargaison en une heure, les seuils de risque biotoxicologiques ne sont jamais atteints, « sauf à proximité immédiate de l'épave ». En revanche, le goût des produits de la mer « pourrait être atteint sur des taches de quelques kilomètres durant moins d'un jour ou deux », ce qui pourrait conduire à préconiser la non-commercialisation pendant quelques jours.

● **Le navire Alcyon, spécialisé dans la lutte contre la pollution**, devait arriver jeudi matin, en provenance de Brest, ainsi qu'un bâtiment britannique pour le balisage. L'Iris, patrouilleur des Affaires maritimes, continue ses prélèvements. Rester sur zone un avis de la Marine nationale et le remorqueur de haute mer Abeille Languedoc. Enfin, le plan Polmar Terre a été déclenché mercredi soir.

● **La préfecture maritime de Cherbourg a accepté l'offre de service de Greenpeace** afin de surveiller l'épave. Les modalités de ce « partenariat » devaient être définies lors d'une rencontre jeudi. Sept à huit membres de l'organisation écologiste, dont un spécialiste anglais de toxicologie et des plongeurs, seraient embarqués à bord d'un navire de la « Royale ». Greenpeace achemine actuellement vers Cherbourg du matériel propre, notamment un ROV, un sous-marin de surveillance. « Nous connaissons bien cette zone et ces courants puisque nous y avons plongé au mois de juin dernier : nous pouvons donc être utiles », explique Bruno Rebelle, directeur général de l'association. Mais nous garderons notre droit de critique sur ce qui est dit et ce qui est fait. »

● **Le PDG de Shell, Christian Balmes**, affrèteur des 4000 tonnes de styrène, s'est voulu apaisant, mercredi à Cherbourg. « Nous sommes prêts à assumer nos responsabilités s'il y en a, à limiter les risques et à récupérer notre cargaison. » « Nous sommes une société responsable, c'est un incident sérieux au niveau du risque maritime », a-t-il précisé.

● **Le ministre des transports, Jean-Claude Gayssot**, a demandé à ses collègues européens de prendre des mesures pour inciter les bateaux déficients à ne pas appareiller jusqu'à la fin de la semaine : Météo France annonce du mauvais temps en Manche. Des vents très forts (force 9), étaient attendus dès jeudi après midi en Manche centrale et occidentale, avec un répit relatif vendredi. Dans la presque totalité des cas, seuls les capitaines jugent s'ils peuvent ou non appareiller. La recommandation du ministre ne peut pas s'appliquer aux navires en transit dans la Manche. Mercredi, 130 navires ont été recensés sur les rails d'Ouessant. A la capitainerie du Havre, on explique qu'il n'est pas question d'interdire à un navire d'appareiller, quelles que soient ses marchandises à bord. La seule restriction serait l'impossibilité pour les pilotes portuaires de quitter le navire après l'avoir guidé jusqu'au bout du chenal.

François Grosrichard, Benoît Hopquin et Hervé Morin

Les élus de la Manche condamnent les pratiques en cours sur les mers

CHERBOURG

de notre correspondant

« Pourquoi l'Europe n'a-t-elle pas le courage de mettre en place, comme les Etats-Unis, un droit de la mer interdisant aux bateaux qui ne sont pas aux normes de naviguer dans ses eaux ? », se fâche, « indigné et inquiet », Jean-François Legrand, président du conseil général de la Manche et sénateur RPR. Droite et gauche manchoises condamnent les pratiques en cours sur les mers : « Il n'est pas acceptable que la sécurité des transports maritimes soit sacrifiée au nom du libéralisme et de la recherche à tout prix de la rentabilité », résume Jean-Claude Forafio, adjoint (PCF) au maire de Cherbourg. Une exaspération que dit partager Jacques Chirac venu rencontrer les élus normands, mercredi 1^{er} novembre. Le président de la République a, lui aussi, fustigé les libertés prises sur les océans. « Nous vivons dans un monde curieux où le ciel est bien réglementé, alors que la mer ne l'est pas. C'est une zone de non-droit. » Il s'est engagé devant les élus de l'Ouest à obtenir l'application des mesures de contrôle des ports, des sociétés de classification et l'imposition des doubles coques, à l'échelle des Quinze, avant la fin de la présidence française de l'Union européenne.

Une promesse que tous, ici, ou presque, veulent croire. « Les départements maritimes en ont assez d'être à la merci de gens qui ne respectent rien », s'insurge le RPR Jean-François

Legrand, repris en écho par le député (PS) de Cherbourg Bernard Cazeneuve. Les deux parlementaires font front commun pour obtenir la création dans le Cotentin d'un institut international de droit et de la sécurité en mer. Acceptée par le ministre des transports, cette proposition a reçu l'appui de Jacques Chirac : « Il faut mettre à la disposition des ports français des traitements et des équipements capables de traiter les pollutions. Il faut aussi les doter de moyens d'intervention rapides pour intercepter les navires dangereux », a expliqué le président. « Cherbourg doit devenir le point stratégique de cette organisation en Manche et mer du Nord », réclame René Garrec, président (DL) du conseil régional de Basse-Normandie.

« TUNNEL DU MONT-BLANC DE LA MER »

Directeur du cabinet de Michel d'Ornano, ministre de l'environnement à l'époque du naufrage de l'Amoco-Cadiz, et à l'origine de la mise en service des remorqueurs d'assistance à Brest et à Cherbourg, René Garrec souhaite aujourd'hui que l'Abeille-Flandre et l'Abeille-Languedoc soient remplacés « par des navires encore plus puissants et capables de recueillir un nombre important de naufragés ». A la pointe du Cotentin, où transitent près de six cents cargos chaque jour, le maire PS de Cherbourg, Jean-Pierre Godefroy, a le sentiment d'être riverain d'« un tunnel du Mont-Blanc de la mer ».

Le président du district de la Hague, Michel Canoville, n'imaginait pas qu'un aussi grand nombre de bateaux transportant des matières dangereuses croisaient chaque jour à quelques encablures de ses plages et de ses falaises. Il s'inquiète des risques de pollution, mais refuse de céder à la panique ou au catastrophisme. Comme beaucoup de ses collègues, il redoute un nouvel effet pervers pour l'image de marque de sa région. Ici, lors des premières polémiques sur les rejets radioactifs de l'usine de retraitement de la Cogema, le président du conseil général de l'époque, l'UDF Pierre Aguiton, avait menacé d'attaquer Greenpeace en justice pour préjudice moral et financier. Vues de la Manche, les pollutions sont toujours trop médiatisées.

Par la voix de leur unique conseiller régional, les Verts n'ont pas ces pudeurs. Didier Anger répète que le secteur où le chimiquier italien a sombré « est un véritable dépotoir de produits chimiques, d'explosifs et de déchets nucléaires ». Il espère qu'« enfin on va prendre conscience que la mer ne peut plus être considérée comme une poubelle ». « Convaincu que la grande muette ne dit pas tout », l'élu Vert en appelle encore une fois à la transparence. A quelques kilomètres de la côte, la coque du chimiquier laisse échapper du styrène toxique. Cette semaine, dans le Cotentin, nul besoin de fêter Halloween pour se faire peur.

Jean-Pierre Buisson

La France ne contrôle que 13 % des navires qui entrent dans ses ports

QU'EST-CE qu'un « navire-poubelle » ? Le jugement, facile à porter lorsque que le bateau achève de rouiller au fond de l'eau, l'est beaucoup moins lorsqu'il s'amarre à un quai pour effectuer un chargement. Les inspecteurs des ports ne disposent à ce jour que d'un seul moyen de se renseigner sur les bâtiments qui méritent leur vigilance : la base Sirenac. Cette banque de données dispense pour chaque navire un target factor, ou « coefficient de ciblage », s'échelonnant de 1 à 50. Le coefficient est considéré comme bon jusqu'à 10 et mauvais au-delà de 35. Le levoli-Sun affichait 32.

La base Sirenac est un des acquis du Memorandum de Paris sur la sécurité maritime, rédigé en 1982 à l'initiative de la France, quatre ans après l'Amoco-Cadiz, et ratifié aujourd'hui par une vingtaine de pays européens et par le Canada. L'accord stipule que 25 % des navires entrant dans un port seront soumis à inspection.

Chaque déficience est relevée et entrée en mémoire, aggravant le coefficient. La base Sirenac a ainsi un effet cumulatif et même boule de neige : plus la note est mauvaise, plus le bateau sera soumis à une inspection minutieuse et donc plus il risquera d'être sanctionné.

Les données sont consultables par tous les pays signataires et gérées côté français par le centre administratif des affaires maritimes de Saint-Malo. L'information est accessible aux autorités portuaires mais également aux responsables des Centres régionaux opérationnels de surveillance et de sauvetage (Cross) qui contrôlent la navigation. Elle peut donner à ces derniers une indication sur la fragilité éventuelle d'un navire et l'urgence de lui porter secours.

Cette base a cependant des limites. Elle dépend entièrement de la valeur des inspections menées dans les ports. Or la plupart des pays n'ont pas les moyens en personnel spécialisé d'effectuer les

25 % de contrôle requis par le Memorandum : la France n'inspecte ainsi que 13 % des bateaux entrant dans ses ports. Les inspecteurs sont donc tentés d'« expédier » leur visite pour « faire du chiffre », se contentant d'examiner les documents de bord.

POINTS DE ROUILLE

Lors des six visites effectuées ces trois dernières années, le levoli-Sun a été retenu à trois reprises pour des déficiences exigeant réparation, chaque fois dans des ports hollandais : essentiellement pour des points de rouille, des problèmes électriques et des insuffisances dans le matériel de sauvetage. Trois autres inspections effectuées en Allemagne, au Portugal et en Croatie avaient été, en revanche, sans conséquence.

Autre bizarrerie, l'Erika, dont les multiples commissions d'enquête ont révélé le mauvais état, était noté 12 sur la base Sirenac. Les spécialistes s'accordent à juger

cette note flatteuse pour le moins étonnante. Quelques jours avant son naufrage, en décembre 1999, le pétrolier venait d'être contrôlé dans un havre russe qui avait donné son blanc-seing...

Pour améliorer le système, la France souhaite, dans le cadre du Memorandum, enrichir la documentation. Elle tente depuis 1998 de proposer à ses partenaires un système, baptisé Equasis, qui se veut une véritable carte d'identité du bateau. Y seront mentionnés les armateurs, assureurs, sociétés de classifications et Etats du pavillon qui se sont succédés et tous les contrôles et réparations effectués, ainsi que les notes des affrêteurs, les vetting. La connaissance de toutes les péripéties d'un navire depuis sa construction permettront aux inspecteurs des ports de se faire une idée plus précise de son état. Afin qu'une poubelle soit enfin appelée une poubelle.

B. H.

Lionel Jospin, prononçant une allocution devant l'Assemblée de Corse le 6 septembre 1999.

LONGTEMPS, très longtemps, Lionel Jospin a passé ses vacances en Balagne, sur les hauteurs de L'Île-Rousse, à Lumio, charmant village désormais célèbre depuis qu'une de ses ravissantes habitantes, Laetitia Casta, est devenue top-modèle, buste de Marianne et star télévisée de *La Bicyclette bleue*. M. Jospin humait l'air du maquis, embarquait de temps à autre pour une virée en bateau avec Henri Emmanuelli, achetait son fromage sur le marché de Calvi. « *Fonction oblige* », il n'est pas retourné passer l'été chez ses amis – des Corses de Paris – depuis l'été 1996. Mais « *il aime cette île. Il me parle souvent des chants polyphoniques* », tente Olivier Schrameck, le directeur de son cabinet.

Une fois, le 4 mai 1999, alors que l'incendie d'une paillote de plage illégale par des gendarmes apparaissait de plus en plus comme une affaire d'Etat, Lionel Jospin a évoqué ces « *semaines* » passées dans une île où il s'est « *toujours bien senti* ». On a aussi raconté le premier ministre, ému aux larmes, bissant les chœurs de Jean-Paul Poletti dans l'église de Sartène. Il a dit à des convives comment il a « *affolé ses gardes du corps* » en décidant, sans prévenir, d'aller entendre les Muvrini, à Bercy, en 1998. « *Dans cette histoire, il n'y a pas d'affect, que du rationnel* », coupe néanmoins un de ses proches. Les vrais chocs ont été politiques. Le 6 février 1998, Lionel Jospin, premier ministre, apprend que Claude Erignac a été assassiné, à Ajaccio, en se rendant au théâtre. Le 3 mai 1999, le nouveau préfet de Corse, Bernard Bonnet est placé en garde à vue. « *La Corse s'est cognée à lui* », inverse curieusement son conseiller pour les affaires intérieures, Alain Christnacht.

« *Je n'ai pas fait le travail intellectuel de me replonger dans mes propos ou mes écrits sur la Corse* », confie Lionel Jospin. Il aurait, somme toute, assez vite fait. « *L'autre jour, mon épouse écoutait une émission très intéressante sur France-Culture. On m'entendait parler de la Corse, dans les années 1970. Elle m'a dit que cela ressemblait beaucoup à ce que je défends aujourd'hui* », ajoute, pour seul autre indice, le premier ministre. Tout est dit. Le Jospin qui a invité les nationalistes corses au dialogue, le 6 décembre 1999, à Matignon, et qui proposera aux députés, en avril 2000, d'adapter lois et règlements français à cette île de Méditerranée, n'aurait changé que de tactique, jamais d'avis. Et aurait-il varié qu'il ne s'en souviendrait pas.

C'est par le concept de « *peuple corse* » que Lionel Jospin a abordé le problème. Le statut préparé par Pierre Joxe, en 1991, précisait dans son article premier que « *le peuple corse est une composante du peuple français* ». A l'époque, le ministre de l'éducation nationale s'était rangé, solitaire, derrière François Mitterrand et Michel Rocard pour défendre la formule. « *A vrai dire, Jospin s'en foutait un peu, raconte un témoin, mais Pierre Joxe a convaincu tout le monde que c'est en employant leurs mots qu'on affaiblira les nationalistes* ». « *Il a joué la solidarité gouvernementale* », ajoute un autre. Le terme est finalement refusé par le Conseil constitutionnel. D'une idée floue d'un « *destin commun* », le peuple corse devient, avec Robert Badinter, une distinction subversive entre origines, races ou religions. Lionel Jospin rappelle pourtant l'épisode, sur TF 1, au plus fort de la crise des paillotes. « *Je n'ai jamais abordé la Corse de haut. (...) Je suis sensible à ses chants. (...) J'ai été un des quelques ministres, à l'époque, à être aux côtés de [Pierre Joxe] pour dire : "Oui, on peut faire cela."* » En septembre 1991, juste après le débat sur le « *statut Joxe* », lorsque le futur candidat à l'élection présidentielle rédige son essai, *L'Invention du possible*, la Corse n'a pourtant droit qu'à quelques lignes... « *Hormis Pierre Joxe, rares sont ceux qui, à gauche, s'intéressent au sujet* », excuse François Rebsamen, fan de l'ex-ministre. De cette époque, en revanche, Lionel Jospin conserve quelques certitudes. « *Grâce à une pratique de l'italien, je suis sensible à la culture [de*



SANCHEZ OLIVIER/SIPA

Les polyphonies de Lionel Jospin

« La Corse, ce n'est pas un problème statutaire, ce n'est pas un problème institutionnel », disaient il y a un an le chef du gouvernement et Daniel Vaillant. Récit d'un changement de cap décidé après l'incendie d'une paillote

cette île] », confie-t-il par exemple, aussi, le 4 mai 1999. « *Il a désormais l'idée que la République n'a pas à se défendre contre la diversité culturelle* », confirme Olivier Schrameck.

Lionel Jospin réproche, en revanche, les discussions secrètes menées par les différents occupants de la place Beauvau avec les nationalistes. « *Lionel n'a jamais eu la fascination de Pierre Joxe pour la première génération de nationalistes de gauche* », qui ont connu mai 1968 à la fac d'Aix ou à celle de Nice, ajoute un responsable de la Rue de Solférrino. Dans *Pour solde de tout compte* (Denoël), François Santoni assure que, peu après l'arrivée de M. Jospin Rue de Varenne, en juin 1997, il est « *approché* », par François Pupponi – maire de Sarcelles depuis que Dominique Strauss-Kahn occupe Bercy – par l'intermédiaire de son avocat, Pascal Garbarini. C'est l'inverse qui est vrai, et l'anecdote prend du coup son vrai sens. M^e Garbarini, qui connaît M. Pupponi depuis leurs années d'études et de foot, poussé par ses clients de la Cuncolta, François Santoni, Charles Pieri et Marie-Hélène Mattei, demande à son ancien condisciple, autour d'un déjeuner, s'il peut faire part en haut lieu de l'inquiétude de ses clients pour le climat de « *répression* » qui s'installe. Ni François Pupponi, qui se renseigne pour la forme sur les projets – nuls – de Matignon pour la Corse, ni les socialistes, ni « *DSK* » ne mordent à l'hameçon de M. Santoni. « *J'ai compris à ce moment-là qu'en cas d'ouverture Lionel Jospin jouerait la légitimité des urnes, et pas celle des chefs militaires* », résume

justement Pascal Garbarini. « *En 1997, la Corse n'était ni dans le champ des préoccupations de Lionel Jospin ni dans celui de ses urgences* », reconnaît François Hollande. « *Comme la décentralisation* », ajoute le premier secrétaire du PS. Qui se soucie de ce qu'il a écrit le 28 mai 1996, dans une tribune iconoclaste publiée par *Le Figaro*, alors qu'Alain Juppé, quelques mois après le scandale de Tralonca, venait habilement de proposer au Parlement un débat sur la Corse ?

ALORS premier secrétaire du PS, il avait fait appel au jeune Christian Paul – aujourd'hui secrétaire d'Etat à l'outre-mer –, un proche de Pierre Joxe, pour le rédiger. Sous sa plume, on apprendait que Lionel Jospin était favorable à « *des pouvoirs autonomes dans la République* ». « *On peut débattre d'une nouvelle étape, si celle-ci est souhaitée*, expliquait-il même. *Il n'est pas interdit de s'inspirer de l'exemple d'autres îles (méditerranéennes ou d'outre-mer) pour concevoir un statut original.* » Un an plus tard, dans un discours d'investiture dont chaque mot est pesé, on est bien loin de ces audaces. « *En Corse – comme partout ailleurs sur le territoire national – le gouvernement veillera au respect de la loi républicaine. (...) Parallèlement, il fera en sorte que la solidarité nationale s'exerce pour rattraper le retard de développement dû à l'insularité. Le gouvernement encouragera (...) l'enseignement de sa langue.* » Etat de droit, redressement économique, identité culturelle : le programme est fixé. A l'été 1997, pour sa première visite

en Corse, le nouveau ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement, peut affirmer, sans être contredit, qu'il n'existe « *pas plus de peuple corse que de peuple belfortain* ». Personne au Parti socialiste ne comprend quel futur est en train de s'esquisser lors d'un colloque organisé, en novembre 1998, dans les îles Aland, en Finlande. Pierre Joxe, alors premier président de la Cour des comptes, écoute tout seul le président du conseil général de Haute-Corse, Paul Giacobbi (PRG), le communiste Paul-Antoine Luciani, le nationaliste Jean-Guy Talamoni et la figure historique de la rébellion corse, Edmond Simeoni, vanter les « *autonomies insulaires* ». Et le premier de plaider, en anglais, pour un « *local government* ».

Après l'assassinat de Claude Erignac, Lionel Jospin choisit son successeur, Bernard Bonnet, dans une liste qui compte le rocardien Jean-Pierre Lacroix, que Jean-Pierre Chevènement n'a jamais apprécié. Il met longtemps, très longtemps, à reconnaître que celui que les Corses appellent le « *proconsul* » a « *disjoncté* ». « *Ce préfet défendait au fond l'idée très jospinienne du comité de salut public, sourit un responsable du PS, et Jospin n'est pas loin de partager cette conception Fouché d'un ministre de l'intérieur.* » Il ne trouve finalement pas si mauvais qu'un grand commis se méfie autant que lui du président de l'Assemblée de Corse, José Rossi (DL), et des nationalistes. Quelques heures après la mise en garde à vue du préfet, M. Jospin lâche, sur TF 1, un aveu qui, dans sa bouche, ressemble presque à un découragement : « *La Corse, décidément, c'est difficile.* »

Au début de l'été 1999, la décision est prise : question de responsabilité et... d'amour-propre. « *Lionel se dit : pourquoi moi, qui suis en train de gagner la bataille du chômage, je ne pourrais pas réussir en Corse ?* », résume un ami du premier ministre. « *Il juge qu'il n'y a pas de raison que la Corse reste un impensé gouvernemental. Accessoirement, ajoute cet ami, même s'il échoue, il pourra dire à la droite, lorsqu'il le faudra : nous avons essayé.* » Olivier Schrameck le dit avec ses mots de conseiller d'Etat : « *L'honneur du politique, c'est de tenter quelque chose.* » Le 5 septembre, veille de son départ à Ajaccio, Lionel Jospin s'entretient encore avec quelques proches. Peut-il engager le débat sans demander d'engagement sur la violence ? Fran-

çois Hollande, joint au téléphone, le pense. Mais le premier ministre explique à son cabinet qu'il se croit capable d'obtenir des élus nationalistes, dans l'hémicycle, une sorte de déclaration de bonnes intentions. « *Je vais y arriver, je les convaincras* », veut croire Lionel Jospin. « *Il pense alors que, dans le débat, sa sincérité va transparaître et emporter l'adhésion, que la négociation politique fera tout* », confie un collaborateur. Sûr de lui, dans le petit hémicycle de l'Assemblée de Corse, il rappelle dans ses réponses son « *préalable* ». Les élus de Corsica Nazione refusent la main tendue. « *Il en est un peu meurtri* », admet un dirigeant du PS.

BLOCAGE ou atterroisement tactique ? « *Nous avons le sentiment que Jospin dit publiquement "non" à tout pour donner plus de portée au moment où il fera [une] ouverture concoctée en secret* », observent François Santoni et Jean-Michel Rossi en juin 2000. Devant les élus corses, le 6 septembre, Lionel Jospin reprend en effet l'analyse qu'il avait dressée, le 25 mai, à l'Assemblée nationale, alors que la droite a déposé une motion de censure. « *Une modification statutaire ne*

de la cassette au préfet de Corse, bref, écoute, consulte, et ne le cache pas.

Brutale ou mûrie, la mise en scène de la conversion jospinienne se veut en tout cas spectaculaire. « *On fait la réflexion que les élus nationalistes peuvent devenir les guides du mouvement clandestin* », explique-t-on au Palais Lantivy pour justifier la levée du fameux « *préalable* » de la condamnation de la violence pour ouvrir le dialogue. « *Pour la première fois depuis le début de la clandestinité, on se dit que les politiques sont en mesure d'imposer leurs conditions à tous les nationalistes* », ajoute-t-on. Fin novembre 1999, malgré des attentats contre deux bâtiments administratifs d'Ajaccio, le premier ministre tranche. A l'Assemblée nationale, solennellement, il annonce : le dialogue est ouvert !

Dans la tribune qu'il avait livrée au *Figaro*, en 1996, Lionel Jospin avait tenu à ajouter une petite touche personnelle à la plate-forme politique qu'on avait rédigée pour lui : « *En Corse, il n'y a pas que des chants de mort, de nostalgie, ou de solitude, il y a des chants de vie.* » Le 6 septembre 1999, invité de France 3-Corse, le premier ministre s'attarde pour bavarder avec la

« L'autre jour, mon épouse écoutait une émission très intéressante sur France-Culture. On m'entendait parler de la Corse, dans les années 70. Elle m'a dit que cela ressemblait beaucoup à ce que je défends aujourd'hui »

réduisait en rien [le problème] de la violence », lançait-il alors. « *La Corse, ce n'est pas un problème statutaire, ce n'est pas un problème institutionnel, c'est un problème de vie concrète* », partageait son fidèle lieutenant, alors ministre des relations avec le Parlement, Daniel Vaillant. De retour à Paris, le premier ministre teste quelques contradicteurs, s'assure du soutien de quelques autres, cite les arguments politiquement corrects du directeur de la revue *Commentaire*, le barriste Jean-Claude Casanova, prend à témoin la demande de changement de la société civile interrogée à Ajaccio par Michel Field dans « *Prise direc-*

réduction de la station d'Ajaccio. La chaîne diffuse une polyphonie. Lionel Jospin l'entend, l'écoute, s'émerveille, en demande les références. Un silence vaguement gêné s'installe. Personne n'ose lui dire qu'il s'agit de l'*A Paghjella di l'Impiccati*, un chant noir qui raconte comment, dans le Niolo, durant la conquête militaire de 1774, les troupes du général Sionville pendirent des enfants « *qui n'avaient pas encore quinze ans* ». Finalement, Olivier Schrameck a peut-être raison : en politique aussi, beaucoup de choses commencent, passent et finissent, aussi, par des chansons.

Assurance-maladie, médecine libérale : deux chantiers à ouvrir

par Claude Evin

LES réformes qui ont marqué l'organisation du système de santé au cours de ces dix dernières années ont touché prioritairement l'hospitalisation (loi du 31 juillet 1991, création des Agences régionales de l'hospitalisation, ou ARH, en 1997...) et, même s'il reste encore du travail à faire (réforme de la tarification), nous avons un cadre institutionnel dans ce secteur qui fonctionne correctement. D'autres réformes ont touché le médicament (Comité économique, génériques...). En ce qui concerne la médecine de ville, en revanche, son fonctionnement institutionnel s'inscrit toujours dans le cadre d'une loi de 1971 qui n'a pas beaucoup varié depuis et dont on peut se demander si elle est toujours bien adaptée à des contraintes professionnelles qui, elles, ont beaucoup changé. La contestation récurrente des professions médicales ne traduit pas seulement une opposition à des décisions économiques, elle exprime aussi un malaise plus profond des professionnels libéraux, qui ont de plus en plus de mal à trouver leur place.

Il y a donc deux chantiers auxquels nous sommes confrontés, et qu'il faudra traiter si on veut vraiment garantir l'efficacité de notre système de santé et son financement dans le cadre de la solidarité : le chantier du fonctionnement de l'assurance-maladie et du système conventionnel, et celui de la redéfinition des rôles et missions des professions de santé libérales.

La loi a donné aux caisses de Sécurité sociale le soin d'assurer l'équilibre financier des branches qu'elles gèrent. Force est de constater qu'elles n'ont jamais assumé cette responsabilité et qu'il a donc

fallu à chaque fois que le gouvernement prenne seul les décisions de maîtrise de l'évolution des dépenses. La loi de financement de la Sécurité sociale pour 2000 a amélioré la responsabilité des caisses, mais le vrai outil qui devrait définir les relations entre les caisses et les professions de santé, c'est la convention médicale. Or le système conventionnel ne marche plus. En même temps que le gouvernement était obligé de se substituer aux partenaires sociaux concernant la médecine de ville, on assistait, dans le domaine de l'hospitalisation, à un renforcement des pouvoirs de l'Etat à travers les ARH. Aujourd'hui, la Sécurité sociale ne gère plus que 20 % des dépenses, et la question est de savoir ce que doivent être les responsabilités respectives de l'Etat et des caisses dans la gestion de l'assurance-maladie.

Il y a schématiquement trois hypothèses d'évolution du système de santé :

– un renforcement de son étatisation. Le mécanisme de régulation par les caisses n'ayant pas fait ses preuves, c'est le gouvernement qui reprend la main concernant la médecine de ville. L'Etat devient directement responsable de la gestion du risque et du contrôle médical, les caisses n'ont plus qu'un rôle de payeur. Certains systèmes de santé fonctionnent de cette manière en Grande-Bretagne ou dans les pays nordiques. Je ne préconise pas de retenir cette hypothèse, à la fois pour des raisons politiques, mais aussi pour des raisons de bonne gestion et d'efficacité.

– les caisses d'assurance-maladie deviennent de véritables acheteurs de soins. Le Parlement définit les contours et le contenu du

droit aux soins garantis à tous les Français. Un cahier des charges est défini, encadrant l'intervention des gestionnaires du risque (évaluation et contrôle de leur intervention...). Ces gestionnaires, les actuelles caisses d'assurance-maladie, disposent d'une autonomie pour adapter leur offre de service dans les limites imparties. Elles peuvent choisir leurs prestataires de services de soins. Les assurés sociaux ont le libre choix de « leur » caisse. Le maintien du caractère public de ce mécanisme

Nous irons de plus en plus vers une offre de soins organisée en réseaux associant l'hospitalier (public et privé), qui est aujourd'hui sous la responsabilité de l'Etat, et l'ambulatoire, qui dépend aujourd'hui des caisses

est confirmé dans la Constitution pour éviter que la concurrence soit ouverte à des assureurs privés. Si cette formule peut se concevoir concernant la médecine de ville, elle s'applique mal à l'hospitalisation, qui doit prendre en compte des critères de service public (urgences, répartition géographique...).

– un mécanisme de gestion tripartite. On ne peut envisager la question du financement de la santé indépendamment de la question de l'organisation du système. Or nous irons de plus en plus vers une offre de soins organisée en réseaux associant l'hospitalier (public et privé), qui est aujourd'hui sous la responsabilité

de l'Etat à travers les ARH, et l'ambulatoire, qui dépend aujourd'hui des caisses. La logique de cette évolution conduit à imaginer un mécanisme de gestion de notre système de santé qui associe à égalité l'Etat et les partenaires sociaux (patronat et salariés). Cette organisation tripartite nationale trouverait son prolongement dans des organisations régionales identiques, véritables conseils d'administration de nouvelles agences régionales de santé (ARS). Ces ARS auraient pour

ou de prestations dans le cadre du colloque singulier avec leur patient, ils deviennent de véritables acteurs du service public de santé et ont le sentiment que sont remis en cause les principes fondamentaux de la médecine libérale.

Or il n'y a pas de lieux de débat et de gestion de cette évolution. Le cadre conventionnel, comme cela a été dit précédemment, ne permet pas réellement d'en traiter. Il est donc nécessaire de reprendre un dialogue plus profond avec ces professions qui ne soit pas marqué uniquement par les préoccupations économiques, même si elles ne pourront pas être totalement absentes, et qui porte davantage sur leur rôle et leurs missions. On peut ainsi citer différents sujets qui devraient faire l'objet de ce travail :

– la question de la permanence des soins. Compte tenu des contraintes économiques, les médecins libéraux qui sont appelés à réduire leur activité le font sur celle qui est la plus pénible, à savoir les gardes de nuit et de week-end. Il en résulte un transfert d'activité sur les hôpitaux et particulièrement sur les services d'urgence. Tout cela conduit à un fonctionnement inefficace et coûteux. Si on veut limiter l'accès à l'hôpital aux seules urgences vitales, il faut confier aux médecins de ville l'intégralité de la réponse à la demande de soins courante. Cela s'organise et cela se rémunère ;

– la question du statut libéral. Face à l'évolution des tâches qui incombent aux médecins de ville, il deviendra de plus en plus utile d'avoir divers modes d'organisation de l'activité médicale. Le statut libéral ne permet pas d'apporter des réponses toujours satisfaisantes à ces nouvelles exigences.

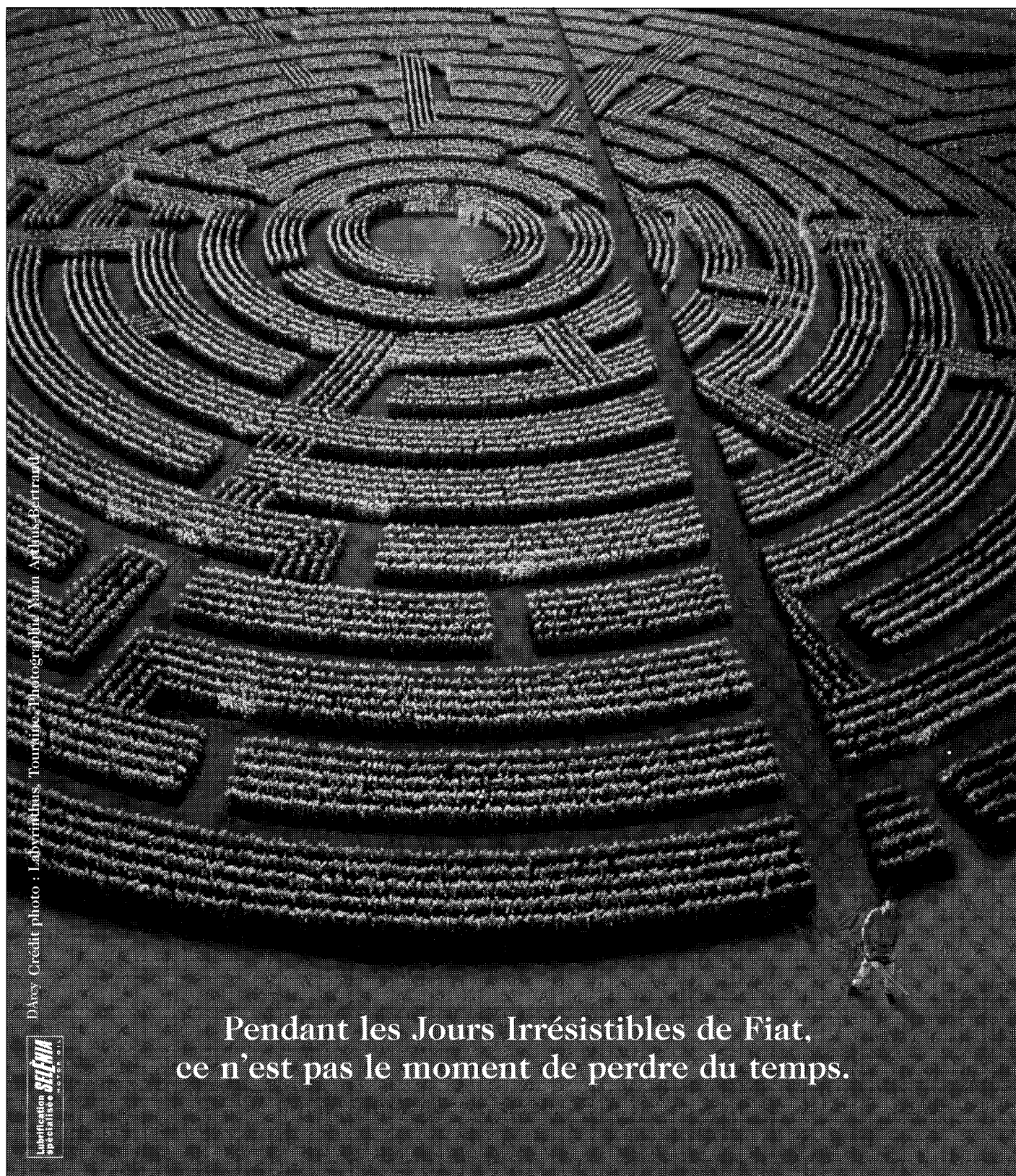
Entre le statut libéral et la Société commerciale, il y a des solutions à inventer, qui ne soient pas la fonctionnarisation de la médecine. A titre d'exemple, le statut de la coopération adapté à l'activité médicale pourrait être examiné. Dans cette même lignée se trouve posée la question du paiement direct à l'acte, de la diversification des modes de rémunération, ou celle du déroulement de la carrière des médecins libéraux ;

– la question de la coordination des soins et du rôle du médecin généraliste dans le système de soins. Le débat sur les filières et réseaux a rendu cette question confuse. Si le passage obligé par le généraliste n'est pas réaliste, il doit pour autant jouer un rôle particulier ;

– l'articulation concernant les spécialistes entre la pratique ambulatoire et la pratique hospitalière.

Il est bien évident que l'ensemble de ces questions ne trouveront pas toutes leurs solutions au cours des prochains mois, surtout lorsqu'elles nécessiteront de modifier la loi. Mais les questions concernant notre système de santé, de la dérive de ses comptes comme de l'amélioration de sa qualité, sont parmi les grands sujets de préoccupation des Français. Elles seront au cœur des débats des prochaines échéances électorales. Il n'y a pas lieu d'attendre pour commencer à y apporter des réponses.

Claude Evin, ancien ministre des affaires sociales, est député (PS) de la Loire-Atlantique et rapporteur de la loi de financement de la Sécurité sociale (assurance-maladie).



Pendant les Jours Irrésistibles de Fiat,
ce n'est pas le moment de perdre du temps.

Double Airbag Fiat® et ABS sur toute la gamme (1)



FIAT PUNTO ELX À PARTIR DE **58 950F(2)**

Grâce à l'offre Fiat de 6 550F.

Double Airbag Fiat®, ABS, direction assistée Dualdrive™, autoradio K7 RDS EON 4 HP... de série.

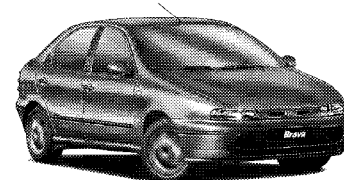
Crédit à 5,10% sans apport (3)



FIAT PALIO WEEKEND À PARTIR DE **59 500F(2)**

Grâce à la Prime reprise de 10 000F.

Double Airbag Fiat®, ABS, direction assistée... de série et jusqu'à 1540 dm³ de volume utile.



FIAT BRAVA JTD STEEL À PARTIR DE **99 000F(2)**

Grâce à la Prime reprise de 10 000F.

Moteur JTD Common Rail, 4 Airbags Fiat®, ABS, climatisation, direction assistée, autoradio K7 RDS EON 4 HP... de série.

(1) Sauf Panda. (2) Tarif conseillé hors options au 28.09.00. Offres non cumulables, réservées aux particuliers, dans la limite des stocks disponibles, valables jusqu'au 30.11.00 dans les points de vente participants. (3) Sur la Punto. Taux nominal pour un crédit classique d'une durée de 13 à 37 mois. Soit un TEG de 6,04% à 7,50% l'an selon la durée du crédit. Ex. pour 10 000F (1524,49 €) empruntés sur 37 mois : 36 mensualités de 306F (47,63 €) hors assurances facultatives. Frais de dossier de 1,5% inclus dans la 1^{re} mensualité. Soit un TEG de 6,04% l'an. Coût total du crédit : 1 014F (154,44 €). Sous réserve d'acceptation de votre dossier par Fiat Crédit France.

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Tél. : 202 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Changement d'adresse et suspension : 0-803-022-021 (0,99 F la minute).
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

Oui, le climat change

Faut-il prendre au sérieux la question du changement climatique ? La question est lancinante, et une bonne partie des « décideurs » y répondent, au fond d'eux-mêmes, par la négative. Il s'agirait d'une bizarre lubie environnementaliste. La matière est obscure, les faits seraient mal établis. La question climatique présente toutefois un caractère très nouveau : elle n'a pas été portée d'abord par les écologistes, mais bien par les scientifiques. Ce sont les climatologues qui ont, dans les années 80, tiré les premiers la sonnette d'alarme, et c'est un scientifique réputé, James Hansen, qui a sensibilisé l'opinion américaine, en 1988, lors d'une audition devant le Congrès des Etats-Unis.

C'est pourquoi le rapport du groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (en anglais, IPCC) est important : il exprime l'avis de la communauté scientifique internationale, élaboré au terme d'un long processus de discussions et de relectures, et se fonde sur l'examen des recherches publiées depuis 1995. Par ailleurs, il s'inscrit dans une analyse durable, et qui a su se corriger : le premier rapport, de 1990, était exagérément sûr de lui, le rapport de 1995 était beaucoup plus nuancé. Le texte maintenant diffusé, et dont nous publions de larges extraits, paraît plus solide : c'est que, tout simplement, les connaissances avancent.

Le message de ce « résumé pour les décideurs », qui n'a pas encore un caractère officiel, est double : nous vivons une expérience climatique jamais vue depuis au moins quatre cent mille ans pour ce qui

est de la concentration dans l'atmosphère des gaz à effet de serre. Et le réchauffement prévisible en 2100 est notablement plus important qu'on ne le pensait précédemment. Les scientifiques se gardent d'être précis sur les conséquences de ce phénomène. Mais il est illusoire de penser qu'il sera négligeable.

Le texte de l'IPCC présente une autre affirmation : l'Asie du Nord - en clair, la Chine - devrait subir un réchauffement plus accentué encore que la moyenne. La conséquence de cette prévision a une portée politique : les pays en développement - et le premier d'entre eux par le poids démographique - peuvent, à juste titre, imputer la responsabilité du changement climatique aux pays industrialisés. Mais ils ne peuvent plus tenir pour négligeable le phénomène et tenter de rester hors du jeu de la réduction des émissions amorcé par le Protocole de Kyoto. Si l'on veut enrayer le changement climatique, ou tout du moins le ralentir, il ne suffira pas que les pays industrialisés réduisent leurs émissions - ce qu'ils ne font d'ailleurs toujours pas. Les pays pauvres devront, eux aussi, trouver un mode de développement moins « émissif ».

Il se trouve que le principal argument du Congrès américain pour ne pas ratifier le Protocole de Kyoto est le refus des pays en développement - et de la Chine - de s'y engager. Le rapport de l'IPCC semble à même de contribuer à débloquent ces refus : aux Américains, il dit que les faits sont suffisants pour justifier une action ; aux Chinois, il indique que leur pays est un des principaux concernés par le problème.

LE ROI MOHAMMED VI, qui sait la force de l'image, en avait sans doute pris l'initiative. Le dîner, selon un diplomate jordanien, fut « cordial et informel », « entre amis, dirigeants d'une même génération qui échangent leurs idées à la veille d'un sommet qui se tient à un moment crucial ». A l'occasion de leur première participation à un sommet arabe au Caire, le souverain marocain, au pouvoir depuis plus d'un an, son homologue jordanien Abdallah II, qui a succédé à son père en février 1999, et le jeune président syrien Bachar El Assad, élu en juillet 2000, s'étaient retrouvés le 20 octobre en soirée à l'ambassade du Maroc.

Le dîner n'a pourtant pas produit autre chose qu'une photo à l'honneur d'une « jeune garde » qui tarde à trouver ses propres marques. Cela vaut tout d'abord pour Abdallah II, coïncé entre l'accord de paix signé par son père, en 1994 avec Israël, et la pression d'une population composée pour partie de Palestiniens, à commencer par sa propre épouse, dont la famille est originaire de Cisjordanie.

Abdallah II a inscrit pour l'instant son action dans la continuité

paternelle. Il se montre ainsi attentif au maintien de relations étroites avec les Etats-Unis, comme le manifeste l'accord de libre-échange conclu à la fin du mois d'octobre. Son seul apport consiste en une amélioration relative des relations avec la Syrie et l'Irak. C'est d'ailleurs moins de son fait que la conséquence de la disparition de son père, qui a de facto réglé de lourds contentieux personnels hérités de l'histoire chaotique du Proche-Orient au cours de ces dernières décennies.

Malgré des discours très durs contre Israël, Abdallah II s'est bien gardé jusqu'à présent de mettre en cause la paix signée il y a six ans. Son parrain américain ne le tolérerait sans doute pas. Ce n'est pourtant pas sans périls. Après avoir tout d'abord interdit les rassemblements anti-Israéliens, il a dû autoriser, le 24 octobre, une manifestation à failli dégénérer. Comme l'économie jordanienne, ébranlée par un sévère ajustement structurel, a un grand besoin de paix pour se raffermir, une Intifada durable risque d'aggraver ses maux et le régime a tout à craindre de la conjonction des frustrations politiques et du marasme social.

Quant à Mohammed VI, souverain d'un pays qui n'a aucun contentieux direct avec Israël, sa fonction de président du comité panarabe *Al-Qods* (Jérusalem) autant que l'héritage laissé également par son père en font un acteur singulier. Hassan II fut en son temps l'un des premiers à favoriser le dialogue entre l'Etat juif et ses voisins arabes. Les juifs marocains émigrés en Israël lui en furent toujours reconnaissants.

MANIFESTATION MONSTRE

Son fils s'est efforcé, durant les premiers mois, de se couler dans ce moule en recevant en début d'année à Rabat le ministre israélien des affaires étrangères, David Lévy, natif du Maroc. Au début de l'été, en visite officielle aux Etats-Unis, le jeune souverain a rencontré des représentants de la communauté juive new-yorkaise. L'air du temps était alors à un relatif optimisme, que la reprise des violences dans les territoires palestiniens a détruit. Le roi Mohammed VI en a tiré les conséquences. C'est avec le feu vert du palais royal qu'a eu lieu à Rabat, dimanche 8 octobre, une manifestation monstre de soutien

à la Palestine. De mémoire de Marocain, on n'avait jamais vu autant de monde défiler dans les rues de la capitale du royaume. Islamistes, « démocrates », ils étaient sans doute près d'un million ce jour-là. Un slogan, scandé devant le Parlement, a sans doute sonné désagréablement aux oreilles du Palais : celui qui s'en prenait au « sioniste » André Azoulay, le conseiller économique du roi Mohammed VI. « *C'est une honte* », a crié la foule.

Le souverain chérifien a pris la mesure de ce vent mauvais. Lundi 23 octobre, peu après le sommet du Caire, le Maroc a fermé le bureau de liaison israélien à Rabat (ouvert en 1994, dans la foulée des accords d'Oslo) et sa représentation diplomatique à Tel Aviv. Le geste est spectaculaire sur le plan diplomatique, mais sans grande portée pratique. La Tunisie avait fait de même un peu auparavant. Mais Mohammed VI a préféré s'accorder un répit, en attendant de voir ce que va donner cette nouvelle Intifada.

Des trois jeunes dirigeants, Bachar El Assad est sans doute celui dont la position est la moins inconfortable, même si son ascension fulgurante tient plus au plan mûrement préparé par son père qu'à une légitimité personnelle forgée par l'exercice des affaires syriennes, et si, de ce fait, son pouvoir reste fragile, a fortiori dans un régime opaque dominé par les institutions militaires et les services de renseignements. En maintenant strictement, comme il l'a fait au Caire, la « ligne » de son père dans le rapport à Israël, Bachar El Assad défend l'un des rares dossiers suscitant un consensus quasi général dans son pays. La société civile syrienne, qui commence timidement mais sûrement à se faire entendre (*Le Monde* daté 1^{er}-2 octobre) dans un pays longtemps silencieux, partage très majoritairement la position du régime, qui veut échanger la paix contre la rétrocession intégrale du plateau du Golan conquis en 1967. A posteriori, l'effondrement du processus d'Oslo confirme d'ailleurs l'analyse de Hafez El Assad, qui a toujours jugé que Yasser Arafat se fourvoyait en s'engageant sans garanties dans cette voie.

L'Intifada place donc les nouveaux dirigeants arabes face à des héritages plus ou moins faciles à assumer, et le réveil de la « rue arabe » ne favorise pas l'émergence de nouveaux discours, ni de nouvelles politiques pour la région.

Gilles Paris
et Jean-Pierre Tuquoi

Avec l'aide du quotidien *Lawrence Journal World*

Chronique américaine, par Patrick Artinian



CONTACT PRESS/IMAGES

Tom Sloan, candidat républicain (modéré) en tant que *State Representative* (député) du 45^e district du Kansas, fait du porte-à-porte dans une partie de sa circonscription, largement ancrée à gauche. Il est néanmoins confiant dans sa réélection car sa concurrente, Nancy Stubbs, vient de se voir retirer l'investiture démocrate, ayant déclaré dans la presse que si elle était élue, elle soutiendrait les thèses... du sulfureux Lyndon H. LaRouche Jr.



Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directeur, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directeur : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenzi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhoteau
Directeur artistique : Dominique Royette
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment
Rédacteurs en chef : Alain Frachon (*Editoriaux et analyses*) ; Laurent Greilsamer (*Suppléments et cahiers spéciaux*) ; Michel Kajman (*Débats*) ; Erik Fottorino (*Enquêtes*) ; Eric Le Boucher (*International*) ; Patrick Jarreau (*France*) ; Anne Chemin (*Société*) ; Claire Blandin (*Entreprises*) ; Jacques Buob (*Aujourd'hui*) ; Jossyane Savigneau (*Culture*) ; Christian Massol (*Secrétariat de rédaction*)
Rédacteur en chef technique : Eric Azan

Médiateur : Robert Solé

Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 166 859 €. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du *Monde*, Fonds commun de placement des personnels du *Monde*, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*, Le Monde Entreprises, Le Monde Europe, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Le Monde Prévoyance, Claude-Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Washington et Porto-Rico

L'ATTENTAT manqué contre M. Truman, président des Etats-Unis, qui intervient après la répression de la rébellion nationaliste dans l'île de Porto-Rico, rappelle d'une manière dramatique à l'opinion américaine que les Etats-Unis ont eux aussi leurs difficultés « coloniales ».

A cet égard le problème de Porto-Rico est certainement l'un des plus délicats qui se posent à Washington depuis des années. Mais la criminelle absurdité du geste des agresseurs apparaît nettement quand on constate que c'est sous la présidence de M. Truman que le peuple portoricain a fait les plus sérieux progrès politiquement, sinon économiquement.

L'île, cédée par l'Espagne aux Etats-Unis en 1893, se trouve en effet dans une situation particulière. Administrativement elle est « territoire » américain, mais son

statut politique est cependant supérieur à celui d'autres possessions, comme par exemple les îles Wake, Samoa, encore administrées par le département de la marine, ou les îles Vierges, contrôlées par le département de l'intérieur ; il est inférieur par contre à celui de l'Alaska ou de Hawaï, appelés sans doute prochainement à entrer dans l'Union américaine en qualité d'Etats.

Mais le véritable drame de Porto-Rico réside dans sa situation économique. Les ressources de l'île sont insuffisantes pour nourrir une population croissante et qui vit péniblement de la récolte de la canne à sucre. Comme le souligne la *Washington Star*, « *Porto-Rico est loin d'être une terre de bonheur ; en effet le revenu de 90 % des Portoricains est de dix fois inférieur à celui d'une famille américaine moyenne* ». (3 novembre 1950.)

Le désespérant trompe-l'œil basque

Suite de la première page

Et si l'ETA triomphe, c'est bien là : non dans l'accumulation des victimes, mais dans la fracture perverse qui oppose les partis politiques.

Au point que, lors du rituel des manifestations antiterroristes, qui sont devenues, au fil des attentats, la seule et pathétique action possible, il n'est pas rare que chacun défile de son côté. Comme si l'ETA n'était pas l'ennemi commun à considérer, avant toute querelle ou déplorable calcul électoral.

A Vitoria, il y a un gouvernement autonome, nationaliste, celui du lehendakari Juan José Ibarretxe, clairement en minorité, qui s'obstine à occuper le terrain. Et cela en dépit de deux motions de censure déposées par les partis dits « nationaux », le Parti populaire (PP) de M. Aznar et les socialistes. Deux motions qui n'ont pas techniquement gagné, à quelques voix près, mais ont politiquement, sinon moralement, rempli leur office : montrer que ce gouvernement n'a plus lieu d'exister. Pourquoi ? Parce que sa légitimité, cimentée dans les urnes il y a deux ans, trouvait ses bases dans un accord aujourd'hui dénoncé, celui de Lizarraga-Garassi. A l'automne 1998, il s'était agi de constituer une piste d'atterrissage politique à une trêve de l'ETA en scellant une entente politique entre nationalistes modérés - Eusko Alkartasuna (EA) et Parti nationaliste

basque (PNV) - et radicaux - Herri Batasuna et Euskal Herriartak (HB-EH). De cet accord, parrainé par la gauche communiste, naîtra en quelque sorte le gouvernement Ibarretxe.

Un accord de dupes ? Sans doute. Mais la trêve arrangeait tout le monde. L'ETA, essoufflé, trouvait là un moyen de se refaire, tout en essayant de faire basculer le rapport de forces dans le camp nationaliste en faveur des radicaux, qui pour la première fois siégeaient au Parlement. Le PNV faisait, lui, le calcul inverse, croyant, par quelques gestes symboliques et des promesses ambiguës, désamorcer enfin la violence et récupérer dans son giron démocratique les brebis perdues de HB-EH. En somme, c'était à qui, à l'avance, encaisserait le prix de la paix.

CONSTRUCTION NATIONALE

La suite, on la connaît : après une seule rencontre, en Suisse, entre émissaires du gouvernement Aznar et représentants de l'ETA, l'organisation séparatiste mettait un terme à la trêve en décembre 1999. Non sans en rendre responsable le PNV, accusé de ne pas avoir tenu ses engagements envers la fumeuse voie de la construction nationale, c'est-à-dire l'indépendance selon l'ETA. Quarante mois de paix venaient de voler en éclats.

Que le PNV se soit obstiné, dans l'idée qu'une autre trêve était possible, à ne pas reconnaître qu'il avait fait fausse route, on pouvait l'admettre au début. Mais son long retard à démonter, ressort après ressort, tout le pernicieux mécanisme nationaliste d'Estella n'avait plus d'excuses une fois que le sang avait coulé : son accord parlementaire avec le bras politique de l'ETA devenait, dès

lors, un encouragement, presque une complicité tacite. Et, rapidement, on en vient à la situation d'aujourd'hui : celle d'un PNV à la crédibilité questionnée, échoué au milieu de l'échiquier politique et qui maintient, à bout de bras, un gouvernement basque vidé de substance. D'autant plus que ses alliés de HB-EH ont décidé de ne plus siéger au Parlement.

DÉRAPAGE VERBAL

Alors pourquoi ne pas avancer les élections autonomes ? Officiellement, répond M. Ibarretxe, un scrutin anticipé ne changera rien et ne fera qu'accroître le climat vicié. Aurait-il peur que son parti, le PNV, ne paye un trop gros prix politique pour ses erreurs d'hier ? Ou gagne-t-il simplement du temps pour essayer de trouver un ballon d'oxygène et faire machine arrière ? Un entêtement, certains diraient une duplicité, qui conforte chaque jour un peu plus la croisade antinationaliste préchée par un José Maria Aznar bien décidé à montrer que le PNV n'est plus « indispensable ».

Le PP a tracé un sillon tardif mais véritable au Pays basque, en le payant chèrement (une dizaine de ses élus ont été assassinés par l'ETA). Il s'agit maintenant pour lui de montrer que les partis non nationalistes peuvent aussi prendre l'initiative dans ce Pays basque pratiquement coupé en deux sur le plan électoral. Pour tant, proposer pareille « *alternative sereine et constructive* », n'est-ce pas avant tout rassembler et dialoguer, et non exclure à nouveau une partie de l'électorat ? A cet égard, même si la mauvaise foi du PNV fournit des armes rêvées contre lui, le forçant du PP pour l'évincer, qui contient aussi le risque de le radicaliser davantage, a un peu dérapé. Etait-ce bien

utile, dans une situation aussi à vif, de comparer Belgrade et Vitoria ou d'assimiler l'ensemble du PNV, un parti démocrate-chrétien qui a cent ans d'existence, à l'ETA ? Tout dérapage verbal n'est-il pas un cadeau à l'ETA, qui prospère dans la confrontation ?

De même, en dépit de ses qualités, le choix du ministre de l'intérieur, Jaime Mayor Oreja, candidat avoué du « renouveau » au gouvernement basque, n'a-t-il pas un côté provocation ? Et qui ne manquera pas d'être utilisé, dans ce Pays basque où des jeunes radicaux de quinze ans expliquent que rien n'a changé depuis Franco - mort dix ans avant leur naissance - et vivent dans un monde imaginaire menacé par des « oppresseurs étrangers ».

Dans ce combat préélectoral, qui s'est surimposé à la lutte antiterroriste, les plus silencieux sont les socialistes. Et pourtant, ce sont eux, dans une large mesure, qui détiennent les clefs du futur. En effet, si ces fameuses élections autonomes ont lieu, dans quelques mois, il est vraisemblable que ni le PNV ni le PP seuls ne pourront former un gouvernement.

L'allié naturel sera le Parti socialiste. Un Parti socialiste dont l'engagement antiterroriste aux côtés du PP n'a jamais failli, mais qui est plus ouvert envers cet ancien partenaire de gouvernement, au Pays basque, qu'est le PNV. Pour José Luis Rodriguez Zapatero, le nouveau secrétaire général du parti, encore peu connu, la scène basque, qui en raison des GAL avait dans une certaine mesure sonné le glas de la présidence Gonzalez, risque bien d'offrir une véritable entrée dans l'arène politique.

Marie-Claude Decamps

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)
ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60
Index du Monde : 01-42-17-29-33. Le Monde sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

PHARMACIE Les enfants de 0 à 14 ans ne bénéficient pas en Europe de médicaments dont la qualité, l'efficacité et la sécurité soient pleinement connues. ● **DANS LA MAJORITÉ**

des cas, ils se voient prescrire des produits destinés uniquement à l'adulte. ● **NON SEULEMENT** les médicaments ne sont pas évalués sur les petits, mais ils se présentent sous des

doses ou des formes inadaptées à leur organisme. ● **LES LABORATOIRES** pharmaceutiques rechignent, pour des raisons de rentabilité, à développer des médicaments spéci-

ifiques. ● **LA FRANCE** veut inciter, en faisant adopter une réglementation à l'échelle européenne, l'industrie pharmaceutique à financer la recherche de produits qui puissent soi-

gner efficacement les enfants. ● **LES ETATS-UNIS** ont déjà pris, en avril 1999, des mesures pour favoriser le développement d'un vrai marché du médicament pédiatrique.

Les deux tiers des médicaments pour enfants ont été conçus pour les adultes

La France veut faire adopter une réglementation européenne pour contraindre les laboratoires pharmaceutiques à développer des produits spécifiquement élaborés pour les enfants et leurs pathologies. Les Etats-Unis ont montré l'exemple en prenant de telles mesures

CHAQUE ANNÉE, en Europe, plusieurs millions de personnes sont traitées avec des médicaments dont l'efficacité n'a pas été, pour elles, clairement établie. Environ 20 % de la population européenne, comprenant tous les enfants de moins de quinze ans, est soignée avec des médicaments développés et évalués uniquement pour l'adulte. Ce phénomène, connu de tous les acteurs de santé, est jugé inacceptable à l'aube du troisième millénaire. Les laboratoires pharmaceutiques eux-mêmes, présumés coupables de cette pénurie, commencent à s'interroger sur ce qui pourrait être un enjeu majeur de santé publique. Tel est le bilan d'un colloque organisé par le SNIP (Syndicat national de l'industrie pharmaceutique), le 5 octobre à Paris, sur le thème : « Les enfants sont-ils les oubliés du médicament ? ». Pour la première fois depuis une décennie, des industriels, des médecins et des associations de patients ont tenté de faire avancer la question des médicaments pédiatriques.

Le constat est accablant. Dans la majorité des cas, les enfants se voient prescrire des médicaments destinés uniquement à l'adulte. Non seulement les produits ne sont pas évalués sur les petits, mais ils se présentent sous des doses ou des formes pharmaceutiques inadaptées à leur organisme. « Ce sont des produits pour adultes que l'on bidouille, ce qui entraîne des risques de toxicité ou d'échec thérapeutique », résume sans ambages Annie Wolf, responsable au ministère

de l'emploi et de la solidarité de la Mission des médicaments « orphelins » et des médicaments pédiatriques.

Le personnel soignant ou les parents peuvent témoigner, par exemple, de la difficulté d'administrer à l'enfant malade une portion d'un comprimé de 4 cm, qu'il faut écraser et mélanger à sa nourriture.

de recherche spécifique. La principale raison concerne la taille du marché pédiatrique, beaucoup trop exigü. L'enfant consomme moins de médicaments, à quelques exceptions près, comme les vaccins ou les antibiotiques, que la personne âgée, par exemple.

Mise au banc des accusés, l'industrie pharmaceutique explique

Un problème international

L'absence de médicaments pédiatriques dûment référencés n'est pas un problème franco-français. Dans tous les pays du monde on observe que 75 % des produits administrés aux enfants n'ont pas été évalués pour eux. Dans l'Union européenne, en janvier 2000, sur 49 médicaments innovants ou issus de biotechnologies utilisés aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte, seuls quinze ont une indication en dessous de dix-huit ans. Faute de données, l'autorisation de mise sur le marché (AMM) – le texte qui résume l'évaluation du rapport bénéfice-risque du médicament – ne prévoit pas l'utilisation de l'enfant.

La nécessité faisant loi, l'utilisation de médicaments hors de l'AMM est fréquente en pédiatrie. « En l'absence d'évaluation scientifique, l'usage du médicament chez l'enfant relève de la recette individuelle empirique, ce qui n'est pas acceptable », considère Annie Wolf, responsable au ministère de l'emploi et de la solidarité de la Mission des médicaments « orphelins » et des médicaments pédiatriques.

Les pharmaciens hospitaliers connaissent, quant à eux, d'énormes difficultés à s'approvisionner en matières premières et se livrent à des acrobaties, en découpant des doses, pour répondre aux besoins de l'urgence pédiatrique. Les associations de patients et de familles jugent cette situation inacceptable.

Plus encore, il existe des maladies propres aux enfants qui ne trouvent pas de traitement, faute

de développement des médicaments pour l'enfant par les contraintes exceptionnelles qu'il nécessite. Les laboratoires reculent notamment devant la complexité des essais cliniques : les médicaments doivent être évalués et dosés pour chaque grande tranche d'âge, du prématuré à l'adolescent en passant par le nourrisson et l'enfant. Pour réaliser ces essais, il leur faut minimiser tout risque quel qu'il soit et obtenir le consente-

ment des deux parents. La fabrication du médicament implique ensuite des contraintes industrielles supplémentaires, comme la nécessité de dosages miniaturisés ou de bouchons de sécurité pour le conditionnement. Enfin, le marché des médicaments pédiatriques, compte tenu de la diversité des pathologies, n'est pas d'une taille suffisante pour permettre un retour sur investissements.

A ces raisons techniques et économiques se rajoutent des raisons d'ordre moral : « Est-il éthique de donner un placebo à un enfant comme on le pratique couramment chez l'adulte ? », s'interroge un pédiatre d'industrie. « C'est en fait l'absence d'évaluation que l'on devrait considérer comme contraire à l'éthique », s'insurge M^{me} Wolf.

Dans deux pathologies l'industrie a fait la preuve que le développement des médicaments est possible chez l'enfant. C'est le cas de certains antibiotiques, destinés à l'ensemble de la population enfantine, et des médicaments contre le cancer. Contre cette dernière maladie, les essais sont rendus possibles à la fois parce que le consentement des parents semble plus facile à obtenir et que les médecins se sont depuis longtemps organisés. Certains pédiatres d'industrie se veulent résolument optimistes, tel le Dr Catherine Lassale, de Sanofi-Synthélabo, qui considère qu'après « une longue période de stagnation », le développement des médicaments pour l'enfant est « en train de prendre son essor ». « Dans certains cancers et certaines patholo-

gies comme le sida, les produits sont développés de façon simultanée pour l'adulte et l'enfant », explique-t-elle.

Des progrès ont également été réalisés pour faciliter l'administration des médicaments à l'enfant : la petite cuillère a laissé la place aux seringues doseuses et les vieilles présentations injectables aux stylos

Non seulement les produits ne sont pas évalués sur les petits, mais ils se présentent sous des doses ou des formes pharmaceutiques inadaptées à leur organisme

pour les voies sous-cutanées. Le groupe franco-allemand Aventis a développé pour l'un de ses médicaments une forme microgranulée qui fond dans la bouche. « La mise au point de nouvelles formes galéniques est aussi une préoccupation majeure des industriels », souligne le Dr Lassale. Il s'agit de répondre aux besoins des deux âges extrêmes de la vie, qui sont les plus de quatre-vingts ans et les moins de six ans ! »

Aux yeux des autorités de santé,

50 % des maladies rares chez les moins de 15 ans

- **Cancers.** 1 % de ces maladies déclarent chez des enfants.
- **Prescriptions.** 16 % des actes en ville concernent des enfants.
- **Maladies rares.** 50 % de ces pathologies, représentant plus de 900 maladies différentes, frappent les enfants.
- **Soins intensifs.** 90 % des médicaments prescrits en soins intensifs, 67 % à l'hôpital et 22 % en pratique de ville sont dépourvus d'autorisation spécifique pédiatrique.
- **Besoins.** Les médicaments pédiatriques qui font le plus défaut : les antiulcéreux, les anti-inflammatoires, les antalgiques, les antihypertenseurs, les antirétroviraux, les anticancéreux, les anti-infectieux injectables puissants, les anesthésiques généraux.

TROIS QUESTIONS À...

DANIEL VASMANT

1 Vous êtes pédiatre de formation et travaillez au sein du laboratoire Aventis. Selon vous, les enfants sont-ils les oubliés du médicament ?

Non, en ce sens où l'on ne manque pas, en France, de médicaments pour les soins courants de l'enfant. Sur les segments de santé publique, les médecins de ville ont même le choix entre différents produits et des formes galéniques adaptées à cette tranche d'âge. Les difficultés commencent dans le cas de maladies rares, par exemple l'insuffisance rénale chez l'enfant. Elles seront aplanies grâce à une nouvelle réglementation européenne qui incite les laboratoires à financer les médicaments « orphelins ».

Restent des difficultés pour les pathologies qui ne relèvent ni des affections courantes de ville ni des maladies rares. Dans ces cas nécessitant des hospitalisations, on observe des carences d'autorisation de mise sur le marché (AMM) et une inadaptation des formes galéniques. Les cliniciens utilisent des molécules hors AMM et les pharmaciens hospitaliers déconditionnent les médicaments existants. Cela fait environ dix ans que les médecins, les industriels et les patients ont pris conscience de ces lacunes, sans qu'il y ait eu suffisamment d'avancées concrètes.

2 Les laboratoires pharmaceutiques ne répondent-ils qu'à une seule logique de rentabilité ?

Plus encore que la logique de rentabilité, les industriels sont confrontés, dès lors qu'il s'agit d'enfants, à une prise de risque

plus importante que pour le développement de médicaments destinés à l'adulte. Ils doivent se poser la question : « sommes-nous prêts à prendre ce risque ? »... en termes de toxicité, d'événement indésirable ou de difficulté à conduire le développement. Il faut être capable, par exemple, de correctement mesurer le phénomène pathologique auquel on s'intéresse. Dans certains cas, la douleur chez le nouveau-né par exemple, cela fait très peu d'années que l'on sait l'évaluer. Il faut également trouver le nombre suffisant de patients pour faire un essai, obtenir le consentement des deux parents et de l'enfant quand il est en âge de comprendre. Souvent, on attend d'avoir mesuré le degré d'innovation d'un médicament chez l'adulte avant de se lancer dans des études sur l'enfant.

3 Quel accueil l'industrie peut-elle faire à un projet de réglementation européenne ?

La perspective d'un règlement européen qui serait incitatif et, en même temps, permettrait aux industriels d'avoir des conseils en développement, est un point positif. Nous savons très bien qu'en l'absence de données, il y a un risque d'usage irrationnel ou sauvage de nos molécules. A l'inverse, il est clair qu'avoir une indication en pédiatrie est positif en termes d'image, puisque c'est un gage d'efficacité, de tolérance et de sérieux de nos molécules. Cette réglementation va créer un élan au sein des grandes firmes, mais aussi des PME, pour l'élaboration de formes adaptées ou de nouveaux médicaments pédiatriques.

Propos recueillis par
Véronique Lorelle

V. L.

Les sociétés de capital-risque misent sur les biotechnologies

CERTAINES sociétés de capital-risque misent résolument sur le développement des start-up liées aux biotechnologies. Le carrefour des biotechnologies, organisé au mois de septembre, à Strasbourg, par l'association Biovalley Alsace (qui regroupe les sociétés du secteur), a été l'occasion pour elles d'en préciser les raisons.

« Elles sont porteuses des thérapies de demain », explique Raffy Kazandjian, président du directeur de l'entreprise de capital-risque CDC Innovation Partners. La mise au point de médicaments est une demande permanente de la société civile, car nous ne savons toujours pas guérir des maladies comme le cancer, le sida... « Les marchés aspirent les médicaments, dès qu'ils ont un avantage thérapeutique », constate Joël Besse, associé d'Atlas Venture. « Malgré tous les risques, les investissements peuvent déboucher sur une forte création de valeur pour les actionnaires », précise-t-il.

MOINS FRAGILES

L'arrivée à maturité de l'industrie européenne des biotechnologies – les premiers médicaments ont été lancés en 2000 et des produits sont en développement cli-

nique – est un argument supplémentaire aux yeux des investisseurs. Toutefois, à quelques exceptions près, le taux de rentabilité de l'investissement est inférieur à celui des autres secteurs, évalué en moyenne à 40 % par an. Par rapport au secteur des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), les investissements sont plus longs : au minimum entre cinq et sept ans sont nécessaires avant de voir les efforts récompensés.

Les risques majeurs sont techno-

logiques et scientifiques, liés au temps de développement d'un médicament. « [Ils sont] beaucoup plus palpables pour des entreprises comme les nôtres que pour les sociétés des nouvelles technologies de l'information », souligne Bernard Gilly, directeur général de la société de biotechnologies strasbourgeoise Transgène. La durée de développement d'un nouveau médicament est longue, entre sept et douze ans, et, jusqu'au jour même de son autorisation de mise sur le marché, l'échec est possible. Mais,

Les entreprises françaises cotées en Bourse

- **Genset.** Créée en 1989, basée en région parisienne, Genset, la plus importante société de biotechnologies française, est spécialisée dans la génomique. En août, avec l'arrivée d'un nouveau patron issu des laboratoires Abbott, André Pernet, elle a pris un virage vers la pharmacie et la production de médicaments. Elle possède une molécule en phase précoce de développement.
- **Transgène.** La société

strasbourgeoise, un des fleurons de l'industrie des biotechnologies françaises, a choisi de cibler deux axes stratégiques : le cancer et les maladies génétiques comme la mucoviscidose. Elle travaille également sur les maladies cardiaques. Elle possède quatre produits en phase avancée de développement.

- **Cerep.** Prestataire de services auprès de l'industrie pharmaceutique, cette société de Rueil-Malmaison est spécialisée

« avec les sociétés de biotechnologies, les pertes sèches sont rares, car il existe toujours la possibilité de revendre les brevets », nuance Denis Lucquin, associé de Sofinnova Partners, une société de capital-risque qui consacre 45 % de ses investissements aux sciences de la vie et aux entreprises de biotechnologie. A ses yeux, une fois créées, elles sont moins fragiles que les entreprises des NTIC. Leur structure et leur financement sont conçus pour s'inscrire dans la durée.

dans l'optimisation des processus de découverte de médicaments en décelant et éliminant très précocement des molécules vouées à l'échec. Elle pourrait atteindre l'équilibre en 2001.

- **Nicox.** Basée à Sophia-Antipolis, Nicox est une société spécialisée dans la recherche et le développement de médicaments libérant de l'oxyde nitrique, pour l'amélioration de certaines maladies comme l'ostéoarthritis, la thrombose, l'ostéoporose.
- **Chemunex.** Créée en 1986, la société parisienne est spécialisée

une propriété intellectuelle et des positions fortes sur les brevets, des projets très ambitieux, des coûts de technologies et de produits réalistes et la qualité des hommes sont des critères fondamentaux pour les investisseurs. « Les entreprises doivent nous démontrer que leur rentabilité sur investissement va être rapide », précise M. Lucquin. Sofinnova Partners choisit des sociétés qui présentent des produits à mettre sur le marché – des médicaments ou bien des prestations de service –

dans le développement, la production et la distribution de technologies pour la détection et l'identification rapide de micro-organismes dans les secteurs de l'industrie pharmaceutique, cosmétique et agroalimentaire.

- **Flamel technologies.** Basée près de Vénissieux, l'entreprise développe des technologies qui permettent de délivrer certains médicaments comme des protéines thérapeutiques, des peptides ou de petites molécules chimiques.

ces évolutions ne sauraient être suffisantes. Annie Wolf, à l'origine de l'adoption récente d'un règlement européen incitant les laboratoires à financer des médicaments « orphelins » – qui soignent les personnes atteintes de maladies rares – (*Le Monde* du 20 décembre 1999), a été chargée de cette nouvelle croisade. « La France, qui préside l'Union européenne, souhaite que les enfants d'Europe puissent bénéficier de médicaments dont la qualité, l'efficacité et la sûreté sont pleinement vérifiées. Ce thème a été inscrit au programme de travail de la présidence française. » Selon elle, l'industrie du médicament est mère pour accompagner le mouvement.

Si, en Europe, il n'y a aucune obligation réglementaire de développer les médicaments en pédiatrie, les Etats-Unis viennent de se doter d'une législation pour encourager la recherche dans ce domaine (la « Pediatric Rule », effective depuis avril 1999). Elle prévoit notamment une exclusivité de marché de six mois pour le produit adulte et enfant. « En huit mois, la Food and Drug Administration (FDA) a déjà plus de 296 dossiers en développement », souligne M^{me} Wolf. Cette incitation économique est assortie de contraintes réglementaires, telle l'obligation de soumettre des données pédiatriques dès que le médicament apporte un bénéfice thérapeutique significatif pour l'enfant ou que le nombre d'enfants atteints par la maladie visée est supérieur à 50 000. Ces données seront exigibles aux Etats-Unis à partir de janvier 2001. « C'est une formule qui marche. J'appelle les Etats de l'Union européenne et la Commission à travailler dans ce sens », souligne Annie Wolf.

En Europe, les laboratoires pourraient être contraints de développer le médicament chez l'enfant dès lors que 70 000 d'entre eux seront atteints de la maladie. Parmi les compensations envisagées, les laboratoires se sont montrés très intéressés par la proposition d'une prolongation de la durée de protection des médicaments. « Le savoir-faire du médicament, c'est l'industrie, reconnaît M^{me} Wolf. Si on ne lui donne pas d'incitations, les médicaments pédiatriques resteront économiquement non rentables et nous n'aurons rien ! » Dès le 11 décembre, les ministres européens chargés de la santé pourraient voter une résolution, c'est-à-dire ouvrir le chantier des médicaments pédiatriques.

CAPITAL HUMAIN

La réussite de la start-up se joue aussi sur le capital humain. Elle doit savoir mélanger adroitement la culture de l'innovation et celle du management. « C'est un travail d'équipe. Les orchestres constitués uniquement de solistes sont une catastrophe », remarque M. Gilly. Les dirigeants doivent être capables de traduire une avancée technologique en un modèle économique viable à long terme. Des profils de haut niveau, expérimentés, directement opérationnels, qui ont une très forte culture de l'industrie pharmaceutique et du développement des médicaments, sont recherchés. Des cadres capables de finaliser des projets de chercheurs sont embauchés.

« On ne parie pas sur le cheval mais sur le jockey », affirme M. Kazandjian. Mais « nous ne voulons pas d'hommes-orchestres qui prétendent tout savoir faire et ne veulent pas céder une partie de leur pouvoir », conclut M. Lucquin.

Florence Bal

En pactisant avec Napster, Bertelsmann rompt le front de l'industrie du disque

Les autres majors maintiennent leur plainte contre le pirate

Le groupe allemand a signé un accord avec le site américain d'échange de musique gratuit sur Internet Napster. Les autres majors (Sony, Emi,

Warner et Universal) saluent cette alliance mais ne rejoignent pas pour autant la position de Bertelsmann. Beaucoup se demandent si les in-

ternautes accepteront de payer pour avoir accès au catalogue de BMG alors que d'autres sites gratuits voient le jour.

L'ACCORD entre Napster, le site d'échange de musique gratuit sur Internet, et l'un de ses principaux adversaires, le groupe allemand Bertelsmann, maison mère de la quatrième « major » mondiale du disque, BMG, fera-t-il école ? Fondé en 1999 par un jeune homme de dix-huit ans, Shawn Fanning, poursuivi pour piratage par toute l'industrie musicale, Napster rentre dans le rang : à l'avenir le site sera payant (4,95 dollars par mois) pour que les internautes aient accès au catalogue de BMG (*Le Monde* du 2 novembre). En contrepartie, BMG abandonne ses poursuites contre Napster. Selon la chaîne de télévision allemande N-TV, Bertelsmann souhaiterait acquérir la majorité du capital de Napster. Mardi, le groupe allemand avait juste indiqué accorder un prêt à Napster et envisageait d'entrer dans son tour de table.

Conscient du fait que l'industrie phonographique risque de perdre 3,1 milliards de dollars d'ici à 2005 en raison du piratage de la musique en ligne, selon une étude de Forrester Research, Thomas Middelhoff, PDG de Bertelsmann, a été le premier à reconnaître que Napster avait ouvert la voie à un nouveau mode de distribution de musique. Essayer d'endiguer le succès de ce site, qui rassemble plus de trente-huit millions d'internautes, uniquement en luttant sur un plan judiciaire lui a paru vain. Il a préféré

pactiser avec son ennemi et a clairement invité les autres maisons de disques à faire de même.

LE PARI EST RISQUÉ

Universal Music (Seagram, en cours de fusion avec Vivendi) a salué le geste de Napster, qui a reconnu la légitimité des détenteurs de droits d'auteurs et le besoin de rétribuer les artistes et les producteurs. « Le modèle actuel de Napster continue néanmoins à transgresser [la loi] et [cette] annonce n'affecte pas le procès [en cours] », a précisé Universal, qui ne retire pas sa plainte. Il en est de même pour Sony : « Cette alliance ne modifie en rien les actes illégaux qui ont été effectués précédemment. »

Pour Time Warner, « l'annonce Napster-BMG apparaît comme une étape positive. Cela démontre (...) que le secteur se dirige rapidement vers l'adoption d'un modèle basé sur un système d'abonnements et (...) que les droits des artistes et la propriété intellectuelle seront protégés dans le monde de l'Internet. (...) Les consommateurs veulent un accès sûr, sécurisé et facile d'emploi à la musique », note le groupe américain. L'autre grande major, EMI, a également jugé favorablement cet accord.

Le pari de Bertelsmann est risqué. Pourquoi des internautes habitués à ne rien payer devraient-ils du jour au lendemain acquiescer à un abonnement mensuel pour n'avoir accès qu'à une partie du catalogue mon-

dial ? Depuis que Napster est confronté à des problèmes judiciaires, d'autres sites permettant de récupérer gratuitement des fichiers musicaux au format MP3 ont vu le jour. C'est le cas de Open Nap, Napigator, Gnutella, Zeropa.com ou encore Freenet. Dans le même temps, les lecteurs MP3 se sont généralisés. Les majors devront-elles multiplier les batailles judiciaires sur tous les fronts ou nouer de nouvelles alliances ?

Sans doute pour encourager ses fidèles, Napster a diffusé mercredi 1^{er} novembre sur son site internet une étude de Webnoize assurant que 68 % de ses utilisateurs étaient prêts à payer un service à 15 dollars par mois... Certains analystes considèrent déjà que l'accord entre Bertelsmann et Napster ne pourra tenir qu'à condition que les autres majors les rejoignent. On voit mal comment deux systèmes, l'un officiel et légal donnant un accès payant au catalogue BMG, l'autre toujours pirate permettant gratuitement d'obtenir les autres catalogues notamment d'Universal Music, Sony Music, EMI ou Warner Music, pourraient coexister chez Napster. Eric Scheirer de Forrester Research redoute que cette alliance ne puisse voir le jour si les autres majors ne signent pas. Précisément, rien n'est encore joué.

Nicole Vulser

Les Beatles lancent leur premier site Internet

Les Beatles vont lancer leur premier site Internet commun à l'occasion de la sortie d'un album intitulé 1, le 13 novembre, qui regroupera leurs plus grands succès. Paul McCartney dispose d'un site Internet individuel et il existe déjà des sites, créés par des fans, consacrés au célèbre groupe britannique.

Le site www.thebeatles.com sera, lui, officiel et se déclinera sur les 27 chansons du nouvel album, dont chacune a été à un moment ou à un autre numéro un des hit-parades en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis. Paul McCartney, George Harrison, Ringo Starr et la veuve de John Lennon, Yoko Ono, ont tous participé à son élaboration, ont indiqué les maisons de disques EMI, Parlophone et Apple.

En cliquant sur la chanson *Get Back*, les internautes verront le concert donné sur les toits de l'immeuble de la maison de disques Apple à Londres, le 30 janvier 1969. Sur *I Wanna Hold Your Hand*, ils feront un tour dans le studio mythique d'Abbey Road. — (AFP)

Lycos Europe rachète Multmania

PENDANT que Bertelsmann concluait son accord avec Napster (*lire ci-dessus*), sa filiale Lycos Europe (dont il détient 19,3 %) négociait le rachat du site français de « communauté » Multmania. Une offre publique d'échange d'actions (OPE), d'un montant total de 222 millions d'euros, devait être déposée jeudi 2 novembre par Lycos Europe, sur la base d'une parité d'échange de sept titres Lycos Europe pour trois actions Multmania. Une offre qui valorise l'action Multmania à 23,57 euros, soit une décote de 34,5 % par rapport au cours d'introduction du site français sur le Nouveau Marché de Paris (36 euros). Les dirigeants de Multmania et de Lycos Europe promettent de la valeur pour leurs actionnaires, mais, depuis son introduction à 24 euros au *Neuer Markt* de Francfort en mars, Lycos Europe a vu son titre chuter autour de

10 euros. Lycos est aujourd'hui présent dans douze pays européens et sa filiale européenne a réalisé un chiffre d'affaires de 71,6 millions d'euros et enregistré une perte nette de 99,7 millions d'euros sur son exercice 1999-2000, clos en juin. « Avec 470 millions de pages vues sur ses sites et 6 millions d'abonnés », Lycos revendiquera en France, après l'OPE, la place de deuxième portail Internet, derrière Wanadoo.

UNE SOCIÉTÉ TRÈS COSMOPOLITE

Michel Meyer, le PDG et cofondateur de Multmania avec Olivier Heckmann, devrait rester en place et la marque être préservée. Fondée aux Etats-Unis, Lycos est en train de devenir un leader de la Toile en Europe, en même temps qu'une société très cosmopolite, au fil de ses alliances et de ses rachats.

Tandis que sa maison mère est en cours de fusion avec Terra Networks, la branche Internet de l'opérateur téléphonique espagnol Telefonica, Lycos Europe, présidée par l'Allemand Christoph Mohn, a renforcé récemment son partenariat commercial avec son autre gros actionnaire Bertelsmann. Lycos Europe a acquis en septembre le groupe scandinave Spray Network, pour 674 millions d'euros, également par échanges d'actions, offrant ainsi aux actionnaires de Spray 29,26 % des parts du nouveau groupe. Du coup, la famille suédoise Wallenberg, présente au capital de Spray, se retrouve parmi les principaux actionnaires de Lycos Europe. Les actionnaires actuels de Multmania en détiendront, eux, 6,4 % après l'OPE.

Pascal Galinier

La Poste acquiert une importante société britannique de colis

LA POSTE vient d'apporter une pièce supplémentaire au puzzle européen qu'elle constitue dans le domaine de colis et de la logistique. L'entreprise va acquérir les activités de messagerie express que possède en Grande-Bretagne et en Irlande le groupe australien de logistique Mayne Nickless. Les activités cédées - Parceline et Interlink Express - ont réalisé au cours de leur dernier exercice un chiffre d'affaires de 328 millions d'euros (1,167 milliard de francs) et un bénéfice de 20,2 millions d'euros (130 millions de francs). Parceline, qui emploie 2 800 personnes, exploite 36 dépôts et un centre de tri à Birmingham. Elle avait été achetée par Mayne Nickless en 1985. Pour sa part, Interlink, acquis en 1992, dispose de 120 succursales et est spécialisée dans le transport express. Mayne Nickless, cotée à la Bourse de Melbourne, entend se concentrer sur ses activités de logistique au Canada, en Asie et en Australie. « L'Europe est maintenant considérée comme un marché unique et cela a conduit à l'émergence d'un

petit nombre de "superpuissances" de la messagerie », a expliqué le PDG de Mayne Nickless, Peter Smedley. « Dans un tel contexte, nos activités au Royaume-Uni et en Irlande risquaient de ne pas avoir à l'avenir la taille critique. »

Pour cette acquisition, La Poste débourse 189 millions de livres, soit environ 2 milliards de francs français. Il s'agit de la plus importante opération réalisée par La Poste à l'étranger. C'est même la première fois qu'elle acquiert 100 % d'une société importante à l'étranger. Qui plus est, Mayne Nickless est très rentable et son management s'est engagé à rester trois ans en fonction.

UNE PIÈCE MAJEURE

Signe de la bataille que se mènent les grandes postes européennes : avec Mayne Nickless, La Poste française se hisse au quatrième rang dans le transport de colis d'entreprise à entreprise en Grande-Bretagne. Elle détiendrait, selon un spécialiste, 6 % des parts de marché. Le leader n'est autre que la poste allemande

(avec les entreprises Securicor et DHL), qui en détient 17 %, suivie de la poste britannique (14 %) puis de la poste néerlandaise (11 %). Si l'on inclut les alliés de La Poste que sont Géodis (filiale transport et logistique de la SNCF dont La Poste acquiert 24 % du capital) et Fedex, le transporteur américain qui a conclu en septembre un partenariat commercial avec La Poste (*Le Monde* du 13 septembre), celle-ci détiendrait environ 11 % du marché britannique.

Cet accord constitue donc une pièce majeure dans la stratégie internationale de La Poste. Celle-ci est en effet présente en Allemagne, où elle a acquis, pour environ 1,5 milliard de francs, 50,6 % d'un réseau de franchisés DPD. Ce réseau représente environ 7 milliards de francs de chiffre d'affaires, dont 4 sont réalisés par les entreprises détenues par l'entreprise française. La Poste aimerait acquérir au moins 66 % de DPD, mais, évidemment, les entreprises qui ne sont pas encore passées sous sa houlette font

monter les enchères. L'une d'elles vient de se vendre à la poste britannique pour un prix (plus de 150 millions de deutschemarks, dit-on) qui serait le double de ce qu'offrirait La Poste.

Par ailleurs, celle-ci a signé un accord de coopération avec la poste italienne et est très présente en Espagne (à travers Chronopost) et au Portugal.

La Poste française est désormais l'un des trois grands opérateurs postaux européens, avec la poste néerlandaise et la Deutsche Post. Pourtant, ses moyens sont infiniment moins importants. Klaus Zumwinkel, président de la poste allemande, qui fera son entrée en Bourse le 20 novembre, a indiqué que son groupe, qui a dépensé 7 milliards d'euros en participations dans des entreprises depuis 1998, « va continuer ses achats ». En comparaison, La Poste française - établissement public sans capital - dispose d'une capacité d'investissement de 7 milliards de francs pas an.

Frédéric Lemaître

Les investisseurs japonais restent sceptiques sur le redressement de Nissan

La hausse du titre est le fait des étrangers

TOKYO

de notre correspondant

En dépit des résultats du premier semestre 2000 qui témoignent d'un début de redressement de Nissan, les investisseurs japonais ne sont pas au rendez-vous pour acheter les actions du second constructeur automobile national. Dans sa présentation, lundi 30 octobre, des résultats positifs de Nissan pour la première fois en dix ans (*Le Monde* du 31 octobre), son directeur général, Carlos Ghosn, s'est déclaré surpris du scepticisme qui prévaut à l'extérieur de l'entreprise sur ses capacités de redressement. Des experts automobiles nippons doutent du résultat de son « plan de renaissance » et, apparemment, les investisseurs locaux bouddent le titre.

REGAIN D'INTÉRÊT

L'annonce du redressement plus rapide que prévu de l'entreprise a provoqué une flambée de l'action Nissan à la Bourse de Tokyo, accélérant un regain d'intérêt sensible depuis septembre : 40 millions d'actions Nissan, soit près de 10 % du volume total du marché, ont changé de main au lendemain de la conférence de presse de Carlos Ghosn. Selon les cambistes, ce sont essentiellement les étrangers qui ont acheté le titre Nissan : après Renault S. A., qui détient 36,8 % du capital de l'entreprise depuis mars 1999, près d'un quart du reste de celui-ci (22 %) est désormais entre les mains d'étrangers. Dans une interview à l'Agence France-Presse, le directeur financier de Nissan, Thierry Moulouquet, exprime le souhait que les investisseurs japonais « portent un nouveau regard » sur l'entreprise.

Les fonds de placement américains détiennent actuellement 18 % du capital de Nissan. En revanche, les Européens sont à la traîne (4 %). Quant aux grands investisseurs japonais, derrière la compagnie d'assurance Nippon Life et Daiichi Mutual Life, ils n'en possèdent plus que 25 %.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cet apparent désengagement des Japonais. D'abord l'impact du passé : dix ans de pertes pèsent sur l'image de Nissan, et le retour de la confiance prend du temps. Le dénouement des participations croisées, qui ont longtemps été l'une des caractéristiques des entreprises japonaises, est un autre facteur : les investisseurs institutionnels nippons qui avaient dû conserver le titre Nissan alors que l'entreprise courait à la faillite s'en sont dessaisés à la suite de la prise de participation de Renault. Traditionnellement plus lents à réagir, ils hésitent à se dégager mais ils sont aussi plus longs à revenir vers un titre. Enfin, des réglementations empêchent les fonds de pension japonais d'acheter des actions d'entreprises qui ne versent pas de dividendes : ce qui est encore le cas

de Nissan. La reprise probable de versement de dividendes pour l'exercice 2000 devrait lever cette hypothèque et favoriser un retour sur le titre de Nissan des investisseurs institutionnels japonais.

Au niveau des investisseurs individuels, le démantèlement du réseau de fournisseurs privilégiés (*keiretsu*), qui se traduit par une rupture des participations croisées entre la maison-mère et ses sous-traitants, pourrait avoir joué un rôle dans le recul du titre chez les actionnaires locaux, estimés des experts japonais de l'automobile. La direction de Nissan minimise un tel impact.

« La nécessité de respecter la culture... »

Participant à la conférence mondiale des managers qui vient de se tenir à Tokyo, le président de Renault, Louis Schweitzer, a souligné « la nécessité de respecter la culture du pays d'implantation d'une entreprise étrangère » au risque, sinon, de courir à « un fiasco », écrit le *Nihon Keizai*. Dans un commentaire à l'*Asahi* des résultats de Nissan, le président de Toyota, Hiroshi Okuda, qui préside également le Nikkeiren, l'une des organisations patronales nippones, a pour sa part déclaré qu'ils sont dus « à une compression des coûts qui aurait été difficile à réaliser par un Japonais en raison des liens traditionnels avec les sous-traitants et le personnel ». Mazda a pu temporairement se redresser sous la direction d'un gestionnaire étranger, a-t-il ajouté, puis l'entreprise est retombée dans la stagnation. « Il faut attendre pour pouvoir dire si Nissan se redresse vraiment », conclut-il.

Les investisseurs japonais ont les yeux fixés sur les performances de Nissan au Japon même. « Un vrai renouveau de Nissan dépend de sa reprise sur le marché japonais », estime le quotidien des milieux d'affaires, *Nihon Keizai*. Or une telle reprise ne se fera sentir qu'en 2002 avec l'arrivée de nouveaux modèles. Pour l'instant, l'image de Nissan au Japon reste terne : sa part de marché décline (17,4 %) avec une chute des immatriculations. La reconquête du marché japonais (où Nissan vend moins de véhicules qu'à l'étranger) est le principal défi auquel est confrontée l'entreprise, estime Carlos Ghosn.

Philippe Pons

Nouvelle offre d'indemnisation aux familles des victimes du Concorde

AIR FRANCE ET SES ASSUREURS VONT FAIRE, vendredi 3 novembre, une offre d'indemnisation aux familles de victimes de l'accident du Concorde, qui sera « supérieure aux normes européennes », a annoncé la compagnie. Lors de la précédente réunion, le 13 octobre, les participants s'étaient séparés sans parvenir à trouver un accord sur le montant des indemnités. « Nous avions discuté de la méthodologie », selon une porte-parole d'Air France. Il s'agissait de déterminer le mode de la transaction, globale ou au cas par cas.

L'accident du Concorde, le 25 juillet à Gonesse près de Paris, a coûté la vie à 113 personnes, dont 96 passagers allemands. Les avocats de 45 familles des victimes allemandes avaient lancé un ultimatum pour la réunion de la mi-octobre, menaçant Air France de porter le dossier devant un tribunal américain si ses assureurs ne mettaient pas sur la table une « offre acceptable » d'indemnités. Le droit américain permet d'espérer une meilleure indemnisation qu'en France ou en Allemagne. Selon les avocats, un recours aux Etats-Unis est possible car le Concorde accidenté se rendait à New York.

3 JOURS et tout devient plus NET...

...www.interop.fr

PRÉ-ENREGISTREZ-VOUS maintenant !

PREMIER ÉVÉNEMENT EUROPÉEN INTERNET RÉSEAUX TÉLÉCOMS

NETWORLD-INTEROP 2000 PARIS

Exposition Hall 1 Paris expo Porte de Versailles Paris France

Rendez-vous
les 7, 8 et 9
novembre 2000

TABLEAU DE BORD

AFFAIRES

INDUSTRIE

● **SEMI-CONDUCTEURS** : les ventes mondiales de semi-conducteurs devraient augmenter de 37 %, à 205 milliards de dollars, en 2000, et de 22 %, à 249 milliards, en 2001, selon les prévisions annuelles de l'Association de l'industrie des semi-conducteurs (SIA), publiées mercredi 1^{er} novembre.

● **PRADA** : la maison de mode de luxe italienne envisage la mise en Bourse de 30 % de son capital et table sur une valorisation du groupe comprise entre 7 et 8 milliards d'euros, selon le quotidien américain *Wall Street Journal* du 2 novembre.

● **REVLON** : le fabricant américain de produits de beauté Revlon a annoncé, mercredi, un plan de restructuration avec la fermeture de trois usines et le licenciement de 1 115 personnes, soit près de 10 % de l'effectif mondial.

● **SENSEMAT** : le tribunal de grande instance d'Auch, faisant office de tribunal de commerce, a procédé mardi soir 31 octobre au remplacement de l'administrateur judiciaire de Sensemat (outillage et horlogerie), en redressement judiciaire depuis la fin août. Une décision rarissime.

● **SYNGENTA** : les autorités américaines de la concurrence ont donné, mercredi, leur feu vert à la fusion dans Syngenta des agrochimies du suisse Novartis et de l'anglo-suédois Astra-Zeneca. La nouvelle entreprise devrait être cotée, comme prévu, le 13 novembre.

SERVICES

● **AOL** : le fournisseur d'accès à Internet continuera de proposer une offre d'accès illimité à Internet à 199 francs par mois (abonnement et communications illimitées), après avoir supprimé son offre promotionnelle à 99 francs (*Le Monde* du 1^{er} novembre).

● **MCI-WORLDCOM** : le groupe de télécommunications américain WorldCom, a annoncé, mercredi, la renaissance du nom MCI, avec la création d'une filiale pour les activités de télécommunications aux particuliers et les connexions Internet, dont les activités et les performances seront cotées en Bourse via une action spécifique « *reflet* ».

● **VIVENDI UNIVERSAL** : Edgar Bronfman, le futur numéro deux de Vivendi Universal, ex-PDG du groupe canadien Seagram, va garder son salaire annuel de 1 million de dollars et recevra par ailleurs une prime pouvant atteindre jusqu'à 3 millions de dollars par an, en fonction des performances du groupe. Il disposera également de stock-options portant sur 500 000 certificats de dépôts américains (ADR) de Vivendi Universal, valorisés mercredi à 7,5 millions de dollars.

● **AIR FRANCE** : les salariés de la Sodetair, filiale d'Air France chargée du transport des marchandises par route, en grève depuis le 27 septembre, ont accepté mardi le principe d'un protocole d'accord. Les salariés, qui étaient opposés aux formalités du projet de vente de leur entreprise au groupe suisse Kuhne et Nagel, réclamaient le statut Air France. Ils ont obtenu le reclassement au sein d'Air France d'une centaine de salariés sur 130.

FINANCE

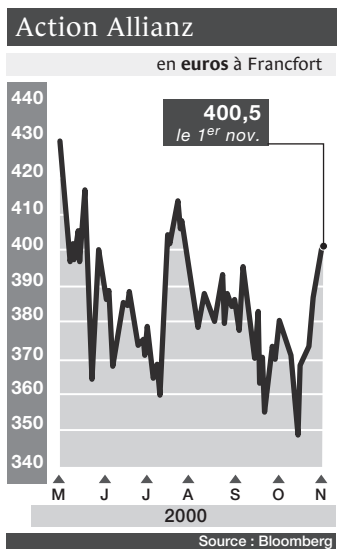
● **YASUDA FIRE AND MARINE** : trois assureurs dommages japonais, Yasuda Fire and Marine, numéro deux nippon, Nissan Fire and Marine, onzième assureur du pays, et Taisei Fire and Marine, numéro 14, ont engagé des négociations sous la houlette du numéro deux national en vue d'un rapprochement. Par ailleurs, les branches assurance vie et dommages du conglomérat japonais Sumitomo ont annoncé jeudi la formation d'une alliance.

● **CGNU** : l'assureur britannique, né de la fusion en mai de CGU et de Norwich Union, se retire du marché du Lloyd's de Londres. Il a annoncé mercredi la vente de sa filiale Marlborough Underwriting Agency, active sur le Lloyd's où elle gère cinq syndicats, à la firme américaine Berkshire Hathaway du milliardaire Warren Buffet.

● **AXA** : la compagnie d'assurances a été condamnée mercredi par un tribunal britannique à payer les dépens d'un procès que lui a intenté une association de consommateurs, opposée au projet de l'assureur français de redistribuer un excédent de trésorerie en priorité à ses actionnaires plutôt qu'aux détenteurs de polices. Ces dépens pourraient atteindre jusqu'à 100 000 livres sterling (64 000 euros).

VALEUR DU JOUR

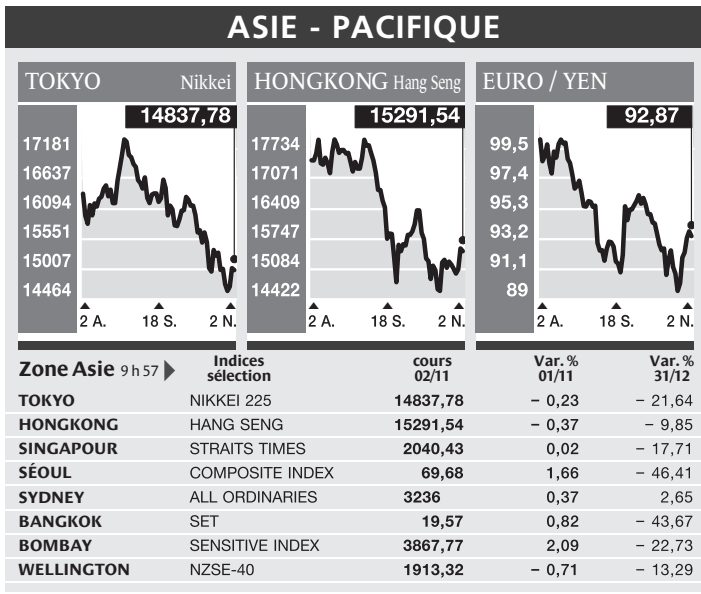
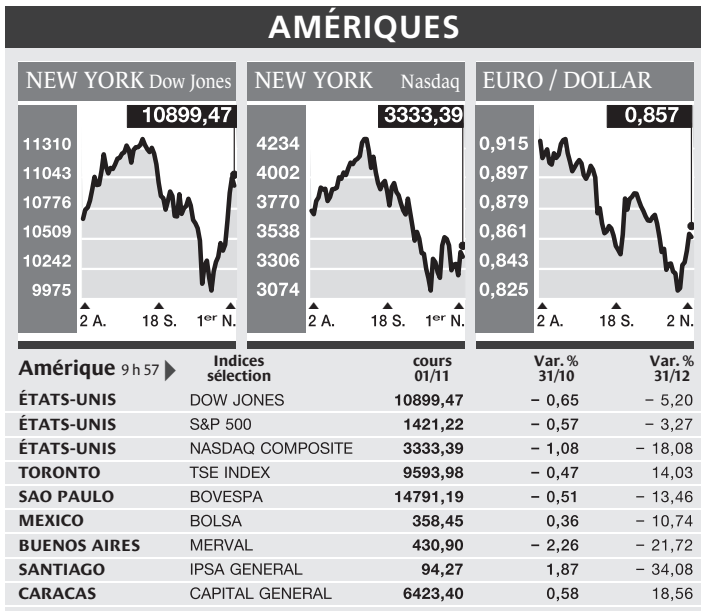
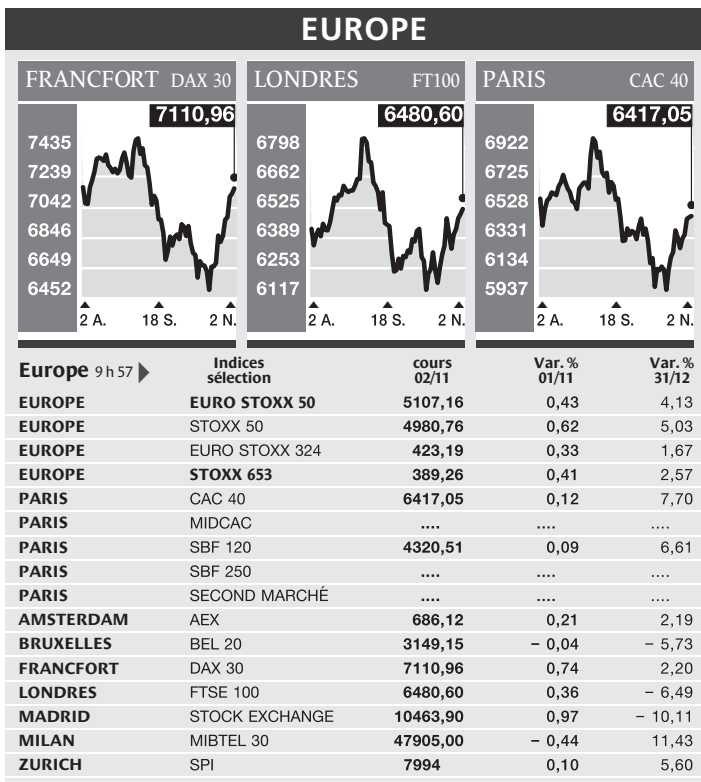
Allianz va entrer à Wall Street



LE GROUPE d'assurances allemand Allianz va faire son entrée sur le New York Stock Exchange (NYSE). Il a indiqué mercredi 31 octobre avoir obtenu le feu vert des autorités boursières américaines (la Securities & Exchange Commission), confirmant les informations de la presse allemande. Après cette annonce, l'action Allianz s'est légèrement appréciée mercredi, clôturant la séance à 400,5 euros. L'assureur a toujours affirmé vouloir être coté à Wall Street, d'ici à la fin de 2001. Le groupe détaillera l'opération, qui pourrait intervenir prochainement, lors d'une conférence de presse qui devait se tenir jeudi 2 novembre à New York.

Allianz rejoint le club fermé des groupes allemands cotés à New York. Daimler a été le premier en 1993, suivi notamment par SAP et Deutsche Telekom. Cette opération va permettre au géant outre-Rhin de poursuivre son développement aux Etats-Unis, puisqu'il pourra désormais financer ses acquisitions non plus seulement en numéraire mais en titres. Le géant de Munich souhaite se renforcer en assurance-vie et dommages, après avoir élargi son assise en gestion d'actifs. Dans ce secteur, il a tout récemment annoncé le rachat de Nicholas-Applegate Capital Management, spécialisé dans la gestion de fonds de valeurs technologiques, pour un montant qui pourrait se situer à terme à 2,5 milliards d'euros. Un an auparavant, Allianz

Pascale Santi



SUR LES MARCHÉS

NEW YORK

LES VALEURS TECHNOLOGIQUES ont pesé sur la tendance de la Bourse américaine, mercredi 1^{er} novembre. Les mises en garde de WorldCom et d'Altera sur leurs prévisions de bénéfices ont rendu prudents les investisseurs, alors que des statistiques publiées par la Réserve fédérale dans le « *beige book* » témoignent d'un ralentissement de l'économie américaine. L'indice Nasdaq a cédé 1,08 % à 3 333,39 points et l'indice Dow Jones a reculé de 0,65 %, à 10 899,47 points.

TAUX

LE RENDEMENT de l'obligation assimilable du Trésor français émise à 10 ans s'établissait à 5,33 %, mercredi 1^{er} novembre, en début de matinée. Celui du bund allemand de même échéance s'inscrivait à 5,19 %. Mercredi, outre-Atlantique, le rendement moyen sur les bons du Trésor à 10 ans s'était légèrement détendu à 5,73 %. La baisse du rendement d'une obligation traduit une hausse de son prix.

MONNAIES

L'EURO s'est hissé brièvement au-dessus des 86 cents, jeudi, lors des premiers échanges, soutenu par la décision irakienne de libeller ses exportations de brut en euros et par les signes de ralentissement de la croissance américaine. Un peu plus tard dans la matinée, la devise européenne retombait à 0,8585 dollar et cotait 92,71 yens. Le billet vert s'échangeait à 108 yens.

ÉCONOMIE

La croissance ralentit aux Etats-Unis

LA CROISSANCE économique a été modérée aux Etats-Unis en septembre et au début octobre mais le marché du travail est resté étroit, entraînant dans certaines régions une augmentation des tensions salariales, selon le dernier rapport de conjoncture, le « *beige book* », de la Réserve fédérale (Fed) publié mercredi 1^{er} novembre. La banque centrale américaine a également souligné « *une modération des ventes de détail* » dans plusieurs des douze grandes régions américaines. Elle fait part d'une augmentation des coûts de production dans le secteur manufacturier, ajoutant que « *l'intensité de la concurrence a continué à empêcher la majorité des firmes de répercuter cette hausse sur le prix de vente de leurs produits* ». Ce rapport vient confirmer le ralentissement de l'expansion américaine. La croissance du produit intérieur brut n'a été que de 2,7 % en rythme annuel, de juillet à septembre, après un gain de 5,6 % les trois mois précédents, selon une première estimation publiée vendredi dernier par le département du commerce.

■ **L'indice composite d'activité**, établi par le groupement national des directeurs d'achat des principaux groupes manufacturiers américains (NAPM), a baissé de 1,6 point à 48,3 % en octobre par rapport à septembre, a annoncé mercredi l'association professionnelle. Les analystes tablaient généralement sur une baisse de 0,4 point de ce baromètre.

■ **Les dépenses de construction** aux Etats-Unis ont augmenté de 2,4 % en septembre, par rapport au mois précédent, a annoncé, mercredi, le département du commerce. Les analystes tablaient généralement sur une hausse de 0,4 %.

■ **HONGKONG** : pour la septième année consécutive, Hongkong est l'économie la plus libre du monde selon une étude publiée mercredi par la Fondation Heritage et le *Wall Street Journal*. Les analystes estiment que l'Etat de droit, la quasi-absence de barrières commerciales et le faible niveau d'imposition placent Hongkong à nouveau en tête du classement, bien qu'ils émettent des inquiétudes persistantes au sujet de l'intervention du gouvernement dans l'économie. Singapour conserve sa deuxième place, mais son score total est en baisse en raison de la part croissante du secteur public dans l'économie, précisent les experts. L'Irlande est classée troi-

sième, la Nouvelle-Zélande quatrième et les Etats-Unis prennent la cinquième place, à égalité avec le Luxembourg.

■ **JAPON** : les dépenses des ménages ont très légèrement augmenté en septembre sur un an, progressant de 0,4 %, ce qui représente leur première hausse en cinq mois. En août, les dépenses de l'ensemble des foyers nippons avaient reculé de 4,1 %, a rappelé l'agence de gestion et de coordination.

■ **FRANCE** : la croissance de l'industrie manufacturière a brusquement ralenti en octobre, accentuant sa tendance des deux mois précédents, mais la flambée qu'avaient connue les prix en septembre s'est aussi nettement atténuée, selon les indices CDAF/Reuters des directeurs d'achat. L'indice des acheteurs IDA/CDAF/Reuters est ainsi ressorti à 55,8 le mois dernier (son plus bas niveau depuis mai 1999), contre 59,8 en septembre. L'indice, qui traduit une expansion de l'activité lorsqu'il dépasse le niveau 50, avait atteint un plus haut de 64,8 en mai.

■ **ALLEMAGNE** : le Fonds monétaire international prévoit une croissance du produit intérieur brut allemand de 3,25 % en 2001, soit un demi-point de plus que ce que projette le gouvernement allemand, affirme mercredi l'hebdomadaire *Wirtschaftswoche*.

■ **ROYAUME-UNI** : les ventes de détail ont cessé de croître en octobre, pour la première fois depuis janvier 1999, mais devraient s'améliorer légèrement en novembre, selon la dernière enquête de la Confédération de l'industrie britannique (CBI) publiée mercredi.

■ **GRÈCE** : la dette publique devrait tomber l'an prochain à 98,9 % du produit intérieur brut, a déclaré mercredi le ministre des finances, Yannis Papanтониou. Le projet de budget 2001, le premier que la Grèce ait établi en euros, prévoit en outre que le service de la dette publique se contractera l'an prochain à 7,1 % du PIB, contre 8,3 % cette année, grâce à la baisse des taux d'intérêt et à l'accroissement de l'excédent budgétaire primaire, a également indiqué le ministre.

■ **RUSSIE** : le produit intérieur brut a augmenté de 6,5 % sur les dix premiers mois de l'année, a déclaré mercredi le vice-ministre des finances, Alexei Ouloukaïev, citant des chiffres encore provisoires. Sur les neuf premiers mois de l'année, le PIB avait progressé de 7,3 % par rapport à la même période de 1999.

Taux de change fixe zone Euro			Hors zone Euro		
Euro contre	Taux	contre franc	Taux	Euro contre	01/11
FRANC	6,55957	EURO	0,15245	COURONNE DANOISE	7,4434
DEUTSCHEMARK	1,95583	DEUTSCHEMARK	3,35385	COUR. NORVÉGIENNE	7,8765
LIRE ITALIENNE (1000)	1,93627	LIRE ITAL (1000)	3,38774	COUR. SUÉDOISE	8,4740
PESETA ESPAG. (100)	1,66386	PESETA ESPAG. (100)	3,94238	COURONNE TCHÈQUE	34,7930
ESCUDO PORT. (100)	2,00482	ESCUDO PORT. (100)	3,27190	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6341
SCHILLING AUTR. (10)	1,37603	SCHILLING AUTR. (10)	4,76703	DOLLAR CANADIEN	1,3038
PUNT IRLANDAISE	0,78756	PUNT IRLANDAISE	8,32894	DOLLAR NÉO-ZÉLANDE	2,1484
FLORIN NÉERLANDAIS	2,20371	FLORIN NÉERLANDAIS	2,97860	DACHME GRECOU	339,7100
FRANC BELGE (10)	4,03399	FRANC BELGE (10)	1,62607	FLORINT HONGROIS	1,6341
MARKKA FINLAND	5,94573	MARKKA FINLAND	1,10324	ZLOTY POLONAIS	3,9482

Cours de change croisés						
02/11 9h57	Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE	Cours FR. S.
DOLLAR	1,08755	0,92332	0,85755	0,13074	1,44880	0,56222
YEN	108,30500	92,87000	14,15500	156,93000	60,87500
EURO	1,16611	1,07677	1,15245	1,68935	0,65555
FRANC	7,64875	7,06355	6,55957	11,08455	4,30005
LIVRE	0,69023	0,63740	0,59195	0,09025	0,38805
FRANC SUISSE	1,77865	1,64265	1,52550	0,23245	2,57770

Taux d'intérêt (%)				
Taux 01/11	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	4,97	4,87	5,32	5,70
ALLEMAGNE	4,84	5,14	5,20	5,59
GDE-BRETAG.	5,69	6,01	5,15	4,58
ITALIE	4,84	5,09	5,59	6,03
JAPON	0,31	0,38	1,83	3,04
ÉTATS-UNIS	6,66	6,38	5,76	5,79
SUISSE	2,75	3,35	3,83	4,27
PAYS-BAS	4,78	5,09	5,33	5,67

Matières premières				
En dollars				
	Cours 01/11	Var. % 31/10		
MÉTALX (LONDRES)			\$/TONNE	
CUIVRE 3 MOIS	1836	+ 0,05		
ALUMINIUM 3 MOIS	1483,50	+ 0,17		
PLOMB 3 MOIS	480,50	- 0,72		
ETAIN 3 MOIS	5208	- 0,80		
ZINC 3 MOIS	1090		
NICKEL 3 MOIS	7015	+ 0,07		
MÉTALX (NEW YORK)			\$/ONCE	
ARGENT A TERME	4,77	- 0,21		
PLATINE A TERME	158663,00	+ 1,17		
GRAINES DENRÉES			\$/BOISSEAU	
BLÉ (CHICAGO)	257	+ 0,88		
MAIS (CHICAGO)	202,25		
SOJA TOURTEAU (CHG.)	171,50	+ 1,30		
SOFTS			\$/TONNE	
CACAO (NEW YORK)	753	- 0,26		
CAFÉ (LONDRES)	710	+ 1,87		
SUCRÉ BL. (LONDRES)	176,50	+ 3,60		

Matif				
Cours 9h57				
Notionnel 5,5	Volume 02/11	dernier prix	premier prix	
DÉCEMBRE 2000	16558	86,64	86,73	
Euribor 3 mois	NC	NC	NC	
DÉCEMBRE 2000				

Cotations, graphiques et indices en temps réel sur le site Web du « Monde ». www.lemonde.fr/bourse

VALEURS EUROPÉENNES

L'action vedette de l'indice allemand DAX, Deutsche Telekom, a perdu 3,98 % à 42,49 euros, à l'issue de la séance mercredi 1er novembre. Selon le magazine Teleboerse à paraître jeudi, le géant allemand des télécoms souhaiterait racheter l'allemand United Internet et nommer son patron à la tête de sa filiale internet T-Online.

Le distributeur Metro a poursuivi sa chute, mercredi, après la publication la veille de son chiffre d'affaires sur neuf mois. Le titre a perdu 0,84 % à 47,10 euros. Les analystes de la banque américaine Goldman Sachs ont confirmé, mercredi, leur opinion négative sur le titre.

Les valeurs des télécommunications ont figuré, mercredi, parmi les principales baisses de la Bourse de Londres à la suite de l'annonce par l'américain WorldCom d'une révision en forte baisse de ses prévisions de résultats futurs. Vodafone, le poids lourd de la place, a reculé de 3,4 % à 276,75 pence, et Cable and Wireless a perdu 4,6 % à 930 pence.

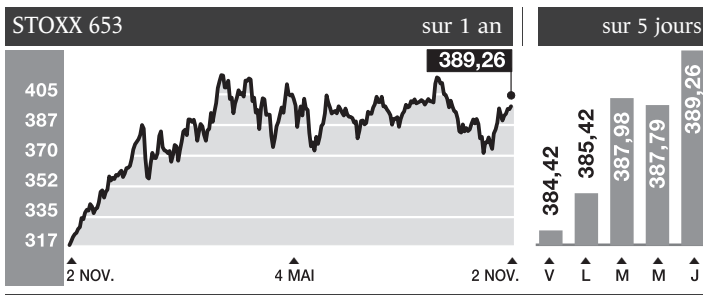


Tableau des valeurs européennes avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

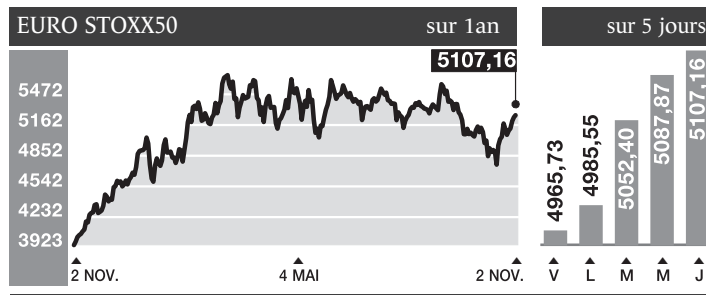


Tableau des valeurs européennes avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

02/11 10h09

AUTOMOBILE

Tableau des valeurs automobiles avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

BANQUES

Tableau des valeurs bancaires avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

PRODUITS DE BASE

Tableau des valeurs de produits de base avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

CHIMIE

Tableau des valeurs chimiques avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

EMS-CHEM HOLD A CH 4843,25

Tableau des valeurs automobiles avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

CONGLOMÉRATS

Tableau des valeurs de conglomérats avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

TÉLÉCOMMUNICATIONS

Tableau des valeurs de télécommunications avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

CONSTRUCTION

Tableau des valeurs de construction avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

CONSOMMATION CYCLIQUE

Tableau des valeurs de consommation cyclique avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

PHARMACIE

Tableau des valeurs pharmaceutiques avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

ALIMENTATION ET BOISSON

Tableau des valeurs alimentaires et de boissons avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

BIENS D'ÉQUIPEMENT

Tableau des valeurs de biens d'équipement avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

Publicité pour Le Monde daté DIM./LUNDI avec le slogan 'Chaque samedi avec Le Monde DATÉ DIM./LUNDI retrouvez LE MONDE TELEVISION'.

ÉNERGIE

Tableau des valeurs énergétiques avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

SERVICES FINANCIERS

Tableau des valeurs de services financiers avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

ÉNERGIE

Tableau des valeurs énergétiques avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

SERVICES FINANCIERS

Tableau des valeurs de services financiers avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

ASSURANCES

Tableau des valeurs d'assurances avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

MEDIAS

Tableau des valeurs médiatiques avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

BIENS DE CONSOMMATION

Tableau des valeurs de biens de consommation avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

COMMERCE DISTRIBUTION

Tableau des valeurs de commerce de distribution avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

HAUTE TECHNOLOGIE

Tableau des valeurs de haute technologie avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

SERVICES COLLECTIFS

Tableau des valeurs de services collectifs avec colonnes pour le pays, le code, le cours et la variation.

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Tableau des valeurs du nouveau marché Euro avec colonnes pour le pays, le cours et la variation.

AMSTERDAM

Tableau des valeurs d'Amsterdam avec colonnes pour le cours et la variation.

CODES PAYS ZONE EURO

FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche FI : Finlande - BE : Belgique.

CODES PAYS HORS ZONE EURO

CH : Suisse - NO : Norvège - DK : Danemark GB : Grande-Bretagne - GR : Grèce - SE : Suède.

VALEURS FRANCE

Le cours de Bourse de la société High-wave Optical Technologies s'inscrivait en hausse de 7,91 %, à 197,8 euros, jeudi 2 novembre dans les premières transactions et quelques minutes après la publication de ses résultats. Le fabricant de composants optiques pour les télécommunications a enregistré au premier semestre de son exercice 2000-2001 une perte nette de 0,8 million d'euros, mais le groupe s'est dit confiant sur ses résultats futurs.

L'action Valtech était réservée en hausse, jeudi en début de journée. La société a publié un chiffre d'affaires sur neuf mois de 56,311 millions d'euros, en progression de 228 %.

La cotation du titre Multimanía a repris jeudi matin, en hausse de 6,98 %, à 23 euros, après avoir été suspendue sur un dernier cours de 21,50 euros en clôture mardi. Le site Internet communautaire fait l'objet d'une offre amicale de Lycos Europe de 222 millions d'euros. L'offre de Lycos, qui débute jeudi, valorise le titre à 23,57 euros, soit 222 millions d'euros au total (lire page 21).

L'action La Rochette gagnait 0,71 %, à 5,69 euros, jeudi matin. La cession des activités pâte du groupe français au canadien Tembec « s'est concrétisée le 31 octobre », a indiqué le groupe français dans un avis paru jeudi dans la presse.

PREMIER MARCHÉ

JEUDI 2 NOVEMBRE Cours à 9 h 57
Dernier jour de négociation des OSRD : 24 novembre

Table of market data for France, including ACCOR, AGF, AFFINE, AIR FRANCE, AIR LIQUIDE, etc.

Main table of market data for France, listing various companies and their stock prices and changes.

Main table of market data for Europe, listing various companies and their stock prices and changes.

Table of market data for International, listing various companies and their stock prices and changes.

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 1er NOVEMBRE
Une sélection. Cours relevés à 18 h 10

Table of market data for Nouveau Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

Main table of market data for Nouveau Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

Main table of market data for Nouveau Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

Table of market data for Nouveau Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 2 NOVEMBRE
Une sélection. Cours relevés à 9 h 57

Table of market data for Second Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

Main table of market data for Second Marché, listing various companies and their stock prices and changes.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 1er novembre

Table of market data for SICAV et FCP, listing various funds and their values.

Main table of market data for SICAV et FCP, listing various funds and their values.

Main table of market data for SICAV et FCP, listing various funds and their values.

Table of market data for SICAV et FCP, listing various funds and their values.

DISPARITIONS

Jacqueline Brumaire

Une grande et belle voix de l'art lyrique

LA SOPRANO Jacqueline Brumaire est morte, dimanche 29 octobre, à Nancy. Elle était âgée de soixante-dix-huit ans.

Née le 5 novembre 1921, à Herblay (Val-d'Oise), elle fait ses études au Conservatoire de Paris, où elle apprend le piano tout en travaillant seule le chant. Jacqueline Brumaire est d'abord accompagnatrice, mais sa voix de soprano « lirico spinto » la fait remarquer et engager, dès 1946, dans la troupe de la Réunion des théâtres lyriques nationaux. Elle fait ses débuts dans le rôle de la Comtesse des *Noces de Figaro*, de Mozart, à l'Opéra-Comique, et dans celui de Juliette de *Roméo et Juliette* de Gounod, à l'Opéra de Paris. Très vite, sa grande et belle voix, ses aigus vaillants, sa musicalité et son intelligence des rôles lui font aborder des rôles aussi divers que ceux de Mimi, dans *La Bohème*, de Giacomo Puccini, de

Micaëla, dans *Carmen*, de Georges Bizet, de Manon de Jules Massenet, d'Antonia, des *Contes d'Hoffmann*, de Jacques Offenbach, de Mireille, de Charles Gounod. En 1952, elle est de la distribution des *Indes galantes*, de Jean-Philippe Rameau, lors de la reprise flamboyante de cet opéra-ballet, au Palais-Garnier, dans une version révisée par le compositeur Henri Busser. Première Française à se spécialiser dans les œuvres avec colorature de Giuseppe Verdi, Jacqueline Brumaire sera une interprète recherchée en France, en Italie (débuts au théâtre de La Scala en 1956) et en Espagne, des héroïnes des opéras de Mozart, Pamina aussi bien que Fiordiligi, Donna Anna, Suzanne.

Jacqueline Brumaire assura aussi la création d'opéras contemporains d'Emmanuel Bondeville (*Madame Bovary*, en 1951), d'Henri Tomasi (*Don Juan de Manara*, en

1952), de Darius Milhaud, de Manuel Rosenthal... Au milieu des années 70, Jacqueline Brumaire se tourna vers l'enseignement. Elle enseigna au Conservatoire de Lyon et prépara le Chœur de l'Opéra de Nancy. Ses qualités de pédagogue l'amènèrent à la commission du chant de la direction nationale de la musique, au ministère de la culture, qui élaborera les règles fondamentales de l'émission vocale, méthode distribuée dans les conservatoires.

Elle fut envoyée en Chine par le gouvernement français et prépara ainsi l'équipe chinoise de chanteurs qui interpréta *Carmen* de Bizet à Pékin, dans la mise en scène de René Terrasson et sous la direction musicale de Jean Périson. Jacqueline Brumaire venait de terminer son autobiographie, intitulée *La Baraka*.

Alain Lompech

Roger Dragonetti

Un médiéviste ouvert à la modernité

PROFESSEUR de littérature française du Moyen Age, Roger Dragonetti est mort à Genève mercredi 25 octobre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Né à Gand (Belgique) en 1915, professeur à Genève depuis 1968, Roger Dragonetti aura marqué de sa stature et de sa voix la réflexion générale sur la littérature, et l'enseignement des lettres médiévales. Quelques grands livres ponctuent sa carrière : la thèse, tout d'abord, *La Technique poétique des trouvères dans la chanson courtoise*, qui paraît en 1960 et qui fait date, l'ouvrage sur Dante, *Dante, pèlerin de la Sainte Face*, en 1968, et la série de volumes sur *La*

Vie de la lettre au Moyen Age, Le Gai Savoir dans la rhétorique courtoise, Le Mirage des sources, accueillis à partir de 1980 dans la collection « Connexions du champ freudien » au Seuil et qui signent l'originalité de ce médiéviste ouvert à la modernité.

L'Orgueil de la littérature : c'est sous ce titre qu'en 1995 un hommage lui était rendu par ses élèves et ses amis, et cet orgueil, Roger Dragonetti le revendiquait. De la littérature en effet, il ne s'est mesuré qu'à ses grandes œuvres – Dante, Chrétien de Troyes, Villon, Mallarmé... –, revenant avec une passion angoissée sur ces textes essentiels.

Musicien, Roger Dragonetti cherchait dans le rythme une réponse aux questions que pose la littérature et c'est sous le titre mallarméen *La Musique et les lettres* qu'avait été réuni en 1986 un ensemble de ses articles. Plus encore peut-être que par ses écrits, c'est par sa parole que Roger Dragonetti aura formé et fasciné, médusé parfois, des générations d'étudiants qui, des places diverses où ils se trouvent, universitaires, maîtres du secondaire, gardent vive cette parole athlétique, qui proférait et qui, pour certains, inquiétait.

Jacqueline Cerquiglini-Toulet

Le vrai prix de l'école



En novembre

- Dossier : **Le vrai prix de l'école** L'argent de l'école.
- Entretien avec Mireille Delmas-Marty.
- Exclusif : les familles dépensent plus pour les études des garçons.
- Financement des ZEP : le mensonge.
- La vache folle oubliée des programmes scolaires.
- Diwan : l'accord historique.
- Quels journaux lisent les enfants ?

LE MAGAZINE DES ENSEIGNANTS QUI AVANCENT



Le Monde de l'éducation

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

AU CARNET DU « MONDE »

Anniversaires de naissance

– 3 novembre 1950 - 3 novembre 2000.

Catherine,

Terre ou Griou
Salers rousse ou Cheval Blanc
Mia ou Truffade
Vallée du Cher ou de la Jordanne
Patria est ubicumque est bene

Très bon anniversaire ! petite sœur.

– (3.11.2000) – (3.11.1945) = 55

55 = le B.A. – BA de la C.P.A.

Bon anniversaire Guy !

Mariages

Anne-Sophie ANDRÉ
et
Paul COLIN

sont heureux d'annoncer leur mariage, célébré à Autun, le 3 novembre 2000, dans l'intimité familiale.

37, rue Hyacinthe-Corne,
59500 Douai.

Décès

– M^{me} Françoise Basch,
M. et M^{me} André Basch,
ses enfants,
Ses petits-enfants et arrière-petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Marianne BASCH,
née MOUTET,

survenu en son domicile de Juliéas (Rhône), le 31 octobre 2000, dans sa quatre-vingt-dix-septième année.

Les obsèques auront lieu au cimetière de Juliéas, le 3 novembre, à 15 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Françoise Basch,
4, rue Caron,
75004 Paris.
André Basch,
Le Bourg,
69840 Juliéas.

– Marseille. Paris.

Les familles Cohen, Saada,
parentes et alliées,
Ainsi que son compagnon,
ont l'immense douleur de faire part du décès de

Nadine COHEN,

survenue le 31 octobre 2000, à l'âge de soixante-six ans.

– Marie-Antoinette, Philippe, Xavier et Charles Gassot,
ses enfants,
Anne-Marie, Marc, Pierre-Adrien, Elsa, Margot, Jules, Raphaëlle,
ses petits-enfants,
ont la tristesse de faire part du décès de

M^{me} Anna GASSOT,
née Anna Violette HENDERSON,

survenue le dimanche 29 octobre 2000.

Les obsèques auront lieu le samedi 4 novembre, à 15 h 30, au cimetière d'Auteuil, à Paris-16^e.

Une messe pour célébrer sa mémoire aura lieu à Vaugirais, le 11 novembre, à 16 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– M^{me} Albert Lebacqz,
née Quinet,
son épouse,
M^{me} Colette Lebacqz,
sa sœur,
M. et M^{me} Emile Quinet,
son beau-frère et sa belle-sœur,
M^{me} Antoine Lothé,
sa tante,
Alain et Sophie Quinet
et leurs enfants,
Sylvie et Bernard Thibaud
et leurs enfants,
Marie-Amélie et François Desvaux de Marigny
et leurs enfants,
Ses neveux et nièces,
Ses petits-neveux,
Toute la famille,
Et son fidèle et dévoué entourage,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Albert LEBACQZ,
officier de la Légion d'honneur,
ancien journaliste parlementaire,
ancien président-directeur général
de l'Agence républicaine d'information,
survenue le 30 octobre 2000.

La cérémonie religieuse sera célébrée le samedi 4 novembre, à 10 h 30, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, 66 bis, avenue Raymond-Poincaré, à Paris-16^e, suivie de l'inhumation au cimetière d'Auteuil, à Paris-16^e.

Ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

59, boulevard Lannes,
75116 Paris.
5, avenue Vion-Whitcomb,
75016 Paris.
43, rue Raffet,
75016 Paris.

– Jean-Jacques et Séverine Mondoloni ont l'immense douleur de faire part de la disparition de

Charles MONDOLONI,

survenue le 30 octobre 2000, à l'âge de dix-huit ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église de Sartène (Corse-du-Sud), le vendredi 3 novembre, à 15 heures.

Respectez-le, et priez pour lui.

Il voulait « Apprendre pour Vaincre » pour la gloire de Dieu, au nom de la Vierge Marie.

– Christine, François et Isabelle Poirier, ses enfants,
Anne Poirier-Busson et Mathieu Poirier, ses petits-enfants,
Et tous ses parents et amis
ont la douleur de faire part du décès de

Claire POIRIER-SABETAY,
née le 25 septembre 1905,
docteur en médecine,
ancienne externe des Hôpitaux de Paris,

survenue à Paris-11^e, le 30 octobre 2000.

L'inhumation a eu lieu au cimetière ancien de Neuilly-sur-Seine, dans l'intimité.

10, avenue des Gobelins,
75005 Paris.

– M^{me} Nicole SÉROR,
son épouse,
Olivier, Karine, Patrick
et Raphaële SÉROR,
ses enfants,
Monique Arnon,
sa sœur,

Alexander et Andrew,
ses neveux,

La famille Barkatz,
Toute sa famille,
Ainsi que ses amis,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Yves SÉROR,
chirurgien-dentiste
à Saint-Maur-des-Fossés,

survenu dans sa soixante-troisième année, le 28 octobre 2000, à Quito (Equateur).

Les obsèques auront lieu le vendredi 3 novembre, à 11 heures, au cimetière de La Pie, 49, boulevard du Général-Giraud, à Saint-Maur (Val-de-Marne).

Anniversaires de décès

– Pour le quinzième anniversaire du rappel à Dieu, le 3 novembre 1985, de

Pierre DUC,

une pieuse pensée est demandée à tous ceux qui sont restés fidèles à son souvenir.

Souvenir

– Le 3 novembre 1999,

Denise DUCAS LAZARUS

nous quittait.

Sa famille,
Ses amis
pensent à elle.

Colloques

– La revue *Passages* et l'Association des amis de *Passages*-ADAPes organisent, le 9 novembre 2000, à l'École normale supérieure, un colloque intitulé « **Freud et le génie européen** ».

Intervenants : Dominique Lecourt, Fernando Arrabal, Antoinette Fouque, Geneviève Fraisse, Julia Kristeva, Elisabeth Roudinesco, Claude Dumezh, Jean Clair, Blandine Kriegel, Nicole-Maya Malet, Charles Melman, Hervé Le Bras, Antoine Culioli, Stéphane Hessel et Emile Malet.

Inscriptions obligatoires.
Tél. : 01-45-86-30-02
Fax : 01-44-23-98-24
e-mail : passages@club-internet.fr

Conférences

– Médias et représentations du monde

Au Centre Pompidou – BPI – petite salle
Conférences sur les médias, 20 h 30

Lundi 6 novembre : François Jost,
La mise en scène des Français.

Lundi 13 novembre : Sylvie Lindeperg,
Origine et devenir d'une archive :
la représentation des camps nazis.

Lundi 27 novembre : J. Arquembourg,
L'évolution du direct.

Colloque sur les médias
les 30 novembre, 1^{er} et 2 décembre.

Entrée libre. Programme détaillé
au 01-44-78-44-49

Soutenances de thèse

– Jean-Baptiste Caillau soutiendra sa thèse, intitulée « **Contribution à l'étude du contrôle en temps minimal des transferts orbitaux** » le vendredi 3 novembre 2000, à l'Enseigt, en vue de l'obtention du titre de docteur de l'Institut national polytechnique de Toulouse, en présence de J.-F. Bonnans, directeur de recherche à l'Inria, de J.-M. Coron, professeur à l'université de Paris-Sud, de H. Maurer, professeur à l'université de Münster, rapporteurs, de R. Epenoy, ingénieur au CNES, de J. Gergaud, maître de conférences à l'INPT, de P. Legendre, chef de département au CNES, de J.-P. Raymond, professeur à l'université Paul-Sabatier, examinateurs, et de J. Noailles, professeur à l'INPT, directeur de thèse.

CARNET DU MONDE

Fax : 01-42-17-21-36

Téléphone :

01-42-17-39-80

01-42-17-38-42

01-42-17-29-96

e-mail : carnet@mondepub.fr.

Le Monde ECONOMIE

Professeurs d'économie, documentalistes ...

...Faites travailler vos élèves
sur le supplément ECONOMIE du Monde :
un support de cours concret
en prise directe sur l'actualité.

Conditions exceptionnelles pour vos classes !

Pour tout renseignement :

grondard@lemonde.fr

Tél. : 01.42.17.37.64 - Fax. : 01.42.17.21.70

Le Monde DOSSIERS DOCUMENTS

LES CLÉS DE L'INFO

Au sommaire
du numéro
de novembre

Le nouveau débat fiscal

A l'approche des échéances législatives et présidentielle, que reste-t-il comme ligne de fracture entre la gauche et la droite sur le dossier symbolique des impôts ?

Corse : Le temps du dialogue

Vingt-cinq ans après les révoltes d'Aleria, Paris a décidé, fin 1999, d'engager pour la première fois avec les élus corses « un dialogue » au grand jour.

Plus : LES CLÉS DE L'INFO
4 pages pour décoder l'actualité

Chez votre
marchand
de journaux

12F-183 €

SPORTS Le championnat de France de football, dont la 14^e journée débute vendredi 3 novembre par la rencontre Monaco-Lyon, présente actuellement un visage inhabituel,

avec la présence aux avant-postes des clubs possédant les budgets les plus faibles et aussi avec les difficultés rencontrées par les « grosses écuries ». ● LILLE OCCUPE ainsi la

deuxième place du classement, à deux points du Paris-Saint-Germain et devant Sedan, Bastia, Guingamp et Troyes. Seul Bordeaux parvient à s'immiscer parmi ces « petits ». Cette

situation est due probablement à un affaiblissement du niveau du championnat de France, mais aussi à la stabilité dont font preuve ces clubs. ● ARRIVÉ DE D2 avec un effectif qua-

si inchangé et une équipe sans dette, le LOSC – dont le budget est quatre fois moindre que celui du PSG – incarne ce retour à une conception plus simple du football.

La réussite du LOSC s'appuie sur la simplicité et la solidarité

Lille, Sedan, Bastia, Guingamp et Troyes, qui disposent avec Auxerre des plus petits budgets du championnat de France de football, y jouent pourtant les premiers rôles. Le club nordiste, dauphin du Paris-Saint-Germain, incarne la réussite actuelle des « petits » clubs

LILLE

de notre envoyé spécial

Alors que la Commission européenne s'apprête à chambouler le système des transferts ayant cours dans le football professionnel (Le Monde daté 31 octobre), le championnat de France de première division offre un paysage de circonstance. Après treize journées, cinq clubs ayant peu – voire très peu – recruté lors de la dernière période autorisée de transferts se retrouvent en effet parmi les sept premiers du classement. Lille, 2^e derrière le leader, le Paris-Saint-Germain, Sedan (3^e), Bastia (4^e), Guingamp (5^e) et Troyes (7^e) évoluent cette année avec des équipes qui ressemblent étrangement à celles qu'ils alignaient la saison passée. Faut-il y voir le fruit d'une politique concertée ? Non. Ces cinq clubs sont parmi les moins fortunés du championnat. C'est d'abord parce qu'ils n'ont pas les moyens d'agir autrement qu'ils ont fait de la stabilité de leurs effectifs un « mal nécessaire ».

L'aventure idyllique que vit le Lille Olympique Sporting Club (LOSC) à tout de cas d'école. Pour son retour en division 1, après trois années passées à l'échelon inférieur, le club nordiste n'est qu'à deux points du PSG. Un écart infime quand on sait que l'équipe de la capitale a investi 454 millions de francs dans son recrutement (dont 218 millions pour le seul Nicolas Anelka) alors que le LOSC a dû se contenter de 37 millions, soit treize fois moins.

Fort de cette somme, le club a enrôlé six joueurs « de base », dont deux venaient de D2, mais

aucune star. « Nous avons opté pour une évolution en douceur de l'effectif. Notre succès tient à cela. On constate aujourd'hui que toutes les équipes qui ont beaucoup recruté connaissent des difficultés. C'est le cas de Strasbourg, de Saint-Etienne, de Lens, de Marseille et de Toulouse, qui évoluait en D2 avec nous la saison passée », observe Pierre Dréossi, le directeur général du LOSC.

« EN MOUILLANT LE MAILLOT »

Si elle peut sembler insolente, la réussite lilloise n'a rien d'irrationnel. Depuis que l'effectif professionnel a été repris en main par l'entraîneur franco-bosniaque Vahid Halilhodzic, en octobre 1998, une dynamique de groupe que rien ne semble pouvoir freiner anime le LOSC. Une avalanche de blessures, certaines graves, aurait pu, en début de saison, stopper net l'irrésistible avancée. « Il n'en a rien été », note Pierre Dréossi. Les équipes qui viennent de D2 en savent long sur la notion de solidarité. C'est avant tout en mouillant le maillot que les gars ont obtenu ces résultats. »

La dynamique nordiste est aujourd'hui incarnée par deux joueurs. Le premier est le capitaine, Djezon Boutoille. En 1997, lorsque le LOSC a été rétrogradé, ce natif de Calais a refusé les offres de plusieurs équipes de D1 qui souhaitaient le récupérer. Depuis, les travées du stade Grimonprez-Jooris vouent une reconnaissance éternelle à cet attaquant au tempérament généreux, fier de sa fidélité au Nord et de son anticorporatisme qui fait de lui l'un des rares, sinon le seul, footbal-



PHILIPPE HUGUEN/AFP

Lille n'avait pas souvent fréquenté le haut du classement depuis les années 50. Mais, cette saison, la nouvelle génération des Dogues a souvent l'occasion de laisser éclater sa joie.

leur professionnel à ne pas posséder de téléphone portable. Djezon Boutoille n'est qu'à moitié étonné des résultats enregistrés par son équipe : « La saison dernière, la D1 – que nous regardions à la télévision – ne nous semblait pas si éloignée que cela de la D2. Le fait d'avoir gardé le même groupe et de l'avoir étoffé de joueurs qui sont tout sauf des mercenaires nous a permis de continuer sur notre lancée », explique-t-il.

L'autre symbole du renouveau

lillois est l'arrière central Pascal Cygan. Lui aussi formé au club, ce solide gaillard au crâne rasé (1,92 m, 87 kg) est la révélation de la saison. La première place que le LOSC occupe au classement des meilleures défenses – avec seulement 9 buts encaissés – doit beaucoup à l'association qu'il forme, dans l'axe, avec Johnny Ecker. L'ascension de Pascal Cygan n'est pas passée inaperçue : de mémoire de ch'timi, jamais on n'avait vu autant de recruteurs de

clubs étrangers au stade Grimonprez-Jooris. S'il souhaite pouvoir conserver son défenseur, mais aussi les jeunes pousses de son centre de formation, finaliste de la dernière Coupe Gambardella, le LOSC sait qu'il devra, au plus vite, « passer un cap ». Autrement dit augmenter son budget (120 millions de francs actuellement) et proposer des salaires supérieurs à ceux en vigueur (au maximum 200 000 francs mensuels). La promesse d'un Grimonprez-Jooris

agrandi, voire d'un nouveau stade, est l'assurance de recettes nouvelles, mais l'édifice ne verra pas le jour avant juin 2003.

« Dès que les décrets d'application de la loi sur le sport le permettront, le club se transformera en société anonyme sportive professionnelle (SASP), dont 25 % des actions seront réservées aux entreprises régionales », confie Pierre Dréossi. Les propriétaires du LOSC, les investisseurs Luc Dayan et Francis Graille, n'ont pas l'intention de le vendre dans un proche avenir, mais le rapprochement avec de grands groupes locaux, du type Auchan, Décathlon ou Les Trois Suisses, est très clairement souhaité.

RIVALITÉ RÉGIONALE

Le succès aidant, Lille n'accepte plus de subir la concurrence de son voisin et rival, le RC Lens. Dans une région sinistrée économiquement, le club de l'Artois a réussi à devenir l'un des ténors du championnat de France. Profitant de la descente du LOSC en D2, Lens a poussé l'audace jusqu'à trouver des sponsors dans l'agglomération lilloise, et a même signé un partenariat sportif avec le club de Wasquehal (D2), situé à moins de 10 kilomètres de la capitale des Flandres. « Il est temps de rattraper le temps perdu », indique Pierre Dréossi. Le but n'est pas de déshabiller Lens pour habiller Lille. Les deux clubs sont très différents et il y a de la place pour les deux, mais le LOSC est redevenu un club cohérent, qui mérite qu'on s'y intéresse. »

Frédéric Potet

Le coût du point en championnat de France

Clubs	Classement actuel	Nombre de points	Budget (en MF)	Coût du point (en MF)
TROYES	7 ^e	20	90	4,5
GUINGAMP	5 ^e	21	100	4,7
LILLE	2 ^e	22	120	5,4
SEDAN	3 ^e	22	130	5,9
BASTIA	4 ^e	21	135	6,4
METZ	10 ^e	18	140	7,7
AUXERRE	14 ^e	15	130	8,6
BORDEAUX	6 ^e	20	260	13
LENS	11 ^e	17	230	13,5
NANTES	9 ^e	18	250	13,8
ST-ÉTIENNE	16 ^e	14	210	15
RENNES	13 ^e	15	250	16,6
STRASBOURG	17 ^e	11	200	18,1
MARSEILLE	14 ^e	15	280	18,6
MONACO	8 ^e	19	375	19,7
PARIS SG	1 ^{er}	24	500	20,8
LYON*	12 ^e	16	400	25
TOULOUSE*	18 ^e	6	250	41,6

* Lyon et Toulouse comptent un match de retard

Le rapport entre les sommes investies et le nombre de points marqués varie de un (4,5 millions par point pour Troyes) à neuf (41,6 millions pour Toulouse).

Un accord sur les transferts de joueurs pourrait être conclu rapidement entre Bruxelles et les instances du football

LA COMMISSION européenne a bien reçu, mardi 31 octobre, les propositions que la Fédération internationale de football (FIFA) et l'Union européenne de football (UEFA) devaient lui remettre dans le cadre de la procédure visant à modifier le système des transferts des joueurs professionnels (Le Monde du 31 octobre). Toute la question est désormais de savoir combien de temps sera nécessaire aux différentes parties pour s'entendre sur une nouvelle réglementation. Mais les choses pourraient aller plus vite qu'on le croit.

Le 23 octobre, un syndicat belge a en effet adressé à la Commission européenne une « mise en demeure » sur la base de l'article 232 du traité de Rome. Organisation de tendance socialiste, le Syndicat des employés techniciens et cadres (Setca), affilié à la Fédération générale des travailleurs de Belgique (FGTB), a été le premier, dès 1997, à déposer une plainte à Bruxelles pour dénoncer le système des transferts ayant cours dans le football professionnel. D'autres affaires sont arrivées ensuite sur le bureau du commissaire chargé de la concurrence, Karel Van Miert. Le 14 décembre 1998, celui-ci adressait une « communication des griefs » à la FIFA pour non-respect des principes de

libre concurrence et de libre circulation des travailleurs.

Las d'attendre une réponse de la part des services de Mario Monti, le successeur de Karel Van Miert, le Setca a donc envoyé cette « mise en demeure » qui s'apparente à un nouvel ultimatum pour le monde du football. Si, dans les deux mois qui viennent, c'est-à-dire d'ici au 23 décembre, la Commission n'a pas pris de décision sur la plainte déposée par le Setca, celui-ci introduira un « recours en carence » auprès de la Cour de justice des communautés européennes, sise à Luxembourg. C'est cette juridiction qui, en décembre 1995, avait prononcé l'arrêt Bosman.

C'est également ce même tribunal qui, le 21 novembre, entendra Tibor Balog, un footballeur hongrois menant croisade contre l'irrégularité du système des transferts (Le Monde du 31 octobre). Plutôt que de voir l'avenir du football dépendre d'une ou plusieurs décisions de justice, la FIFA et l'UEFA n'ont donc pas d'autre choix que de s'entendre, au plus vite, avec la Commission européenne.

F. P.

DÉPÊCHES

■ FOOTBALL : Sochaux, leader du championnat de France de D2, a été éliminé par Nancy (1-0) dès le tour préliminaire de la Coupe de la Ligue, mercredi 1^{er} novembre. Trois clubs de National ont battu des équipes de D2 : le Red Star a dominé Lorient (5-2), Amiens a écarté Le Mans (4-2 après prolongation) et Valence a éliminé Beauvais (2-0). Les clubs de D1 feront leur entrée dans la compétition à l'occasion des seizièmes de finale, les 5, 6 et 7 janvier 2001.

■ Eric Cantona a rencontré Robert Louis-Dreyfus, le président de l'Olympique de Marseille, lundi 30 octobre, afin d'évoquer une possible arrivée de l'ancien joueur à l'OM en tant que manager sportif, affirmait Le Parisien dans son édition du mercredi 1^{er} novembre. Yves Marchand, président délégué du club phocéen, a estimé mercredi qu'il ne s'agissait que d'une « supposition » et qu'aucun contact n'avait été noué avec Eric Cantona. Il semble cependant que des bouleversements doivent intervenir dans les jours prochains au sein de l'état-major du club. Eric Di Meco, l'actuel manager, dont les relations avec Yves Marchand se sont détériorées ces dernières semaines, en ferait les frais.

■ LOTO : résultats des tirages n° 88 effectués mercredi 1^{er} novembre. Premier tirage : 17, 24, 26, 32, 47, 48 ; numéro complémentaire : 37. Pas de gagnant pour 6 numéros. Rapports pour 5 numéros et complémentaire : 568 665 F (86 692 €) ; 5 numéros : 6 795 F (1 036 €) ; 4 numéros et complémentaire : 308 F (47 €) ; 4 numéros : 154 F (23,50 €) ; 3 numéros et complémentaire : 32 F (4,90 €) ; 3 numéros : 16 F (2,45 €). Second tirage : 5, 10, 15, 16, 23, 30 ; numéro complémentaire : 48. Rapports pour 6 numéros : 11 962 045 F (1 823 602 €) ; 5 numéros et complémentaire : 72 665 F (11 078 €) ; 5 numéros : 3 915 F (597 €) ; 4 numéros et complémentaire : 206 F (31,40 €) ; 4 numéros : 103 F (15,70 €) ; 3 numéros et complémentaire : 24 F (3,65 €) ; 3 numéros : 12 F (1,80 €).

Les difficultés d'Agen illustrent la fragilité économique des clubs de rugby français

ALORS QUE LE RUGBY français a entamé, mercredi 1^{er} novembre à Villeneuve-d'Ascq (Nord), sa saison internationale par la victoire de son équipe A contre le Japon (40-23), l'un de ses clubs les plus prestigieux, le Sporting-Union Agen (SUA), huit fois champion de France, se débat pour éviter la relégation en division 2. Convoqués à Paris, au siège de la Ligue de rugby, vendredi 3 novembre, les dirigeants du club de Lot-et-Garonne doivent présenter au conseil supérieur de la direction nationale d'aide, de contrôle et de gestion des clubs (DNACG) leur plan de retour à l'équilibre et des explications quant « aux anomalies » figurant dans les bilans comptables de la SAOS et de l'association.

C'est que, depuis le 11 octobre 2000, rien ne va plus dans l'ancien fief d'Albert Ferrasse, ex-président de la Fédération française de rugby (FFR). Un déficit de 9,7 millions de francs plombe les comptes du SUA, à tel point que, le 20 octobre, les industriels Claude et Christian Marty

ont quitté le navire après avoir injecté 6 millions de francs dans le capital. Pourtant, sur le terrain, l'équipe d'Abdel Benazzi ne démerite pas : invincibles en Bouclier européen (la « petite » Coupe d'Europe), les Bleu et Blanc enthousiasment le public du stade Armandie. Mais voilà : en recrutant à l'intersaison des joueurs comme Christophe Lamaison ou Aubin Hueber et en prolongeant le contrat d'Abdelatif Benazzi, les dirigeants agenis ont peut-être surestimé leurs moyens. Le rendez-vous de vendredi devrait permettre de le déterminer.

Agen en division 2 ? La menace a été prise au sérieux. Supporteurs, collectivités locales et territoriales, tout le ban et l'arrière-ban du rugby agenis se sont mobilisés afin de sauver le club qui – depuis près de 90 ans et même si son dernier titre remonte à 1988 – contribue avec les célèbres pruneaux à la renommée de la ville. « Le SUA ne doit pas mourir ! Sauvez le club ! » : la banderole déployée il y a deux semaines dans

les tribunes du stade Armandie semble avoir fait son effet.

Pour sortir le SUA d'une situation qui l'expose au sort réservé l'été dernier au Racing Club toulonnais (rétrogradé en division 2 pour un déficit estimé à 4,5 millions de francs), la mairie vient de racheter le stade pour 2,8 millions de francs. Elle a également décidé de débiter 1 million de francs supplémentaire, destiné à l'école de rugby, à l'achat de places et à la mise à disposition des joueurs pour des projets pédagogiques. Par ailleurs, le conseil général devait se prononcer jeudi sur une aide de 2 millions de francs. Enfin, les joueurs ont accepté de réduire leurs salaires pour arriver à une diminution de 1 million de francs de la masse salariale du club. Ces apports sont complétés par les versements de nombreux supporters anonymes.

Tout n'est pas encore complètement bouclé, mais il semble que, pour cette fois, le SUA ait réussi à sortir du rouge, à l'instar de Brive,

confronté à la même crise voilà deux mois et sauvé in extremis par l'intervention de l'industriel Jean-Claude Penauille, qui a comblé un trou de 8 millions de francs.

Cet avertissement illustre la situation économique précaire dans laquelle évolue le rugby professionnel français. D'autres clubs d'élite, comme Auch, Périgueux ou Narbonne, vivent également des exercices difficiles. Le 15 septembre, la Ligue a ainsi refusé d'homologuer 18 licences de joueurs jusqu'à ce que ces trois clubs justifient des recettes supplémentaires.

PLUS DE 800 CONTRATS

Avec près de 800 contrats professionnels, le rugby est désormais contraint de porter la plus grande attention à ses comptes. Les droits télévisés, les coupes d'Europe, les abonnés, la billetterie ou les partenariats avec France Télécom et la Société générale génèrent environ 700 millions de francs de recettes. Afin de prévenir les dérives, la

DNACG impose un plafond de masse salariale : celle-ci ne doit pas dépasser 55 % du budget de chaque club. Entre les 55 millions de francs de Toulouse, le club le plus riche, et les 14 millions difficilement rassemblés par Auch, les sommes affichées par les 21 équipes de l'élite oscillent autour de 24 millions de francs.

« Il y a trois ans, la moyenne se situait à 10 millions de francs », affirme Jean-Louis Dagorne, administrateur de la Ligue de rugby. Parallèlement, le niveau des salaires croît d'environ 20 % chaque année. Avec un budget d'environ 33 millions de francs annoncé pour la saison 2000-2001, Agen disposait avec Montferrand de la troisième plus grosse enveloppe de l'élite.

En ramenant celle-ci à 16 clubs, comme cela doit se faire pour la saison suivante, le rugby endiguera-t-il la dérive qui le guette ? L'alerte agénaise l'invite à faire preuve de la plus grande prudence.

Yves Bordenave

La Russie paie difficilement sa part de la station spatiale internationale

Le premier équipage s'y installe pour quatre mois

APRÈS 48 heures passées en orbite, l'Américain William Shepherd et les deux Russes Youri Guidzenko et Sergueï Krikalev devaient pénétrer, jeudi 2 novembre en fin de matinée, dans la station spatiale internationale (ISS). Ce moment historique, puisque les trois hommes forment le premier équipage permanent de l'ISS (Le Monde du 1^{er} novembre), est un peu assombri par quelques interrogations sur l'avenir de la station.

Ainsi, Valeri Rioumine, responsable de la société Energuia qui fabrique les modules russes de l'ISS et les vaisseaux Progress et Soyouz qui la desservent, a profité du départ des trois hommes pour rappeler ses problèmes financiers. « Si les députés ne votent pas une augmentation du budget consacré au secteur spatial, nous ne pourrions plus continuer à participer au projet dès avril prochain », a-t-il déclaré. La participation de Moscou à l'ISS exige un budget annuel de 4 milliards de dollars, dont 3,5 milliards sont financés par le revenu de projets commerciaux, essentiellement russo-américains. Les responsables du spatial russe

s'efforcent d'étendre cet apport extérieur. Des négociations sont en cours avec Paris pour un séjour de l'astronaute Claudie André-Deshays à bord de l'ISS en octobre 2001.

Mais la commercialisation des services en orbite s'avère difficile. Le candidat George W. Bush n'y a peut-être pas pensé quand il a annoncé – dans une interview au journal *Space.com* – son intention de transférer la gestion de l'ISS à une entité non gouvernementale. Pour sa part, André Lebeau, ancien président du CNES, est formel. La principale justification de l'ISS est politico-économique : consolider les relations avec la Russie et, pour les industries concernées, « engranger des contrats financés par de l'argent public », rappelle-t-il dans une tribune publiée par la revue *La Recherche* de novembre. Scientifiquement parlant, ajoute-t-il, ce programme représentant « environ trois cents fois le coût du synchrotron Soleil » est « inutile pour ce qui est essentiel, utilisable pour ce qui est accessoire ».

J.-P. D. et H. M.

La Toile tente de se parfumer pour doper le commerce électronique

France Télécom expérimente la diffusion d'odeurs via Internet

Intégrant le monde des senteurs à celui de l'image et du son, Internet pourrait solliciter aussi l'odorat de ses utilisateurs. Des essais, ef-

fectués en France et en Californie, visent à étendre au monde virtuel la diffusion d'arômes, qui semble favoriser la consommation dans les

lieux de vente traditionnels. Mais les procédés et le financement de ces technologies ne sont pas encore tout à fait au point.

ORANGE ? Mandarine ? « *Pamplemousse !* », s'exclame Sylvie Courcelle-Labrousse, ingénier à France Télécom R&D, qui aimerait bien faire de cet agrume la future signature olfactive de l'opérateur téléphonique. De fait, une odeur fruitée émane des curieuses enceintes encadrant l'écran d'ordinateur où elle vient de cliquer sur une page intitulée « France Télécom parfume le Web ».

Ce site, encore expérimental, est consultable dans l'appartement interactif qui sert de laboratoire d'étude des « interactions humaines » à France Télécom sur son centre de recherches de Rennes. Il invite d'abord à visiter une galerie marchande où sont vendus des vêtements d'enfants qui fleurissent bon l'herbe coupée ou la cannelle. C'est ensuite un parfumeur parisien qui décline sur des papiers de soie virtuels la rose, le cédrat et la violette, qui composent son « Air de Paris ». « On est un peu simplificateur », reconnaît Sylvie Courcelle-Labrousse, rappelant qu'un parfum peut comprendre jusqu'à 200 composants. La balade se poursuit

aux Jardineries Etienne, où l'on peut acheter en ligne, après avoir humé leurs parfums, arbres fruitiers et plantes d'agrément. Séduisante, la rose « heure du thé » a décliné des relents trop marqués de banane Tagada.

Dans le salon de l'appartement du futur, on se met ensuite autour du cou une sorte de baladeur, le Sniffman, pour regarder sur écran plat les programmes d'Olfi, la « chaîne interactive odorante ». On peut jouer avec Fragman, qui dans son labyrinthe dévore des fraises parfumées, avant d'être interrompu par la publicité pour la ligne de soins Mentha qui, comme son nom l'indique, sent la menthe « givrée ». La météo aussi peut être lue d'une inspiration : s'il fait beau, la fleur séchée viendra chatouiller vos narines, mais si la pluie s'annonce, ce sera l'herbe coupée. On peut aussi envoyer un courrier électronique parfumé à la rose à sa maman pour sa fête, ou s'annoncer à un interlocuteur en diffusant chez lui sa propre odeur.

Les fragrances diffusées par les deux prototypes testés par France

Télécom sont encore très stéréotypées. Les enceintes fixes proposées par le diffuseur Olfacom, volumineuses, n'offrent qu'une douzaine de parfums différents, tout comme le Sniffman de la société allemande Ruetz Technologie qui – problème de mise au point – émet encore à l'arrêt un léger relent. « Mais il a la capacité de contenir 64 odeurs différentes, et pourra en diffuser jusqu'à 200 d'ici un an », promet Bernd Gnewikow, de Ruetz Traffic Systems.

Les créateurs de site ou de jeux vidéo pourraient concevoir avec des parfumeurs des « puces » odorantes

Alors qu'Olfacom utilise de petits ventilateurs pour diffuser ses parfums, le Sniffman, commandé par radio, vaporise de microscopiques gouttelettes de solution parfumée. Le coût du Sniffman est estimé à une centaine d'euros (700 francs), celui de sa recharge, une palette « microencapsulée », utilisable 2 000 fois, pouvant être de 0,25 euro (1,50 franc). Les deux dispositifs sont pilotés par un algorithme qui a fait l'objet d'une demande de brevet de France Télécom.

L'intérêt pour l'opérateur est de tenter d'ajouter un sens à ceux déjà sollicités par Internet. La vue et l'ouïe l'étaient dès l'origine, puis est arrivé le toucher, par l'intermédiaire de souris tactiles, qui vibrent ou résistent lorsqu'on déplace le curseur sur des pages programmées à cet effet. L'idée d'adopter l'odorat à la panoplie audiovisuelle n'est pas nouvelle. En 1981, le cinéaste John Waters s'y était frotté en proposant aux spectateurs de son film *Polyester* de gratter une carte de dix odeurs au cours de la projection. Rose, pizza, intérieur de voiture neuve et effluves plus scatologiques étaient au programme de cette œuvre aussi expérimentale que sans lendemain.

Deux créateurs de start-up californiens ont relancé la course à l'odorama en créant, début 1999, la société Digiscents, prétendant être en mesure de diffuser via Internet une infinité de senteurs. En dépit d'une couverture médiatique im-

portante et de levées de fonds proportionnelles, Digiscents repousse de mois en mois le lancement de ses produits. Son ambition – créer l'équivalent olfactif du pianocktail imaginé par Boris Vian dans *L'Ecume des jours*, dont le clavier crée une infinie variété de boissons – est peut-être excessive.

Le principe consiste à disposer chez l'internaute un boîtier, l'Is-mell, branché à l'ordinateur par un port USB, et capable de diffuser jusqu'à 200 senteurs individuelles, ou une composition de certaines de ces odeurs. Le tout étant mis en action à l'aide d'algorithmes appropriés, envoyés par l'intermédiaire de la Toile. Depuis des décennies, les parfumeurs rêvent de disposer d'un tel orgue à parfum, pour improviser des fragrances sur l'air du temps. Sans succès jusqu'ici. Notamment parce que les parfums sont composés de liquides, de solides, de poudres et d'huiles essentielles, dont l'alchimie est fort complexe. L'harmonie des mélanges tient avant tout à l'expérience des « nez », ces spécialistes dont le savoir ne peut être mis en équation d'un tour de main.

L'approche suivie par France Télécom R&D est plus modeste, mais peut-être plus réaliste : les parfums diffusés chez l'internaute auront été créés en amont, et non synthétisés chez lui. A charge pour les créateurs de site ou de jeux vidéo de s'entendre avec les parfumeurs pour concevoir des « puces » odorantes spécialisées – huile et caoutchouc brûlé pour les courses de voiture par exemple. On peut aussi imaginer que les annonceurs publicitaires proposent, incluses dans des magazines, des recharges gratuites vantant les mérites de leurs produits. « Le business model n'est pas encore totalement défini », assure-t-on chez France Télécom, dont la direction de l'innovation et la branche entreprise planchent aussi sur le sujet.

Car il s'agit avant tout de marketing. En 1995, une étude a montré que la diffusion d'une odeur dans un casino entraînait une augmentation de 45 % des sommes mises, assure France Télécom, qui a flairé là « le must du e-commerce ». L'opérateur cite à l'appui d'autres travaux montrant que des boutiques parfumées voient leur fréquentation et le temps de séjour augmenter de 16 %, ce qui occasionnerait une hausse des ventes de 6 à 20 %. Des chiffres prometteurs, mais qui restent à vérifier dans l'univers virtuel.

H. M.

NOUVELLE FORMULE. NUMÉRO DE NOVEMBRE, À DÉCOUVRIR CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX.

NOVEMBRE 2000

N° 551

CAHIERS CINEMA

CAHIERS
DU
CINEMA

www.cahiersducinema.com

PROCÈS BARBIE

La télévision dans l'histoire

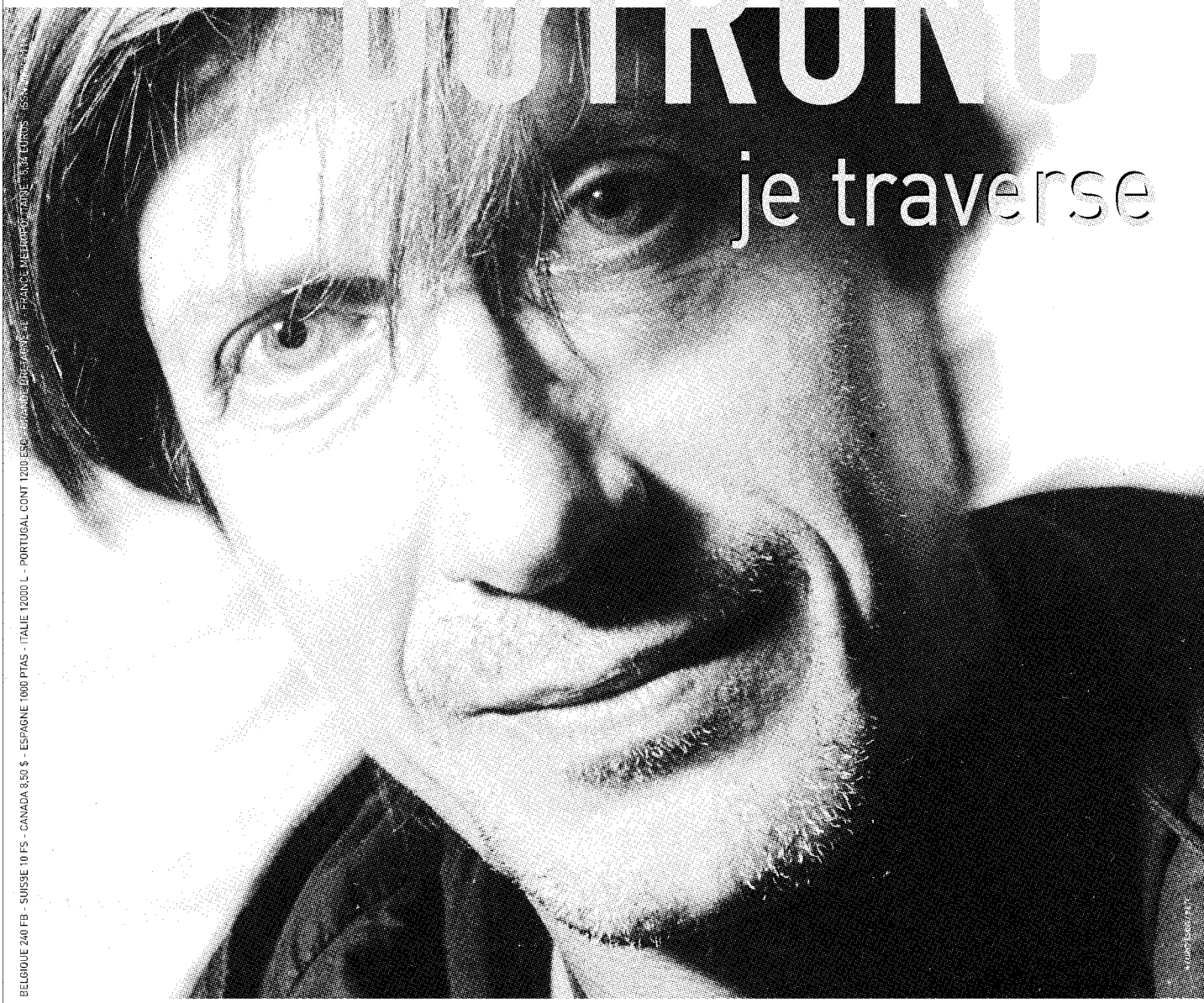
JÉRUSALEM

Un cinéaste palestinien témoigne



INGMAR BERGMAN raconte « Infidèle » de Liv Ullmann

DUTRONC
je traverse



M 1293 - 551 - 35,00 F



JACK ARNOLD la peur sans reproches

TROIS QUESTIONS À...

ANDRÉ HOLLEY

1 En tant que directeur du Centre européen des sciences du goût de Dijon et spécialiste de l'odorat, que pensez-vous de l'idée de diffuser des odeurs via Internet ?

Réaliser et diffuser un mélange olfactif agréable ne pose pas de problème en soi. Mais, d'une manière générale, on note une réticence des individus à se voir imposer un environnement olfactif. Notamment si l'on prétend reproduire un arôme ou une senteur naturels, car le système olfactif, très attentif aux petites variations, pourra détecter la moindre touche artificielle, et susciter un phénomène de rejet. Certains peuvent être gênés par une légère modification, car, dans le domaine des arômes et des aliments, ce qui est nouveau est perçu comme potentiellement dangereux : c'est une procédure de défense contre l'intoxication profondément ancrée chez l'être humain.

2 La diffusion d'odeurs pourrait donc être contre-productive ?

L'appréciation dépend souvent de l'expérience individuelle, et une odeur pourra être associée inconsciemment à un souvenir antérieur, positif ou non. Selon les heures de la journée, certaines odeurs seront plus ou moins incongrues. C'est le cas des arômes de pâtisseries, qui passeront diffé-

remment selon l'état alimentaire du consommateur. Il faut aussi compter avec la grande variabilité des individus. Si bien qu'on ne peut pas attendre des effets globaux, précisément reproductibles.

3 Certains espèrent pourtant pouvoir modifier le comportement des internautes...

Sur cette question de l'influence, on est loin d'avoir tout défriché. Les études conduites par des laboratoires indépendants sont rares, et les résultats ne sont pas forcément publiés. Je ferai cependant le pari qu'il existe bien une influence discrète, inconsciente, de certaines odeurs. Dans mon ancien laboratoire, à Lyon, nous avions testé l'appréciation portée sur des visages féminins selon qu'ils étaient accompagnés ou non d'un parfum. L'effet variait si l'on demandait de noter ces visages en termes d'intelligence, de sociabilité ou de dominance, mais il existait même si le sujet n'avait pas conscience de la présence d'un parfum. Un confrère hollandais a fait le même constat en demandant à des sujets d'associer des parfums à différentes pièces d'un appartement qu'ils venaient de visiter. Ils choisissaient de préférence les parfums qui avaient été diffusés à leur insu dans les pièces en question. Mais l'internaute, lui, sera conscient de la diffusion des odeurs.

Propos recueillis par Hervé Morin

La maison en bois investit la cité

Soucieuse d'écologie, une clientèle aisée trouve dans les qualités de ce matériau noble et chaleureux une compensation au stress du travail et du milieu urbain

DE PRIME abord, la maison de Marc Lafagne ne se distingue en rien de celles qui l'environnent. Dans cette rue d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), une proche banlieue du sud-est de Paris, des façades aux crépis sans charme sont alignées dans une lassante monotonie. Pourtant, une fois franchi un banal portail, c'est une superbe maison en bois que découvre le visiteur ébahi. Architecte, Marc Lafagne l'a construite en 1994 pour son beau-père haut fonctionnaire, avant de finalement l'habiter. Cent vingt mètres carrés de red cedar, un arbre haut de gamme qui pousse dans le Nord-Ouest américain, percés de larges baies vitrées donnent sur une petite cour, au beau milieu d'un environnement sans grand intérêt esthétique.

« C'est souvent dans les dents creuses du tissu urbain que nous construisons nos maisons en bois », remarque Bruno Fuchs, un autre architecte qui, en huit ans, a déjà à son actif une quarantaine de réalisations en région parisienne. Le plus souvent planqué dans les banlieues, l'habitat en bois, en ville, sort discrètement de la confidentialité. Autrefois confiné dans le folklore montagnard du chalet où le luxe des villas très chic du golfe de Sperone (Corse-du-Sud), le bois semble devoir trouver sa place autrement que comme élément de décoration. Alors qu'en 1997 il n'entraînait que pour 3 % dans le marché des matériaux de construction, sa part est désormais de 5 %.

C'est encore bien peu. Aux

Etats-Unis et au Canada, 90 % des maisons individuelles ont une ossature bois, 95 % dans les pays scandinaves. Mais, si l'on en croit une récente étude menée auprès des constructeurs, la demande potentielle serait en France de 25 %. Un chiffre qui ne semble pas surestimé lorsqu'un sondage Ipsos de 1997 révèle que le bois est le matériau préféré de 57 % des Français, le verre recueillant 17 % des suffrages, la pierre 16 % et le béton 3 %.

VERTUS NATURELLES

Vivant lui-même dans le bois, Marc Lafagne ne s'en étonne pas. Comme d'autres propriétaires qui ont fait le même choix, il lui trouve des qualités supérieures à toutes les maçonneries : « Le bois est chaleureux, doux et vivant. En outre, les maisons construites dans ce matériau sont saines, très peu humides et possèdent une acoustique vraiment sympathique. Le bois absorbe le bruit. » Incontestablement, ces vertus naturelles constituent l'élément déterminant d'un choix qui n'est encore pas si courant. C'est, comme le dit Isabel Jacquinet, diplômée de l'Ecole spéciale d'architecture du boulevard Raspail, à Paris, dix ans de métier, familière de la structure bois depuis sept ans, « l'aspect écologique qui est souvent mis en avant par les clients ». Ils n'ont pas tort. Rédacteur en chef de *Maison & Bois international*, un magazine mensuel qui tire à 50 000 exemplaires, Christophe Faure remarque justement que



ARCHITECTE : BRUNO FUCHS/TOTEM

Maison de 160 m² à Villeparisis (Seine-et-Marne). Façade en proue de navire. Red cedar non raboté et mur en brique.

« pour fabriquer une structure métallique, il faudra rejeter du CO₂ dans l'atmosphère, alors que le bois prélevé peut être replanté et, lui, le CO₂, il l'absorbe ».

Pourtant le respect de l'environnement n'est pas la seule motivation des propriétaires qui préfèrent

la planche à la pierre. D'autant plus que les bois de construction les plus courants (sapin, épicéa, etc.) subissent, comme le note Marc Lafagne, « des traitements pas très écologiques », à base de sel de cuivre ou d'arsenic, afin d'acquiescer les nécessaires qualités de résis-

tance. « Notre clientèle est d'abord composée de gens exigeants, cultivés, qui veulent une maison singulière. Une maison qui sera la leur et qui ne ressemblera à aucune autre », affirme Bruno Fuchs.

Le bois est onéreux : par rapport à une maison de maçon, le surcoût est d'environ 25 %. Un dépassement que compense cependant, selon les professionnels, le gain de surface lié aux qualités spécifiques du matériau (moins épaisses que la pierre, les planches permettent une meilleure occupation du terrain, 10 à 15 % de surface supplémentaire) ainsi qu'une isolation thermique qui permet, au long cours, des économies de chauffage. Mais la « clientèle bois » est généralement aisée, composée de cadres supérieurs et de membres des professions libérales. « Ce sont des gens plutôt jeunes, entre 35 et 45 ans, qui sans être très riches ont cependant des moyens financiers leur permettant de ne pas trop re-

garder à la dépense », analyse Bruno Fuchs. D'accord avec lui, Isabel Jacquinet ajoute : « Des gens qui veulent vivre l'aventure complète avec leur architecte. Ils ne veulent pas d'une maison toute faite et arrivent souvent avec une idée précise de ce qu'ils souhaitent. »

NON-CONFORMISME

« Une clientèle en or, des gens qui ont une véritable culture architecturale et qui sont documentés », opine Marc Lafagne. Soucieux d'autonomie, souhaitant un habitat adapté à ses besoins, confortable mais aussi raffiné et singulier, l'homme du bois veut rompre une bonne fois pour toutes avec un néolithique trop souvent coulé dans le béton. « Nos clients sont le plus souvent des gens hyperactifs professionnellement. Avec le bois, ils se ressource, tant il est vrai que c'est un matériau qui autorise le cocooning. La maison en bois évoque les vacances, la rupture avec le stress du travail », explique Bruno Fuchs.

Il faut encore une certaine dose de non-conformisme pour opter en faveur du bois. Ainsi des élus municipaux, maîtres de l'occupation des sols, refusent régulièrement les audaces architecturales de concepteurs comme Bruno Fuchs ou Isabel Jacquinet. Dans un pays latin où la pierre reste un refuge pour l'épargne, la valeur patrimoniale par excellence, la résidence principale en bois fait toujours un peu peur. Sur pilotis ou non, elle correspond, selon Marc Lafagne, à « l'idée qu'on peut pérenniser quelque chose sans complètement s'enraciner ». L'appel au nomadisme, même bien tempéré, continue toujours d'in-

M. Cy

Un matériau solide et sain

Le bois est un formidable matériau de construction, naturel et renouvelable. Il ne contient pas de substances toxiques, il est électriquement neutre, hygroscopique (il absorbe et rejette l'humidité), et c'est un faible conducteur thermique. Autrement dit, contrairement au fantasme commun, il résiste parfaitement bien au feu et protège sans doute mieux que la pierre des températures extrêmes, chaudes ou froides. Champion toutes catégories pour le rapport poids/résistance, le bois supporte, mieux que la pierre, les chocs, les déformations ou les agressions chimiques. En outre, il est facile à travailler, quel que soit le système constructif adopté : l'ossature bois, les poteaux-poutres ou le bois massif, des techniques qui remontent au Moyen Age et n'ont guère varié, malgré l'apport de matériaux modernes (les panneaux à base de bois, les clous, le lamellé-collé). De façon générale, les architectes estiment qu'il faut moitié moins de temps, à surface égale, pour construire une « maison bois » plutôt que son homologue en maçonnerie.



ARCHITECTE : BRUNO FUCHS/TOTEM



ARCHITECTE : ISABEL JACQUINOT

Ci-dessus : maison de 175 m² à Orgeval (Yvelines) : bardage en red cedar, couverture zinc. L'intérieur cultive la métaphore maritime : hublots, passerelle. A droite, le couloir menant à la chambre des enfants.

Ci-contre : maison de 180m² à Montlignon (Val-d'Oise). Rez-de-chaussée traditionnel, étage en bois (red cedar non raboté). La terrasse en bois assure la continuité des espaces.

TROIS QUESTIONS À...

CHRISTOPHE FAURE

1 Rédacteur en chef de la revue *Maison & Bois international*, pensez-vous que le bois comme matériau de construction ait un avenir en France ?

Si je m'en tenais aux chiffres, je ne dirais pas que le bois a le vent en poupe en France. Alors qu'il est le matériau le plus utilisé dans le monde, du cercle polaire jusqu'aux tropiques, seulement 5 % des maisons individuelles neuves, chez nous, sont en bois. Cependant ces chiffres bruts peuvent être trompeurs. D'abord, le bois, matériau noble, chaleureux et écologique, jouit d'un regain de faveur dans l'aménagement intérieur. On constate ainsi un redémarrage des parquets, bien plus sains que les moquettes, à un moment où s'exprime la préoccupation des acariens.

Ensuite, de façon plus globale, l'ossature bois comme principe constructif (et non plus seulement esthétique) est en train de conquérir de nouveaux adeptes. Il y a une grosse attente, notamment sur le marché de la résidence secondaire. La maison en bois s'inscrit discrètement mais sûrement dans le paysage, y compris dans le milieu urbain.

2 N'y a-t-il pas un paradoxe de la maison en bois, écologiquement correcte en apparence, mais qui, du fait des matériaux utilisés (notamment des bois

exotiques), contribue à l'appauvrissement des forêts ?

Il est indéniable que la vogue des maisons en bois surfe sur la vague écologique. Mais, en France du moins, les matériaux utilisés sont rarement des bois exotiques. De surcroît, les constructeurs adoptent de plus en plus des labels qui témoignent du respect de l'environnement. Ainsi, Lapeyre a adhéré au Forest Stewardship Council, qui milite pour une exploitation contrôlée des forêts. Aux Etats-Unis et au Canada, d'où provient le red cedar, l'une des essences les plus recherchées, les défenseurs de l'environnement se sont mobilisés, au point que le coût de ce bois le rend désormais quasiment prohibitif pour les Européens.

3 Le prix du bois est-il le principal obstacle au développement de ces constructions en effet plus onéreuses que celles en pierre ?

Non, d'autant plus que les bois chauffés ou réifiés acquièrent les mêmes qualités que le teck ou d'autres bois imputrescibles et dont les dimensions ne varient pas. C'est plutôt dans les retards accumulés par une filière qui a beaucoup de mal à s'industrialiser, dont les entreprises restent artisanales et dispersées, qu'il faut chercher les causes de cet incroyable déficit du bois dans notre construction immobilière.

Propos recueillis par Marc Coutty

La petite mélodie des demeures scandinaves

STOCKHOLM

de notre correspondant

Dans certains quartiers de Bromma, calme banlieue résidentielle de Stockholm, le visiteur aura bien du mal à trouver un immeuble ou un pavillon en brique ou en béton. Ici, comme ailleurs en Europe du Nord, la maison en bois est reine. Celle de Lena, une fonctionnaire en disponibilité, se dresse le long d'une ruelle tranquille et aérée. « Je préfère les maisons en brique, fait-elle remarquer avec une pointe d'ironie, étant donné que je suis originaire de l'extrémité sud de la Suède, où elles sont plus nombreuses que dans le reste du pays, à cause de l'influence du Danemark voisin et de l'absence de grandes forêts dans cette région. » En s'installant dans la capitale suédoise, cette jeune quadragénaire s'est toutefois adaptée au bois sans difficulté. « On a le sentiment, dans une maison comme ça, qu'elle respire, qu'elle est en bonne santé, en harmonie avec la nature », constate-t-elle.

Après neuf ans passés sur place, Lena remarque toutefois que sa demeure, construite en 1923, « bouge ». Un pan de mur intérieur

s'est incurvé sous une fenêtre. Dans la chambre de l'un des trois enfants, à l'étage, c'est le plafond qui, avec les années, se déplace, donnant à un pilier un petit air de tour de Pise. Les changements de climat s'accompagnent de craquements dans les murs et le plancher exprime sa propre mélodie. « On ne peut pas se cacher ici, note Lena : on se fait tout de suite repérer au bruit. L'escalier est le plus sensible. »

PEINTURE DES PAUVRES

Résider dans une bâtisse en bois est à la mode aujourd'hui en Suède, autant que cela puisse l'être dans un pays qui - avec la Norvège et la Finlande - est le paradis des amateurs de ce type d'habitat. « Environ 80 % des maisons individuelles qui se construisent en ce moment ont une façade en bois », indique Anders Berg, expert à la Fédération suédoise des fabricants de maisons en bois. Le choc pétrolier des années 70 a redonné de la vigueur à ce secteur, après une percée, après guerre, des immeubles en brique ou en pierre, considérés alors comme plus modernes. La difficile isolation de ces derniers, sous ces latitudes septen-

trionales, leur joua un mauvais tour lorsque le cours du pétrole grimpa en flèche. En outre, les immenses forêts nordiques constituent, pour l'industrie du bâtiment, un réservoir de matière première qui n'est pas près de se tarir.

Le gros inconvénient d'une maison en bois, sous ces latitudes, c'est son entretien. Sa façade extérieure doit être grattée et repeinte tous les dix à quinze ans, voire plus côté sud. Une corvée qui mobilise tous les bras de la famille, pendant deux ou trois semaines, l'été... si la météo le veut bien. « C'est un sujet de conversation entre voisins une fois le printemps venu : on s'échange des conseils pratiques », raconte Lena. Elle et son mari ont choisi d'adopter le « rouge de Falun », une teinte composée à partir de pigments provenant de la mine de cuivre de la commune éponyme, au centre du pays. Peinture des pauvres il y a quelques siècles, parce que la moins chère, elle est aujourd'hui la plus populaire du royaume. A tel point que les petites maisons rouges figurent parmi les symboles de l'identité suédoise.

Antoine Jacob

CHAMPIONNAT DU MONDE D'ECHECS

KASPAROV contre KRAMNIK

Suivez les 16 matches

en direct sur

www.lemonde.fr

avec www.gameloft.com

Les éditions Jean-Claude Lattès, les auteurs de l'ouvrage « Parole de dopés » et Monsieur Jean Galfione, perchiste, champion olympique, déclarent que les propos tenus dans cet ouvrage et qui concernent Monsieur Jean Galfione, sont faux : Monsieur Jean Galfione ne s'est jamais soustrait à aucun contrôle antidopage.

Temps agité

VENDREDI. La vaste zone dépressionnaire demeure sur le nord de l'Europe. Une perturbation active traverse le pays. Elle concernera encore la Corse et les Alpes du Sud. Le temps sera encore très agité, avec des averses sur l'ensemble du pays.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. - Le temps reste agité avec des nuages, des éclaircies et des averses, surtout près des côtes. Les températures seront comprises entre 11 et 14 degrés. Le vent d'ouest sera modéré.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. - Le ciel est partagé entre nuages et éclaircies avec des averses plus nombreuses près des côtes de la Manche. Les températures seront fraîches, entre 10 et 11 degrés. Le vent d'ouest sera modéré en Manche.

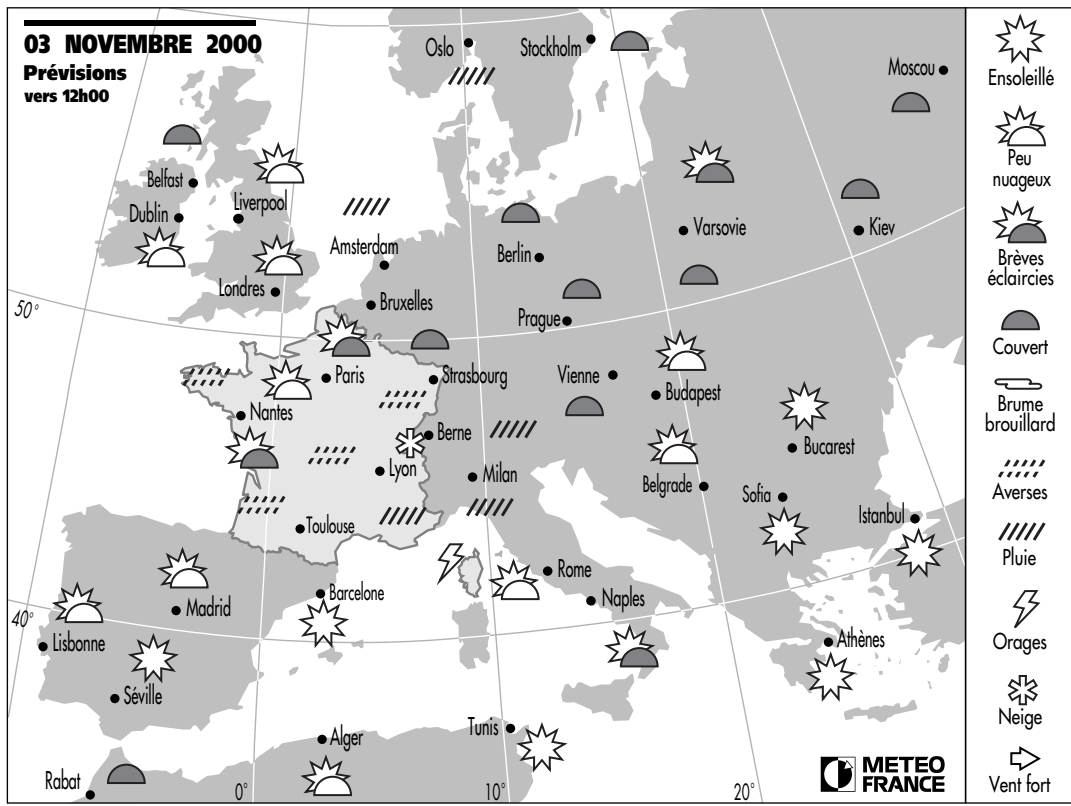
Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. - Les nuages seront nombreux entrecoupés de quelques éclaircies.

Ils donneront des averses avec de la neige sur le relief à partir de 1 300 mètres. Le thermomètre indiquera entre 9 et 13 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. - Le temps sera très agité avec des nuages et des averses. Il neigera sur le relief à partir de 1 300 mètres. Les températures seront comprises entre 12 et 14 degrés. Le vent d'ouest atteindra 90 km/h sur le Pays basque.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. - Le ciel sera très chaotique avec des averses fréquentes sous forme de neige au-dessus de 1 300 mètres. Les températures seront de l'ordre de 9 à 13 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. - Sur la Corse et le sud des Alpes, le temps sera maussade avec de la pluie soutenue par moments et des orages. Sur les autres régions, le ciel restera nuageux avec quelques pluies. La tramontane et le vent d'ouest sur la Corse atteindront 80 à 90 km/h.



- Ensoleillé
- Peu nuageux
- Brèves éclaircies
- Couvert
- Brume brouillard
- Averses
- Pluie
- Orages
- Neige
- Vent fort

PRÉVISIONS POUR LE 03 NOVEMBRE 2000

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

FRANCE métropole	NANCY	7/11 C
AJACCIO	14/19 P	NANTES
BIARRITZ	10/13 P	NICE
BORDEAUX	9/12 P	PARIS
BOURGES	6/11 S	PAU
BREST	6/10 N	PERPIGNAN
CAEN	9/12 P	RENNES
CHERBOURG	7/10 P	ST-ETIENNE
CLERMONT-F.	7/13 N	STRASBOURG
DIJON	7/11 N	TOULOUSE
GRENOBLE	6/12 P	TOURS
LILLE	7/10 S	
LIMOGES	6/9 P	
LYON	8/13 N	
MARSEILLE	11/16 N	

FRANCE outre-mer	CAYENNE	23/34 S
POINTE-A-PIT.	23/30 P	
ST-DENIS-RÉ.	21/26 S	

EUROPE	AMSTERDAM	7/10 P
ATHENES	16/22 S	
BARCELONE	9/16 S	
BELFAST	5/9 C	
BELGRADE	6/18 S	
BERLIN	8/10 C	
BERNE	6/9 P	
BRUXELLES	5/9 S	
BUCAREST	7/14 P	
BUDAPEST	8/17 S	
COPENHAGUE	8/11 C	
DUBLIN	5/8 S	
FRANCFORT	7/9 C	
GENEVE	8/12 P	
HELSINKI	5/7 S	
ISTANBUL	15/19 S	

AMÉRIQUES	BRASILIA	6/11 S
LUXEMBOURG	5/8 S	
MADRID	4/12 S	
MILAN	12/15 P	
MOSCOW	8/9 C	
MUNICH	6/9 P	
NAPLES	15/21 C	
OSLO	4/9 P	
PALMA DE M.	12/20 P	
PRAGUE	5/11 C	
ROME	16/22 S	
SEVILLE	11/18 S	
SOFIA	8/16 S	
ST-PETERSB.	5/8 C	
STOCKHOLM	5/9 C	
TENERIFE	15/20 C	
VARSOVIE	4/14 S	

ASIE-Océanie	BANGKOK	20/29 S
BEYROUTH	18/23 S	
BOMBAY	24/33 S	
DIJAKARTA	28/30 P	
DUBAI	24/33 S	
HANOI	13/26 S	
HONGKONG	16/25 S	
JERUSALEM	15/24 S	
NEW DEHLI	16/31 S	
PEKIN	7/17 C	
SEOUL	8/16 S	
SINGAPOUR	26/31 P	
SYDNEY	17/22 P	
TOKYO	16/19 C	

VENTES

Chefs-d'œuvre de l'impressionnisme en vente à New York

EN CRISE pendant près de dix ans, le marché de l'art entre enfin dans une période faste. Le baromètre des ventes aux enchères, qui joue un peu le même rôle que la Bourse pour la finance, donne actuellement tous les indices favorables aux transactions : abondance de pièces de haut niveau dans toutes les spécialités, estimations le plus souvent dépassées, voire pulvérisées, taux d'inventures très bas. Les tableaux restent les œuvres d'art préférées des amateurs du monde entier, devant les sculptures, les meubles, les objets d'art et de collection.

Parmi les peintures de toutes époques, les plus recherchées et de loin les plus chères demeurent celles de la période impressionniste. Pour les vendre, l'endroit le mieux placé est la ville de New York, véritable vivier de milliardaires pour lesquels les grandes maisons de ventes organisent la semaine prochaine une série de vacations : Philip's le lundi 6 novembre, Christie's le mercredi 8 et Sotheby's les jeudi 9 et vendredi 10 novembre. Elles seront consacrées aux géants du siècle : Manet, Monet, Cézanne, Degas, Renoir, Picasso, Modigliani, Matisse, etc.

Dans ce bouquet d'enchères, qui est aussi une compétition entre les *auctionners*, c'est peut-être Christie's qui obtiendra la palme du plus haut prix avec *Femme aux bras croisés*, un magnifique tableau de la période bleue de Picasso acheté par l'écrivain Gertrude Stein en 1905. Peint vers 1901-1902, il remonte à la jeunesse du peintre (1881-1973). Encore dans une situation matérielle difficile malgré ses succès critiques, il vit à Montmartre. Quand Gertrude Stein lui rend visite, immédiatement acquise à son art, elle le sort définitivement de la misère

en lui prenant de nombreuses toiles, dont plusieurs de la période bleue qui n'avait jamais intéressé personne jusqu'alors. Picasso n'oubliera pas cette reconnaissance de son génie, et l'amitié qu'il porta à Gertrude ne s'est jamais démentie. Cette œuvre historique, une des rares de cette importance à rester encore en main privée, a été estimée entre 20 et 25 millions de dollars et obtiendra sans doute un prix record. Avec un Manet annoncé entre 20 et 30 millions de dollars, Sotheby's ne fait pas figure de parent

pauvre. Peint en 1880, *Jeune fille dans un jardin* révèle la maîtrise du peintre pour le style impressionniste, qui révolutionne l'histoire de l'art depuis les années 1870. Dans cette composition lumineuse, l'arrière-plan, fait de taches colorées, représente un jardin presque abstrait où se détache la silhouette d'une jeune femme lisant, traitée elle aussi en touches colorées dont l'imprécision même renforce les « impressions » communiquées par cette œuvre.

DÉPÊCHES

■ **Louvre des antiquaires** : les deux cent cinquante antiquaires de ce groupement parisien ont désormais leur site Internet, où l'on peut rechercher des objets à vendre par spécialité. Les particuliers peuvent aussi proposer des pièces à vendre en allant sur un site partenaire, www.artface.com.
 Louvre des antiquaires, 2, place du Palais-Royal, 75001 Paris, www.louvre-antiquaires.com.
 ■ **Thanks anciens** : peintures religieuses tibétaines et népalaises, les Thanks représentent des divinités bouddhiques aux formes les plus diverses. Un ensemble daté du XVI^e au XIX^e siècle est exposé jusqu'au 24 novembre à la galerie Toit du monde, 6, rue Visconti, 75006 Paris. Tél. 01-43-54-27-05.
 ■ **Art Cologne** : c'est la 34^e édition de cette foire internationale d'art moderne et contemporain qui est une des plus importantes d'Europe. Deux cent cinquante exposants y proposent tous les grands classiques du XX^e siècle et de l'art contemporain, avec une large place réservée aux jeunes artistes. Parc des expositions de Cologne, du 5 au 12 novembre, tous les jours de 11 heures à 19 heures. Entrée : 20 DM.

Calendrier

- ANTIQUITÉS-BROCANTE**
- **Montignac (Dordogne)**, du vendredi 3 novembre au dimanche 5 novembre, tél. : 05-57-43-97-93.
 - **Tours**, du 3 novembre au 5 novembre, tél. : 02-99-50-74-19.
 - **Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier)**, du samedi 4 novembre au dimanche 5 novembre, tél. : 03-86-59-05-14.
 - **Aubigny-sur-Nère (Cher)**, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 02-48-26-97-34.
 - **Toulouse**, du samedi 4 novembre au dimanche 12 novembre, tél. : 05-61-21-93-25.

- **Rennes**, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 02-43-86-66-25.
 - **Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie)**, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 04-74-69-79-04.
 - **Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines)**, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 02-37-43-58-14.
 - **Pierre-Buffière (Haute-Vienne)**, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 05-55-05-74-52.
- COLLECTIONS**
- **Surgères (Charente-Maritime)**, minéraux et fossiles, du samedi 4 novembre au dimanche 5 novembre, tél. : 05-46-07-06-84.
 - **Bordeaux**, disques et BD, du 4 novembre

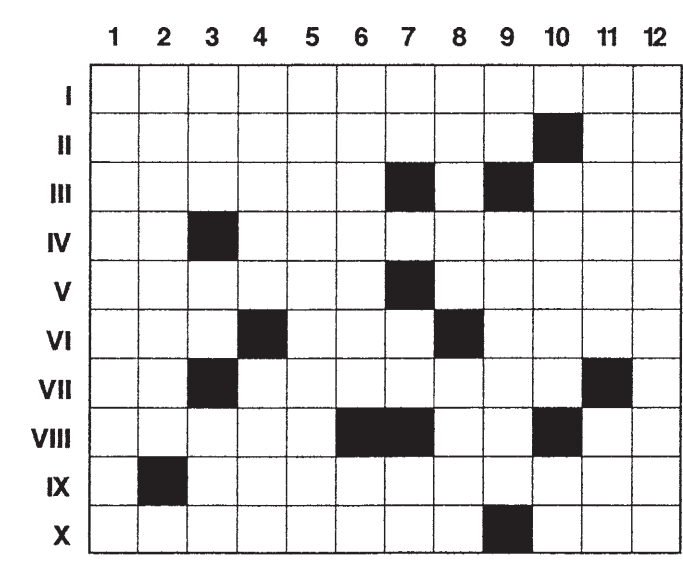
- au 5 novembre, tél. : 05-56-81-33-02.
- **Avignon**, jouets, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 04-90-62-69-65.
- **Lattes (Hérault)**, minéraux et fossiles, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 04-67-50-66-36.
- **Nancy**, jouets anciens, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 03-83-86-24-80.
- **Pontivy (Morbihan)**, livres, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 02-97-25-39-06.
- **Lesquin (Nord)**, chemin de fer, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 03-20-92-96-77.
- **Courrières (Pas-de-Calais)**, disques et jouets, du 4 novembre au 5 novembre, tél. : 03-21-49-67-98.

Catherine Bedel

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 00 - 263

Retrouvez nos grilles sur www.lemonde.fr



HORIZONTELEMENT

I. En forme... un peu trop. - II. Belle des champs ou belle des villes. Demi tour. - III. Critique et blessant. Beau parler. - IV. Ouvre la gamme. Posé sur le chef pour aider au transport. - V. Vous transforme très vite en citron. A peine reçus, ils sont rendus, et c'est l'escalade. - VI. Substance dans les cosmétiques. Lues à Strasbourg. L'anglaise n'est pas plate. - VII. Règle. Plus décorative qu'efficace. - VIII. Protège les mises en boîtes. Interjection. Re-

VERTICALEMENT

fuge pour le rat. - IX. Faussent le sens. - X. Comme le I horizontal pour les formes. Met plus haut.

Personnel. - 8. Tous les moyens sont bons pour le faire parler. Un bon moyen pour faire silence. - 9. Article. Faire tomber les fruits. - 10. Stabilise le vol. Préposition. - 11. Fait parler d'elle depuis son enlèvement. Gardienne de la paix. - 12. Mouvements dans les clubs.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 00 - 262

HORIZONTELEMENT

I. Avant-dernier. - II. Pilori. Halte. - III. Economies. Av. - IV. Ses. Pentacle. - V. Alène. Ee. Bol. - VI. Na. Asexué. Na. - VII. Trot. Perdant. - VIII. Editeur. Osai. - IX. Ne. Rca (arc). Ego. - X. Râtelées. Sen.

VERTICALEMENT

1. Apesanteur. - 2. Vicelard. - 3. Alose. Oint. - 4. Non. Nattée. - 5. Tropes. - 6. Dîme. Epure. - 7. Inexercé. - 8. Rhéteur. As. - 9. NASA. Edo. - 10. Il. CB. Ases. - 11. Etalonnage. - 12. Révélation.

L'ART EN QUESTION N° 194

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

La plus grande donation du siècle !

PLUS DE CENT œuvres d'art vont entrer, au terme de l'usufruit, dans les collections publiques françaises grâce à la générosité d'un donateur qui souhaite rester anonyme. Signées Chardin, Manet, Degas, Cézanne, Monet, Seurat, Bonnard, Vuillard, Matisse, de Staël, Giacometti ou Tal Coat, elles ont été achetées au cours des vingt dernières années, et vont être réparties entre plusieurs musées. Celui d'Orsay, à Paris, bénéficiera de vingt-sept œuvres, tandis que le Musée Granet d'Aix-en-Provence en recevra soixante et onze, le reste allant à Colmar, Grenoble, Lille et Rennes. Parmi les œuvres dévolues au Musée d'Orsay figure ce tableau du peintre danois Vilhelm Hammershoi, le



Vilhelm Hammershoi « Intérieur, (Standgade), 30 mars 1904 ». Huile sur toile, 55,5 x 46 cm, donation sous réserve d'usufruit. Au musée d'Orsay jusqu'au 19 novembre pour l'exposition « De Cézanne à Giacometti, une grande donation aux musées de France ».

deuxième à entrer dans les collections de ce musée, où il rejoindra une toile entrée en 1996, qui est intitulée :
 - Départ pour la pêche (Zuiderzee)
 - Nuit d'été à Aagaardstrand ?
 - Repos (huile) ?

SPECTACLES Le metteur en scène flamand Jan Lauwers présente à Paris et en Normandie ses pièces les plus récentes, *Morning Song*, *Needcompany King's Lear* et *DeadDogs-*

Don'tDance/DJamesDJoyceDead. ● L'ART DE LA SCÈNE de Jan Lauwers ne laisse pas indifférent. Mêlant théâtre, danse, musique, images, il signe des spectacles contestataires, viru-

lents, qui ne refusent ni la pornographie ni l'obscénité. ● PEU CONNU dans l'Hexagone, où ses mixages audacieux et son goût de l'outrance heurtent l'esprit cartésien, il estime

que, face à la violence du monde, « trop grande pour le théâtre », celui-ci doit changer, « surtout le théâtre naturaliste, tel qu'il se pratique encore beaucoup en France ».

● DANS TOUTES SES PIÈCES, dont *Ça Va*, *Invictos* ou *Snake Song*, il s'impose cette règle subversive : « Toujours exagérer, parce que la vérité peut être ennuyeuse. »

La tempête Jan Lauwers souffle sur la Normandie et Paris

Peu connu en France, le metteur en scène flamand présente au festival Octobre en Normandie et au Festival d'automne à Paris ses pièces les plus récentes. Inclassable, il mixe théâtre, danse, musique et projections dans des spectacles contestataires qui ne craignent ni l'exagération ni la trivialité

A NEW YORK, à l'automne 1999, Jan Lauwers triomphe à la Brooklyn Academy of Music avec *Morning Song*. En mai 2000, la pièce lui vaut un « Obie », récompense décernée au meilleur spectacle off Broadway. Cancer, nymphomanie, grosse bouffe, ascension sociale, révolution, la pièce s'attaque à toutes nos obsessions... En France, qui connaît Jan Lauwers, quarante-trois ans, dans le métier depuis qu'il a dix-huit ans ? A l'exception du soutien tenace du Théâtre de la Ville, à Paris, le Flamand a été très peu invité dans ce pays. Parmi le public, aficionados et détracteurs se comptent à égalité.

Comment être indifférent ? L'art de la scène de Jan Lauwers, inclassable, totalement décentré, multiplie et croise les points de vue à l'aide de textes, de danse, de musiques, de projections et d'images. Mixages téléscopiques, fragments enchevêtrés dessinent l'universelle cause des hommes et de leur liberté. Le metteur en scène est aussi plasticien. Ces pièces pieuvres fichent la trouille au cartésianisme français.

C'est dire combien le Flamand était aux anges de présenter sa Needcompany, pour une fois avant Paris, à Dieppe, à Rouen, puis au Havre, dans le cadre du festival Octobre en Normandie. La Needcompany a été fondée en 1986, après plusieurs années de création au sein du collectif Epigonen. Parti à la conquête du public normand avec ses trois dernières pièces en date - *Morning Song* (créée en janvier 1999), *Needcompany King's Lear* et *DeadDogsDon't Dance/DJamesDJoyceDead* (créées respectivement en janvier et en mai 2000) -, Jan Lauwers, artiste mais aussi pédagogue à la manière paradoxale, paie de sa personne et tient débat après chaque spectacle, sans micro. Qui m'aime m'entende !

Au Havre, nous l'avons rencontré à l'Hôtel de Bordeaux, face au Théâtre du Volcan où sa compagnie joue *Morning Song*. « C'est l'histoire la plus triste que j'ai écrite, la plus autobiographique aussi », dit-il. Quand la maladie pénètre dans votre sphère privée, comment l'affronte-t-on ? On veut faire la révolution et, pof, on meurt d'un cancer. Après la dureté délibérée de la trilogie *Snake Song* qui traitait du voyeurisme, du pouvoir et du désir, que l'on jouait comme si le public n'existait



« *DeadDogsDon'tDance/DJamesDJoyceDead* », ou quand Jan Lauwers imagine les relations de James Joyce avec sa femme.

pas, on a eu envie, après tant d'années, de lui tendre la main, d'introduire pour la première fois l'humour. Mes acteurs savent aussi très bien comment aller chercher le spectacle. » *Morning Song* joue le burlesque. Un changement d'orientation.

« FAN DES FEMMES »

La cuisine, la goinfrerie sont récurrentes dans son théâtre - déjà un poulet cuisait pendant que se déroulait, en 1984, *Couteau-Oiseau* : « J'ai deux enfants, j'essaie d'être un bon père, explique Jan Lauwers. Je les conduis à l'école, les lave, et je m'aperçois que toutes les grandes décisions se prennent dans la cuisine, pendant le rituel du repas. C'est là qu'on prend le risque de se marier, ou de divorcer. Dans Le Parrain, de Coppola, c'est dans la cuisine qu'on décide des hommes à abattre. » Manger est aussi un exutoire. La scène de renvois et de vomissements de *Morning Song* est redoutablement efficace.

Jan Lauwers est marié depuis treize ans à Grace Ellen Barkey, comédienne et chorégraphe dans sa compagnie. Jan Lauwers adore les familles, leurs haines, leurs trahisons. Parce que seuls ceux qui vous connaissent très bien savent vous faire vraiment mal. Parce qu'elles sont des concentrés de frustrations.

« Je suis fan des femmes, reprend le metteur en scène, avec un sourire indéchiffrable. *DJamesDJoyceDead*, ma plus récente création, est un hommage à Nora Barnacle, l'épouse de Joyce, une personnalité très sexuelle, vitale, à la fois chanteuse et danseuse. J'ai écrit cette pièce en six semaines avec Viviane De Muynck. Après le refus de l'héritier de nous céder les droits, on a fermé les livres et on est parti dans l'écriture en s'appuyant sur le souvenir de la correspondance, souvent pornographique, entre Joyce et Nora, en imaginant surtout le contenu de quatre lettres qui seraient à ce jour inédites. Le

but du spectacle est de montrer ce qu'est la création. La tragédie de Joyce, qui avait pour seule réalité son travail ; les dix-sept ans dont il a eu besoin pour écrire *Finnegans Wake*, que personne ne comprend ! Bien que très ambitieux, Joyce pensait que seuls les moyens comptaient. J'ai créé cette pièce en intégrant à ma compagnie des danseurs de William Forsythe, qui ont apporté leur professionnalisme fantastique. »

La réalité du travail de l'écrivain, Jan Lauwers l'a déjà traitée magistralement dans *Invictos*, en 1991. Il s'agissait de mettre en scène - et en borborygmes alcoolisés - l'impuissance à écrire rencontrée par Hemingway. Jusqu'à la trilogie *Snake Song* (pièce à partir de laquelle il se lance lui-même dans l'écriture de ses textes), en 1994, il imaginait son travail en s'inspirant d'œuvres littéraires (Camus, Moravia, Bataille). « Vous citez un auteur, vous êtes bombardé expert, plaisante-t-il. Moi j'ai toujours plusieurs

livres ouverts, et je prends dedans ce qu'est la création. Une phrase, quelques lignes suffisent à porter toute une création. Parfois je me plonge dans une œuvre, comme je le fais en ce moment avec *Don DeLillo*. » Pragmatisme, urgence. Mais aussi esprit de prédation que l'on retrouve chez ses personnages. « Je suis une éponge », dit-il, amusé. Théâtre contestataire au sens fort, virulent, ne craignant ni la pornographie ni l'obscénité. Ni la mort ni les irruptions dégueulasses de la vie.

Quand il monte Shakespeare, Jan Lauwers ne garde que l'ossature de l'action. Dans *King's Lear*, la chair, l'énergie, c'est lui qui l'insufflé, la sculpture, à la limite de l'abstraction, avec le jeu des acteurs, des danseurs, la musique du groupe pop The Residents. Avec cette règle : « Toujours exagérer parce que la vérité peut être ennuyeuse. » Subvertir le réel. Oser être lourd, trivial.

« On voyage beaucoup. Dans chaque pays où nous allons il y a des

gens qui nous connaissent. Mais notre situation nous permet encore de rester en marge. Après quinze ans, il est difficile de ne pas être absorbé, malgré soi, par le courant dominant des bien-pensants. Mais le travail résiste et nous permet de rester forts dans notre esprit de subversion. » Depuis 1985, Jan Lauwers a quitté Anvers. « Ma femme est à moitié asiatique ; elle souffrait de la xénophobie affichée. Nous sommes partis pour Bruxelles. Moi-même je ne supportais plus ce climat ! »

« LE THÉÂTRE DOIT CHANGER »

Au cours d'un débat organisé à la Fnac du Havre, interrogé par Jean-Marc Adolphe, rédacteur en chef de la revue *Mouvements*, sur son rôle d'« ambassadeur culturel de la Flandre » et la montée du Vlaams Blok, parti d'extrême droite, il répondait : « Si on devait se présenter sous cette étiquette, j'aurais honte. Ce qui vient de se passer avec les dernières élections, c'est fatal. Pas seulement pour la Belgique mais aussi pour l'Europe. Je suis effrayé (...). Je suis le premier à dire que l'on doit s'organiser. »

Comment lutter ? Avec ce que l'on sait faire. En étant un artiste. « Le théâtre doit changer, faute de quoi il peut être tué, dit-il. Surtout le théâtre naturaliste, tel qu'il se pratique encore beaucoup en France. Il y a eu le théâtre grec, le théâtre élisabéthain, puis Hollywood et Spielberg. Le théâtre ne peut lutter avec les effets spéciaux du cinéma américain, ou avec la télévision. Regardez la guerre entre les Israéliens et les Palestiniens, où des enfants de dix ans tuent et se font tuer. Cette violence-là est trop grande pour le théâtre. User du naturalisme serait impossible, à moins de se vautrer dans le voyeurisme des shows télévisés. » Le sort du spectacle vivant face à la télévision était déjà le sujet de sa première pièce *Need To Know*, en 1987. C'était comme si le poste de télé nous explosait dans la figure.

Dominique Frétard

★ FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS. *DJamesDJoyceDead*, avec des danseurs du Ballet de Francfort, du 2 au 4 novembre, 20 h 30 *Needcompany King's Lear*, du 26 au 28 avril 2001. Théâtre de la Ville. 2, place du Châtelet, Paris 4^e. M^o Châtelet. Tél. : 01-42-74-22-77. De 95 F (14,48 euros) à 140 F (21,34 euros).

Quatre spectacles emblématiques



● ÇA VA, 1989

C'est avec *Ça va*, ou la mort d'une enfant, présenté au Théâtre de la Ville, que Jan Lauwers impose sa création dans laquelle il déverse tout ce que la société étouffe, condamne. La pièce s'appuyait sur des textes de Harold Pinter, de D. H. Lawrence. Une phrase d'Elias Canetti sur la capacité humaine de « ne pas voir tout ce à quoi on se heurte dans le voisinage, d'esquiver ce qui est proche parce que nous ne sommes pas de taille », soutient cette mise en scène sur l'incommunicabilité, dont une enfant fera les frais. Elle se suicide. Comment représenter l'insupportable sur un plateau ?

● INVICTOS, 1991

La pièce ruisselle de whisky et d'alcools forts. Il s'agit d'interroger le processus de toute création en mettant en scène l'écrivain Ernest Hemingway et sa difficulté progressive à écrire. Le roman *Les Neiges du Kilimandjaro* sert de trame au drame. La mise en scène et les mots réussissent la gageure de rendre la langue pâteuse de l'alcoolique. Le spectacle avait été coproduit par le Centre andalou du théâtre, à Séville. On pensait aux corridas, aux toréadors, à ce courage qu'aurait tant Hemingway, et que revendique Jan Lauwers dans son travail. C'est la femme, belle forcément, qui est la figure forte. On retrouve le thème de la création littéraire et de sa solitude dans la plus récente création *DeadDogsDon'tDance/DJamesDJoyceDead*, consacrée aux relations de Joyce avec sa femme, Nora Barnacle. « C'est l'esquisse d'une fontaine que j'ai dessinée qui m'a inspiré, explique Jan Lauwers. Des chiens morts avec des pénis en érection fonctionnant comme des fontaines. »



● SNAKE SONG/ LE POUVOIR, 1995

On garde le souvenir dans notre corps d'un coup de massue, et en mémoire le terrible texte sur les amours de Leda et du cygne, inspiré à Jan Lauwers par un extrait des *Larmes d'Eros*, de Georges Bataille. Il s'agit d'une description d'un dessin d'une grotte de Lascaux, où l'on voit un taureau, les entrailles sorties, charger un homme à tête d'oiseau avec un pénis en érection. C'est le procès des amours interdites, de la transgression qui seule rend la vie frémissante. On est en pleine zone interdite. C'est superbe. Dans une deuxième partie, Jan Lauwers rejoue la scène de l'illicite avec des petits-bourgeois anversois. C'est tout aussi saignant. En pire. Et l'actrice fétiche de Jan Lauwers, Viviane De Muynck, est époustouflante.



● MORNING SONG, 1999

Là, en photo, c'est Lena Grandiflora, la nymphomane de service. La pièce reprend les utopies des années 70. Les personnages sont morts, ils revivent pour nous un moment de leur vie où ils étaient tous réunis. Un film sera tiré de *Morning Song*. Il sera tourné en Champagne. Jan Lauwers a repris la peinture qu'il avait abandonnée face au « terrorisme du conceptualisme » quand il était aux Beaux-Arts. « Quand j'avais dix-huit ans. J'étais plutôt virtuose en dessin. Je repeins sérieusement depuis cinq ans. »

Les premiers pas du rock dans les studios de la BBC

A l'occasion de la publication d'enregistrements exceptionnels de David Bowie, le producteur Jeff Griffin se souvient de la période pionnière des années 60-70

LONDRES

de notre envoyé spécial

Confortablement installé dans un bar près de Westminster Bridge, avec le cœur historique de Londres pour décor, on pourrait passer des heures en compagnie de Jeff Griffin. Né le 30 septembre 1940, il est l'un des pionniers qui, au début des années 60, a amené le rock à la BBC. Cheveux mi-longs, boots pointues, jeans et gilet écossais, Jeff Griffin au visage solide d'un Phil May (chanteur des Pretty Things) mâtiné de Jeff Beck ou de Keith Moon (batter historique des Who) - des gueules. Trois, parmi les centaines de musiciens de jazz, de blues et surtout de rock dont Griffin a produit des séances diffusées par la radio publique britannique.

La publication officielle des archives rock de la BBC sur CD a pris de l'ampleur ces dernières années. Dernière livraison en date, un coffret consacré à David Bowie, période 1968-1972. Après les Beatles, Jimi Hendrix, Led Zeppelin ou les Who pour les formations vedettes, Kevin Ayers, XTC, Soft Machine, The Damned, Generation X et autres groupes cultes, ce *Bowie at the Beeb*, publié en collaboration avec EMI, met lui aussi au jour des enregistrements jusqu'alors partiellement dispersés sur des bootlegs (albums pirates) que les amateurs de rock chérissent particulièrement. Des titres rares ou inédits, des versions souvent bien différentes des disques étaient alors enregistrés lors d'émissions mythiques comme « Saturday Club », « Top Gear », le « John Peel Show » ou « In Concert ».

Vue du Continent, la BBC est souvent considérée comme le temple du rock. En réalité, Griffin, Ber-

nie Andrews, Jimmy Grant, Brian Willey ou Bill Bebb, producteurs des différentes émissions ont dû batailler pour obtenir le minimum de considération et de moyens techniques nécessaires aux retransmissions. « Le rock'n'roll représentait l'exact opposé de la décence et du bon goût, credos de notre maison, se souvient Jeff Griffin. Comme le jazz, le rock'n'roll traite du sexe, de la liberté. Mais lorsque les dirigeants se sont aperçus que le rock devenait très populaire en Grande-Bretagne, c'est le sens de la mission de la radio qui a prévalu : distraire et instruire, autant qu'être le témoin, le reflet des évolutions de la société. »

UN FANTASTIQUE LABORATOIRE

En 1972, lors des enregistrements des dernières sessions Bowie aujourd'hui publiées, Griffin venait enfin de recevoir ses premiers équipements stéréophoniques... avec plusieurs années de

retard sur les studios de l'industrie du disque. Pour Jeff Griffin et ses équipes (dont les ingénieurs du son Chris Lycett et John Etchells), la période des années 60 et 70 a été un fantastique laboratoire. « Quand on travaille à la BBC, on sait que l'on a rejoint les meilleurs. Les plus anciens, certains directeurs de programme nous considéraient comme des sauvages, au même titre que les groupes diffusés. Petit à petit, on a formé d'excellentes équipes, créatives. Nous avions le même âge que les musiciens. Il fallait être vraiment bon, apprendre vite, avoir de bonnes oreilles et s'adapter. Chaque semaine il y avait de nouvelles idées, de nouveaux sons, des techniques d'enregistrement qui permettaient toutes les transformations. »

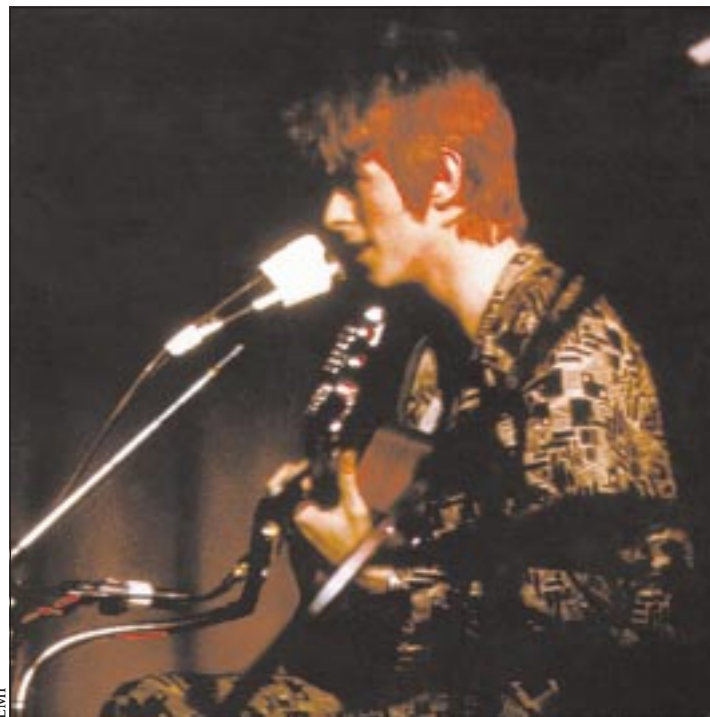
Si les formations vedettes avaient leur propre matériel, les groupes les moins connus arrivaient souvent avec leur seule bonne volonté.

Avec la création de Radio One

Du jeune homme timide à la star

Comme nombre de ses collègues producteurs à la BBC, Jeff Griffin se montrait attentif aux jeunes artistes. Les séances réunies dans le coffret consacré à David Bowie montrent comment un jeune homme encore timide a pu devenir l'une des grandes stars du rock des années 70 au travers de nombreuses transformations et personnages (le Major Tom, Ziggy Stardust, plus tard Aladin Sane ou le Thin White Duke). Parmi les interprétations réunies dans *Bowie at the Beeb*, une version minimaliste d'*Amsterdam*, de Jacques Brel, une reprise de *Waiting for the Man*, du Velvet Underground, la présentation en avant-première des titres de l'album *Hunky Dory*, des interprétations énergiques de la quasi-intégralité de *Ziggy Stardust*. En remerciement à la station qui contribua à sa renommée, Bowie donna un concert, le 27 juin, au BBC Radio Theatre. Ce troisième disque figure dans le premier tirage du coffret.

★ *Bowie at the Beeb*, BBC Sessions 68-72 : un coffret de 3 CD BBC-EMI 7243 5 28958 2 3.



L'album « *Bowie at the Beeb* » regroupe sur trois CD plusieurs sessions enregistrées entre 1968 et 1972.

en 1967, on passe à la vitesse supérieure. Station entièrement dédiée à la musique pop et rock de la BBC, elle multiplie l'offre des programmes, en direct ou en différé. Dispersés dans plusieurs studios et salles appartenant à la BBC ou loués pour l'occasion, Jeff Griffin et ses équipes ont un planning serré de répétitions et d'enregistrements. Le public d'abord réduit devient de plus en plus nombreux lors de ces concerts gratuits. Des groupes les plus obscurs, à la durée de vie éphémères, au gigantesque concert Live Aid à Wembley en 1985, pour l'Éthiopie, Griffin a connu toutes les situations de la musique live. « A la radio, ajoute-t-il, la moindre allusion sonne comme un boulet de canon. On n'a pas les images pour penser à autre chose. Donc on savait que les grossièretés, les termes sexuels, les textes politiques feraient grincer des dents en haut lieu. »

Des centaines de séances qu'il a produites, Jeff Griffin a des souvenirs de purs chefs-d'œuvre, de bonnes prestations, de quelques catas-

trophes qui mériteraient de disparaître. Les responsables des archives s'en sont parfois chargés. Si les grands événements d'actualité, le sport, les textes du répertoire théâtral, littéraire ou musical sont précieusement conservés, nombre de bandes des concerts rock ont été effacées après diffusion. Pour pallier ces disparitions, Griffin, comme d'autres producteurs ou des collectionneurs ont heureusement fait des copies. « La bande de la première session avec Bowie ne vient pas de la BBC. Disons que quelqu'un était devant sa radio au bon moment. »

Si Griffin, qui a quitté la BBC en 1994, mais reste souvent consulté par les maisons de disques, sait ce qui existe, il ne veut pas confirmer les rumeurs de publications prochaines de séances avec Eric Clapton, les Kinks ou Pink Floyd. Pas plus que les légendaires bandes des Rolling Stones, trésors aussi convoités que celles des Beatles ou de Bowie avant parution.

Sylvain Siclier

La leçon de bonheur des Mahotella Queens

Les reines sud-africaines du mbaqanga, soudées depuis quarante ans, sortent un nouvel album

QUAND ELLES font irruption sur scène dans leurs costumes chamarrés, pétillantes, radieuses, jambe et jupe légères, sourire généreux, ce n'est pas un concert des Mahotella Queens, le légendaire trio vocal sud-africain, qui commence, mais une leçon de bonheur. Hilda Tloubatla, Mildred Mangxola et Nobesuthu Mbadu avouent avoir entre cinquante-cinq et cinquante-huit ans. Elles font tout pour prouver le contraire, gazouillent, gambadent, pouffent de rire pour un oui, pour un non. Elles connaissent les vertus de la légèreté, le secret fondamental de la gaieté. L'Europe les a découvertes à la fin des années 80, quand elles étaient choristes de Mahalathini, surnommé le Lion de Soweto à cause du timbre de sa voix, étrange et cavernueux.

Simon Nkabinde, dit Mahlathini, est mort le 27 juillet 1999. C'était une des grandes figures de la musique moderne sud-africaine. Tout le pays lui a rendu hommage lors de funérailles nationales en présence du président Thabo Mbeki. Avec ce chanteur et les musiciens du Makgona Tsothle Band, qui les accompagnaient au début des années 60, les Mahotella Queens ont converti la popu-

lation noire sud-africaine aux joies et pulsions vitales du mbaqanga, une nouvelle invention musicale d'humeur festive qui mixait musiques traditionnelles (zoulou, sotho, shangaan, xhosa...), marabi (jazz local, élastique et swingant, né dans les années 20), rythm and blues, soul, gospel américains... « Ce qu'on voulait, raconte Ilda, la plus volubile des trois, c'était simplement faire quelque chose de neuf avec des instruments modernes en mélangeant tous les styles. » Comme on mélange les légumes, courge, chou et tout ce que l'on a sous la main pour préparer le mbaqanga, en fait le pot-au-feu du pauvre en Afrique du Sud.

La route qu'elles font ensemble depuis près de quarante ans, unies par une complicité bondissante, les Mahotella Queens l'ont entamée à Johannesburg dans les studios Gallo, la plus importante maison de disques du pays. Créée dans les années 20 par Eric Gallo, un émigré d'origine italienne, cette compagnie fut l'une des premières à enregistrer des musiques traditionnelles locales, à travailler avec des artistes, des producteurs noirs. « On ne se connaissait pas encore, ajoute Ilda. On avait chacune appris à chanter à

l'église, à l'école dans les townships. Gallo recherchait de nouveaux talents, alors on est venues passer une audition. » A l'issue de celle-ci, Rupert Bopape, le premier grand producteur noir sud-africain, qui avait développé un catalogue jazz important chez EMI avant de rejoindre Gallo, décide de les réunir pour chanter avec Mahlathini. La saga des Mahotella Queens commence.

PREMIÈRE TOURNÉE EUROPÉENNE

On est en 1964, l'année où Nelson Mandela, leader de l'ANC (African National Congress), est enfermé à Robben Island. Mahlathini et les Mahotella Queens connaissent leur premier succès avec *Thoro uJola nobani*, une chanson d'amour. *Kazet*, qui les fera remarquer à l'étranger, plusieurs fois reprise, notamment en France par Lizzy Mercier Descloux (*Où sont passées les gazelles ?*), viendra plus tard. Enregistrée la première fois en 1983 par Obed Ngobeni et les Kurhula Sisters, sous le titre *Ku Hluvukile Eka Zets*, cette chanson « raconte que, par une prise de conscience collective, on peut arriver à changer les choses », explique Christian Mousset, directeur du label Indigo, sur lequel sort le réjouissant nouvel album de ces trois reines qui chantent toujours à merveille (*Sebai Bai*).

C'est à Christian Mousset, inventeur du festival Musiques métisses d'Angoulême (l'année prochaine, du 31 mai au 4 juin), que l'on doit le démarrage de la carrière internationale des Mahotella Queens. En 1987, il les fait programmer à Chateaufallon avec Mahlathini et le

Makgona Tsothle Band de West Nkosi, joueur de saxophone, de penny whistle et également producteur. « Puis dans la foulée on a enregistré Paris-Soweto [paru chez Celluloïd], et l'année suivante organisé leur première tournée européenne. » Quand Christian Mousset les a rencontrées, les Queens avaient décroché de la scène, pour cause d'obligations matrimoniales. « Il fallait prouver que nous étions de vraies femmes, capables de bien s'occuper de leur mari », déclare avec un grand sérieux Ilda... avant d'ajouter dans un éclat de rire : « Depuis, on a divorcé, on s'est libéré des hommes. »

Le rire, elles l'ont chevillé au corps, toujours prêt à jaillir, subversif et contagieux. Elles sont joyeuses. Fondamentalement joyeuses. Les Mahotella Queens ont subi l'apartheid mais répugnent à en parler. Elles préfèrent se réjouir de la reconnaissance unanime des professionnels lors du dernier Womex (marché-Salon de la world music) à Berlin en octobre, et surtout rêver au futur, avec ce nouvel album qui sort ces jours-ci et la tournée internationale prévue l'année prochaine.

Patrick Labesse

Moins de visiteurs mais plus d'acheteurs à la FIAC 2000

Le parti pris de la Foire internationale d'art contemporain d'imposer des expositions personnelles a finalement séduit les professionnels

LA 27^e FOIRE internationale d'art contemporain (FIAC) a fermé ses portes, lundi 30 octobre, sur un bilan que ses organisateurs estiment prometteur. Certes, on a guetté en vain les grands collectionneurs internationaux, et particulièrement les Américains qui étaient annoncés : de ce point de vue, la Foire de Bâle reste sans rivale. On a vu en revanche défiler les politiques - le président de la République, le premier ministre, divers ministres de la culture passés, présent et sans doute à venir - et la quasi-totalité des candidats à la Mairie de Paris. C'est ainsi que le maire actuel a apprécié une œuvre de Ben, proposée par la galerie 1900-2000, au nom tonitruant de *Vive Tiberi*. Il s'est sans doute gardé de lire la mention figurant sur le socle, qui a dû ravir son challenger puisqu'il y est écrit : « Il va faire élire Delanoë. »

La FIAC 2000 a reçu environ 80 000 visiteurs, soit 20 000 de moins qu'en 1999. Il semble pour-

tant qu'ils aient été des acheteurs. La plupart des marchands étaient contents, hormis une poignée de galeries insatisfaites : l'Autrichienne Chobot, qui présentait de bien beaux Michaux ; l'Anglaise Crane Kalman, venue avec des Hans Hofmann d'anthologie, mais trop chers (entre 500 000 F et 4,7 millions de francs) pour le petit marché français ; son compatriote Bernard Jacobson, qui proposait des Frank Stella kitch à des prix qui ne l'étaient pas moins ; l'Allemande Michael Haas venue et repartie avec ses Fautrier.

LE NOUVEAU CONCEPT PLÉBISCITÉ

Mais Daniel Lelong, par exemple, a vendu plus de 50 Ernest Pignon-Ernest et a dû refaire l'accrochage de tout son stand à mi-foire, comme la Marlborough de Londres ou la galerie Claude Bernard de Paris, à qui la même bonne aventure est survenue avec le peintre Armando Morales. De là à conclure que les clients de la FIAC ont de relativement petits budgets et des goûts plutôt classiques, le pas est vite franchi.

Cependant une quasi-unanimité semble se faire, tant parmi les marchands que parmi les visiteurs, pour plébisciter le nouveau concept de la foire qui, cette année, n'accueillait que des expositions personnelles. Certains, qui étaient des opposants farouches du projet, ont dû admettre son intérêt. D'autres, moins nombreux, râlent : c'est leur rôle. Certains, plus fins, admettent que si la lecture de la foire est plus aisée pour le visiteur, la ligne générale de leur galerie est moins perceptible lorsqu'elle n'est représentée que par un seul individu. Les organisateurs se sont donné un mois pour consulter tous les exposants et prendre une décision pour la prochaine édition qui, sans l'imposer, devrait favoriser à nouveau le principe de l'exposition individuelle.

Harry Bellet

CULTURE :
Publicités
EN
RÉGIONS

THÉÂTRE GYPTIS
CHATOT - VOULOUCAIS
du 7 au 18 novembre 2000
La Vie est un songe
Pedro Calderón de la Barca
Adaptation en vers de Benito Pelegrin
mise en scène Andonios Vouyoucas
Rés. 04 91 11 00 91
Marseille

THÉÂTRE DU CHÊNE NOIR AVIGNON
DU 9 AU 20 NOVEMBRE
l'@vare de MOLIÈRE mise en scène GÉRARD GELAS
Un Harpagon à l'heure d'Internet, la verve de Molière reste intacte.
Le 10 NOV. à 17h : CONFÉRENCE Henri LANG "Le Management du Titanic"
8 bis, rue Ste-Catherine Avignon 04 90 82 40 57

D
DROUOT

DROUOT RICHELIEU
9, RUE DROUOT, 75009 PARIS
Tél : 01 48 00 20 20 - Fax : 01 48 00 20 33
Calendrier des ventes au : 01 48 00 20 17
Internet : http://www.gazette-drouot.com

Expositions :
la veille de la vente, 11h à 18h
le matin de la vente, 11h à 12h

Régisseur O.S.P., 47, rue Louis Blanc,
92984 LA DEFENSE CEDEX - 01 49 04 01 83

LUNDI 6 NOVEMBRE

S.1 - Entier mobilier d'une propriété d'Ile-de-France. Me de RICQLES

MARDI 7 NOVEMBRE

S.9 - Lettres et manuscrits autographes. PIASA

MERCREDI 8 NOVEMBRE

S.4 - Estampes anciennes et modernes. PIASA

VENDREDI 10 NOVEMBRE

S.1 - Objets d'art et d'ameublement. PIASA

PIASA, PICARD, AUDAP, SOLANET & ASSOCIES

5, rue Drouot (75009) 01.53.34.10.10

de RICQLES, 46, rue de la Victoire (75009) 01.48.74.38.93

Théâtre
de la
Ville
PARIS

AUX ABESSES DU 7 AU 18 NOV.
LA NUIT JUSTE AVANT
LES FORÊTS KOLTÉS
m. e. s. Kristian Frédéric
avec Denis Lavant

31 RUE DES ABESSES, 18^e
01 42 74 22 77

La « sérénité retrouvée » d'Alain Juppé

La revue « Passages » publie un long entretien avec l'ancien premier ministre. Il y confie son optimisme sur la construction européenne, évoque son projet de Constitution pour l'Union, définit de nouveaux axes pour l'opposition et critique le gouvernement Jospin sur la Corse

IL N'EST « candidat à rien », ni à l'élection présidentielle ni à un retour à l'hôtel Matignon. « C'est sans doute ce qui explique ma sérénité retrouvée », confesse Alain Juppé, dans un long entretien avec Emile Malet, directeur de la revue *Passages* (n°104-105 d'octobre-novembre). Honni par nombre de députés RPR en raison de « son » échec en 1997, mais ovationné par les militants aux dernières assises du mouvement gaulliste, en juin, l'ancien premier ministre y confirme son retour « dans la vie politique nationale » au lendemain des élections municipales de mars 2001. « J'ai beaucoup appris ici, à Bordeaux,

dans ma relation à autrui. J'avais peut-être sous-estimé ce fait que le rôle du politique est d'introduire la dimension humaine dans les choix qu'il doit faire », dit-il, expliquant qu'« on est beaucoup plus isolé à Matignon qu'on ne l'est à la mairie de Bordeaux ».

Abasourdi par la dissolution manquée de l'Assemblée nationale et suspendu à la décision de justice qui suivra – il ne sait à quelle date – sa mise en examen dans l'affaire des emplois fictifs du RPR, Alain Juppé est donc en quelque sorte convalescent. Il ne ménage pas pour autant son successeur, Lionel Jospin, dans le traitement du dossier corse.



« Pour moi, il y a en Corse depuis plusieurs mois un cafoillage regrettable parce que là, précisément, le pouvoir politique est à la remorque de ce qui se passe sur le terrain. Quand on voit la façon dont le premier ministre lève sur ce sujet depuis deux ou trois ans, on se rend compte que sa fameuse méthode, dont on nous a tant rebattu les oreilles, n'est en réalité qu'opportunisme et pilotage à vue », affirme-t-il, en accusant le gouvernement de préparer « la mise en cause de ce principe fondamental : c'est le législateur national qui fait la loi ». Sans méconnaître les difficultés institutionnelles à ce propos, M. Juppé réclame une consultation des Cor-

ses sur leur attachement à « la nation française ».

Sur la construction européenne, l'ancien ministre des affaires étrangères d'Edouard Balladur se montre plutôt optimiste.

UN « APRÈS-NICE »

S'il n'exclut pas un échec du prochain sommet européen de Nice, en décembre, M. Juppé veut espérer que « la crise aura peut-être une fonction salutaire ». « Dans l'histoire de l'Union européenne, il y a déjà eu de tels moments de blocage. Y aura-t-il chez les grands leaders européens une volonté politique suffisante à ce moment-là pour transcender cet-

te difficulté ? Je le pense », ajoute-t-il. Il y aura, de toute façon, un « après Nice » et M. Juppé s'y intéresse en travaillant à « l'élaboration d'une Constitution européenne ». « Le mot peut être contesté, mais il a au moins le mérite de poser le débat », estime le maire de Bordeaux, avant d'indiquer qu'il prépare un prochain colloque avec la CDU allemande et qu'il entretient « des contacts » avec les Britanniques, les Espagnols et les Italiens.

La perspective, c'est « plus d'Europe, mais une Europe qui respecte l'identité française » ; « c'est un libéralisme avec du cœur, pour copier M. Bush, avec une dimension humaine et sociale forte ». Se définissant comme « gaulliste, mais pas conservateur », M. Juppé invite enfin ses amis de l'opposition à revoir leur discours sur « des sujets de société forts » tels que la sécurité, l'éducation, la famille, les mœurs. « Il nous faut là-dessus préciser nos idées, ne pas nous enfermer dans une espèce de conservatisme obtus vis-à-vis des nouvelles formes de vie familiale, de l'éthique, de la bioéthique. »

L'opposition doit se réunir autour d'« un certain nombre de convictions fortes, européennes, décentralisatrices, sociales » et le plus tôt sera le mieux. L'ancien président du RPR se dit même « convaincu » que « la question de la constitution d'une grande formation politique nouvelle de la droite et du centre » se posera « à court terme – c'est-à-dire tout juste avant ou tout juste après les élections municipales ».

Jean-Louis Saux

DANS LA PRESSE

LCI

Pierre-Luc Séguillon

■ L'accident écologique provoqué par le naufrage de l'*Evoli-Sun* fait à nouveau apparaître l'immense décalage qui existe entre l'insécurité maritime et les intentions régulièrement affichées par les responsables nationaux ou européens d'y bientôt remédier. (...) Que constate-t-on ? Premièrement, que les règles communautaires déjà adoptées ne sont pas appliquées. (...) Deuxièmement, que les incantations du chef de l'Etat et du chef du gouvernement conduiront le Parlement européen à avancer de... dix jours l'examen des mesures proposées au premier trimestre dernier. Troisièmement, que le corps des inspecteurs maritimes français, en dépit de l'engagement pris jadis d'augmenter les effectifs, n'a pas les moyens de sa politique de contrôle. On aura

compris qu'en l'occurrence l'important pour les politiques était le traitement médiatique de l'affaire plus que son traitement réel.

FRANCE INTER

Pierre Le Marc

■ Le fait que l'*Evoli-Sun* aurait été interdit de navigation si les mesures en cours d'adoption par l'Union européenne, sur proposition de la France, avaient été mises en œuvre plus tôt, ne peut être honnêtement imputé au gouvernement. Sauf à vouloir nier la réalité européenne, qui explique l'inertie de l'Union sur ces dossiers. Cette réalité tient en deux constats irréfutables : la lenteur, la complexité des mécanismes de décision européens et la logique du laisser-faire qui imprègne les grandes nations maritimes de l'Union (Grande-Bretagne, Pays-Bas, Grèce) et qui freine la naissance d'une vraie politique de sécurité maritime en Europe.

LIBÉRATION

Gérard Dupuy

■ En jouant son va-tout politique dans le dossier corse, Jospin souhaitait tirer la leçon de vingt ans d'impasses à répétition et de drames inutiles. Mais, dans les maquis des coups fourrés, la meilleure volonté du monde peut vite tourner à la naïveté de novice. L'idée de tailler à l'île un habit institutionnel sur mesure, aux dimensions de ses particularités, est pourtant légitime. L'habilleur doit non seulement tenir compte de la diversité de l'opinion corse elle-même, mais aussi supposer que les maniaques de la violence sont capables de se désintoxiquer. Cela n'est pas impossible, comme le montre l'évolution nord-irlandaise, mais ce n'est pas garanti d'avance, comme en témoigne la barbarie renouvelée de l'ETA.

LE FIGARO

Yves Thrédard

■ Depuis la marée noire de l'*Erika* rien n'a changé, en dépit des promesses formulées par le gouvernement. Seuls deux avions et cinquante inspecteurs maritimes continuent à surveiller nos 5 500 kilomètres de côtes ! Rares sont les interceptions de cargo, alors que des centaines d'opérations clandestines de dégazage sont recensées chaque année. Pire : pour soutenir la compétitivité du pavillon tricolore, le ministre des transports vient de reporter l'interdiction des bateaux à simple coque de 2008 à 2015. L'Union européenne a bon dos.

THE WASHINGTON POST

Jim Hoagland

■ Encore une campagne présidentielle américaine qui va entrer dans les livres d'histoire parmi celles qui auront pratiquement évité toute

discussion sur le rôle de l'Amérique dans le monde. Et, en l'espèce, c'est tant mieux. (...) Il ne faut voir là rien d'étonnant. Les conseillers électoraux des candidats leur disent que 2 % seulement des électeurs considèrent la politique étrangère comme étant un enjeu des élections présidentielles. (...) Dans les débats de la campagne et dans les interviews accordées à la presse, M. Bush est apparu suffisamment raisonnable et informé en politique étrangère pour désarmer les efforts du camp Gore destinés à faire passer le prétendant républicain pour parfaitement ignare et non qualifié. (...) En l'absence d'une crise à l'étranger retenant particulièrement l'attention, une campagne présidentielle n'est pas une bonne plate-forme pour une discussion sérieuse sur la manière dont le prochain président américain dirigera la politique étrangère.

www.nadertrader.org

Un système inédit et efficace de troc de voix entre les partisans d'Al Gore et de Ralph Nader



COMME beaucoup d'Américains sympathisants de la gauche alternative, Jeff Cardille voyait s'approcher l'élection présidentielle du 7 novembre sans parvenir à se décider. Ce chercheur de trente-trois ans, qui termine son doctorat à l'Institut d'études écologiques de l'université du Wisconsin se sentait proche des idées du candidat des Verts, Ralph Nader, mais la tentation était forte de « voter utile », pour le démocrate Al Gore, seul capable de battre le républicain George Bush. Le problème est d'autant plus aigu qu'au Wisconsin, les deux grands candidats sont à égalité dans les sondages. Or, si les Verts atteignent 5 % des suffrages, ils bénéficieront des subventions fédérales lors des prochaines élections.

De son côté, l'amie d'enfance de Jeff, qui habite aujourd'hui au Texas, a décidé de voter pour Gore, mais, là-bas, Bush est pratiquement sûr de gagner. Sa voix sera donc perdue, car, à l'intérieur de chaque Etat, le candidat obtenant la majorité des voix remporte la totalité des « grands électeurs ». Jeff a alors

l'idée de proposer à son amie du Texas un marché inédit : il s'engage à voter pour Gore au Wisconsin, où cela sera utile, à condition qu'elle vote pour Nader au Texas. Dans la foulée, il envoie des e-mails à sa famille et à ses amis pour les encourager à trouver des partenaires

pour troquer leurs voix, et leur demande de faire circuler son message sur le Net. Puis il crée une page Web expliquant le procédé, et donne la liste des Etats où il faut impérativement voter Gore, et de ceux où l'on peut sans risque voter Nader. Aussitôt, c'est la ruée. Plus

sieurs sites similaires voient le jour à travers les Etats-Unis, et, en une semaine, des milliers d'électeurs se mettent d'accord.

En Californie, un autre sympathisant des Verts, Jim Cody, va plus loin : il crée un site interactif (swapvote2000.com) doté d'un logiciel permettant à des inconnus de se rencontrer en ligne et de conclure des accords de troc en temps réel. Mais les autorités californiennes estiment que ce « courtage en voix » est illégal, et exigent la fermeture immédiate du site. Jim Cody retire son système interactif, mais laisse son site ouvert, pour faire connaître à tous sa mésaventure.

De son côté, Jeff Cardille estime qu'il n'a rien à craindre : « Mon site est un lieu d'information et de débat, on ne peut rien contre moi. » Il tient à préciser qu'il s'est lancé seul dans cette aventure : « Personne ne m'a aidé. Des internautes me proposent de l'argent, mais je refuse. Ce serait trop compliqué, et contraire à mes convictions. »

Yves Eudes

SUR LA TOILE

ELLE

■ L'hebdomadaire *Elle* publie pour la première fois un supplément entièrement consacré aux meilleures adresses Internet dans les domaines de la mode, de la beauté, de la déco et des rubriques habituelles du magazine. Sont recensés 631 sites « pour cliquer malin et féminin », comme l'écrit Valérie Toranian, rédactrice en chef, qui relève qu'en France « 40 % des internautes et un nouvel internaute sur deux sont des femmes ». Elle se propose de publier un guide réactualisé tous les ans.

PROCES BARBIE

■ Les 37 émissions consacrées au procès Barbie, diffusées par la chaîne câblée Histoire à partir du 29 octobre, sont intégralement disponibles sur le site www.histoire.fr, par tranche d'une semaine, avant la diffusion télévisée.

LINUX

■ IBM va équiper les 7500 magasins d'alimentation de la chaîne japonaise Lawson de postes d'accès Internet en libre accès. L'ensemble du système fonctionnera grâce au système d'exploitation libre et gratuit Linux, grand concurrent de Windows NT de Microsoft. - (Reuters.)

Le Monde
A LA TELEVISION ET A LA RADIO

Le Monde des idées
LCI
Le samedi à 12 h 10 et à 17 h 10
Le dimanche à 12 h 10 et à 0 h 10
Le lundi à 15 h 10

■

Le Grand Jury
RTL-LCI
Le dimanche à 18 h 30

■

La rumeur du monde
FRANCE-CULTURE
Le samedi à 12 heures

■

Idéaux et débats
FRANCE MUSIQUES
Le dimanche à 17 heures

■

Libertés de presse
FRANCE-CULTURE
Le troisième dimanche de chaque mois à 16 heures

■

A la « une » du Monde
RFI
Du lundi au vendredi à 12 h 45 et 1 h 10 (heures de Paris)

■

La « une » du Monde
BFM
Du lundi au vendredi à 13 h 06, 15 h 03, 17 h 40
Le samedi 13 h 07, 15 h 04, 17 h 35

Abonnez-vous au **Monde** pour seulement **173^F** par mois

Bulletin à compléter et renvoyer accompagné de votre relevé d'identité bancaire ou postal à :
LE MONDE, Service Abonnements - 24, avenue du Général-Leclerc - 60646 Chantilly Cedex

Oui, je souhaite recevoir *Le Monde* pour 173^F (26,37€) par mois par prélèvement automatique.

M. Mme Prénom : Nom :

Adresse :

Code postal : [] [] [] [] [] [] Localité :

Offre valable jusqu'au 31/12/2000 en France métropolitaine pour un abonnement postal. 001MQPA1

Autorisation de prélèvements	N° NATIONAL D'ÉMETTEUR N° 134031	ORGANISME CRÉANCIER : LE MONDE 21 bis, rue Claude-Bernard 75242 Paris Cedex 05
J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal <i>Le Monde</i> .	TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER	
Je resterai libre de suspendre provisoirement ou d'interrompre mon abonnement à tout moment.	Nom :	
Date :	Prénom :	
Signature :	N° :rue :	
	Code postal [] [] [] [] [] [] Ville :	
	NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)	
	N° :rue :	
	Code postal [] [] [] [] [] [] Ville :	
	DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER	Clé RIB
	Code Etablissement	Code Guichet
	N° de compte	

IMPORTANT : merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal, à votre autorisation. Il y en a dans votre chéquier.

Pour tout renseignement concernant le portage à domicile, le prélèvement automatique, les tarifs d'abonnement, etc :
Téléphonez au 01.42.17.32.90 de 8h30 à 18h du lundi au vendredi.
Pour un changement d'adresse ou une suspension vacances, un numéro exclusif : 0 803 022 021 (0,99^{FR}/min)

Le Monde (USPS-009729) is published daily for \$ 892 per year "Le Monde" 21, bis, rue Claude-Bernard 75242 Paris Cedex 05, France, periodicals postage paid at Champlain N.Y. US, and additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to IMS of N.Y. Box 15-18, Champlain N.Y. 12919 1518
Pour les abonnements souscrits aux USA : INTERNATIONAL MEDIA SERVICE, Inc. 3330 Pacific Avenue Suite 404 Virginia Beach VA 23451-2983 USA - Tél. : 800-428-30-03

Le sourire de Jean Tiberi

par Dominique Dhombres

TOUT LE MONDE avait pu remarquer l'étrange petit sourire du maire de Paris depuis quelques semaines. Mis en examen, lâché par ses amis, exclu de son parti, Jean Tiberi pouvait se dire que lui, au moins, n'était pas cité dans la cassette Méry. Ce sourire risqué de disparaître après la diffusion, mardi soir, du magazine « 90 minutes » de Canal+.

Ce que l'enquête de Bernard Nicolas et Patrice des Mazery montre à profusion, c'est que Jean Tiberi a maintenu le système mis en place par son prédécesseur : une administration municipale entièrement sous la coupe d'un parti politique, le RPR, auquel elle fournit généreusement des fonds et des emplois fictifs. Et cela n'a nullement cessé après le vote en 1990 de la loi sur le finance-

ment des partis politiques...

Gérard Merle, gaulliste, corrézien, ancien employé à la mairie, est un de ceux qui parlent à visage découvert devant la caméra. « Il n'y a jamais rien eu de fait sans que Tiberi et Chirac soient au courant », dit-il. Il a reçu des menaces téléphoniques, les pneus de sa voiture ont été lacérés. Et, pourtant, il persiste : Tiberi et Chirac ne pouvaient ignorer les rapports de l'inspection générale de la Ville de Paris, qu'ils étaient les seuls à pouvoir autoriser et qu'ils étaient exclusivement destinés.

Les journalistes de Canal+ ont pu se procurer un de ces rapports, commandé par Jean Tiberi en 1996. Ce document pointe les dépenses, artificiellement majorées, d'un organisme, l'Agospap, qui gère les œuvres sociales de la Ville de

Paris. Il n'a jamais été rendu public alors qu'il pouvait intéresser la justice. Un ancien gendarme raconte comment il était chargé de visiter nuitamment les bureaux des employés de la mairie pour poser des micros. Les lignes téléphoniques étaient écoutées et un pool de secrétaires transcrivait les bandes.

Ces transcriptions, comme les rapports confidentiels de l'inspection générale, servaient à intimider les employés rétifs. La méthode a été plus brutale avec Monique Lapère, propriétaire de manèges, qui avait dénoncé le racket dont étaient victimes les forains au bénéfice du RPR. Ses véhicules ont été immobilisés, son fils roué de coups. Avec le visage tuméfié de ce dernier, on est loin des salons dorés de l'Hôtel de Ville.

De glace par Pierre Georges

UN PETIT arpent de banquise. Sous les pavés de glace, la plage ! Puisque aussi bien l'effet de serre sort les griffes ; que la température monte et la mer itou ; que la banquise fond, que les ours blancs, pauvres bêtes, tâtent de la papatte le sol de la patinoire pour savoir s'il est bien raisonnable de s'y aventurer sans gilet de sauvetage ; oui puisque tout cela menace et qu'il faut le prendre au sérieux maintenant, et au tragique demain, tâchons voir d'y trouver au moins quelque plaisir.

A chaque jour suffit sa catastrophe ! Donc, ce matin, en une parfaite désinvolture, on serait fort tenté de lancer une formule à l'emporte-terre du genre : « Laisse l'effet de serre se faire ! » Au risque de passer pour un parfait irresponsable et de recevoir une avalanche de papier bleu, de papier vert, du genre : c'est honnête, traiter avec tant de légèreté d'une chose si grave ! Si vous ne pensez pas à vous, pensez au moins aux enfants des enfants de vos enfants qui, en l'an 2100, subiront une hausse des températures de l'ordre de 1,5 à 6 ° C. Du moins si tout se passe mal.

Eh bien ? Z'auront moins froid l'hiver, ces braves. Et donc se chaufferont moins et donc pollueront moins, et donc moins d'effet de serre. CQFD. A toute chose effet de serre est bon. Faisons, par exemple, un peu de spéculation-fiction. Ne serait-il pas avisé, dès maintenant, de s'acheter au pôle, Sud ou Nord, une petite surface de glace pas chère. De déposer, avec quelques amis corses, les statuts de la Compagnie des paillotes arctiques ou antarctiques. D'attendre patiemment le dégel des sols et le réchauffement des airs. De préparer déjà les menus, brochettes de bébé-phanoc, steak

d'ours à la planche, morue braisée, enfin toutes braves bêtes notoirement exemptes d'ESB.

Serait-ce si fou que cela, mon doux palmier au Groenland, par les nuits sans nuit ? Ah, nos enfants nous béniraient. Autant sans doute que nous avons bûni nos aïeux d'investir leurs économes en francs-or dans les prometteurs emprunts russes ou dans les compagnies de chemin de fer amazoniennes. Avec le résultat que l'on sait.

Bref, l'effet de serre appartient aux audacieux ! Tout comme l'ordinateur d'ailleurs, ce si cher et désormais si vigilant ami de l'homme. Il n'est de jour où de fâcheuses nouvelles ne parviennent du front des salariés. Comme quoi l'ordinateur serait un flic, un indic d'entreprise, un fameux mouchard, tel celui installé dans la cabine du routier de bureau. L'ordinateur sait tout, voit tout, dit tout. L'ordinateur est un agent du patronat le plus répressif. Il est en mesure à tout instant de cafter le salarié qui ne ferait pas vraiment ce qu'il doit faire et ferait ce qu'il ne doit pas faire. Par exemple, errer en de déplorables contrées internautes.

Un vrai flic donc. Très ressources informatiques ! Mais aussi un outil aux potentialités évidentes. Par exemple, cet ordinateur diffuseur d'odeur, cet ordinateur, demain, vaporisateur de parfums. Ils y travaillent tous et vivement (*lire page 28*). Fameuse et alléchante idée. L'e-mail ILOVEYOU avec fragrances de rose ! Pour vous, chère ! Et pourquoi pas demain - effet de serre, plus de forêts, donc plus de papier, donc plus de journaux - le journal sur écran. Avec, en prime, une bonne vieille odeur d'encre et de papier journal ! Moderne, non ?

M. Annan appelle les grandes puissances à ne pas abandonner la Sierra Leone

La force de l'ONU est de nouveau menacée du fait de leur inertie

POUR LA DEUXIÈME FOIS en moins d'une semaine, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a lancé un appel au secours, mercredi 1^{er} novembre, pour sauver la mission de l'ONU en Sierra Leone, la Minusil. « J'appelle les Etats membres, en particulier ceux qui disposent d'armées importantes et bien équipées, à envisager d'urgence une participation à la Minusil avec des soldats ou de l'équipement », a déclaré M. Annan dans un rapport au Conseil de sécurité.

L'Inde et la Jordanie, qui contribuent à hauteur de 5 000 casques bleus sur les 13 000 que compte la Minusil, ont annoncé récemment leur intention de retirer leurs contingents. « Les offres actuelles de remplacement de soldats et d'équipement ne sont pas suffisantes pour compenser le retrait des importants contingents indien et jordanien », a indiqué Kofi Annan. Le Bangladesh a proposé l'envoi de deux bataillons d'infanterie et d'autres unités, et le Ghana se dit prêt à fournir un bataillon, mais a besoin d'« aide pour l'équiper ».

C'est aux grandes puissances que

s'adresse Kofi Annan, pour leur demander au fond d'être plus conséquentes avec leurs belles paroles, du type de celles qui ont été prononcées au sommet du millénaire de l'ONU il y a moins de deux mois. La semaine dernière, M. Annan n'avait pas caché son sentiment sur la menace de débandade qui pèse à nouveau sur la Minusil. Si les Indiens et les Jordaniens sont sur le point de déclarer forfait, c'est, avait-il dit, parce qu'« ils espéraient que davantage de soldats des pays développés se joindraient à eux sur le terrain pour participer à ces opérations de maintien de la paix ».

SAUVER LA MINUSIL

L'expérience du printemps dernier en Sierra Leone était pourtant supposée avoir servi de leçon. Face à l'offensive menée par les troupes rebelles du RUF dirigées par Foday Sankho, la Minusil s'était révélée impuissante, à la merci des preneurs d'otages, et le misérable état de ces « soldats de la paix » venus de pays du tiers-monde avait alors fait scandale : soldats sans armes pour la plupart, sans uniformes

même, sans entraînement évident et dans l'incapacité de faire respecter quoi que ce soit. Le secrétaire général de l'ONU et le département des opérations de maintien de la paix avaient alors fait front pour sauver la Minusil, lui procurer de premiers renforts mieux équipés, tandis que les Britanniques, par une intervention-éclair, stoppaient l'offensive des rebelles. Mais cet effort aurait dû se poursuivre : en août, Kofi Annan avait demandé au Conseil de sécurité de porter à 20 000 hommes les effectifs de la Minusil, ce que depuis il n'a pu obtenir.

Les Britanniques ont annoncé qu'ils enverraient 200 soldats, sans qu'ils soient intégrés à la Minusil. Ce n'est « pas suffisant », a déclaré M. Annan la semaine dernière. « Au moins les Britanniques ont-ils fait un geste. D'autres n'en ont pas fait autant, a-t-il ajouté ; ceci soulève une question sur laquelle nous devons tous nous pencher, à commencer par le Conseil de sécurité. »

Claire Tréan

M. Strauss-Kahn a bien suivi l'avis de ses services sur le dossier Lagerfeld

L'ANCIEN ministre de l'économie et des finances Dominique Strauss-Kahn n'a fait que suivre l'avis de ses services dans le traitement du dossier fiscal de Karl Lagerfeld, assure *Le Nouvel Observateur* dans son édition du 2 novembre.

L'hebdomadaire contredit formellement la présentation du *Canard enchaîné*, qui avait affirmé, sur la foi d'une note manuscrite du ministre datée du 14 août 1990, que M. Strauss-Kahn avait imposé une transaction avec le couturier, contre l'avis de la direction générale des impôts (DGI) (*Le Monde* du 25 octobre).

Le Nouvel Observateur reproduit une note du secrétariat d'Etat au budget, datée du 6 août 1999, sur laquelle figure une annotation de la cellule fiscale de Bercy : ce document atteste qu'à cette date « l'accord de la DGI et de [M.] Lagerfeld » était acquis sur la négociation entreprise - au terme de laquelle le couturier a obtenu un abattement de 41 millions de francs sur les 85 qui lui étaient réclamés.

L'euro suspendu à la réunion de la BCE

A QUELQUES HEURES de la réunion du conseil de la Banque centrale européenne (BCE), l'euro se négociait légèrement en dessous du seuil de 0,86 dollar, jeudi 2 novembre, au cours des premiers échanges, après être monté à l'ouverture jusqu'à 0,8619 dollar. Les analystes n'attendent pas, dans leur majorité, de modification de ses taux d'intérêt par la Banque centrale européenne.

La monnaie unique s'était redressée en cours de séance mercredi, profitant de nouveaux signes de ralentissement économique aux Etats-Unis. Au lendemain de la publication de statistiques, montrant une baisse de confiance des consommateurs, la Réserve fédérale américaine (Fed) a indiqué, mercredi, dans son rapport de conjoncture, que la croissance économique a été modérée aux Etats-Unis en septembre et au début du mois d'octobre. La Fed a toutefois signalé que « le marché du travail est demeuré étroit et plusieurs des douze régions ont fait part d'un accroissement des tensions sur les salaires ».

Commémoration de la tragédie du « 5-7 », trente ans après dans l'Isère

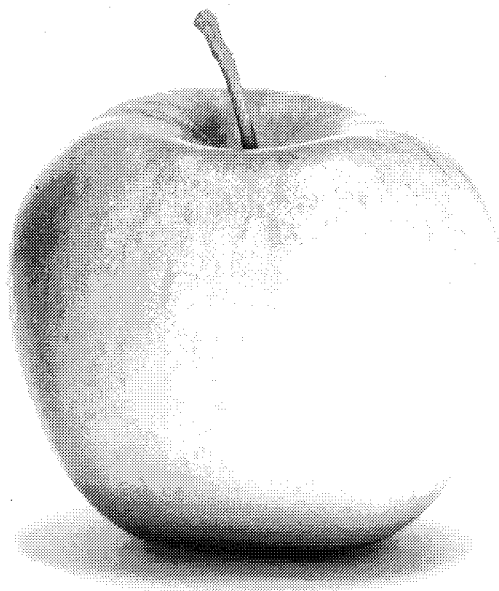
UNE QUARANTAINE de personnes se sont recueillies, mercredi 1^{er} novembre, à Saint-Laurent-du-Pont (Isère), devant la stèle de marbre portant les noms des victimes de l'incendie du dancing le « 5-7 », qui avait tué 146 jeunes gens âgés de 14 à 22 ans, durant la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1970.

Les élus de la commune et les familles se sont également rendus au cimetière, devant la tombe commune où sont ensevelis les restes de sept victimes non identifiées ; puis devant les tourniquets en fer rouillé qui étaient disposés à l'entrée du dancing et ont été conservés sur place. Cent dix corps avaient été retrouvés massés devant ces portails destinés à éviter la resquille à l'entrée du night-club, ouvert sept mois plus tôt au bord de la nationale 520, entre les villes de Voiron et de Chambéry.

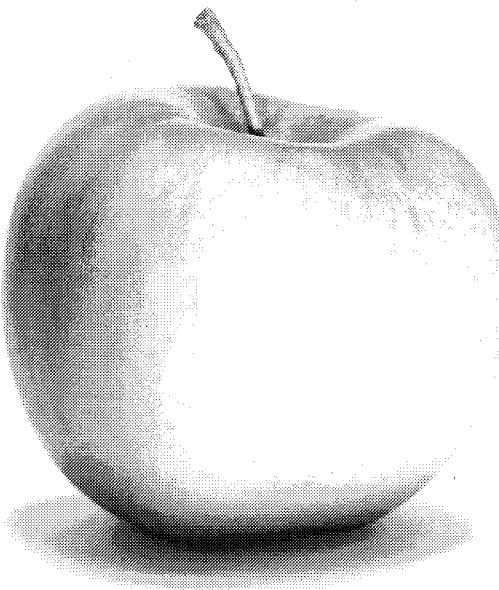
DÉPÊCHES

■ **ESPACE** : le module Soyouz transportant les Russes Iouri Gidjenko et Sergueï Krikalyov et l'Américain William Shepherd s'est arrimé avec succès jeudi à 09 h 24 GMT à la station spatiale internationale (ISS). Les trois hommes seront les premiers occupants de l'ISS, qui tourne en orbite à 370 km au-dessus de la Terre. Ils doivent rester 117 jours seuls à bord avant d'être rejoints par un deuxième équipage en février Le Soyouz avait décollé mardi du cosmodrome de Baïkonour. - (*Reuters*.)

■ **CINÉMA** : la star du porno Rocco Siffredi, 36 ans, a annoncé au cours d'une conférence de presse à Paris, qu'il devenait le porte-drapeau de la ligne de vêtements masculins Olly Gan, qui se fait fort de « transformer la star du X en gentleman », tout en dévoilant ses prochains projets d'interprétation dans le circuit du cinéma de consommation courante. Il tournera donc dans quelques semaines un second film avec Catherine Breillat, qui l'a mis en scène dans *Romance*, ainsi qu'un « thriller » sur fond de sado-masochisme coproduit par Jean-François Lepetit (Flach Films).



S'IL S'AGISSAIT DE FOURNISSEURS D'ACCÈS INTERNET, VOUS SAURIEZ LEQUEL A UN VER.



Il n'y a jamais eu autant de fournisseurs de services Internet qu'aujourd'hui. Mais dans une telle profusion, comment faire le bon choix ? C'est là qu'intervient NSIratings (labels NSI). Lorsque vous voyez un fournisseur d'accès Internet arborant le

logo NSIrated (labellisé NSI), vous avez la garantie qu'il possède le service, le savoir-faire technique et la stabilité financière qui vous aideront à tirer le meilleur profit de l'Internet, sans mauvaises surprises.



Le Monde

DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 3 NOVEMBRE 2000

L'ÉTRANGETÉ DES DESTINS

Natsume Sôseki, détective nonchalant
lancé sur sa propre piste :
un magnifique thriller romantique

p. III

LA LIBERTÉ, IMPROVISATION PERMANENTE

Jazz et Black Power, « free » et révolution :
un manifeste esthétique et politique,
par Philippe Carles et Jean-Louis Comolli

p. X

SÉLECTION

La liste des
« poches » parus
en octobre

p. XIII à XV



Face aux piles d'Edouard Rumel à Dinan

Un libraire généraliste dans une commune rurale propose quelque six mille titres dans ses rayons

● LITTÉRATURES

A l'équinoxe et au-delà

de Natsume Sôseki (p. III)

Madame Bovary

de Gustave Flaubert (p. IV)

Histoire de la littérature française

sous la direction de Daniel Couty (p. IV)

Bêtes, hommes et dieux

de Ferdynand Ossendowski (p. IV)

Le Royaume des voix

d'Antonio Muñoz Molina (p. V)

Le cœur est un chasseur solitaire et

Frankie Addams

de Carson McCullers (p. V)

Architecte des glaces

de Marc Petit (p. V)

Livraisons (p. VIII)

● ROMANS

POLICIERS

Chiens sales

de François Barcelo (p. VI)

Livraisons (p. VI)

● SCIENCE-FICTION

« Folio SF », la nouvelle collection de Gallimard (p. VII)

Livraisons (p. VII)

● ESSAIS

Free Jazz/

Black Power

de Philippe Carles et Jean-Louis Comolli (p. X)

Anthropologie du corps et modernité

de David Le Breton (p. XI)

Freud

de Jacques Sédard (p. XI)

Le Rose et le Noir

de Frédéric Martel (p. XI)

Enfance et Histoire de Giorgio Agamben

(p. XII)

Les Origines culturelles de la Révolution française

de Roger Chartier (p. XII)

La Politique de la langue française

de Marie-Josée de Saint-Robert (p. XII)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois d'octobre (p. XIII à XV)

On trouve le Poche-Café, un peu par hasard, après l'une de ces ruelles qui conservent à Dinan (Côtes-d'Armor) une belle allure médiévale. Passées les maisons à porches et à piliers, passé le beffroi du XV^e siècle, la librairie d'Edouard Rumel apparaît comme un défi de modernité. Ici, on s'assoit entre amis, devant un café ou un jus de fruit, on échange quelques idées en triant une pile de livres ; on flâne devant les aquarelles et les gouaches accrochées aux murs blancs. Certains soirs, on participe à un débat sur Giono, Garcia Marquez ou Louis Guilloux, sur Nietzsche, sur « Le beau » ou, comme bientôt, sur Léon Bloy ou René Crevel. C'est ainsi qu'Edouard Rumel a rêvé sa librairie, en songeant à des lycéens heureux de se retrouver, entre eux, environnés de chefs-d'œuvre, parlant littérature, philosophie ou poésie, science-fiction ou littérature policière. Cet autodidacte de 47 ans, voulant se guérir d'une jeunesse sans lecture, découvrir Diderot en lisant Kundera, se plongera dans Descartes puis dans Husserl, dans Kafka et, aujourd'hui, dans Hume. De quoi se convaincre que la spécialisation a quelque chose à voir avec l'oubli de soi.

Une librairie généraliste, donc, où le livre de poche a envahi les rayons. Six mille titres qu'Edouard Rumel sélectionne avec

grand soin, certain que, dans une commune rurale de 12 000 habitants, il est trop hasardeux d'aborder la culture sans une certaine exigence. On trouve, ici, Blanchot, Velter, Ponge, Réda ou Penna. Au rayon théâtre, Sophocle et Nathalie Sarraute, mais aussi *Porcelaine*, ces scènes dialoguées de Robert Walser (Ed. Zoë « Mini Zoë », Genève). On trouve *Récits d'amour et de chevalerie* (Bouquins) et Modiano, le Larousse de Poche 2001 côtoyant, en vitrine, *Le Petit Navire* de Tabucchi (Seuil, « Points »), *Salon de beauté* de Bellatin (Stock) ou *Kyoko* de Murakami Ryu (Picquier Poche). Au rayon philosophie, on trouve Platon mais aussi Onfray. On trouve Arendt, Nietzsche et même Guy de Pourtalès pour son *Nietzsche en Italie* (L'Age d'homme). Quand il veut se faire pédagogue, Edouard Rumel fait une pile thématique. Quand il veut se faire plus commerçant, il cède à la tentation du *fac-ing*, présentant un livre pour sa couverture. Combien d'exemplaires a-t-il, ainsi, vendu de *La dame qui aimait les toilettes propres*, de Donleavy (« Folio »), grâce à l'illustration de Botero ? Ce ne sont pas les jeunes lecteurs qui se sont laissés prendre, en tout cas, au tag très contemporain ornant la couverture du *Tristan et Yseut* de Bérout, le trouvère du XII^e siècle (« Folio / Classique »). Si ceux-là ont acheté l'œuvre en

nombre, ils ont pris la peine de faire remarquer qu'elle est au programme du bac, cette année...

Les enseignants des lycées de la ville (un public, un privé, pour près de trois mille élèves) jouent le jeu. Quelques professeurs du lycée public de La-Fontaine-des-Eaux se sont même fait les complices d'Edouard Rumel pour animer (deux fois par mois) les débats du vendredi soir. Comme lui, ils se désolent de la désertion lycéenne. Est-elle due à l'ambiance trop sage de la librairie ? Ou à la réputation d'élitisme qui l'accompagne, depuis son ouverture, il y a trois ans ? Libraire et enseignants se consolent en voyant les étudiants dinannais fréquentant, la semaine, les facultés de Rennes ou de Brest, heureux de rentrer chez eux, le week-end, et de trouver là un petit havre de culture qu'ils n'espéraient plus. Edouard Rumel a toujours pour eux un exemplaire de son livre fétiche, *Les Somnambules* d'Hermann Broch (L'Imaginaire). A ces jeunes clients, comme aux plus fidèles, le libraire offrira volontiers un café. Pour le reste, il espère que les éditeurs ne lui mettront pas trop sous le couteau sous la gorge. Cela arrive, dit-il.

André Meury

(Le Poche Café, 1 bis, rue Haute-Voie, 22100 Dinan. Tél. : 02-96-39-98-60)

Cadran bleu et autres mondes

Deux nouvelles collections pour la jeunesse sont apparues récemment au firmament des littératures de l'imaginaire, ce qui nous autorise à filer la métaphore stellaire. La première aux éditions Degliame, la collection « Le cadran bleu » couvre le champ entier avec des sous-séries consacrées à la science-fiction, qui propose notamment les délirantes aventures d'Antarès, l'agent spatio-temporel, et de son équipage, signées Christophe Lambert et Bishop, et un Jean-Pierre Andrevon (*Le Visiteur de l'Anti-Monde*), au fantastique et à la fantasy sous l'étiquette « Légende ». Le parti pris de la directrice de la collection est d'avoir demandé à des auteurs spécialisés dans ces genres d'écrire pour les enfants (à partir de 10 ans), qu'ils aient, comme Gudule (*La Villa qui hurle*), Christophe Lambert (*La Malédiction d'Halloween*) ou Francis Valéry (*Le Mystère du manoir Millard*), une certaine expérience dans le domaine ou qu'ils y fassent leurs premiers pas. C'est le cas de Laurent Genefort, qui dans *La Citadelle des dragons*, conte une nouvelle aventure d'Alaet, le petit voleur qu'on croirait droit sorti des Mille et Une Nuits et qui vient ici au secours d'une elfeline. Et aussi celui de Pierre Grimbert, qui relate dans son cycle des « Aventuriers de l'irréel » les mésaventures des utilisateurs de la console de jeux Dream-station : le « rêve » peut virer vite fait au cauchemar, comme c'est le cas dans *La Formule rouge*. Il convient de spécifier que la collection est très joliment

présentée, avec des couvertures et des illustrations intérieures signées Caza, Olivier Vatine ou Fred Blanchard.

« Autres mondes », chez Mango jeunesse, dirigée par le spécialiste Denis Guiot, est consacrée à la seule science-fiction, ainsi que l'affirme hautement le titre de l'anthologie manifeste, « Graines de futurs », qu'a concoctée le directeur de la collection pour ouvrir le bal et qui réunit quelques sommités du genre : Alain Grousset et Danielle Martinigol, Christian Grenier, Christophe Lambert, Joëlle Wintrebert. Au travers d'histoires mettant en scène des clones acteurs de cinéma, des nanorobots fantômes ou des bananes qui vaccinent, c'est « l'éventail des futurs possibles engendrés par l'accélération de la connaissance scientifique » que s'emploie à explorer ce recueil où figurent également les deux autres auteurs de cette première volée de parutions : Ange, un nouveau venu, dont le pseudonyme asexué camoufle un couple qui a déjà travaillé dans le jeu de rôle, le scénario de BD et la littérature pour adulte (sous l'alias G. E. Ranne), et Jean-Pierre Hubert, qui semble bien, après *Le Bleu des mondes*, revenir en force dans le champ de la science-fiction. Les Cendres de Ligna est un « planète opéra » développant une thématique écologique de façon très intelligente et avec une grâce d'écriture peu commune, qui bénéficie de surcroît d'une superbe couverture de Manchu. Bon vent et longue vie...

J.Ba.

e n b r e f

● **La Découverte/Poche, centième.** La Découverte/Poche fête son centième volume en publiant deux classiques de l'édition engagée, *Ratonnades à Paris* et *Les Harkis à Paris*, de Paulette Péju (première édition : Maspero, 1961). Deux titres qui trouvent naturellement leur place à côté des *Carnets de guerre*, de Louis Barthas, vente record de la collection (25 000 exemplaires), ou d'*En direct du couloir de la mort*, de Mumia Abu Jamal, autre bonne vente. Parmi les titres annoncés pour les prochains mois : *De la souillure*, de Mary Douglas, et *Les Crimes de l'armée française*, de Pierre Vidal-Naquet.

● **BOL, Godard et Le Diable au corps.** Pour prolonger l'opération « Livres en fête », le libraire en ligne bol.fr offre un exemplaire du *Diable au corps*, de Radiguet, en Pocket, pour les clients qui effectuent plus de 99 francs d'achats (livres, disques, vidéos, etc.). La quatrième de couverture du volume offert vante les mérites d'« un texte puissant qui a fait scandale à l'écran, quand Claude Autant-Lara ou Jean-Luc Godard avaient "le diable au corps" ». Jean-Luc Godard a peut-être eu le diable au corps, mais il n'a jamais adapté le livre de Radiguet, contrairement à Marco Bellocchio dans les années 80. C'est la bouche de Maruschka Detmers qui a fait scandale dans le film italien, même si l'actrice a été découverte par Godard dans *Prénom Carmen*. Le même livre, dans la même édition, est décrit sur amazon.fr comme « une œuvre érotique de 1803 » !

L'étrangeté des destins

À L'ÉQUINOXE ET AU-DELÀ

(Higan sugi made)

de Natsume Sôseki.

Traduit du japonais

par Hélène Morita,

Le Serpent à plumes, « Motifs »,

432 p., 45 F (6,86 €).

(Première édition :

Le Serpent à plumes, 1995.)

Il est mort sans avoir souri de sa vie. Il n'en avait jamais éprouvé la moindre envie. Il était triste, songeur, lointain.

Pourquoi aurait-il souri ? La vie ne lui avait fait que des grimaces. Petit dernier d'une famille nombreuse, il est mis en nourrice dès sa naissance : sa mère s'était sentie honteuse d'être enceinte à son âge. Puis un couple de gens modestes l'adopte. Lorsqu'à neuf ans il est rendu à ses parents, il les prend pour ses grands-parents. Il se rend compte que ses frères et sœurs sont choyés, pas lui.

Dans un roman à résonances autobiographiques, *Les Herbes du chemin* (1), il raconte qu'il était pour son père « une présence dérangeante. Il me regardait toujours avec l'air de se demander ce que ce monstre était venu faire chez lui et ne me traitait pour ainsi dire jamais comme un enfant. » Il est victime d'une dépression à vingt-sept ans. Se retire dans un temple zen. Vit trois ans en Angleterre. Enseigne la littérature anglaise à l'université de Tokyo. Retombe deux ans dans la neurasthénie. A quarante-trois ans, il frôle la mort à cause d'un ulcère à l'estomac.

C'est ce mal qui l'emporte en 1916, à quarante-neuf ans, après des crises à répétition. Il passe les dernières années de sa vie « amaigri et chancelant », stoïque. Ironie du sort : certains de ses amis plus jeunes et en meilleure santé disparaissent avant lui. Lorsque, coiffé d'un haut de forme, il accourt en pousse-pousse sur le lieu de leurs obsèques, il médite sur l'étrangeté des destins, le mystère des carcasses humaines et l'hypothèse que la mort soit « plus douce que la vie ». Assis ou couché, il aura passé des jours et des jours derrière la vitre de sa chambre ou de son bureau. Le spectacle qui s'offre à lui « est remarquablement monotone ». Mais Sôseki est un contemplatif. Sur le rebord de la fenêtre, comme pour composer un tableau, il installe un bonsaï. Sa façon de voir le monde le transforme en « authentique peintre ». Nul besoin d'un pinceau. « Il suffit, dit-il, de poser son regard sur le monde directement. C'est là que naît la poésie et c'est là que le chant s'élève. Même si l'idée n'est pas couchée par écrit, le son du cristal résonne dans le cœur. Même si la peinture n'est pas étalée sur la toile, l'éclat des couleurs se reflète dans le regard intérieur. » Il pose tout de même ses idées par écrit, et pour ce faire, inverse prénom et patronyme : Sôseki Natsume signe Natsume Sôseki. Ses livres parlent d'un peintre qui se retire dans la montagne « pour un voyage en quête d'impassibilité » (*Oreiller d'herbes*), d'un écrivain qui vagabonde dans ses souvenirs (*A travers la vitre*), d'un couple qui se désagrège (*Clair-Obscur*), de la malédiction des hypocrisies familiales, d'histoires d'hommes malades et hantés par la culpabilité, le besoin d'expiation (2).



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MAITOTTI

ordinaire. « Il avait l'impression d'avoir voulu jouer au go et d'en être réduit à regarder les autres jouer. » Il se retrouve enfin chargé d'une étrange mission : suivre un homme coiffé d'un feutre noir et vêtu d'un pardessus gris moucheté, avec un visage allongé et entre les sourcils un grain de beauté. Son investigation le plonge dans un nœud de vipères familial. Il perce le secret de son ami Sunaga, et de Chiyoko, une jeune femme qu'il avait entrevue furtivement de dos et qui l'avait intrigué. Les analyses tout en nuances du jeune Keitarô renvoient à l'art dont Sôseki s'est voulu maître : celui d'un détective nonchalant, lancé sur sa propre piste. Car, par effet de miroir, les secrets révélés dans ce magnifique thriller romantique réfléchissent les zones d'ombre et tourments mêmes de l'auteur. Sôseki, par exemple, venait de perdre un enfant lorsqu'il composa ce récit. Ce drame est raconté longuement ici, en un épisode poignant.

Jean-Luc Douin

(1) Ed. Philippe Picquier.

(2) Tous aux éd. Rivages.

Les romans de Sôseki s'articulent souvent autour de visites, de confessions. Généralement, il fait converger les histoires de plusieurs personnages par l'intermédiaire d'un narrateur, qui joue les espions et accomplit sa propre éducation sentimentale en observant les autres

Les héros de Sôseki se meurent autant d'un remords que de leurs maux d'estomac. Souvent, c'est le drame d'un homme qui n'a pas épousé la femme de sa vie. C'est le constat que les histoires d'amour sont « aussi éphémères que le songe d'une nuit d'été », et la certitude que, « quoi qu'on fasse, jamais cœur d'homme et cœur de femme ne se peuvent hermétiquement ajuster l'un sur l'autre ». Dans *Le Voyageur* (2), le héros se débat dans l'imbricatio sentimentale où son frère et sa belle-sœur se sont (et l'ont) plongés en voulant mettre leur fidélité mutuelle à l'épreuve. La sensibilité de Sôseki au malaise des femmes s'exprime admirablement dans le récit qu'il fait de la visite d'une admiratrice, venue lui faire une confession douloureuse et lui demander si elle devait continuer à vivre : « Elle avait le cœur si profondément déchiré qu'elle était inguérissable. En même temps, cette blessure, transformée en un beau souvenir que les gens ordinaires ne pourraient jamais éprouver, rendait son visage radieux. Elle désirait garder éternellement au fond d'elle-même cette beauté comme un joyau... » (*A travers la vitre*).

Ses romans s'articulent souvent autour de visites, de confessions. Sôseki fait converger les histoires de plusieurs personnages par l'intermédiaire d'un narrateur, qui joue les espions et forge sa propre éducation sentimentale par l'observation des autres.

C'est le cas dans *A l'équinoxe et au-delà*. Fasciné par un aventurier qui bouffa des serpents, chassa l'otarie et fabriqua des bouchons pour tonneaux de saké, bercé par Stevenson, rêvant de pays lointains ou de burlingue sur les chemins de fer de Mandchourie, Keitarô, le jeune héros, y est en quête d'un événement qui le délivre de la banalité. En attendant ce « quelque chose d'étincelant », ce « choc salutaire », il épie les gens dans les tramways et essaye de deviner ce que chacun d'entre eux cache de non

extrait

Il semble que cette tendance ait commencé à s'imposer à Keitarô alors qu'il était encore lycéen, lorsque son professeur d'anglais se servait d'un récit de Stevenson, *Les Nouvelles Mille et Une Nuits*, comme livre de classe. Une fois, dans son excitation, il en oublia la distinction entre roman et réalité et il demanda au professeur, très sérieusement, si des choses pareilles pouvaient se passer réellement à Londres au XIX^e siècle. L'enseignant tira un mouchoir en lin de la poche intérieure de sa veste noire Melton, s'essuya le nez et répondit : « En fait, R. L. Stevenson était de ceux qui sont capables, simplement à partir de la vue d'un fiacre dans une rue, de bâtir tout un roman ! » A partir de ce moment, chaque fois qu'il voyait un pousse en attente d'être loué, Keitarô imaginait que la nuit précédente peut-être, cette voiture avait emporté à grande vitesse un client qui tenait un couteau dans l'intention de commettre un crime, ou bien qu'elle avait abrité, dissimulée sous la capote, une jolie femme : elle partait pour quelque gare et là elle monterait dans un train pour une direction contraire à celle à laquelle au même moment songeaient ceux qui étaient lancés à ses trousses. Ainsi Keitarô ne cessait de s'enchanter lui-même en se procurant les frissons et les plaisirs de l'aventure.

A s'abandonner dans ces rêveries répétées, l'idée finit par germer naturellement en lui que dans un monde aussi complexe, quelque chose devrait bien finir par lui arriver, qui procurerait à ses nerfs un choc salutaire, et même si cela ne correspondait pas tout à fait à ses suppositions, ce serait quelque chose de nouveau, qui le changerait de la banalité. Depuis qu'il avait quitté l'école pourtant, sa vie se bornait uniquement à emprunter des tramways et à faire des visites à des inconnus, muni de lettres d'introduction ; vraiment rien ne méritait spécialement qu'on en fit un roman.

A l'équinoxe et au-delà, page 23.

Difficile gestation

MADAME BOVARY
de Gustave Flaubert.
Préface, notes et dossier
par Jacques Neefs.
Livres de Poche,
« Classiques de poche »,
566 p., 24 F (3,66 €).

De tous les chefs-d'œuvre de la littérature française, *Madame Bovary* est sans doute le seul dont la genèse soit connue avec autant de précision : lecture par Flaubert à ses amis Louis Bouilhet et Maxime Du Camp du manuscrit de *La Tentation de saint Antoine*, en 1849 ; leur réaction (« *Il faut jeter cela au feu et n'en jamais reparler* ») ; leur conseil de choisir un sujet terre à terre, leur suggestion de s'inspirer de « *l'histoire de Delamare* », cet officier de santé dont la femme, nymphomane et criblée de dettes, s'était empoisonnée. Puis le voyage en Orient avec Maxime Du Camp, l'« *Eurêka, j'ai trouvé, je l'appellerai Emma Bovary* », et le lent, le laborieux, l'exaltant, le décourageant travail accompli à écrire ce « *livre sur rien* », de septembre 1851 à avril 1856.

Quatre ans et sept mois d'écriture forcenée, de recherches maniaques, dont, durant les dernières années de leur liaison, Flaubert tient au courant Louise Colet, presque au jour le jour, en une correspondance unique en son genre. Cette genèse est aujourd'hui connue non seulement par le discours que Flaubert et les témoins de sa vie ont tenu sur elle, mais par l'étude minutieuse des manuscrits eux-mêmes, des scénarios initiaux aux dernières épreuves corrigées. Jacques Neefs utilise les recherches accomplies par lui-même et l'équipe qu'il dirige à l'ITEM/CNRS, pour donner, sobrement et efficacement, dans le dossier qui accompagne le texte, une idée du gigantesque travail d'écriture qui aboutit à cette « *révolution dans les lettres* » saluée par Guy de Maupassant, restée toujours aussi fascinante depuis, et qu'il analyse avec finesse dans sa préface.

Michel Contat

Evolution des genres, formes, théories...

Les œuvres ont leur propre vie, souvent de quelques années, par exception de plusieurs siècles

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sous la direction de Daniel Couty.
Larousse, « In Extenso », 1 540 p.,
160 F (24,39 €).
(Inédit.)

Signe des temps : il n'y a plus guère d'histoire de la littérature française dans les librairies. Et moins encore si l'on exclut les manuels et les vade-mecum à l'usage des étudiants. Si bien que, pendant longtemps, les honnêtes lecteurs qui désiraient disposer d'un ouvrage de référence sur le sujet se rabattaient sur les volumes scolaires du Lagarde et Michard dont ils assurèrent la fortune. En collection bon marché, depuis la disparition de l'estimable *Histoire littéraire de la France* des Editions sociales, il ne restait guère que les neuf volumes de la collection *Littérature française* de chez Arthaud (reprise chez G-F Flammarion) dirigée par Claude Pichois qui s'arrêtèrent, pour l'époque contemporaine, à 1980.

Cette timidité éditoriale est le reflet d'une crise de l'histoire littéraire elle-même. Les choses ont bien changé depuis Lanson et une conception euphorique de l'histoire conçue comme le déroulement continu d'un long fil liant des grands auteurs et des grandes œuvres. Une sorte d'autoroute avec ses entrées et ses sorties, ses bolidos et ses tacots, menant sans encombre et sans état d'âme des chansons de geste à Claude Simon. Les historiens, les vrais, ont eu beau jeu de faire la

leçon aux littéraires et à montrer ce que leur conception avait de naïf. Sur l'autre flanc, le structuralisme, la linguistique, la théorie du texte sapaient ce qui restait de certitudes, réfutaient le fameux binôme l'homme et l'œuvre, s'attaquaient à la notion même d'auteur et aux normes du jugement littéraire. Une discipline universitaire s'écroulait – et avec elle le goût des grandes entreprises synthétiques.

La crise est passée, pour l'essentiel. L'histoire littéraire en a été transformée, pour son plus grand bien. La publication de cette *Histoire de la littérature française*, dirigée par Daniel Couty, en est une preuve.

Les apparences sont restées, pour notre confort intellectuel. L'ouvrage est divisé en chapitres qui perpétuent les divisions traditionnelles : Moyen Âge, XVI^e siècle, XVII^e, etc., jusqu'au XX^e siècle qui est coupé en deux : de 1892 (on ne sait trop pourquoi) à 1944 et de 1945 à nos jours. Dans une seconde partie sont présentées par ordre alphabétique les « figures » de notre littérature, de Guillaume Apollinaire à Emile Zola. Une troisième partie, fort utile, offre une bibliographie générale et des bibliographies des auteurs choisis où une bonne place est faite aux éditions de poche. Une dernière partie présente une chronologie où les événements de l'histoire sont mis en parallèle avec la publication des œuvres.

Mais à l'intérieur de ce cadre classique et rassurant, l'histoire des historiens prend toute sa place. Les événements, les institutions, l'économie, les idées et les

sentiments politiques, la situation du livre et de la lecture, la langue, les courants philosophiques et religieux, l'évolution des genres et des formes, les théories esthétiques, la formation des publics. Chacune de ces facettes possède son histoire particulière, partiellement autonome, qui se trouve, à un moment précis, confrontée avec toutes les autres. Les œuvres, les livres n'échappent pas à ce destin. Ils ne sont pas les « reflets » de leur époque, mais ils en sont aussi la manifestation. La littérature est dans l'histoire et l'histoire dans la littérature. Ce qui n'empêche pas les œuvres d'avoir leur vie propre : parfois quelques mois, souvent quelques années, par exception plusieurs siècles. Sans cesser d'être facile d'accès, cette *Histoire* rend bien compte de ces jeux.

On ne lui demandera donc pas d'être objective. Chaque collaborateur a imprimé sa marque à la partie qui lui a été dévolue. Avec ses choix, ses accentuations, ses silences. Cela rend le livre plus vivant – et finalement plus honnête que ceux qui se réclament de l'impartialité de la science. On ne citera donc qu'à titre d'exemple les auteurs qui ont été retenus dans la chronologie pour l'année 1999 : Angot, Bon, Bonnefoy, Echenoz, Finkelkraut, Goux, Roudaut et... Valéry. A signaler en revanche, dans la même chronologie, en vue d'une réédition corrigée, cette étrange indication à l'année 1950 : « *Mort de Pavese, né en 1859, prix Nobel de littérature en 1920.* » Mais le Couty est parti pour une longue carrière.

Pierre Lepape

Récit d'un voyage bien particulier

De 1920 à 1921 à travers la mystérieuse Mongolie, l'itinéraire spirituel d'un homme

BÊTES, HOMMES ET DIEUX

de Ferdynand Ossendowski.
Phébus, « Libretto »,
285 p., 59 F (8,99 €).

En 1905, géologue polonais, l'auteur travaille en Russie. Il s'engage du côté des libéraux pour une révolution en douceur. Il a vingt-sept ans. La violence de la répression est telle qu'il entre en résistance. Condamné à mort par la justice du tsar, sa peine commuée en travaux forcés, le voici en 1917 avec les Rouges. La dictature qu'il voit naître n'est pas son fait. Professeur à Omsk, il rejoint les partisans qui mènent une lutte vaine contre le pouvoir de Moscou. Fuir ou être exécuté. Revenu en Pologne entre les deux guerres, il mourra en 1945, juste le temps de voir sa patrie passer du joug nazi au joug communiste.

C'est en 1920 qu'il quitte la Sibérie, et là commence ce récit qui, en 1924, lors de sa parution chez Plon, suscita de vives polémiques. Toucher à l'URSS était crime. Ossendowski savait ce qu'il fuyait, le nar-

rateur sait de quoi il parle. Toutefois, si les persécutions des opposants au régime ont leur place dans les raisons de cette invraisemblable pérégrination, s'il y a une dénonciation de l'autoritarisme soviétique et de ses effets sur une partie de l'Asie – pages de l'Histoire méconnues –, il s'agit de bien plus.

De « *La Terre des démons* » à « *La Vision du Bouddha vivant* », le narrateur suit deux voies. De la « *Mongolie, terre des miracles et des mystères* » au « *Mystérieux Tibet* », l'itinéraire géographique dépayse en passant d'une civilisation à l'autre comme quand, au cours d'un voyage dans le temps, le narrateur s'interroge : « *Où suis-je ? Quelle époque suis-je en train de vivre ?* ».

Mais cet itinéraire est également initiatique, car à la route pleine de dangers physiques se superpose un cheminement spirituel que résume le titre, l'homme entre la bestialité et l'infini avec, comme un point de repère, comme un signe des dévoilements dont les hommes sont capables, la croix gammée, ce swastika qui flotte sur les lieux de paix et de prière des lamas et

qui bientôt recouvrira l'Europe des massacres et des haines.

Située dans le temps et l'espace, cette histoire étonnante pourrait être marquée par sa date. La description d'une « *Asie... océan de centaines de millions d'êtres humains, un océan démonté, agité de vagues monstrueuses* », ne l'est pas. Nul besoin d'extrapoler pour y voir une image du monde hélas de tous les temps, du conflit entre la démesure de la destruction et l'inaltérable espoir dans une divine intervention suscitant un peuple dont la « *main puissante arrachera les mauvaises herbes de la folie et du vice* ».

Sans spiritualité béate, le récit d'Ossendowski pose la question de la survie de l'esprit mais avec son comptant de péripéties que n'aurait pas reniées Jules Verne. D'un pantalon échangé contre un fusil, d'une bataille qui retarde la marche vers la liberté, on arrive insensiblement à l'évocation d'un mysticisme qui se présente comme une autre aventure. Et pour le lecteur, un fort moment de littérature.

Pierre-Robert Leclercq

Secrets de famille

Un regard politique sur l'Espagne, la guerre civile et la longue dictature

LE ROYAUME DES VOIX
(El jinete polaco)

d'Antonio Muñoz Molina.
Seuil, « Points », 718 p., 55 F (8,39 €).
(Première édition, Actes Sud, 1994.)

Manuel, fils de paysans espagnols, devenu traducteur simultané grâce aux efforts financiers de son père, à son don des langues et à son désir fou furieux de quitter sa ville natale, Maginá – la ville symbolique où Antonio Muñoz Molina situe presque toujours ses personnages – parcourt le monde de cabine de traduction en cabine de traduction, refusant de posséder « des objets inertes qui vous assiègent », n'allant quelque part que « pour en repartir le plus vite possible ». « Une sorte de miracle » va bouleverser son destin, dix jours, dix nuits avec une femme, Nadia, pendant la guerre du Golfe, dans une chambre de New York, « mieux protégée qu'un sous-marin, où, s'ils voulaient bien y réfléchir, il était presque impossible qu'ils se soient rencontrés, parmi tant d'hommes et de femmes, au milieu de tant de visages, de noms, de cris, de langues et de conversations téléphoniques ».

Ce qui va les unir, au-delà de « la routine paisible et ardente de l'amour », ce sont leurs voix, ce qu'ils vont conter et raconter, à partir d'une malle pleine de photographies, d'une Bible protestante du XVI^e siècle, de comptines, de légendes, d'histoires banales ou folles, de souvenirs de famille, d'une gravure d'après un tableau de Rembrandt, *Le Chevalier polonais*. « Ils veulent se retrouver dans le temps où ils ne se connais-

saient pas encore, dans le monde où aucun d'eux n'était né. »

Lui, destiné à quitter l'école vers quatorze ou quinze ans et à travailler la terre, avec son père, ses oncles et ses grands-pères, rebelle, mécontent, détestant sa ville « et la seule vie qu'il connaissait », va revivre son enfance et son adolescence, va renouer avec ce passé qu'il rejette, retrouver la mémoire même de temps qu'il n'a pas connus : son bisaïeul Pedro Exposito Exposito, « qui a toujours refusé de connaître la famille qui l'a abandonné à la naissance » et qui a fait la guerre de Cuba, dont il a ramené dit-il, un chien sans nom « presque aussi vieux que lui », son grand-père revenant à pied du camp de concentration et qui a marché deux jours sans s'arrêter, l'oncle Pepe qui, plongé dans ses pensées, en pleine guerre, se laissa distancer par sa compagne et fit demi-tour avec le mulet de l'armée jusqu'à chez lui, sa grand-mère Léonor, sa mère enfant, puis jeune fille, son père dur à la tâche, gentil et drôle.

Elle, elle écoute, intervient parfois pour commenter une des photos sorties de la malle, elle attend qu'il ait épuisé le flot de paroles qui le submerge pour lui donner les clés qui lui manquent. Un souvenir surtout, une nuit dix-sept ans plus tôt qu'il a oubliée, lors d'un hiver qu'elle a passé, elle aussi, à Maginá, le temps d'y vivre un premier amour qu'elle lui racontera. Tandis qu'il était lui obnubilé par son premier amour, par sa rébellion, par l'ennui et la honte de travailler sur les marchés, par son désir de fuir.

Ils essaient d'ordonner les « archives pro-

digieuses et anarchiques » de Ramiro Retratista qui a sa vie durant tout photographié des événements et des personnages de Maginá, « témoin et dépositaire » de ces vies dont ensuite personne ne voulut se souvenir. Ils y trouvent « ce qu'ils n'ont jamais cherché, ce qui leur a toujours appartenu sans qu'ils le sachent ni le désirent, les raisons les plus anciennes de leur déracinement et de leur complicité ».

Les histoires s'emmêlent, les personnages apparaissent, s'éclipsent, reviennent, se complètent, dans un style éblouissant – grâce en soient rendues au traducteur, Claude Bleton, pris au jeu, lui aussi sans doute, de phrases interminables mais magnifiquement rythmées, envahies d'énumérations jamais inutiles, de descriptions bouillonnantes de vie, de considérations pleines de tendresse et de compassion. Pas un mot superflu, pas une phrase qui ne glisse et qui ne frappe, pas une vulgarité dans les scènes d'amour, pas une facilité dans le regard forcément politique sur l'Espagne, la guerre civile et la longue dictature.

On n'oubliera pas la figure ferme du commandant Galaz réprimant la révolte factieuse de juillet 1936 et scellant son destin, ni les yeux hallucinés de la jeune femme emmurée découverte soixante-dix ans plus tard, ni don Mercurio, le médecin, ni la charrette de la Macanca, ni la grand-mère Léonor qui reproche doucement à son petit-fils d'avoir oublié les histoires qu'elle lui racontait sachant à peine lire, ni la passion de Manuel et Nadia.

Martine Silber

L'Art et le Néant

ARCHITECTE DES GLACES

de Marc Petit.
Gallimard, « Folio », 110 p., 20 F (2,90 €).
(Première édition, éd. de l'Aube/Stock, 1995.)

Szczebrzeszyn (Pologne), 1942. Yaakov Lévinisky, à la lueur de sa dernière chandelle, rédige le bilan de sa vie – « sa somme est nulle » – et parce qu'il sait qu'il vit sa dernière nuit, tente de retrouver en retraçant sa destinée, le dessein qui l'a animé, son objectif, sa foi même : la transparence, peut-être...

Ainsi commence ce court roman qui rappelle souvent ce que l'on a le mieux aimé de ses lectures de jeunesse : les voyages extraordinaires et les utopies de Jules Verne ou les descriptions magiques des contes de Grimm ou d'Andersen (comme ce palais mirifique destiné au petit prince Alexis hémophile) pour se terminer aux portes du château de la mort, où lui et son premier éditeur arriveront sans doute, comme K, « tard le soir ».

Comme l'indique le titre, Yaakov Lévinisky est architecte de palais de glaces. Le lecteur qui traverse avec allégresse un demi-siècle aux basques de ce constructeur d'édifices merveilleux et éphémères, toujours réinventés, récréés, recommencés, n'a pas le temps de reprendre son souffle. Chaque projet rêvé ou réalisé, tombe – c'est bien naturel – en eau pour faire place à un autre : « *Burg cubofuturiste sur le sommet du Falkenstein* », « *future grande pyramide au pôle Nord* », « *Straff, strass et bluff* » à New York, « tour de Babel » de 442 mètres en plein désert du Colorado, transformer Berlin « en une Jérusalem céleste aux murs de cristal ». Jusqu'au moment où il n'y a rien plus rien à construire, même d'irréalisable ou de temporaire. L'Art sombre dans le Néant. Seuls, peut-être, les livres prendront la relève du Livre.

M. Si.

Un monde à part

Carson McCullers met en scène les rapports sociaux et raciaux dans le sud des Etats-Unis des années 30

LE CŒUR EST UN CHASSEUR SOLITAIRE

de Carson McCullers.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédérique Nathan, Stock, « La Cosmopolite », 470 p., 65 F (9,91 €).
(Première édition dans cette traduction : Stock, 1993.)

FRANKIE ADDAMS

de Carson McCullers.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Tournier, Stock, « La Cosmopolite », 312 p., 55 F (8,38 €).
(Première édition : Stock, 1949.)

Dans le monde entier, les lecteurs de Carson McCullers sont comme une sorte de club. Pas très nombreux, mais se renouvelant de génération en génération, ils se reconnaissent entre eux, tous émus et comme envoûtés par cette drôle d'adolescente éternelle mettant en scène des personnages qui lui ressemblent.

Carson McCullers avait vingt-trois ans quand elle publia, en 1940, son premier roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, qui fut immédiatement salué par la critique et le public. Le poète noir Richard Wright considérait que jamais une femme blanche n'avait su parler ainsi des Noirs. A l'origine, Carson McCullers avait pensé appeler son roman *Le Muet*, les deux héros apparaissant dès la première page étant deux muets, Antonapoulos et Singer, qui vivent dans la même ville du sud des Etats-Unis et ne se quittent pas. Leur séparation – Antonapoulos doit aller dans un asile – et ses conséquences sur Singer sont l'un des enjeux du livre. Mais tout aussi bouleversants sont les autres personnages. A commencer par Mick, l'adolescente folle de musique, mal dans son corps, mais aussi Biff Brannon, le patron de café sanguin et maniaque, Copeland, le vieux médecin noir revenu de ses ambitions ou encore Jake, le révolutionnaire dont personne ne comprend la passion.

Mick ressemble comme une sœur à la jeune Carson de Columbus Georgie, trop grande pour son âge, s'habillant comme un garçon (ou comme les filles d'aujourd'hui, pull, pantalon et chaussures de tennis, mais

on était dans les années 30) et pensant échapper au Sud en devenant pianiste. Frankie Addams, l'héroïne du roman du même nom, que « La Cosmopolite » remet aussi en vente, est encore une « sœur » de Carson, coincée dans sa petite ville aux étés brûlants, blancs de chaleur et qui confie son mal de vivre, pendant deux soirées d'une accablante semaine d'août, à Berenice, la cuisinière noire.

Pour Frankie, comme pour Mick, comme pour Carson, le Sud est un monde à part, terrible, étouffant, violent dans les rapports sociaux et raciaux, un univers auquel on veut échapper mais vers lequel on revient toujours. « *La ville se trouvait au cœur du Sud profond*, écrit Carson McCullers au début du *Cœur est un chasseur solitaire*. *Les étés duraient longtemps et les mois de froid hivernal étaient réduits.* » Avec Carson McCullers, on aime et on déteste ce Sud mais on sait qu'on ne l'oubliera jamais et que comme elle, avec elle, on y reviendra toujours.

Josyane Savigneau

★ Les deux romans de Carson McCullers sont également disponibles au Livre de poche.

Habillages

« Folio SF », une nouvelle collection destinée à un public plus large

Avec « Folio SF », cette nouvelle collection de science-fiction au format de poche, il s'agit moins, pour Gallimard, d'une aventure vers un nouveau territoire éditorial qu'une sorte de retour aux sources. En effet, au début des années 50, Gallimard s'était associé avec Hachette pour lancer la première grande collection de SF en France : « Le Rayon fantastique ». Elle révéla dans notre pays des auteurs comme A. E. Van Vogt, Isaac Asimov, Clifford D. Simak, Jack Williamson, Edmund Hamilton, Robert Heinlein, Arthur C. Clarke, John Wyndham, Theodore Sturgeon et pour le domaine autochtone, Francis Carac, Gérard Klein, Daniel Drode et son extraordinaire *Surface de la planète*, Albert Higon alias Michel Jeury... « Le Rayon fantastique », qui dura de 1951 à 1964, lança véritablement la science-fiction moderne. Elle fut relayée, dès 1954, par une autre collection de grande qualité, publiée chez Denoël, la collection « Présence du futur » dont l'arrêt a été annoncé il y a quelques mois, après près d'un demi-siècle de bons et loyaux services. A cette occasion, le directeur des éditions Denoël déclarait que la création de « Folio SF » serait le moyen de prolonger « Présence du futur », de continuer à la faire vivre.

Il y avait là pour le moins un abus de langage, car dans la première volée de trente titres qui marquent la naissance de Folio SF, il n'y a qu'un seul titre inédit, et encore s'agit-il d'un guide de lecture, « Passeport pour les étoiles », de Francis Valéry, dont les choix critiques sont pour le moins partiaux (Quid de Connie Willis, de Greg Bear, de James Morrow, d'Octavia Butler, d'Howard Waldrop, de Terry Bisson, de Robert Reed, d'Ayerdhal, de Robert Charles Wilson, de Michael Swanwick ? Francis Valéry, qui pourfend le « jeunisme », serait-il comme ces amateurs de jazz pour qui la musique s'est arrêtée avec le déclin du style New Orleans ?) Or la vie d'une collection, ce sont les titres nouveaux qu'elle propose à l'attention des lecteurs, les auteurs qu'elle révèle, la façon dont elle rend compte de l'évolution du genre. Il eût été plus juste d'affirmer que c'était un moyen de faire vivre le fonds « Présence du futur », en le « relookant » sous des couvertures BCBG et en lui assurant une diffusion plus solide. En effet sur les trente titres de la première vague, six sont des rééditions d'ouvrages publiés aux éditions L'Atalante, un autre la réédition d'une nouvelle traduction du *Frankenstein* de Mary Shelley. Les vingt-trois restants proviennent du fonds Denoël et font la part belle aux auteurs vedettes de la collection, anciens – Fredric Brown, Lovecraft, Isaac Asimov, Philip K. Dick, Roger Zelazny, Richard Matheson, Ray Bradbury ou Jack Finney – et modernes – Dan Simmons (avec ce thriller fantastique glaçant qu'est *L'Echiquier du mal*), Norman Spinrad, Serge Brussolo, Mike Resnick.

Mais ceux qui président au choix des ouvrages à rééditer ne se sont pas contentés, et c'est heureux, d'aligner les titres les plus connus et les mieux vendus, les classi-

ques incontournables, les chefs-d'œuvre patentés. Ils ont également sélectionné des ouvrages ou des auteurs de moindre renom, mais à qui une publication en Folio permettra peut-être de toucher un public plus large, d'acquérir une notoriété plus grande. C'est le cas pour *Malakansâr* du trop discret Michel Grimaud, écrivain bicéphale qui joignait la richesse de l'imagination à la qualité du style. C'est le cas surtout de deux écrivains anglo-saxons : John Varley et Iain Banks. Du premier, « Folio SF » réédite en un seul tome, les deux recueils de nouvelles, *Dans les palais des rois martiens* et *Persistence de la vision*, sous ce dernier titre. Il y a là quelques-uns des plus beaux textes de John Varley. Publiées en volume à la fin des années 70, ces nouvelles n'ont pas pris une ride. Elles parlent d'un futur où l'espèce humaine a dû subir des transformations (pour ne pas dire, mais de manière impropre, des mutations) afin de coloniser les planètes du système solaire et de s'adapter à des conditions de vie souvent difficiles. D'un futur où l'on peut passer, si on le désire, du sexe masculin au sexe féminin et inversement; où un individu peut être cloné s'il est assassiné (« Le fantôme du Kansas »), ou bien se retrouver prisonnier d'un univers virtuel à la suite d'une fausse manœuvre (« Trou de mémoire »). Un futur où la solitude d'une station spatiale peut vous pousser à la folie (« Le passage du trou noir »), où les pratiques artistiques sont infiniment plus complexes que celles de notre siècle (« Dansez, chantez »). Deux morceaux de bravoure, deux moments de pur bonheur, dans ce recueil gouleyant : une fort savoureuse « chronique martienne » et une utopie très insolite (« Les yeux de la nuit »).

Depuis la parution d'ENTREFER, en 1988, Iain Banks est devenu avec son « Cycle de la Culture », l'un des auteurs anglais de SF prééminents. Mais son talent d'écrivain est déjà éclatant dans *ENTREFER*, roman absolument hors norme qui procède tout autant des littératures de l'imaginaire (et c'est à dessein que l'on n'utilise pas ici le terme de science-fiction peut-être trop restrictif) que de la littérature générale. D'une structure très éclatée, qu'on pourrait qualifier, puisque l'auteur nous y incite par la dénomination de certains chapitres, de « stratigraphie », l'œuvre mêle des fragments biographiques, des récits de rêve, la description de la vie d'un homme frappé d'amnésie vivant dans un monde insolite où toute la civilisation est concentrée sur un pont gigantesque dont nul ne sait d'où il vient et où il conduit, un « pont qui n'est jamais tout à fait le même ». Cet entrelacs savant qui prend parfois des allures de roman expérimental avec des chapitres en transcription phonétique sans jamais perdre de son formidable attrait, ne dévoile sa véritable nature qu'à l'issue d'une coda qui nous explique pourquoi certains chapitres portaient le titre de « Métamorphose » et de « Métamorphée ». « Folio SF » n'aurait-elle publié que ce chef-d'œuvre que son existence, déjà, se justifierait pleinement.

Jacques Baudou

livraisons

● COLLECTION D'AUTOMNE, de Jonathan Carroll

Romancier fantastique d'une grande originalité d'inspiration, Jonathan Carroll est également un nouvelliste singulier, mais tout aussi talentueux. Ce recueil de dix-sept nouvelles vaut tout autant par sa saisissante diversité – pas de thème récurrent traité de façon obsessionnelle chez Carroll, mais une volonté de surprendre, de déjouer les habituelles stratégies du fantastique – que par l'élégance de l'écriture, que par la magie entêtante du texte. Ouvrir cette collection si bien nommée – car il y a quelque chose d'automnal dans le charme un peu distant qui s'y distille, dans l'ambiance onirique qui s'en dégage entre rêve et cauchemar –, c'est pénétrer dans l'un des imaginaires les plus riches et des plus chatoyants du moment ; c'est succomber à coup sûr au charme ensorcelant d'un fabuleux conteur qui sait évoquer la grâce indicible des balançoires au clair de lune. A consommer sans modération... (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Hélène Collon. Pocket, « Terreur », 282 p., 35 F [5,34 €].)

● LA VILLE-VAMPIRE, de Paul Féval

Bien sûr, il s'agit d'un pastiche, et d'un pastiche parfois moqueur, qui n'hésite pas à pointer quelques défauts des romans qui l'ont inspiré ni les tics d'écriture de celle qui les a écrits. Mais c'est aussi, indéniablement, un hommage, car ici comme nulle part ailleurs Paul Féval a laissé galoper son imagination en cultivant avec une jouissance visible le frénétique et l'abracadabrant. Le moins que l'on puisse dire de cette histoire de vampire traînant à sa suite la théorie de ses victimes métamorphosées et les dédoublant à sa guise, c'est qu'elle est débridée ! L'auteur pastiché, c'est bien sûr Mrs Ann Radcliffe, la fondatrice du roman gothique, dont Paul Féval semble bien connaître la biographie. Il en a fait d'ailleurs l'héroïne de ce roman qui porte en sous-titre « Le malheur d'écrire des romans noirs », et ne révèle sa vraie nature qu'à la toute fin, juste avant d'offrir au lecteur un ultime coup de théâtre, d'ailleurs aussitôt et sarcastiquement tronqué. (« Petite bibliothèque Ombres », 184 p., 64 F [9,76 €].)

● FAERIES n° 2

Si l'édition française a longtemps négligé Peter S. Beagle, l'un des auteurs américains de fantasy de tout premier plan, il semble bien que cette impasse soit en bonne voie d'être résorbée. Et ce n°2 de *Faeries*, qui propose, sous une magnifique couverture de Luis Royos, un dossier passionnant sur cet écrivain, devrait inciter le lecteur à fréquenter plus assidûment les œuvres de celui qui voue une évidente affection à la licorne, cet animal mythique et poétique à la fois. Une étude d'André-François Ruaud, intitulée « Peter Beagle, dompteur de fantasy », un essai sur « La légende de la licorne », une nouvelle de ce conteur magistral, « Julie et sa licorne », sont les pièces maîtresses de ce dossier qui n'épuise certes pas le sujet, mais qui constitue une belle introduction à un univers romanesque pittoresque et chaleureux. On trouvera également au sommaire un texte de Charles de Lint, le spécialiste canadien de la fantasy urbaine, aussi beau que son titre, « La lune se noie quand je m'endors », des notes critiques et quelques nouvelles françaises. Avec ce second numéro, *Faeries* s'affirme comme une revue à suivre... (Editions Nestiveqnen – 127, rue Amelot, 75011 Paris –, 160 p., 59 F [8,99 €].)

● LA STATION DE L'AGNELLE et DIX JOURS SANS VOIR LA MER, de Jean-Claude Dunyach

Jean-Claude Dunyach est sans conteste l'un des meilleurs nouvellistes de la SF française actuelle, au point même d'être publié dans les pays anglo-saxons ; ce qui n'est pas rien ! Aussi saluera-t-on avec enthousiasme l'initiative des Editions de l'Atalante, qui ont entrepris de réunir les nouvelles dispersées dans des revues et des anthologies dans de petits recueils qui contiennent même, cerise sur le gâteau, chacun un texte inédit. A lire le florilège réuni dans ces deux premiers volumes joliment présentés, on est frappé par la qualité de l'écriture, mais aussi par l'étendue de la palette. Jean-Claude Dunyach sait se montrer aussi à l'aise dans les nouvelles poétiques (« Les parallèles », « Dix jours sans voir la mer ») que dans les textes franchement humoristiques (« Mémo pour action »), dans la science-fiction que dans l'étrange (« Dialogue avec les Parques »). Et chaque volume contient une perle rare : « Le jugement des oiseaux » dans le premier, « Nos traces dans la neige » dans le second. Comme un bonheur même double n'arrive jamais seul, on signalera aussi, chez J'ai lu, la réédition – revue et augmentée – d'*Etoiles mortes*, roman qui a obtenu le prix Rosny en 1992. (Editions de l'Atalante, 124 p. et 128 p., 49 F [7,47 €] chacun.)

● **LOS BOYS**, de Junot Díaz

Junot Díaz, né en 1968 à Saint-Domingue, est écrivain de langue anglaise. Plus qu'un paradoxe, un constat, qu'assène l'épigraphe choisie pour ce recueil de dix nouvelles : « ... je n'appartiens pas à l'anglais bien que je n'appartienne à nulle autre part. » De fait, ces récits, qui suivent le passage de l'enfance à l'âge adulte du narrateur, se situent alternativement et presque indifféremment en République dominicaine et aux États-Unis. Comme s'il ne s'agissait de rien d'autre qu'un déplacement géographique sans grandes conséquences pour le personnage central et pour ces populations qui quittent un *barrio* pour en retrouver un autre, peut-être un peu moins miséreux. Où est le changement ? Ce sont bien les mêmes copains, les mêmes salauds, les mêmes filles, les mêmes pétasses, les mêmes mères, les mêmes pères partis refaire leur vie avec les mêmes putes. Alors, où est le problème ? (Traduit de l'anglais - États-Unis - par Rémy Lambrechts. 10/18, « Domaine étranger », 172 p., 38 F [5,79 €].) **J.-L. Ar.**

● **DON DELILLO**, de François Happe

Dans la collection de Marc Chénétier, « Voix américaines », qui propose de brèves introductions, souvent excellentes, à des auteurs américains contemporains, voici un *Don DeLillo* par François Happe - sous-titré « La fiction contre les systèmes ». « L'œuvre, qui sollicite généreusement l'intelligence, n'est, en retour, pas avare de récompenses, et il convient d'insister sur le plaisir que procurent des textes qui ont l'ironie subtile et le lyrisme discret, et qui, toujours, font la part belle au jeu du langage », écrit François Happe à la fin de son introduction, très justement intitulée « L'obsession de l'écriture ». Son court essai ne se contente pas de « résumer » DeLillo. Bien au contraire. Il donne envie d'aller retrouver, ou de découvrir, ce romancier pour lequel « la fiction se doit de contester le pouvoir ». Peut-être ne faut-il pas commencer par le dernier roman, pourtant excellent, *Underworld*, mais passer d'abord par *Libra* ou *Running Dog*. A moins d'aller directement à *Mao II*... Mais toute manière d'entrer dans cette œuvre trop méconnue en France est bonne à prendre. (Belin, « Voix américaines », 128 p., 50 F [7,62 €]). Inédit.) **Jo. S.**

● **LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE**, d'Arturo Pérez-Reverte

Il n'est pas à la portée de tout le monde, quoi qu'en pensent certains, de faire du bon roman populaire. Arturo Pérez-Reverte est un maître du genre et *Les Aventures du capitaine Alatriste* en sont un excellent exemple. Les trois romans regroupés en coffret ici - *Le Capitaine Alatriste*, *Les Bûchers de Bocanegra* et *Le Soleil de Breda* - raviront bien entendu les admirateurs d'Alexandre Dumas, dont Pérez-Reverte, on le sait, fait lui-même partie. Situés dans l'Espagne de Philippe II, fort bien documentés, ces romans de cape et d'épée cachent de l'instinctif sous l'aventure, mais que l'on se rassure : point trop, juste ce qu'il faut. Un peu de littérature, quelques touches de peinture, de l'histoire véridique. Et surtout duels, batailles, assassinats, traîtres et inquisiteurs, et la belle Angelica d'Alquézar qui plaît tant à Inigo Balboa, le page du capitaine - et qui est malheureusement absente dans le troisième volume... (Traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Quijano. Seuil, « Points », 266 p., 290 p. et 292 p., chaque volume 35 F [5,34 €], le coffret 105 F [16,01€]). **M. Si.**

● **FACE AUX TÉNÉBRES, chronique d'une folie**, de William Styron

Ceux qui n'ont pas encore lu ce livre ont de la chance. Ils vont pouvoir découvrir, dans une traduction heureusement révisée et une édition bilingue, l'un des textes les plus émouvants de William Styron, *Darkness visible*. Cette « chronique d'une folie » raconte la terrible expérience d'une dépression qui a failli mettre un terme à l'œuvre de l'auteur des *Confessions de Nat Turner* et du *Choix de Sophie*. « Désormais j'étais dans la première phase - prémonitoire, pareille à la lueur vacillante d'un éclair de chaleur à peine perceptible - de la noire tempête de la dépression », écrit William Styron. *Face aux ténèbres* est le récit magnifique de cette descente aux enfers et de la remontée de Styron vers la vie. (Traduit de l'anglais - États-Unis - par Maurice Rambaud, traduction révisée par Yann Yvinnec. Gallimard, « Folio bilingue », 224 p., 59 F [8,99 €]). **Jo. S.**

● **LÂCHONS LES CHIENS**, de Brady Udall

Jerry n'a qu'une envie, offrir une chèvre à son fils Tate, qui vit avec sa mère et le nouveau mari de celle-ci. Il l'apporte par effraction parce qu'il ne sait pas comment faire. Pris sur le fait, il envoie son poing dans la figure de son successeur, monte dans la chambre du petit, s'extasie sur son sommeil et cache la chèvre dans le coffre à jouets. Il essaye de s'excuser, puis part avec le chien. Onze nouvelles dans ce style, étranges et tendres, comiques et rageuses, de ces nouvelles qui incitent à faire une pause dans la lecture pour rester sur le goût de la fin. (Traduit de l'anglais par Michel Lederer. 10/18, « Domaine étranger », 248 p., 44 F [6,71 €]). **M. Si.**

● **LE DÎNER DE MOULES**, de Birgit Vanderbeke

« La Cosmopolite » reprend le premier roman plein de drôlerie et de cruauté de Birgit Vanderbeke, déjà paru en poche en 1997 dans ce qui s'appelaient alors « La Bibliothèque cosmopolite ». Ce *Dîner de moules*, publié en Allemagne en 1990, a révélé au public le talent de cette femme qui avait alors trente-quatre ans. Au départ de l'histoire, en forme de fable, il y a un vrai plat de moules. « Je ne sais pas comment tout se serait passé si nous avions pu manger à six heures, tout à fait norma-

lement. C'est d'ailleurs étonnant ce que les gens peuvent faire quand quelque chose ne se déroule pas normalement, un petit décalage par rapport à la normale et tout est brusquement changé... le carnage commence. » Alors s'enclenche la tragédie... à moins que ce ne soit une comédie. Birgit Vanderbeke, dans ce roman à l'humour très grinçant, explore les tensions, les rapports de domination et de soumission à l'intérieur d'une famille venue de l'Allemagne de l'Est. (Traduit de l'allemand par Claire de Oliveira. Stock, « La Cosmopolite », 140 p., 50 F [7,62 €]). **Jo. S.**

● **LA PETITE BÊTE QUI MONTE**, de S. J. Perelman

Pilier du *New Yorker*, scénariste des Marx Brothers, Sydney Joseph Perelman se délectait à écrire des textes drôles et absurdes. Une publicité, un sondage, une personne entrevue, tout lui était matière à écrire de ces n'importe quoi qui font rire, sourire, lever un sourcil interrogateur ou se gratter le col. Cela ne l'empêche pas d'énoncer fermement quelques vérités toujours bonnes à entendre : « Pour ma part, j'ai plaqué des centaines de filles sacrément belles, uniquement à cause de leur famille. » Bien entendu, la suite est totalement délirante. L'édition bilingue permet aux connaisseurs de se délecter à double titre. (Traduit de l'anglais - États-Unis - par Jeanne Guyon. Editions du Rocher, 86 p., 34 F [5,18 €]). **M. Si.**

j e u n e s s e

● **ZÉRO**, de Lynda Corazza

Apprendre à compter en jouant sur les sons, c'est le pari superbement réussi de ce mini-album, où l'éclat des couleurs et la fraîcheur de l'humour garantissent un plaisir renouvelé. Entêtant comme une comptine. (Editions du Rouergue, « 12x12 », 20 p., 35 F [5,34€]). **A partir de 2 ans.** **Ph.-J. C.**

● **MOI, J'AIME PAS HALLOWEEN**, de Christine Féret-Fleury et Pef, et **TROUILLE LA CITROUILLE**, de Thierry Magnier et Antonin Louchard

Les Français font de la résistance ! Devant l'inflation irrésistible des masques lugubres de Halloween, ils y ont quelque mérite : pour les petits monstres, voici deux parades complémentaires. Christine Féret-Fleury a imaginé la folle journée d'un petit réfractaire assailli (et atterré) par l'obsessionnelle présence de l'épouvante, qui ne s'achève que sur la terreur plus conventionnelle du loup. Le trait de Pef, malicieux et complice, fait le charme de ce petit volume (Folio benjamin, « Panique », 32 p., 27 F [4,12 €]). **A partir de 6 ans.** La fusion est plus riche entre intention graphique et spirituelle avec *Trouille la Citrouille*, où Thierry Magnier joue des allitérations en « ouille » drôlatiques pour conjurer l'angoisse d'Antonin Louchard, qui partage les affres d'une malheureuse citrouille à l'approche du 31 octobre. Une pirouette astucieuse troque au final le rite américain en retrouvailles traditionnelles - prince et carrosse - qui pourront réconcilier tout le monde. La meilleure façon de fêter Halloween. (Albin Michel, « Zéphyr », 44 p., 69 F [10,52 €]). **A partir de 4 ans.** **Ph.-J. C.**

● **MAMA DÉLIRE, SORCIÈRE D'AFRIQUE**, de Clair Arthur

Grande prêtresse du rire, Zouzou Boubourose quitte l'Afrique pour assister à Paris au mariage de sa sorcière de copine Germaine Chaudeveine. Sitôt descendue de son balai, la voilà interpellée par des policiers zélés. Sur le grave thème des sans-papiers, une fable réjouissante qui ne fait qu'effleurer le problème, mais pour les débuts du primaire, c'est déjà salutaire. (Illustrations de Jean-François Martin, Nathan, « Demi-lune », 48 p., 38 F [5,79 €]). **A partir de 6 ans.** **Ph.-J. C.**

● **PAGAILLE À PARIS**, d'Anthony Horowitz

Reprise de « Je bouquine », une nouvelle aventure des frères Diamant, détectives en herbe confrontés ici à l'Eurostar, au trafic de drogue et aux dangers de la fanfaronnade. Une réjouissante série de poncifs sur la France vue d'outre-Atlantique en prime. (Traduit de l'anglais par Annick Le Goyat, illustré par Christophe Merlin. Hachette, « Côté court », 64 p., 10 F [1,52 €]). **A partir de 9 ans.** **Ph.-J. C.**

● **LIBRE SUR PAROLES**, de Michel Le Bourhis

Les blessures de l'adolescence sont secrètes, les griffures de l'âme si sensibles qu'on les dérobe même aux plus proches. Jeff a cessé d'être Guillaume pour surmonter l'incarcération de son père. A quinze jours de la libération de celui qu'il veut oublier, Jeff affronte enfin une réalité coupante comme le verre, fragile comme lui aussi. Avec Marco-la-Taloche, Marco-la-Déconne, double tout aussi attachant grâce à l'écriture pudique et sensible de Michel Le Bourhis, dont on attend avec intérêt, au vu de cet ambitieux propos, les prochains livres. (Rageot, « Cascades », 156 p., 46 F [7,01 €]). **A partir de 11 ans.** **Ph.-J. C.**

● **TU NE PORTERAS PAS DE FAUX TÉMOIGNAGES**, de Christophe Donner

Tandis que le *Décatalogue* de Donner sort chez Stock (338 p., 105 F [16 €]), chaque épisode de ce pari à la Kiewslowski sort parallèlement en poche. Le neuvième commandement nous entraîne sur le douloureux terrain de l'injustice sociale et politique dans un monde latino-américain où l'horreur ressuscite un messianisme à peine enterré. L'histoire de Victor Zampa, entre vengeance et pardon, enseigne que la haine est le plus grand désespoir. A méditer. (Illustrations de Marcelino Truong. Hachette, « Côté court », 64 p., 10 F [1,52 €]). **A partir de 12 ans.** **Ph.-J. C.**

● **MARGUERITE DURAS**, de Laure Adler

Quand, à l'automne 1992, Laure Adler, décidée à écrire la biographie de Marguerite Duras, demanda à l'écrivain si elle en acceptait le principe, un haussement d'épaules tint lieu de réponse. Laure Adler comprendra plus tard que « *Duras détestait qu'on aille fouiller dans sa vie* ». Craignait-elle que nombre d'épisodes « savamment » dissimulés viennent modifier un personnage « *si patiemment construit* » ? L'écrivain renverra la biographe à la lecture de ses livres. Laure Adler ne s'en contentera pas, bien sûr. Elle fouillera les archives mises à sa disposition par les proches de l'écrivain et celles déposées à l'Institut de la mémoire de l'édition contemporaine. Elle interrogera assez de témoins pour lever un coin du voile sur la véritable relation entretenue avec l'Amant, à la fin de l'enfance, ou sur l'attitude ambiguë de Duras pendant la guerre et à la Libération. Mais c'est bien en écoutant l'écrivain que Laure Adler se convaincra de l'essentiel : Duras n'existait que par le désir d'écrire. Le reste, dira-t-elle, resterait « *innommé, inentamé* ». Pour cette biographie qui fit grand bruit, Laure Adler reçut le prix Femina Essai 1998. (Gallimard, « Folio », 954 p., 60 F [9,15 €].) **A. My**

● **DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE DIEU**, de saint Jean Chrysostome

Saint et docteur de l'Eglise, il est l'un des pères les plus célèbres de l'Eglise d'Orient. Archevêque de Constantinople au IV^e siècle, son œuvre peut être mise en regard de celle de son contemporain, saint Augustin. Les cinq homélies de Jean Chrysostome (c'est-à-dire « bouche d'or »), ici présentées, traduites du grec et annotées par Pierre Maréchaux, ont été composées en 385. Ces discours répondent à l'hérésie des Anonéens qui, s'appuyant sur Aristote, professaient que la raison et la logique pouvaient en quelque sorte devenir la « science exacte » de Dieu. Saint Jean Chrysostome, lui, soutient que toute « *connaissance passera* » et que l'essence de Dieu n'est pas accessible à la simple raison. Il est donc urgent de « *ne pas avoir de soi-même de hautes idées...* » (Rivages Poche, « Petite bibliothèque », 154 p., 75 F [11,43 €].) **P. K.**

● **HISTOIRE ET CULTURES. Une autre philosophie de l'histoire**,

de Johann Gottfried Herder

Parce qu'elle n'a cessé d'apparaître comme une tentative de rupture avec les Lumières et, notamment, avec la conception du progrès et de l'universalisme chère aux hommes du XVIII^e siècle, l'œuvre de l'écrivain allemand Johann Gottfried Herder (1744-1803) provoque, aujourd'hui encore, interrogations et commentaires passionnés. L'exaltation de la diversité des cultures qui s'y trouve apparaît aux uns comme une introduction au différentialisme culturel, aux autres comme une préfiguration du multiculturalisme contemporain. Alain Renaut, qui présente l'œuvre, note que la philosophie de l'histoire construite par Herder à partir de la monadologie leibnizienne rappelle que la victoire des idéaux issus des Lumières (les droits de l'homme, notamment) « *s'est accomplie sur un mode très étrange, ambigu (...)* », pour le moins, abstrait. Le présent volume, regroupant *Une autre philosophie de l'histoire* (1774) et des extraits des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791) peut, alors, être lu comme une de ces tentatives de « *modification plus chaleureuse des Lumières* » qu'appelaient de ses vœux Jan Patocka. (Traduit de l'allemand par Max Rouché, GF Flammarion, 204 p., 61 F [9,30 €].) **A. My**

● **ETHNOLOGIE DE LA CHAMBRE À COUCHER**, de Pascal Dibie

Nos maisons en disent long sur nous-mêmes et plus que tout autre pièce, sans doute, pour l'intimité qu'elle protège, la chambre à coucher. L'ethnologue qui, comme Pascal Dibie, s'intéresse à « *l'histoire de la part endormie ou somnolente de l'humanité* », y découvre rapidement un de ces « lieux de culture » qui révèle la vérité dernière d'une société ou d'une personnalité. Des chasseurs de Pincevent (Seine-et-Marne) qui nous ont laissés en une demi-douzaine d'habitations bien conservées un témoignage exceptionnel sur le paléolithique récent tardif aux « *espèces d'espaces* », comme disait Perec, que nous occupons aujourd'hui, normalisés dans leur largeur, leur hauteur et même la température qui doit y régner, Dibie passe en revue les mille et une manières d'abriter et d'organiser son sommeil ou... d'occuper son insomnie. Lit de Circé d'où Ulysse ne peut s'échapper, intrusion de l'Eglise dans les chambres médiévales où la courtoisie voulait qu'on dormît, « *nu à nue* », hiérarchisation des entrées dans la chambre du roi, spécificité reconnue de la chambre à coucher pour la bourgeoisie triomphante, mais aussi dortoirs mixtes et... éducatifs réservés aux jeunes dans les villages d'Afrique, d'Inde ou de Nouvelle-Guinée, tatamis mobiles et pliants qui sont devenus le symbole de la maison japonaise... Tout y passe, y compris l'usage du pot de chambre ou la chasse aux puces... Un régal ! (Métailié, « Suites/Sciences humaines », 310 p., 75 F [11,43 €].) **A. My**

● **LE CRIME DU CAPORAL LORTIE. Traité sur le père**, de Pierre Legendre

Convaincu que le gouvernement du Québec avait le visage de son père, un jeune caporal de l'armée canadienne fit irruption, le 8 mai 1984, dans les locaux de l'Assemblée nationale québécoise, avec l'intention de tuer le gouvernement. On releva trois morts et huit blessés. Pierre Legendre, historien du droit, réévaluant les politiques juridiques à la lumière de la psychanalyse, revient sur ce cas pour établir les conditions subjectives de ce « meurtre privé », et les rapprocher du

« *phénomène de désinstitution* » qui touche la plupart des sociétés occidentales. Dénonçant le « *fatras qui tient lieu de pensée* » sur ces questions, Legendre se penche sur la détresse de l'individu touché par ce que l'on a pris l'habitude de nommer la « *perte de repères* » et met en garde les sociétés contre la fragmentation des savoirs, le scientisme et la psychanalyse elle-même quand elle se détourne délibérément d'une problématique institutionnelle. (Flammarion, « Champs », 224 p., 56 F [8,54 €].) **A. My**

● **DE PYTHAGORE À LÉNINE. Des activistes idéologiques**,

de Maxime Rodinson

Maxime Rodinson est bien guéri de l'idéologie. Cet autodidacte, né à Paris en 1915 dans une famille juive prolétarienne, plus anarchiste que religieuse, enseignera longtemps le guèze, autrement dit l'éthiopien ancien, à l'École pratique des hautes études. Son incessante réflexion sur le monde musulman, l'intérêt jamais démenti de cet incroyant pour les religions quelles qu'elles soient, mais aussi son adhésion (de 1937 à 1958) au Parti communiste, ont nourri une pensée originale où les idéologies se caractérisent par leur apparition contingente, leur incapacité à tenir compte des faits sociologiques dans leur complexité scientifique, leur effort incessant pour mythifier leurs héros comme leurs ennemis... Une analyse implacable du dogme qui ne manque de compassion ni pour ses victimes ni pour ses promoteurs. (Pocket, 242 p., 42 F [6,40 €].) **A. My**

● **PAROLES DE DÉTENUS**, sous la direction de Jean-Pierre Guéno

Après *Paroles de poilus* (Librio, 1998) et sur le même principe de réalisation (appel à témoins lancé aux auditeurs de Radio France), ce *Paroles de détenus* rassemble quelque 210 textes de prisonniers de droit commun faisant partager à leurs proches l'état d'esprit qui les anime, de la première heure aux derniers jours de leur détention. Témoignages faits de tourments, de révoltes, de violence et de haine, de réflexions sur la mort, le suicide, le néant; mots d'amour, de passions, de déchirure; paroles pleines de la découverte des autres et aussi de soi, d'interrogations sur l'injustice et la justice, la réparation, la rédemption. Il arrive que la prison « *transcende* », note Jean-Pierre Guéno, ceux qu'elle n'a pas détruits. Une tentative, fraternelle en quelque sorte, pour que change « *le regard porté par l'homme de la rue sur l'homme emprisonné* ». (Librio/Radio France, 194 p., 10 F [1,52 €]. Inédit.) **A. My**

● **L'ÉTAT DU MONDE 2001**

L'Annuaire économique géopolitique mondial des éditions La Découverte a vingt ans. Conçu (par François Gèze, Alfredo Valladao et Yves Lacoste) pour observer le monde en combinant les approches économiques, géographiques, démographiques, politiques et stratégiques, il y a donc vingt ans que L'Etat du monde scrute « *les grandes mutations de la planète* ». S'il s'agissait, en 1981, d'observer la dislocation annoncée des « *grands blocs politiques hérités de la seconde guerre mondiale* », il s'agit aujourd'hui de s'interroger sur « *les formes nouvelles d'indépendance entre Etats et sur la relativisation des souverainetés nationales* ». Plus de 4 000 auteurs se sont relayés à la tâche, dont 150 pour la présente édition. Les 206 Etats indépendants ou principaux territoires sous tutelle sont, ici, présentés pour eux-mêmes ou dans l'ensemble géopolitique auquel ils appartiennent. Qualité des textes, des cartes, des tableaux... On dira, pour la vingtième fois, que l'outil est indispensable. (La Découverte, 690 p., 149 F [22,71 €]. Inédit.) **A. My**

● **DICTIONNAIRE BILINGUE INTERNET ET MULTIMÉDIA**,

de James Benenson et Brigitte Juanals

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont fait entrer dans le vocabulaire (presque) courant nombre de mots utilisés dans une acception nouvelle, de néologismes, d'expressions, de sigles, d'abréviations dont la compréhension est d'autant plus hasardeuse que le langage technologique est souvent volatil. Parce que l'anglais s'est emparé du domaine, une traduction en français peut se révéler utile, même si un dictionnaire n'est pas indispensable pour admettre qu'une *logic bomb* est une « *bombe logique* » ; on appréciera davantage la définition, découvrant ainsi que la bombe en question est une « *partie de code incluse dans un programme dès sa conception* » pour déclencher une action néfaste. D'*Abilene* (projet américain de réseau dorsal de fibre optique à très haut débit), à *zooming* (agrandissement), 7 000 entrées (bilingues) et 1 200 définitions pour mieux se repérer dans les réseaux informatiques, les supports, les composants, les langages, les formats, les logiciels comme dans les services et les usages ou les projets liés à l'Internet et aux multimédias. A la lecture du dictionnaire, l'internaute qui a pris l'habitude d'exprimer ses sentiments sous forme de « *binettes* » (*smileys*) se déclarera, sans aucun doute, (-;-) (très content). (Pocket, 546 p., 50 F [7,62 €]. Inédit.) **A. My**

● **LES PLAISIRS DE LA CHAIR**, de Maït Foulkes

Pour les amateurs de viande en tous genres, voici de quoi renouveler le quotidien, avec, par exemple, une marmite de chien à l'ail et au gingembre. Qui ne figure qu'à titre documentaire au milieu de recettes plus rassurantes qui ne mettent dans nos assiettes que cochons, bœufs, canards, poulets ou moutons. Comme dans tous les livres de cette série, les recettes sont accompagnées d'informations historiques et culturelles pour que la gourmandise ne soit pas qu'un péché. (Picquier Poche, « Les goûts de l'Asie », 206 p., 65 F [9,91 €]. Inédit.) **M. Si.**

La liberté, improvisation permanente

FREE JAZZ/BLACK POWER

de Philippe Carles et Jean-Louis Comolli. Gallimard, « Folio », 438 p., 55 F (8,38 €). (Nouvelle édition, préface et discographie inédites.)

Enfin un livre tonique, neuf, important, problématique : *Free Jazz/Black Power*, troisième édition, par Carles et Comolli. Lors de la parution, en janvier 1971, sous couverture de Reiser (un Nègre hilare, tirant une énorme langue, le poing dressé – très critiquée en son temps), Philippe Carles s'apprête à prendre la rédaction en chef de *Jazz Magazine*, Jean-Louis Comolli (cinéaste) assure celle des *Cahiers du cinéma*. Ils se sont connus à la faculté de médecine d'Alger. Se retrouvent dans l'escalier de la Cinémathèque de Langlois, à Chaillot, en 1963. Ne se sont jamais quittés.

Ensemble, avec André Clergeat, ils sont responsables d'un fameux *Dictionnaire du jazz* (Laffont, « Bouquins »). Mais le livre qui leur colle à la peau, le livre que leur avait commandé en 1969 Gérard Guégan pour les éditions Champ libre, le livre qui fait référence et que vont enfin découvrir les jeunes amateurs, souvent moins obtus que leurs prédécesseurs, ou d'une névrose plus gaie, plus photogénique, c'est celui-ci : *Free Jazz/Black Power*. Préface en vers libres, dans le style d'un Césaire qui déclarerait sa rage d'amour du jazz. Discographie méticuleuse, de Bessie Smith à Frank Wright, on peut faire confiance à Philippe Carles. On regrettera toutefois l'absence d'un index.

« Black Power », le pouvoir aux Noirs, c'est le mot d'ordre que lancent les radicaux africains-américains, en 1965, après l'assassinat de Malcolm X. « Free Jazz », « Libérez le jazz ! » ou « Jazz libre ! », c'est le manifeste esthétique et politique des jeunes musiciens depuis 1960. Depuis qu'Ornette Coleman, en double quartet avec Dolphy et Don Cherry, publie sous pochette de Jackson Pollock une immense improvisation collective ainsi nommée. La démarche sidère. Le geste. La fête. L'inouï. Ce qui vaut très logiquement à Ornette et sa bande des insultes, des coups, comme peu en auront reçus.

On ne peut plus se figurer l'ampleur des dégâts, mais c'est la critique fendue en deux, les certitudes effondrées, le gros du public qui brame qu'on vient de lui casser son jouet, sa marchandise (le « jazz »), les injures, Albert Ayler conspué à Pleyel comme en un radio-crochet d'avant-guerre, Hernani, Mai 68 là-dessus, et partout dans le monde, des émeutes, des gaietés, un vent panique, charivari d'amour et de haine, des morts à Mexico, les Black Panthers minutieusement exterminés un à un, c'est une révolte, sire, non, c'est une révolution.

Voilà le contexte dans lequel nos carabins algérois se lancent à l'assaut. A l'assaut de toute l'histoire des musiques noires, des mouvements noirs, de l'Amérique, de l'esclavage, de la critique, du discours critique, et des formes des jazz, « free » ou pas. Conjonction d'une électricité militante (partout dans le monde),

Le jazz. Les jazz.

Tout le jazz, tous les jazz.

« Free », ou pas.

Mais pas seulement : une vision du monde, une idée de la révolution.

Manifeste esthétique et politique.

Trente ans après sa première

édition, discret

mais culte, rigoureux et

tonique, le livre

de Philippe Carles

et Jean-Louis

Comolli est plus

que jamais

indispensable

d'une contestation généralisée (affectant toutes choses), et d'une époque forte. Ceux que l'époque ne rendait pas fous, n'assommaient pas, elle les faisait intelligents. Ce livre en est la somme, la résultante, la croisée, une mine, un énorme travail d'historien, d'érudit, écrit avec netteté, la grande éloquence des révolutionnaires de 1789 revue par la syntaxe de Dolphy. Donc, on l'a décrété « illisible » sur-le-champ. On allait se gêner ! Indispensable aujourd'hui, puisque tout a changé : les couloirs de la mort peuplés de Noirs, la forme des luttes, une pensée qui fait la sieste.

« Illisible », a-t-on dit – encore que l'ouvrage, intimidant par sa force, sa vitesse, son sérieux, n'ait pas suscité sur le moment beaucoup de critiques écrites. Dans les couloirs, dans les coulisses, dans les trombones, en revanche, ça y allait... C'est vrai, d'ailleurs, que c'est « illisible » : au sens où *Free Jazz/Black Power* est une somme pensée, lourde d'informations, de chiffres, d'analyses, marxiste quand il faut, militante de la cause, des corps et des voix, sans jamais lâcher le nerf, injuste au passage, par hasard ou par nécessité, péremptoire, analytique, et le curieux, c'est que trente ans après, ce soit là, clair, neuf, précis, chacun peut y aller, on s'étonne même de la part déjà faite par les auteurs à la récupération marchande, spectaculaire : à la fois cri, témoignage et état des lieux. Les données ne sont plus les mêmes. La méthode reste intacte. A reprendre, relancer, rejouer. Roulez, jeunesse !

Free Jazz/Black Power, c'est l'envers de tout ce qui se bafouille sur le jazz pour mieux l'éteindre. L'envers du côté comique-troupier, sentencieux, hétéro-beauf, sentimentaire, étourdi. C'est l'intelligence à vif, le besoin de comprendre, d'avancer, d'aller là où sont déjà, en 1971, LeRoi Jones, Jeanne Lee, Archie Shepp, Carla Bley, Sun Ra, Cecil Taylor, Anthony Braxton, Bill Dixon... Le besoin impérieux de prendre à bras-le-corps les harmonies et les conditions de production. C'est cela que l'on a décrété « illisible », comme chaque fois qu'on aimerait brûler un livre. Normal. Parfaitement lisible.

Au fait, que faisaient donc les guetteurs, à l'époque, toujours en alerte pour nous, merci encore ? Où étaient-ils ? Dans quelle résidence très secondaire ? Si plus de monde avait prêté plus d'attention en son temps au livre de Carles et de Comolli, à leurs questions, à la relecture générale du blues, du « jazz », aux historiens et poètes qu'ils poussent à lire (Frazier, W.E.B. Du Bois, Harold Cruse, Rap Brown, mais aussi Paul Oliver, Michel Fabre, Melvin Van Peebles), on n'en serait pas là. D'ailleurs, ce livre ne concerne pas seulement le « jazz », ni l'idée qu'on s'en fait. Ce n'est même pas une histoire de Blancs et de Noirs, de Blancs contre les Noirs, d'Américains et d'Européens, c'est partout plus subtil, plus exact. Si on avait su établir les indispensables connexions avec le politique, la littérature, la peinture, l'amour... Bref.

Que le « free jazz » – ni style, ni mouvement, ni école, mais remise en cause généralisée, destruction nuptiale de l'utilisation du « jazz », catastrophe apprivoisée, unique manifeste esthétique dont l'acte et les œuvres sont plus convainquants que les intentions – résiste si violemment, si simplement, au disque, à l'enregistrement, à la répétition, à la télévision ; que le free jazz reste la seule et exemplaire invention musicale dont la publicité, les ascenseurs et les téléphones portables ne peuvent rien faire : rien, ni récupération, ni recyclage ; que le free jazz soit si haï, si méprisé, sans qu'on en connaisse rien, si moqué sans qu'on l'écoute, jamais là où on l'attend (Ornette Coleman est le plus grand mélodiste des quarante dernières années, Shepp, le plus lyrique des ténors, Cecil Taylor le plus musical des poètes qui dansent, Sun Ra le plus drôle, etc.) ; qu'il soit improgrammable, hors circuit, hors chaîne, hors festival, déplacé ; qu'il reste – impavide – une attitude devant la musique et devant le monde, cela finit par exciter l'esprit.

Le plus surprenant, c'est la ténacité avec laquelle ce livre salutaire, momentanément, daté, résiste, lors même que tout a changé autour de lui. Le manifeste a commencé. L'affirmation continue.

Francis Marmande

extrait

Qu'y a-t-il dans l'amour du jazz ?

La beauté, l'émotion, la nostalgie, l'excitation, la jeunesse, la révolte, tout cela sans doute.

Mais d'abord le goût des chemins nouveaux.

Le vif désir de l'inouï.

Non pas nécessairement des musiques neuves, des formes musicales inédites, mais une musique constamment nouvelle.

Qui maintienne chez nous au bout de la millième écoute la certitude qu'elle s'avance pour la première fois.

Et qu'elle pourrait être toute différente.

Et que si elle ne l'est pas, que si elle est comme elle doit être et comme elle sera toujours,

c'est aux beautés sans nom du hasard qu'elle le doit.

S'il y a un enjeu dans la vie du jazz aujourd'hui, il est là.

Qu'est-ce que produire du neuf en musique ?

Du nouveau dans le monde ?

De nouvelles formes, de nouvelles beautés, de nouvelles émotions. Toujours, déjà, déjà, toujours le monde a été usé, aura été usé. Et toujours il se donne à nous comme renouveau.

L'improvisation est une croyance. Croire en la première fois. Qu'il y aura toujours de la première fois. La première fois n'est jamais la dernière. Dommage pour les Evangiles. Tous les mots ont toujours-déjà tenté de posséder le monde, et le monde, de crise en épiphanie, déposés les mots du pouvoir de l'enfermer, et ce faisant les rend à la poésie, à cet autre pouvoir qui est celui de charmer et d'enchanter.

Free Jazz/Black Power, nouvelle préface, pages 9 et 10.

La recherche d'une unité perdue

Le traitement social et culturel dont le corps est l'objet, sous un angle insolite, mais révélateur

ANTHROPOLOGIE DU CORPS ET MODERNITÉ

de David Le Breton.
P.U.F., « Quadrige », 264 p.,
69 F (10,52 €).
(Inédit.)

Chaque société dessine un savoir singulier sur le corps, lui donnant sens et valeur. Nos conceptions actuelles du corps sont affectées par la montée de l'individualisme. Le corps moderne implique la coupure du sujet avec lui-même. *Avoir un corps plus qu'être son corps*, tel est le destin du sujet occidental. David Le Breton propose une sorte de généalogie du corps moderne, posant les jalons les plus significatifs de la mise en place de cette conception du corps liée à l'émergence d'une pensée rationnelle de la nature.

Publié pour la première fois en 1990, cet ouvrage de référence vaut par l'originalité de sa mise en perspective anthropologique. Le traitement social et culturel dont le corps est l'objet, les pratiques et les représentations qui le mettent en jeu sont ainsi appréciées sous un angle insolite, mais révélateur.

Rien de tel qu'un détour par des sociétés traditionnelles, celle des Canaques, étudiée par Maurice Leenhardt, ou celle des Dogons, pour mesurer l'isolement du corps au sein des sociétés occidentales. Chez les Canaques, le même mot, *kara*, désigne la peau de l'homme et l'écorce de l'arbre, et les intestins sont assimilés aux entrelacs de lianes qui densifient la forêt. Le corps est

en liaison avec le monde végétal. Pour le Canaque, dont l'existence est celle d'un foyer d'échanges au sein d'une communauté, le corps n'est pas frontière, mais élément indiscernable d'un ensemble symbolique. Pour l'Occidental, coupé du cosmos, des autres et de lui-même, le corps est un attribut du sujet, la marque de sa clôture sur lui-même.

Le savoir officiel sur le corps participe de cette « anthropologie résiduelle ». La médecine d'aujourd'hui, estime David Le Breton, s'intéresse à la maladie et non au malade. Elle s'inscrit dans un projet de maîtrise de la nature qu'elle illustre et dont elle révèle les faiblesses. La banalisation des dissections au XVI^e siècle témoigne d'une mutation anthropologique. D'intouchable, car appelé à ressusciter, le corps humain change de statut avec les anatomistes. Dissocié de la présence humaine, il est étudié comme réalité autonome. Le mécanisme cartésien achève ce processus de dissociation du corps – qui n'est qu'une machine – et de l'âme – dont toute l'essence est de penser. La médecine hérite de ce déficit symbolique du corps humain. Elle répare cette mécanique dont la seule singularité réside dans la complexité des rouages. Le morcellement du corps qu'elle promet induit une sourde inquiétude et une multiplicité de questions éthiques devenues explicites avec l'essor des biotechnologies. Dans ces conditions, la persistance de l'homéopathie et la floraison des médecines « nouvelles » (acupuncture, auriculo-médecine, ostéopathie, etc.) valent à titre de refus de ce dualisme.

Renouant avec les médecines traditionnelles et les savoirs populaires, les médecines nouvelles s'efforcent de retrouver une unité perdue. Soupçonnées de superstition, voire de roublardise, elles répondent à la « faille anthropologique » du savoir biomédical. Venus d'Orient, de Californie ou d'époques révolues, des savoirs et des pratiques en rupture avec la science officielle proposent un bric-à-brac à partir duquel chacun bricole sa vision personnelle d'un corps revalorisé. Ce faisant, les médecines nouvelles s'inscrivent dans ce vaste mouvement d'exaltation du bien-être et des plaisirs corporels qui spécifie l'individualisme depuis les années 60.

La « libération du corps », pour David Le Breton, n'est qu'un faux-semblant. Le nouvel imaginaire du corps qui a pris son essor il y a une trentaine d'années ne remet pas en cause l'opposition majeure des sociétés holistes, communautaires, où le corps est pris dans un réseau symbolique dense, et des sociétés individualistes, qui exaltent le repli du sujet sur lui-même et la maîtrise d'un corps objectivé. Aussi soutient-il que l'exaltation des plaisirs et le souci du vécu corporel valent à titre de figures inédites d'une posture inchangée, celle de la maîtrise scientifique et technique du corps. L'aspiration au bien-être obéit aux normes du « bien-être », et l'hédonisme assure la vente des cosmétiques. Diagnostic sévère, qui insiste sur les dérives du nouvel individualisme et méconnaît les vertus libératrices d'un imaginaire du corps qui a bouleversé la vie des femmes et nourri le combat contre l'homophobie.

Jean-Paul Thomas

L'étape égalitaire

LE ROSE ET LE NOIR

de Frédéric Martel.
Gallimard, « Folio »,
776 p., 60 F (9,15 €).
(Première édition :
Seuil, 1996.)

Décrié par les militants homosexuels, auxquels il était destiné, salué par la presse grand public, qu'il ne pensait pas toucher, *Le Rose et le Noir*, du sociologue Frédéric Martel, publié en avril 1996, vient de sortir en éditions de poche. Cette somme sur l'histoire des hommes et des femmes homosexuels en France depuis 1968, années de « *genèse du mouvement homosexuel contemporain français* », formidablement précise et documentée, s'est, pour l'occasion, enrichie d'une cinquième partie intitulée « Le combat des droits. 1997-2000 », qui détaille l'élaboration et le vote du pacte civil de solidarité, et tente judicieusement d'en évaluer les conséquences.

« *Droits, intégration, reconnaissance : que de chemin parcouru en trois décennies !* », souligne Frédéric Martel. « *En trente ans, la question homosexuelle a été reformulée au moins quatre fois : une première fois au début des années 70 lors de l'apparition de "fronts" révolutionnaires dans une perspective subversive ; une deuxième fois à la fin des années 1970 avec la lutte contre les discriminations qui frappent l'individu homosexuel, dans une logique de "droits" ; une troisième fois à la fin des années 1980, autour de la question du sida, puis une nouvelle fois tout récemment, à la fin des années 90, autour du débat sur le Pacs dans une problématique égalitaire.* »

L'édition de poche offre à Frédéric Martel l'occasion, en une très longue postface, de revenir sur la polémique qui avait marqué la sortie du livre (*Le Monde* du 15 avril 1996). Il en profite pour étayer ses positions sur l'« *attentisme* », le « *déni* » des militants homosexuels face au sida, de 1982 à 1985, ainsi que sur la « *tentation communautaire* » qui culmine entre 1993 et 1996, années du « *droit à la différence* », des succès d'Act up et de la Gay pride.

Elisabeth Roudinesco

Pascale Krémer

La dialectique de construction

Jacques Sédad donne un tour plus personnel à sa démarche interprétative du freudisme

FREUD

de Jacques Sédad.
Ed. Armand Colin,
« Synthèse-Philosophie »,
96 p., 42 F (6,40 €).
(Inédit.)

Depuis 1995, les différentes célébrations liées au centenaire de la psychanalyse ont donné naissance en France à une avalanche de « Freud-en-poches », chacun d'eux servant de support à une vision de la psychanalyse propre à une école. On en a ainsi qui sont adaptés à chaque branche du lacanisme et d'autres conçus selon les diverses orientations du freudisme orthodoxe ou du post-freudisme libéral ou dogmatique.

Parmi tous ces ouvrages, on retiendra le Freud de Jacques Sédad, le seul à échapper à cette tonalité. Et si l'auteur a su se préserver de toute propagande en faveur d'une chapelle, c'est qu'il a réellement réfléchi à la manière de traiter, en moins de cent pages, un sujet aussi vaste et aussi complexe. Il a construit un Freud capable de répondre aux normes érudites et pédagogiques nécessaires à

un enseignement universitaire de bon niveau. C'est pourquoi, tous les étudiants de psychologie, de lettres et de philosophie devraient être concernés par cette belle réussite !

Dès la préface, Sédad souligne qu'il ne traite ni la biographie du fondateur, ni celle de ses disciples, ni l'histoire du mouvement psychanalytique, ni les correspondances, ni les querelles historiographiques, ni les origines de la psychanalyse. Mais pour autant, il n'élimine pas de sa synthèse ces divers objets d'étude. La vie de Freud est donc présentée à travers une excellente chronologie, tandis que les autres aspects du freudisme sont mentionnés dans un vaste choix bibliographique.

Quant au livre lui-même, on aura compris qu'il ne parle que de Freud, un Freud saisi dans la dialectique même de la construction de son œuvre : une œuvre clinique, théorique, scientifique, métapsychologique, littéraire, politique. Le tout est déployé en ordre chronologique et divisé en trois chapitres et seize « dossiers ». Dans le premier, Sédad définit la méthode de Freud, dans le deuxième, de loin le plus long, il examine les onze mo-

ments essentiels du devenir de l'œuvre : l'hystérie, le rêve, la sexualité, le transfert, le narcissisme et les pulsions, le masochisme, l'identification, les topiques, l'Œdipe et les différentes formes de dénégation et de clivage. Enfin, dans le troisième chapitre, il s'interroge sur le « sens du freudisme », en développant une réflexion sur la psychanalyse profane (pratiquée par les non-médecins) et sur l'espace « *extraterritorial de l'énonciation freudienne* ».

Dans cette dernière partie, et sans se départir de l'objectivité nécessaire à son « Freud-de-poches », Sédad donne un tour plus personnel à sa démarche interprétative en faisant du père fondateur, non pas un savant du XIX^e siècle (comme Jones), ou un juif sans dieu (comme Peter Gay), ou encore un juif hanté par sa judéité (comme Yosef Hayim Yerushalmi), mais un alter-ego de Max Weber, initiateur d'« *un désenchantement du monde* ». Par-delà cette comparaison, on a l'impression qu'il nous offre un Freud déshistorisé, très éloigné à la fois de Vienne et du monde anglophone, un Freud français et curieusement pascalien : un Freud janséniste, à l'image de son auteur.

Le langage et la parole

ENFANCE ET HISTOIRE

de Giorgio Agamben.
Traduit de l'italien
par Yves Hersant.
Petite Bibliothèque
Payot,
172 p., 72 F (10,98 €).
(Première édition :
Payot, 1989.)

On sait comment Giorgio Agamben tente, depuis plusieurs années, de déchiffrer l'énigme totalitaire qui a traversé le XX^e siècle, en revisitant la figure antique de *l'homo sacer*, cet homme sans droits, sans voix, que l'on pouvait tuer sans commettre l'homicide (*Homo sacer*, Seuil, 1997). On sait comment il a montré les lacunes de tout témoignage, quand l'horreur a anéanti les seuls êtres qui auraient pu véritablement témoigner (*Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, 1999).

Cette difficulté à transmettre une expérience, le philosophe italien, né en 1942, la cernait déjà dans cet essai paru en Italie en 1978, pour faire apparaître ce qu'elle révèle de « la différence entre langage et parole » ou, autrement dit, « entre puissance et acte ».

Ce qu'Agamben nomme, ici, « l'enfance de l'homme » est un espace de silence où l'humain se distingue du linguistique. L'homme, en tant qu'il n'est pas « toujours déjà parlant », commence, un jour, à dire « je » et se constitue ainsi en sujet du langage. C'est sur cette discontinuité que se fonde, note Agamben, l'historicité de l'être humain et, par là, sa capacité à concevoir et à transmettre une expérience. Que l'enfance soit la « dimension originelle de l'humain » ne relève pas, dès lors, de la psychologie ou de la chronologie, mais de la nécessité de faire du langage « le lieu où l'expérience doit devenir vérité ».

C'est une éthique que propose Agamben. Une éthique où l'enfance muette de l'homme pourrait être « l'éternelle gardienne de ce qui mérite de survivre ».

André Meury

La Révolution telle qu'en ses origines

L'histoire des idées et celle des « sociologies politiques » en termes de complémentarité

LES ORIGINES CULTURELLES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

de Roger Chartier.
Seuil, « Points-Histoire », 320 p.,
48 F (7,32 €).
(Première édition : Seuil, 1990.)

Retour en poche d'un livre désormais classique. Paru en 1990, dans le tumulte des travaux et des publications du bicentenaire de la Révolution française, *Les Origines culturelles de la Révolution française* avait au moins deux mérites.

D'abord celui de renouveler en profondeur la question du paradoxe d'une révolution pensée par ses acteurs comme un commencement absolu et qui doit néanmoins s'inscrire dans une histoire qui la préfigure et la justifie. C'est du même coup réfléchir aux rapports de la Révolution et des Lumières à travers leurs influences croisées et réciproques. La thèse avancée par Roger Chartier, pour être quelque peu provocatrice, n'en est pas moins neuve et éclairante.

L'opération consiste à renverser les rapports des deux termes et à se demander si ce n'est pas la Révolution qui a inventé les Lumières en forgeant sa légitimité dans un corpus de textes et d'auteurs fondateurs et cohérents, convoqués a posteriori pour avoir su préparer la rupture avec l'Ancien Régime. Contre cette « illusion rétrospective » des Lumières partagée par la plupart des révolutionnaires, Chartier tente au contraire de déconstruire puis de reconstruire cette conti-

nuité obligée des révolutionnaires et, à leur suite, des historiens.

Dans la logique de cette première démarche, l'auteur d'*Au bord de la falaise* (Albin Michel, 1998) propose d'ouvrir la notion des origines intellectuelles de la Révolution, avancée par Daniel Mornet – *Les Origines intellectuelles de la Révolution française 1715-1787* (1933) –, à celle des origines culturelles. Là encore, sa méthode relève du renversement de perspective. Pour commencer, les Lumières peuvent-elles se résumer aux termes d'une idéologie explicite et rationnelle et ne recourent-elles pas aussi ce que l'auteur appelle les « formes de sociabilité » d'Ancien Régime : gestes, habitudes et comportements du quotidien ? C'est cette agrégation des « pratiques » aux « discours » qui autorise l'auteur à parler des origines « culturelles » de la Révolution. Encore faut-il définir le concept de culture, après lequel historiens et sociologues courent depuis bon nombre d'années. Sur ce point, Roger Chartier procède par touches et nuances successives en invitant le lecteur à formuler lui-même sa propre définition de la notion.

Ensuite, quels rapports pratiques et discours entretiennent-ils au sein des Lumières ? C'est là le deuxième paradoxe avancé par Roger Chartier à travers le titre de l'un de ses chapitres : « *Les livres font-ils la Révolution ?* » Autrement dit, peut-on continuer à déduire systématiquement les gestes et les engagements des pensées, les pensées des lectures, et les lectures des textes eux-mêmes et ne

peut-on au contraire supposer des discordances entre pratiques et discours, voire un rapport d'antécédence des premiers sur les seconds ? Les réponses sont multiples et toujours stimulantes. Elles passent par l'analyse de la notion d'opinion publique à travers celle des rapports complexes et fluctuants qu'entretiennent ce que l'auteur nomme le « public », cette « république des lettres » constituée en une communauté de l'écrit et le « peuple », mais aussi par l'étude des mutations des modes de résistance à l'absolutisme monarchique, de la violence au recours judiciaire, par celle des glissements de valeurs, du dogme de la transcendance monarchique à l'émergence des vertus familiales, patriotiques et civiques.

Dans une postface inédite, l'auteur fait le point à la lumière de l'historiographie des dix dernières années. Curieusement, on n'y trouve pas mention des recherches poursuivies récemment sur les images pré-révolutionnaires – en particulier les caricatures –, qui constituent un bon exemple du chevauchement des discours politiques contre l'Etat : lettrés et populaires, traditionnels et modernes. Et puis pourquoi vouloir encore penser l'histoire des idées et celle des « sociologies politiques » en termes d'opposition ? Ne serait-il pas temps de les envisager dans leurs complémentarités, l'une éclairant l'autre et réciproquement ?

Emmanuel de Waresquiel

Roger Chartier collabore
au « Monde des livres »

De l'influence législative sur la vie linguistique

Marie-Josée de Saint-Robert clarifie et classe les différents outils à la disposition du politique

LA POLITIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

de Marie-Josée de Saint-Robert.
PUF, « Que sais-je ? », 128 p.,
42 F (6,40 €).
(Inédit.)

Jeune linguiste des Nations unies à Genève et docteur en sciences politiques, Marie-Josée de Saint-Robert s'est lancée à corps perdu dans le maquis à la fois touffu et aride de *La politique de la langue française* et en est revenue saine et sauve avec un « Que sais-je ? » de ce titre. L'« exploratrice » précise d'emblée que sa recherche porte essentiellement sur l'action (ou l'inaction) des gouvernements de la V^e République à l'égard du français en France et non pas sur la francophonie, qui est un volet de la diplomatie du Quai d'Orsay, sujet sur lequel existe un « Que sais-je » (n° 2111) dû à l'ancien ministre gaulliste Xavier Deniau. Madame de Saint-Robert souligne néanmoins le lien étroit existant entre la situation linguistique interne française et le sort de la langue de Kateb et Senghor dans

les cinquante-quatre autres pays adhérent à la francophonie.

L'influence est d'ailleurs réciproque quand par exemple l'Académie française consacre des néologismes venus du Québec, du Maroc ou du Sénégal ; lorsque des textes votés au Palais-Bourbon s'inspirent de législations francophones étrangères, ainsi la « loi Toubon ». Née parmi les polémiques sur « l'épuration linguistique », cette loi du 4 août 1994, peu ou mal appliquée, vise surtout, montre l'auteur, d'une part à garantir à toute personne dans l'Hexagone de pouvoir y travailler et y être servi en français ; d'autre part à associer en France une tierce langue (espagnol, allemand, etc.) au français et à l'anglais dans l'affichage public (gares, musées, etc.).

A côté de la loi Toubon existe une cohorte méconnue de mesures, règles, services et organismes relatifs à la vie du français. La linguiste s'attache à clarifier et classer les différents rôles, utiles ou vains et se chevauchant parfois, de cet appareil législatif et institutionnel à la disposition du politique ; elle ne néglige pas de signaler en ces domaines l'impact personnel de fonc-

tionnaires ou de penseurs (Etiemble, Guillerrou, Gobard, Rossillon, Serge Paul, Noguez, Cassen, etc.) ; elle révèle que de plus en plus de groupes linguistiques à travers la planète, des lusophones aux turcophones, tendent à s'organiser « à la française » sur les plans intérieur et extérieur ; elle rappelle enfin que le seul territoire français, dès lors qu'on y inclut les départements et territoires d'outre-mer, abrite, outre la langue nationale, soixante-quinze autres parlers. Cette abondance linguistique relativise la loi du 1^{er} février 1994 sur les 40 % de « chansons françaises » obligatoires sur nos ondes, puisque cette francité chantante englobe *de jure* les idiomes régionaux et *de facto* ceux des autres nations francophones multilingues. Ce quota, finalement très modéré, a en tout cas permis en France une remontée radiophonique des artistes francophones et assimilés, souvent désarmés face aux groupes musicaux américains géants, cette remontée, entre autres, prouvant que toutes les lois linguistiques ne sont pas, loin de là, inutiles ou nocives.

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

● LITTÉRATURE FRANÇAISE

BELLEFROID Jacques
Le réel est un crime parfait, Monsieur Black
Gallimard, Folio, n° 3419, 304 p., 40 F (6,10 €).

BOREL Vincent
Vie et mort d'un crabe
J'ai lu, 128 p., 10 F (1,52 €).

BRISSAC Elvire de
Au diable
Gallimard, Folio, n° 3420, 368 p., 45 F (6,86 €).

CHAMSON André
Le Crime des justes
Grasset, n° 304, 165 p., 48 F (7,32 €).

CHESSEX Jacques
L'imitation
Le Livre de poche, n° 14941, 192 p., 23 F (3,51 €).

DELSOL Chantal
Quatre
Gallimard, Folio, n° 3421, 400 p., 49 F (7,47 €).

DESSOLLES Maryline
Anchise
Seuil, Points, 128 p., 29 F (4,42 €).

GAZIER Michèle
Le Merle bleu
Seuil, Points, n° 786, 240 p., 39 F (5,95 €).

GIESBERT Franz-Olivier
Le Sieur Dieu
Le Livre de poche, n° 14931, 512 p., 48 F (7,32 €).

GRENIER Roger
Les Larmes d'Ulysse
Gallimard, Folio, n° 3424, 176 p., 19 F (2,90 €).

GUILLEBAUD Jean-Claude
La Refondation du monde
Seuil, Points, n° 795, 496 p., 48 F (7,32 €).

HEBEY Pierre
Une seule femme
Gallimard, Folio, n° 3425, 192 p., 32 F (4,88 €).

LAFERRIÈRE Dany
La Chair du maître
Le Serpent à plumes, Motifs, n° 113, 368 p., 42 F (6,40 €).

LEDUC Violette
La Femme au petit renard
Gallimard, Folio, n° 716, 128 p., 20 F (3,05 €).

LEDUC Violette
Trésors à prendre
Gallimard, Folio, n° 1039, 320 p., 29 F (4,42 €).

MALLARMÉ Stéphane
Contes indiens
Postface de Claude Cuenot. Ombres, Petite bibliothèque, n° 26, 96 p., 54 F (8,23 €).

MARGERIT Robert
La Terre aux loups
Phébus, Libretto, 512 p., 79 F (12,04 €).

OBERLÉ Gérard
Nil rouge
Gallimard, Folio, n° 3426, 272 p., 40 F (6,10 €).

RASPAIL Jean
Hurrah Zara !
Le Livre de poche, n° 14930, 352 p., 36 F (5,49 €).

RENAUDOT Patrick
Le Port d'Alger
Editions du Rocher, Nouvelle 840, 36 p., 34 F (5,18 €).

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin
Le Clou d'or, précédé de Madame de Pontivy et de Christel, suivi de La Pendule
Récits présentés et annotés par Marc Levailant. Ombres, Petite bibliothèque, n° 140, 192 p., 64 F (9,76 €).

SALVAING François
La Boîte
Le Livre de poche, n° 14936, 288 p., 33 F (5,03 €).

TORQUET Alexandre
Les Sultans de Bonaparte
Le Livre de poche, n° 14938, 416 p., 40 F (6,10 €).

TOURNIER Michel
Célébrations
Gallimard, Folio, n° 3431, 432 p., 36 F (5,49 €).

● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

BAILEY Paul
Pension Jérusalem
Traduit de l'anglais par Michel Courtois-Fourch. Le Serpent à plumes, Motifs, n° 114, 144 p., 35 F (5,34 €).

BENJAMIN Walter
Je déballe ma bibliothèque
Préface de Jennifer Allen, traduit de l'allemand par Philippe Invernet. Rivages Poche, n° 320, 224 p., 59 F (8,99 €).

BERLING Peter
Le Sceau de Salomon 2
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. Le Livre de poche, n° 14927, 800 p., 39 F (5,95 €).

BLIXEN Karen
Sept contes gothiques
Nouvelle traduction intégrale par Françoise Gleizal et Colette-Marie Huet. Le Livre de poche, n° 3020, 480 p., 48 F (7,32 €).

COHN Nik
Broadway, la grande voie blanche
Traduit de l'anglais par Elisabeth Peellaert. 10/18, Domaine étranger, n° 3232, 448 p., 55 F (8,38 €).

COWAN Andrew
Temps de cochon
Traduit de l'anglais par Roxane Azimi. 10/18, Domaine étranger, n° 3233, 256 p., 47 F (7,16 €).

EGOLF Tristan
Le Seigneur des porcherries
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Rémy Lambrechts. Gallimard, Folio, n° 3422, 608 p., 36 F (5,49 €).

ENQUIST Per Olov
L'Extradition des Baltes
Traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grombach. Actes Sud, Babel, n° 449, 528 p., 61 F (9,30 €).

FRAZIER Charles-Augustin
Retour à Cold Mountain
Traduit de l'anglais par Marie Durras. Le Livre de poche, n° 14928, 512 p., 50 F (7,62 €).

GUNN Kirsty
Le Pays où l'on revient toujours
Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Anouk Neuhooff. 10/18, Domaine étranger, n° 3220, 240 p., 44 F (6,71 €).

HAMSUN Knut
Au pays des contes
Traduit du norvégien par Sigrid R. Peyronnet. Grasset, Les Cahiers rouges, n° 301, 242 p., 58 F (8,84 €).

KASISCHKA Laura
A Suspicious River
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Wicke. Seuil, Points, n° 789, 416 p., 48 F (7,32 €).

LONDON Jack
Le Vagabond des étoiles
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Paul Gruyer et Louis Postif, traduction revue et complétée par François Postif. Phébus, Libretto, 352 p., 65 F (9,91 €).

LOY Rosetta
Madame Della Seta aussi est juive
Traduit de l'italien par François Brun. Rivages, Petite bibliothèque étrangère, n° 318, 192 p., 52 F (7,93 €).

MALOUF Davi
Dernière conversation dans la nuit
Traduit de l'anglais par Robert Pépin. Le Livre de poche, n° 14937, 256 p., 30 F (4,57 €).

MCCULLOUGH Colleen
Les Maîtres de Rome. La colère de Spartacus
Traduit de l'anglais par Jean-Paul Mourlon. J'ai lu, 544 p., 48 F (7,32 €).

MORGAN Marlo
Message en provenance de l'éternité
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josiane Deschamps. J'ai lu, 320 p., 44 F (6,71 €).

ÔÉ Kenzaburô
Le Jeu du siècle
Traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura. Gallimard, Folio, n° 3427, 464 p., 52 F (7,93 €).

ÔÉ Kenzaburô
Une affaire personnelle
Traduit de l'anglais par Claude Elsen. Stock, La Cosmopolite, 240 p., 50 F (7,62 €).

PAMUK Orhan
La Vie nouvelle
Traduit du turc par Munevver Andac. Gallimard, Folio, n° 3428, 448 p., 36 F (5,49 €).

ROSE Malcolm
Eaux profondes
Traduit de l'anglais par Robert Macia. J'ai lu, 192 p., 28 F (4,27 €).

SAINT AUBYN Edward
Après tout
Traduit de l'anglais par Sophie Brunet. 10/18, Domaine étranger, n° 3228, 160 p., 41 F (6,25 €).

SCHNITZLER Arthur
Vienne au crépuscule
Traduit de l'allemand par Robert Dumont. Stock, La Cosmopolite, 480 p., 65 F (9,91 €).

SCOTT Michael
La Lune des sorcières
Traduit de l'anglais par Pierre Arson. J'ai lu, 192 p., 25 F (3,81 €).

SPARK Muriel
La Porte Mandelbaum
Traduit de l'anglais par P. Marly et M.-C. Mengin. Rivages Poche, n° 319, 480 p., 68 F (10,37 €).

STEINER George
Errata
Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Gallimard, Folio, n° 3430, 288 p., 32 F (4,88 €).

STINE R.L.
La Maison du diable
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Maud Godoc. J'ai lu, 192 p., 25 F (3,81 €).

TABUCCHI Antonio
Le Petit Navire
Traduit de l'italien par Lise Chapuis. Seuil, Points, n° 791, 256 p., 42 F (6,40 €).

WASSMO Herbjorg
Les Limons vides 1 : Le Livre de Dina
Traduit du norvégien par Luce Hinsch. 10/18, Domaine étranger, n° 3231, 176 p., 38 F (5,79 €).

WOOLF Virginia
Journal d'un écrivain
Traduit de l'anglais par Germaine Beaumont, préface de Léonard Woolf. 10/18, Bibliothèques, n° 3225, 576 p., 65 F (9,91 €).

● ROMANS POLICIERS

BLOCK Lawrence
Ils y passeront tous
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin. Seuil, Points policiers, n° 793, 416 p., 42 F (6,40 €).

BLOCK Lawrence
Une danse aux abattoirs
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Rosine Fitzgerald. Gallimard, Folio policier, n° 180, 416 p., 40 F (6,10 €).

BUIN Yves
Borggi
Rivages Noir, n° 373, 336 p., 62 F (9,45 €).

BURKE James Lee
Dixie City
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Freddy Michalski. Rivages Noir, n° 371, 544 p., 68 F (10,37 €).

CHRISTA Emma
Les Ravies au lit
Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

COLLECTIF
Les 7 Familles du polar
Baleine, 154 p., 49 F (7,47 €).

COLLECTIF
Noir comme l'amour
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William-Olivier Desnord. Le Livre de poche, n° 17149, 512 p., 48 F (7,32 €).

CREWS Harry
La Foire aux serpents
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard. Gallimard, Folio policier, n° 178, 272 p., 29 F (4,42 €).

DELALANDE Arnaud
Notre-Dame sous la terre
Le Livre de poche, n° 14933, 352 p., 36 F (5,49 €).

FOLLETT Ken
Apocalypse sur commande
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Rosenthal. Le Livre de poche, n° 14926, 480 p., 45 F (6,86 €).

FRAZIER Margaret
Le Conte de la novice
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christian Fournier. 10/18, Grands détectives, n° 3234, 320 p., 47 F (7,16 €).

GARTON Ray
Meurtres en série
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Tolila. J'ai lu, 160 p., 28 F (4,27 €).

GERRITSEN Tess
Fonctions vitales
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Dapaur. Le Livre de poche, n° 17152, 384 p., 36 F (5,49 €).

GILL B. M.
Petits jeux de massacre
Traduit de l'anglais par Eric Diacon. Le Livre de poche, n° 14943, 224 p., 26 F (3,96 €).

GLAUSER Friedrich
Studer et l'affaire du Chinois
Traduit de l'allemand par Catherine Clermont. 10/18, Grands détectives, n° 3240, 208 p., 41 F (6,25 €).

GRACE C. L.
Le Livre des ombres
Traduit de l'anglais par Founi Guiramand. 10/18, Grands détectives, n° 3190, 256 p., 44 F (6,71 €).

HIGGINS CLARK Carol
Sur la corde
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Michel Delac. Le Livre de poche, n° 17148, 352 p., 33 F (5,03 €).

HOPMAN Gekko
Vite, vite, lent !
Baleine, Velours, 210 p., 45 F (6,86 €).

LANKFORD Terril
Shooters
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laeticia Devaux. Rivages Noir, n° 372, 240 p., 52 F (7,93 €).

LUDLUM Robert
Le Complot des Matarèse
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Defert. Le Livre de poche, n° 17147, 672 p., 55 F (8,38 €).

MAU Olivier
Belle-mère en île
Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

MEZINSKI Pierre
Ceux de la vierge obscure
Seuil, Points policiers, n° 794, 224 p., 39 F (5,95 €).

PAILLET Marc
Les Noyés du grau de Narbonne
10/18, Grands détectives, n° 3230, 480 p., 44 F (6,71 €).

PARSONS Julie
En mémoire de Mary
Traduit de l'anglais par Isabelle Maillat. Le Livre de poche, n° 17151, 416 p., 40 F (6,10 €).

PELOT Pierre
Le Méchant qui danse
Rivages Noir, n° 370, 256 p., 55 F (8,38 €).

POP Jacky et MANH Wôo
Des Verts et des biens mûrs
Baleine, Série grise, 96 p., 29 F (4,42 €).

SIMENON Georges
Le Cheval blanc
Gallimard, Folio policier, n° 182, 416 p., 49 F (7,47 €).

SIMENON Georges
Les Scrupules de Maigret
Le Livre de poche, n° 14230, 192 p., 30 F (4,57 €).

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois d'octobre 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

SIMONEN Georges
Les Sœurs Lacroix
Gallimard, Folio policier,
n° 181, 192 p., 29 F (4,42 €).

SIMONIN Albert
Touchez pas au grisbi
Gallimard, Folio policier,
n° 183, 224 p., 36 F (5,49 €).

SMITH Murray
L'Espan qui dansait sur l'eau
Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal. Le Livre de poche,
n° 17150, 544 p., 50 F (7,62 €).

SYLVAIN Dominique
Travestis
J'ai lu, 288 p., 38 F (5,79 €).

TABACHNIK Maud
La Mort quelque part
J'ai lu, 224 p., 28 F (4,27 €).

VARGAS Fred
Un peu plus loin sur la droite
J'ai lu, 256 p., 35 F (5,34 €).

WENG Albert
Pas de mantra pour Pékin
Philippe Picquier, n° 145,
224 p., 45 F (6,86 €).

● SCIENCE-FICTION

ADAMS Douglas
Le Guide galactique
Traduit de l'anglais par Jean Bonnefoy. Gallimard, Folio,
n° 21, 272 p., 29 F (4,42 €).

ANDREOVN Jean-Pierre
Gandahar
Avant-propos de René Laloux. Gallimard, Folio,
n° 13, 272 p., 29 F (4,42 €).

ASIMOV Isaac
Fondation
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Rosenthal. Gallimard, Folio,
n° 1, 256 p., 29 F (4,42 €).

ASIMOV Isaac
Fondation et Empire
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Rosenthal. Gallimard, Folio,
n° 2, 272 p., 29 F (4,42 €).

BRADBURY Ray
Fahrenheit 451
Traduit de l'américain par Jacques Chambon et Henri Robillot. Gallimard, Folio,
n° 3, 224 p., 25 F (3,81 €).

BROWN Frederic
Martiens go home !
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Dorémieux. Gallimard, Folio,
n° 6, 224 p., 25 F (3,81 €).

BRUSSOLO Serge
Le Syndrome du scaphandrier
Gallimard, Folio, n° 12,
192 p., 25 F (3,81 €).

CAMPBELL John
Le Ciel et la Mort
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Glatigny, Francis Valéry et Michel Deutsch. Le Livre de poche, n° 1227, 480 p., 48 F (7,32 €).

CARD Orson Scott
L'Apprenti
Gallimard, Folio, n° 16,
528 p., 40 F (6,10 €).

CARD Orson Scott
Le Prophète rouge
Gallimard, Folio, n° 15,
464 p., 36 F (5,49 €).

CARD Orson Scott
Le Septième Fils
Gallimard, Folio, n° 14,
386 p., 32 F (4,88 €).

DICK Philip K.
Substance mort
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Louit. Gallimard, Folio, n° 25,
400 p., 32 F (4,88 €).

FINNEY Jack
L'Invasion des profanateurs
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Lebrun. Gallimard, Folio,
n° 27, 256 p., 29 F (4,42 €).

GRIMAUD Michel
Malakansâr
Gallimard, Folio, n° 29,
336 p., 29 F (4,42 €).

LOVECRAFT H. P.
La Couleur tombée du ciel
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Papy et Simone Lamblin. Gallimard, Folio, n° 4,
336 p., 32 F (4,88 €).

MATHESON Richard
L'Homme qui rétrécit
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Chambon. Gallimard, Folio,
n° 22, 272 p., 29 F (4,42 €).

MOORCOCK Michael
Gloriana, la reine inassouvie
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrick Couton. Gallimard, Folio,
n° 28, 576 p., 45 F (6,86 €).

RESNICK Mike
Kirinyaga
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier Deparis. Gallimard, Folio,
n° 24, 400 p., 40 F (6,10 €).

SHELLEY Mary
Frankenstein ou le Prométhée moderne
Traduit de l'anglais par Paul Couturiau. Gallimard, Folio,
n° 5, 320 p., 29 F (4,42 €).

SILLIG Olivier
Bzjeurd
Gallimard, Folio, n° 26,
192 p., 29 F (4,42 €).

SILVERBERG Robert
Gilgamesh, roi d'Ourok
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gilles Ganache. Gallimard, Folio,
n° 18, 480 p., 40 F (6,10 €).

SIMMONS Dan
L'Echiquier du mal 1
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Daniel Brèque. Gallimard, Folio,
n° 9, 688 p., 36 F (5,49 €).

SIMMONS Dan
L'Echiquier du mal 2
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Daniel Brèque. Gallimard, Folio,
n° 10, 544 p., 36 F (5,49 €).

SOMTOW S.P.
Vanitas. Vampire Junction 3
Traduit de l'anglais par Marie de Prémonville. J'ai lu, 448 p.,
44 F (6,71 €).

SPINRAD Norman
Le Printemps russe 1
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Luc Carissimo. Gallimard, Folio,
n° 7, 416 p., 36 F (5,49 €).

SPINRAD Norman
Le Printemps russe 2
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Luc Carissimo. Gallimard, Folio,
n° 8, 416 p., 36 F (5,49 €).

VALERY Francis
Passeport pour les étoiles. Guide de lecture science-fiction
Gallimard, Folio, n° 30,
320 p., 36 F (5,49 €).

WUL Stephan
Oms en série
Gallimard, Folio, n° 11,
192 p., 25 F (3,81 €).

ZELAZNY Roger
Les Fusils d'Avalon
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Ronald Blunden. Gallimard, Folio,
n° 20, 336 p., 36 F (5,49 €).

ZELAZNY Roger
Les Neuf Princes d'ambre
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Ronald Blunden. Gallimard, Folio,
n° 19, 256 p., 32 F (4,88 €).

● JEUNESSE

ALPAC Dan
Le Seigneur des gladiateurs
Flammarion, Père Castor,
128 p., 29 F (4,42 €).

APPLEGATE K. A.
La Défaite
Traduit de l'anglais par Sabine Sirat, illustré par David B. Martingly. Gallimard Jeunesse,
Animorphs, 210 p., 32 F (4,88 €).

ARCIS Francisco
Le Canon du diable
Magnard, Les policiers,
160 p., 42 F (6,40 €).

ARROU-VIGNON Jean-Philippe
Le Collège fantôme
Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 128 p., 35 F (5,34 €).

AUBRUN Christine
Léa et le rôdeur
Magnard, Les policiers,
158 p., 42 F (6,40 €).

AZEMA Fabienne
Comprendre mieux tes parents

Milan, Les essentiels Milan Junior, n° 8, 32 p., 28 F (4,27 €).

BERTRON Agnès
La Promenade infernale
Illustré par Jean-Louis Tripp. Milan, Poche Cadet, n° 39,
40 p., 28 F (4,27 €).

BIALESTOWSKI Gérard
La pieuvre bricole et autres poèmes
Illustré par Zad. Milan, Poche Cadet, n° 37, 40 p., 28 F (4,27 €).

BLAKE Quentin
Le Bateau vert
Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Illustré par Quentin Blake. Gallimard Jeunesse, Folio Jeunesse,
40 p., 30 F (4,57 €).

BRISOU-PELLEN Evelyne
Un cheval de rêve
Illustré par Marc Lizano. Nathan Jeunesse, Pleine lune,
192 p., 44 F (6,71 €).

CAMP Lindsay
Pourquoi ?
Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony, illustré par Tony Ross. Gallimard Jeunesse, Folio Benjamin,
32 p., 30 F (4,57 €).

CHABAS Jean-François
Camille la louve
Illustré par Vanessa Hié. Hachette Jeunesse, 96 p.,
26 F (3,96 €).

CONFORD Ellen
Un papa vraiment terrible
Illustré par Christophe Durual, traduit de l'anglais par Jérôme Jacobs. Hachette Jeunesse, 96 p., 27 F (4,12 €).

CLAUBERT William et la maison hantée
Traduit de l'anglais par Pascale Jusforgues. Gallimard Jeunesse, Folio Cadet, 112 p.,
30 F (4,57 €).

DELERM Martine
Meurtre à la romaine
Magnard, Les policiers, 96 p.,
42 F (6,40 €).

DOUSTALY-DUNYACH Anne
Le Moyen Age
Milan, Les essentiels Milan, n° 183, 64 p., 25 F (3,81 €).

DRAC Romain
Le Martien de Noël
Illustré par Emilie Chollat. Milan, Poche Cadet, n° 41,
40 p., 28 F (4,27 €).

DUMAS Alexandre
La Femme au collier de velours
Lecture accompagnée par Catherine Defigier. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 336 p., 36 F (5,49 €).

ECKERT Allan W.
La Rencontre
Couverture illustrée par Henri Galeron, traduit de l'anglais par Henri Theureau. Hachette Jeunesse, 216 p.,
79 F (12,04 €).

FLAUBERT Gustave
Un cœur simple
Lecture accompagnée par Juliette de Dieuleveult. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 182 p., 24 F (3,66 €).

GILLOT Laurence
Lulu-Grenadine aime trop la télévision
Illustré par Lucie Durbiano. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

GRENIER Christian
Les Surfeurs de l'inconnu
Illustré par Guillaume Renon. Nathan Jeunesse, Lune noire,
256 p., 48 F (7,32 €).

GROUSSET Alain
Les Naufragés de l'Arbre-Pont
Illustré par Vincent Dutrait. Nathan Jeunesse, Pleine lune,
160 p., 44 F (6,71 €).

GUDULE
J'ai 14 ans et je suis détestable
Flammarion, Père Castor,
112 p., 35 F (5,34 €).

GUERAUD Guillaume
Affreux, sales et gentils
Illustré par Martin Matje. Nathan Jeunesse, Lune noire,
128 p., 40 F (6,10 €).

HALL Willis
L'île du vampire
Traduit de l'anglais par Hervé Zitvogel. Flammarion, Père Castor, 192 p., 44 F (6,71 €).

HILTON Nette
L'Araignée magique
Traduit de l'anglais (Australie) par Laurence Kiéfé. Flammarion, Père Castor, 96 p., 24 F (3,66 €).

HOESTLAND Jo
Mes petites étoiles
Illustré par Olivier Lattyk. Milan, Poche Cadet, n° 38,
40 p., 28 F (4,27 €).

HOROWITZ Anthony
Destination horreur
Couverture illustrée par Henri Galeron, traduit de l'anglais par Annick Le Goyat. Hachette Jeunesse, 234 p.,
79 F (12,04 €).

JARRY Alfred
Ubu roi
Lecture accompagnée par Isabelle Schlichting. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 210 p., 22 F (3,35 €).

JOHNSON Oliver
Le Seigneur de l'ombre
Illustré par Leo Hartas, traduit de l'anglais par Jean Walters. Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 182 p., 35 F (5,34 €).

JOYEUX Odette
L'Age heureux. Le Journal de Delphine
Couverture illustrée par Yan Nascimbene. Hachette Jeunesse, 128 p., 27 F (4,12 €).

LANDREAUX-VALABRÈGUE Jackie
Halloween sur l'île des pendus
Hachette Jeunesse, 192 p.,
28 F (4,27 €).

LÉGER-CRESSON Nathalie
Paul Farce, roi des blagues
Illustré par Béatrice Alle magna. Hachette Jeunesse, 96 p., 28 F (4,27 €).

LENAIN Thierry
La Fille de nulle part
Illustré par Marc Daniau. Nathan Jeunesse, Demi-lune,
48 p., 38 F (5,79 €).

LEOPOLD Linda
La Fée Zoé
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Danison. Flammarion, Père Castor, 128 p., 29 F (4,42 €).

LÉVY Didier
Trop petit, mon ami !
Illustré par Jérôme Huillier. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

MARTIN Ann M.
Marry Anne et les garçons
Traduit de l'anglais par Camille Weil, illustré par Philippe Munch. Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 154 p.,
30 F (4,57 €).

MASSON Isabelle
L'Ecologie. Agir pour la planète
Milan, Les essentiels Milan Junior, n° 10, 32 p., 28 F (4,27 €).

McMULLAN K. H.
La Vengeance du dragon
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Vanessa Rubio. Gallimard Jeunesse, Folio Cadet, 128 p., 30 F (4,57 €).

MICHAUX Madeleine
Serfs et seigneurs au Moyen Age
Milan, Les essentiels Milan Junior, n° 7, 32 p., 28 F (4,27 €).

MOLIERE
Le Misanthrope
Lecture accompagnée par Dominique Moncond'huy. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 266 p., 24 F (3,66 €).

MORRIS Dave
Le Tombeau du vampire
Illustré par Leo Hartas, traduit de l'anglais par Patrick Floersheim. Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 182 p., 35 F (5,34 €).

MURAIL Elvire et M. A.
Le Dernier Cadeau du Père Noël
Illustré par Stéphane Jorish. Milan, Poche Cadet, n° 42,
40 p., 28 F (4,27 €).

ALLUY Christine
La Corde à sauter
Illustré par Claude et Denise Millet. Hachette Jeunesse, 96 p., 28 F (4,27 €).

PERRAULT Charles
La Belle au bois dormant
Illustré par J.-C. Thibert. Milan, Poche Cadet, n° 40, 40 p., 28 F (4,27 €).

PERRIN Michel
Crime à l'anglaise
Magnard, Les policiers, 128 p., 42 F (6,40 €).
POUCHAIN Martine
Meurtres à la cathédrale
Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 210 p., 32 F (4,88 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
La Guerre et la Paix
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
La Vie et la Mort
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
Le Travail et l'Argent
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
Les Dieux et Dieu
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
Pour de vrai et pour de faux
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

PUECH Michel
et **LABBÉ Brigitte**
Prendre son temps et perdre son temps
Milan, Les goûters philo, 40 p., 28 F (4,27 €).

SANDER Camille
Perceval
Flammarion, Père Castor, 192 p., 35 F (5,34 €).

SCALI Sarah Cohen
Mauvais sangs
Flammarion, Père Castor, 144 p., 35 F (5,34 €).

SUARD François
Les Quatre Fils Aimon
Flammarion, Père Castor, 256 p., 39 F (5,95 €).

THIÈS Paul
La Princesse qui détestait les princes charmants
Flammarion, Père Castor, 96 p., 19 F (2,90 €).

VAILLANT Emmanuel
Savoir faire face au racisme
Milan, Les essentiels Milan Junior, n° 9, 32 p., 28 F (4,27 €).

VAN LOON Paul
Petit guide à l'usage des amateurs de vampires
Traduit du néerlandais par Marie Hooge. Hachette Jeunesse, 224 p., 31 F (4,73 €).

WAGNEUR Alain
La classe connaît la musique
Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 168 p., 30 F (4,57 €).

WAHL Jan
J'ai vu un dinosaure
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie Aubelle, illustré par Chris Sheban. Gallimard Jeunesse, Folio Benjamin, 32 p., 30 F (4,57 €).

WILSON Jacqueline
A la semaine prochaine
Traduit de l'anglais par Olivier de Broca. Gallimard Jeunesse, Folio Junior, 136 p., 27 F (4,12 €).

ZAY Dominique
Pas touche à la Manouche
Magnard, Les policiers, 96 p., 42 F (6,40 €).

● THÉÂTRE

CORNEILLE
L'Illusion comique
Edition de Jean Serroy. Gallimard, Folio Théâtre, n° 3416, 240 p., 19 F (2,90 €).

DIDEROT
Paradoxe sur le comédien
Présentation par Sabine Chaouche. Flammarion, GF, 316 p., 39 F (5,95 €).

GENET Jean
Les Paravents
Préface de Michel Corvin. Gallimard, Folio Théâtre, n° 69, 400 p., 45 F (6,86 €).

SARRAUTE Nathalie
Elle est là
Edition d'Arnaud Rykner. Gallimard, Folio Théâtre, n° 66, 96 p., 29 F (4,42 €).

WILDE Oscar
L'Importance d'être constant
Traduction inédite de l'anglais et présentation par Pascal Acquien. Flammarion, GF (bilingue), 256 p., 39 F (5,95 €).

● ARTS

CAHN Isabelle
Manet, natures mortes
Hors-série, en coédition avec la Réunion des Musées nationaux. Découvertes Gallimard, 45 F (6,86 €).

CORTEGGIANI Jean-Pierre
Toutankhamon, le trésor
Hors-série, Gallimard, Découvertes, 45 F (6,86 €).

NIJINSKI Vaslav
Cahiers
Nouvelle édition, traduit du russe par Christian Dumais-Lvowski et Galina Popojeva. Actes Sud, Babel, n° 448, 304 p., 51 F (7,77 €).

PINET Hélène
Rodin, le baiser
Hors-série, Gallimard, Découvertes, 45 F (6,86 €).

SALMON Dimitri
La Vénus de Milo, un mythe
Hors-série, en coédition avec la Réunion des Musées nationaux. Gallimard, Découvertes, 45 F (6,86 €).

● ESSAIS CRITIQUES

LE GOFF Jean-Pierre
Les Illusions du management
La Découverte, Essais, 160 p., 39 F (5,95 €).

MANFREDO Stéphane
La Science-Fiction aux frontières de l'homme
Gallimard, Découvertes, n° 398, 128 p., 84 F (12,80 €).

MATTELART Armand
Histoire de l'utopie planétaire
La Découverte, Sciences humaines, 430 p., 85 F (12,96 €).

JAQUES-JACQUES
La Littérature érotique
Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

● PHILOSOPHIE

AUDI Paul
Supériorité de l'éthique. De Schopenhauer à Wittgenstein
PUF, Quadrige, 296 p., 78 F (11,89 €).

AYERS Michael
Locke
Seuil, Les grands philosophes, n° 435, 96 p., 35 F (5,34 €).

BENUSSAN Gérard
et **ROSENZWEIG Franz**
Existence et philosophie
PUF, Philosophie, 128 p., 48 F (7,32 €).

BOURIAU Christophe
Lectures de Kant. Le problème du dualisme
PUF, Philosophie, 128 p., 48 F (7,32 €).

CAULY Olivier
Comenius. L'utopie du paradis
PUF, Philosophie, 128 p., 48 F (7,32 €).

CRESCENZO Luciano de
Les Grands Philosophes de la Grèce antique
Traduit de l'italien par Bertrand Leverglais et André Mauge. Le Livre de poche, n° 4306, 480 p., 50 F (7,62 €).

GRAY John
Voltaire
Seuil, Les grands philosophes, n° 436, 96 p., 35 F (5,34 €).

HACKER R.M.S.
Wittgenstein
Seuil, Les grands philosophes, n°437, 96 p., 35 F (5,34 €).

MACHIIVEL
Le Prince
Le Livre de poche, n° 4662, 192 p., 26 F (3,96 €).

PLANT Raymond
Hegel
Seuil, Les grands philosophes, n° 438, 96 p., 35 F (5,34 €).

QUINTON Anthony
Hume
Seuil, Les grands philosophes, n° 439, 96 p., 35 F (5,34 €).

SAFRANSKI Rüdiger
Heidegger et son temps
Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski. Le Livre de poche, n° 4307, 640 p., 65 F (9,91 €).

SCRUTON Roger
Spinoza
Seuil, Les grands philosophes, n° 440, 96 p., 35 F (5,34 €).

● BIOGRAPHIES

LOUPIEN Serge
Elvis Presley
J'ai lu, Libro Musique, 96 p., 10 F (1,52 €).

PICHOIS Claude
et **BRUNET Alain**
Colette
Le Livre de poche, n° 14934, 736 p., 60 F (9,15 €).

TREDEZ Florence
Madonna
J'ai lu, Libro Musique, 96 p., 10 F (1,52 €).

● HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

ALBERT Pierre
Histoire de la presse
PUF, Que sais-je ?, n° 368, 128 p., 42 F (6,40 €).

BURRIN Philippe
Fascisme, nazisme, autoritarisme
Seuil, Points Histoire, 320 p., 50 F (7,62 €).

CLAVAL Paul
Géographie de la France
PUF, Que sais-je ?, 128 p., 42 F (6,40 €).

DUHAMEL Eric
Histoire de la IV^e République
La Découverte, Repères, 128 p., 49 F (7,47 €).

GUTTON Pierre
Histoire de Lyon et du Lyonnais
PUF, Que sais-je ?, 128 p., 42 F (6,40 €).

● SCIENCES SOCIALES

FORAY Dominique
L'Économie de la connaissance
La Découverte, Repères, 128 p., 49 F (7,47 €).

FULCHIRON Hugues
La Nationalité française
PUF, Que sais-je ? n° 3567, 128 p., 42 F (6,40 €).

GOLLAC Michel
et **VOLKOFF Serge**
Les Conditions de travail
La Découverte, Repères, 128 p., 49 F (7,47 €).

SIBILLE Jean
Les Langues régionales
Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

● SCIENCES HUMAINES

ADLER Alfred
L'Éducation des enfants
Préface de Herbert Schaffer, traduit de l'anglais par D. de Lannoy. Payot, Petite bibliothèque, 264 p., 64 F (9,76 €).

FREUD Sigmund
L'Homme aux rats
PUF, Quadrige, 112 p., 49 F (7,47 €).

GOLDER Eva-Marie
Au seuil de l'inconscient. Le premier entretien
Payot, Petite bibliothèque, 296 p., 64 F (9,76 €).

MIALARET Gaston
Les Sciences de l'éducation
PUF, Que sais-je ?, n° 2779, 128 p., 42 F (6,40 €).

OLIEVENSTEIN Claude
Naissance de la vieillesse
Odile Jacob, n° 31, 218 p., 45 F (6,86 €).

ZARIFIAN Edouard
Des paradis plein la tête
Odile Jacob, n° 32, 222 p., 45 F (6,86 €).

● ENSEIGNEMENT

ANDRÈS Philippe
Le Parnasse
Ellipses, Réseau – Les écoles artistiques, 128 p., 32 F (4,88 €).

BALZAC Honoré de
Le Père Goriot
Lecture accompagnée par Olivier Bara. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 490 p., 32 F (4,88 €).

CAREL Nicolas
Exercices de version anglaise
PUF, Major, 256 p., 82 F (12,50 €).

CAVALIER François
La Religion
Ellipses, Philo-notions, 64 p., 28 F (4,27 €).

COBAST Emmanuel
« Les Fleurs du mal » de Baudelaire. Premières leçons
PUF, Major, 112 p., 42 F (6,40 €).

COLLECTIF
Petit traité de langue française médiévale
PUF, Etudes littéraires, 176 p., 53 F (8,08 €).

DEL COURT Thierry
La Littérature arthurienne
PUF, Que sais-je ?, n° 3578, 128 p., 42 F (6,40 €).

DESCLOS Marie-Laurence
Structure des dialogues de Platon
Ellipses, Philo, 160 p., 70 F (10,67 €).

FAVIER Frank
L'Évolution du modèle libéral depuis 1945
Ellipses, Histoire – Le bac en tête, 64 p., 28 F (4,27 €).

GOBRY Ivan
Le Vocabulaire grec de la philosophie
Ellipses, Le vocabulaire de..., 144 p., 55 F (8,38 €).

GORCEIX Paul
Littérature francophone de Belgique et de Suisse
Ellipses, Réseau – Les écoles artistiques, 144 p., 32 F (4,88 €).

HORCAJO Arturo et Carlos
La Question de l'altérité du XVI^e siècle à nos jours
Ellipses, Réseau — Les thématiques, 128 p., 32 F (4,88 €).

HOUDU Michel
Principes économiques fondamentaux
Ellipses, Droit/Eco/Gestion, 96 p., 45 F (6,86 €).

LAGARDE Alain
Le Pouvoir
Ellipses, Philo-notions, 62 p., 28 F (4,27 €).

LOMBARDE Martine
Rimbaud, « Une saison en enfer », « Illuminations »
Ellipses, 40/4, 128 p., 40 F (6,10 €).

MARÉCHAUX Pierre
« Lettres à Lucilius » de Sénèque
PUF, Major, 128 p., 49 F (7,47 €).

SICARD Alain
et **MORENO Fernando**
Diccionario del « Canto general » de Pablo Neruda
Ellipses, 256 p., 120 F (18,29 €).

SOPHOCLE
« Œdipe roi », Le mythe d'Œdipe
Lecture accompagnée par Guy Belzane. Gallimard, Bibliothèque Gallimard, 238 p., 26 F (3,96 €).

VENET Gérard
Leçon littéraire sur « Henri V » de Shakespeare
PUF, Major, 176 p., 49 F (7,47 €).

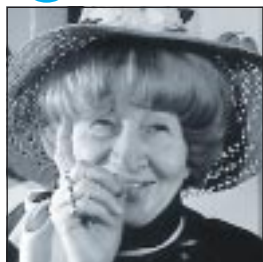
VIGOUROUX Jeanne
Les Transformations économiques et sociales du monde depuis 1973
Ellipses, Histoire – Le bac en tête, 64 p., 28 F (4,27 €).

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois d'octobre 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

**LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE**

Péter Nadás plonge le lecteur dans le labyrinthe de l'amour.
page II



VIOLETTE LEDUC
Page III



ALEKSANDAR HEMON
page V

PLATON

La chronique de Roger-Pol Droit page VI



PHOTOGRAPHIE
page XI



LE MONDE DES POCHE
16 pages

Pajak, l'amour orphelin

On ne sait jamais exactement d'où naît l'émotion. Un visage, une présence – ou bien une absence –, une œuvre ou encore un objet quelconque peuvent la provoquer. Parfois, c'est une certaine conjonction de tous ces éléments, un agencement imprévisible et baroque qui se trouvent à son origine. Alors, on est surpris, comme submergé.

Les compositions de Frédéric Pajak, qui juxtaposent, sans les mêler, l'écriture et le dessin, ont le pouvoir de susciter un tel sentiment. Et non seulement de le susciter, mais aussi de lui donner une ampleur, une couleur singulière, à nulles autres comparables. L'émotion dont il est question ici est de tonalité exclusivement mélancolique. La mélancolie est même son signe, son oriflamme, sa source, unique et surtout unifiante. D'où le caractère envahissant de vague, de houle, d'échos multiples et entêtants de la sensation que l'on éprouve à lire Pajak, à rêver longuement sur ses images. D'où également la difficulté à définir, à distinguer, au cœur de cette sensation, les motifs qu'elle orchestre.

Patrick Kéchichian

Il y a un an, Frédéric Pajak publiait, avec succès, *L'immense Solitude* : le sous-titre du livre était : *Avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin* (1). L'ouvrage, qui avait le format d'un album, comprenait à chaque page un dessin en noir et blanc et un texte ; celui-ci entretenant avec les images un rapport souvent aléatoire, rarement directement illustratif. Il s'agissait à la fois d'une évocation précise, appuyée sur de nombreuses citations des deux auteurs jouant les rôles de personnages principaux, et d'une rêverie crépusculaire sur la ville de Turin, où, à cinquante années de distance, les destins de l'Allemand et de l'Italien se nouèrent : le premier y perdit la raison ; le second s'y suicida. Giorgio De Chirico était aussi convoqué, pour ses perspectives métaphysiques et spectrales. Un trait de fantaisie reliait chaque dessin : les personnages, Nietzsche et Pavese en tête, étaient affublés d'un long nez. « Un faux nez », tient à préciser Pajak, pour justifier cet élément d'humour, peut-être destiné à colorer un peu la noire atmosphère du livre.

Aujourd'hui, c'est *Le Chagrin d'amour*. Le personnage principal en est Guillaume Apollinaire, poète amoureux et soldat dans les tranchées. Comme Turin pour *L'immense*

Après avoir rêvé « l'immense Solitude » turinoise de Nietzsche et de Pavese, l'écrivain et dessinateur choisit Apollinaire comme héros du « Chagrin d'amour »

se solitude, c'est la guerre de 14-18 qui forme le décor principal de l'histoire racontée. C'est dans le charnier, sous les obus et les cadavres, que le livre s'achève. Le noir a gagné. Apollinaire, charmeur érotique au milieu de l'horreur, flambeur lubrique avec Lou, projetant une vie qu'il ne connaîtra pas avec Madeleine, va recevoir son éclat dans la tête, puis ce sera la trépanation, enfin la mort, après une fièvre espagnole. Lui si disert et gourmand, avec un tel trésor de joie en lui, est envahi par l'angoisse, qu'il mêle étrangement à la joie... Le 6 avril 1915, il écrivait à Lou : « C'est une vie grandiose qui ne va pas sans une mélancolie lyrique extraordinaire. Les obus gémissent d'une façon déchirante... »

Le livre est bâti exactement sur le même schéma que le précédent – sans le faux nez fédérateur. Il obéit au même libre rapport entre le texte et le dessin. Là aussi, les échos sont nombreux, les citations abondantes – trop sans doute, tant Pajak veut s'effacer derrière ses sources : ici, le Paris des écrivains et des peintres, Picabia, Duchamp, Mondrian surtout, ce grand mélancolique admirablement évoqué : ainsi lorsqu'il prend avec son grand corps maladroït, à soixante ans passés, des cours de danse.

La construction de l'ouvrage en chapitres et séquences est surprenante. Pajak se donne toutes les libertés, celle de parler de lui et de ses amis, d'entrer en scène pour en sortir aussitôt, de peindre telle figure, de suggérer tel souvenir... Mais ce qui est plus étrange encore, c'est le pouvoir, la force émotionnelle que cette composition parvient à dégager. Tous les éléments disparates paraissent coïncider, s'appeler les uns les autres. Trois lignes sont suivies, à la fois d'une manière autonome et formant bouquet : le dessin, qui est, affirme Pajak, « comme de la musique, comme une bande-son » ; l'histoire de Guillaume, « guerrier malade d'amour, comme l'étaient les troubadours, et conscient de sa souffrance, s'adonnant volontairement à elle pour mieux la décrire » ; le récit personnel, dispersé, oblique et indirect du propre « chagrin d'amour » vécu par

Pajak. « Pour moi, affirme Pajak lorsqu'on l'interroge sur sa méthode, les peintres comme les écrivains participent de notre biographie. On ne lit pas par hasard. Il s'agit de rendre compte de ces étapes de ma vie qui ont été marquées par des auteurs, des livres. »

Sans références universitaires, Pajak est un lecteur du type systématique, âpre à la besogne et se forgeant sa propre idée des auteurs qu'il fréquente : hier Nietzsche, l'œuvre entière, dans l'ordre chronologique, et Luther, sur lequel il publia, en 1997, en Suisse, un ouvrage analogue aux deux derniers, et qui sera bientôt réédité dans la même collection ; aujourd'hui Apollinaire ; demain Joyce, dont il soulignera l'humour, en couleurs cette fois. Pajak a donc trouvé cette parade pour subvertir un genre qu'il juge « complaisant », « égocentrique » : l'autobiographie. Pourtant, au travers de ces masques et de ces figures, dans les rues de Turin ou dans la boue de la Grande Guerre, c'est toujours de lui qu'il s'agit. C'est lui le conteur, mieux : le narrateur d'une histoire qu'il fait sienne. Et c'est bien dans les eaux profondes de sa propre mélancolie qu'il puise son inspiration, cherchant à conjurer, par la plume et le pinceau, les spectres de la solitude, de l'enfance orpheline, du désamour...

Frédéric Pajak a dix ans, en 1965, lorsque son père meurt dans un accident de voiture, à l'âge de trente-cinq ans. Il est le troisième d'une lignée de peintres : avant son père, son grand-père, né en Pologne et émigré en France, peignait. Né près de Paris, il a longtemps cherché quoi faire. Il a voyagé : « J'ai toujours aimé déménager. J'ai toujours aimé les voyages, en Afrique, en Chine, au Japon ou ailleurs. Je tiens ça de mon père qui abandonnait régulièrement une maison, un atelier ou un appartement. C'est grâce à lui que très tôt j'ai pu voir du pays, au point de me sentir étranger partout », écrivait-il dans *Les poisons sont tragiques*, publié en 1989, toujours en Suisse – où vit actuellement Pajak –, et qui sera également réédité aux PUF.

En 1974, il se met à dessiner plus sérieusement et tente de placer ses dessins dans des journaux. A cette époque, il vit à Paris, rue Pigalle. Pajak ne garde pas un très bon souvenir de ses rapports avec la presse. Dans le texte déjà cité, il écrit : « Vendre un dessin dans un journal, c'est un peu vendre son âme. Il est rare d'avoir des interlocuteurs dans les rédactions. (...) La plupart des journalistes, comme leurs chefs, se croient très supérieurs à leurs lecteurs. Ils les prennent pour des parfaits idiots. Aussi croient-ils qu'il est nécessaire de parler idiot pour être compris des idiots... » En 1987, il publie un roman, toujours en Suisse, chez Bernard Campiche, *Le Bon Larron*. Mais il reste insatisfait,



Mondrian apprenant à danser le fox-trot

éprouve même une « frustration terrible » liée au dessin, qui n'est accepté qu'enfermé dans des catégories comme la bande dessinée – que Pajak dit détester, à l'exception de *Maus* de Spiegelman. De sa « méthode », Pajak parle comme d'une « libération », d'une « délivrance ».

« Je fais des livres malheureux, mais je me sens profondément heureux », affirme-t-il. La contradiction n'est

qu'apparente avec la mélancolie, dont il a peint, en deux livres, l'un des plus beaux tableaux, à la fois moderne et ancien, sans âge. Quant à l'amour, voici ce qu'il en dit, page 53 : « L'amour, s'il n'a jamais toute sa tête ni tous ses mots, s'avance dans le monde comme lumière et comme ombre, à moins qu'il ne soit le monde lui-même, son inspiration, sa ferveur – et sa vanité aussi. Il ne trouve ni

ne perd son chemin, puisqu'il est son propre chemin qui passe à travers les êtres. »

LE CHAGRIN D'AMOUR de Frédéric Pajak. PUF « Perspectives critiques », 334 p., 198 F (30,18 €).

(1) « Le Monde des livres » du 15 octobre 1999.

« Ce sont tous des Picasso, pas un n'est Dora Maar. Croyez-vous que cela m'importe ? Madame Cézanne s'en soucie-t-elle ? Et Saskia Rembrandt ? »

Une révélation La première biographie de Dora Maar

THAMES & HUDSON Diffusion : SEUIL Prix : 345 F



Le négatif de Tristan et Iseut

AMOUR

(Szerelem)

de Péter Nadás.

Traduit du hongrois par Georges Kassai

et Gilles Bellamy.

Plon, 148 p., 98 F (14,94 €).

Il est toujours difficile, avec les livres venus de l'étranger, de reconstituer le sens d'une œuvre. Prenez Péter Nadás. Il a été connu en France, en 1987, par un livre paru quatre ans plus tôt à Budapest, *La Fin d'un roman de famille*. Puis, après plus de dix ans de silence, publication en 1998 du chef-d'œuvre de Nadás, *Le Livre des mémoires*, sorti en Hongrie en 1986. Enfin, aujourd'hui, voici *Amour*, dont l'édition d'origine date de 1979, sept ans donc avant *Le Livre des mémoires*, ont annoncé certaines recherches. Ce désordre, peut-être inévitable, fausse les perspectives et l'idée même d'une trajectoire esthétique.

Dans le cas de Nadás et des écrivains hongrois de sa génération – de György Konrad à Péter Esterhazy – cette question des dates, de l'avant et de l'après, est plus importante encore que pour d'autres. Question de contexte politique et de liberté d'expression. Avant 1985, les romanciers dits du « nouveau roman », Konrad, Nadás, Merszoly, quelques autres, sans être interdits par la censure – sensiblement plus subtile ici que dans les autres Etats communistes – sont tenus en lisière, isolés, marginalisés dans des publications confidentielles, au profit du sacrosaint « roman social » rebaptisé en Hongrie « roman de production ». Seul Esterhazy, peut-être parce qu'il est plus ludique, plus insolent aussi que ses confrères, échappe à ce confinement. Après 1985, avec *Le Livre des mémoires* de Nadás précisément, les derniers verrous sautent et le roman hongrois sort des laboratoires où il était enfermé pour rejoindre enfin le grand fleuve de la littérature européenne dont il avait été si longtemps écarté.

Amour appartient encore à la période expérimentale. C'est d'abord un roman d'intentions. Il s'agit de faire la preuve qu'il existe d'autres codes romanesques que ceux qui régissent le réalisme social et psychologique. L'œuvre compte peut-être moins par ce qu'elle est que par ce qu'elle conteste. Les préoccupations strictement artistiques, technique romanesque, contraintes narratives, problèmes stylistiques, l'emportent sur le souci de séduire les lecteurs. Autant être prévenu : *Amour* n'est pas un livre qui se laisse lire ; il réclame de l'attention et de la tension. C'est un roman intime.

Il n'a pas de sujet, ou presque. Dans une chambre, au sixième étage d'un immeuble d'une ville inconnue, un homme et une femme. Il est sur le lit, il la regarde préparer une cigarette de marijuana. Ils fument. Ils n'échangent que quelques paroles, banales. La nuit commence. Lorsqu'elle s'achèvera, l'homme, le « je » qui monologue, quittera sa maîtresse pour toujours.

En fait, le lecteur comprend très vite que l'homme est venu pour rompre et que la femme, Eva, le sait aussi. L'absorption d'une drogue doit faciliter les mots et

les gestes de la séparation. C'est le philtre de Tristan et d'Iseut à l'envers, une cigarette d'éloignement. Tout se passe comme prévu pour Eva, du moins le semble-t-il. La jeune femme se laisse couler paisiblement dans un univers dépourvu d'angles et d'arêtes, calme, distant, passif. Après tout, ça n'est pas elle qui veut rompre la liaison. Pour l'homme au contraire, travaillé par la culpabilité de la rupture, l'effet des stupéfiants, loin de l'éloigner de lui-même, en éloignant les sensations du monde extérieur le ramène à l'essentiel, au sentiment aigu et violent de son inexistence. C'est cette plongée intérieure, ce cauchemar lucide et désespéré que raconte *Amour*. Ne percevant plus rien ou presque du monde qui l'entoure, sauf parfois le balcon de la fenêtre donnant sur le vide, l'homme explore sa nuit.

Amour est un roman métaphysique et qui se donne comme tel. Les péripéties de la narration ne sont d'abord constituées que par les étapes qui mènent le narrateur, privé de ses sens, à douter de sa propre existence. On pense à la deuxième *Méditation* de Descartes. C'est la même emprise du doute méthodique, la même méfiance des pouvoirs trompeurs de la sensibilité et de l'imagination, le même vertige poignant que celui qui saisit le philosophe devant le vide lorsqu'il se demande si sa propre existence n'est pas elle-même une illusion, une ruse du diable, une fausse évidence. Un des sommets dramatiques de l'écriture philosophique. Mais Nadás plonge plus profond encore. Il écarte le *cogito* cartésien comme une certitude factice : qu'est-ce qu'un « je pense » lorsqu'il est séparé d'un « j'agis » ? « *Le Temps n'existe pas. Les objets n'existent pas, les choses que je vois ne sont pas réelles ! Elles sont imaginaires ! Mais au moins est-ce là une certitude. Au moins, ma logique fonctionne-t-elle et est-elle saine : à chaque oui, elle répond non et à chaque non, elle répond oui ; ça, c'est du réel. Seulement je n'ai pas assez de force pour admettre cette réalité, pour admet-*

Péter Nadás, écrivain hongrois,

précipite le lecteur

dans le labyrinthe de l'amour.

Vertige, austérité et dépouillement

ponctuent ce roman métaphysique

tre que je suis scindé en deux parties logiques qui se recouvrent exactement, que ce que je sais et que je sens est identique à ce que je ne sais pas et que je ne sens pas ; que derrière le savoir il y a le non-savoir, et derrière le non-savoir le savoir, jusqu'à l'infini. » Il n'y aurait que la certitude du balcon, du saut dans le vide, de la mort, mais une sorte de paralysie de la volonté empêche de faire les quelques pas qui mènent jusque-là. « *Il n'y a qu'une chose sûre, c'est que je suis devenu fou.* »

Le monologue tourne en rond, passe et repasse par les mêmes chemins, comme les rêves de fièvre. Ou les romans de Beckett ; sauf que chez Beckett il reste encore au fond du dénuement une place pour la parole, pour le rire, le gémissement, le cri. Le monologue de l'homme de Nadás est muet. Lorsqu'il cesse de l'être, lorsqu'au fond de l'abîme surgit peu à peu une autre voix, le roman change de sens et justifie son titre, *Amour*.

L'amour, c'est le *cogito* selon Nadás, j'aime un autre donc je suis ; et je suis tant que j'aime. L'amour est la seule preuve, la seule épreuve de l'existence du monde, et donc de la mienne. Dans le roman de Nadás, construit comme une composition musicale close, obsédante, répétitive, l'amour apparaît sous la forme d'une seconde voix. C'est d'abord la voix d'Eva, extérieure, qui cherche à rassurer son amant, à le sortir de son cauchemar et de ses angoisses, à l'envelopper de

sa tendresse, à rompre les sortilèges de la drogue, à apaiser les souffrances de la pensée et à retarder l'échéance de la rupture. Mais cette voix « physique » ne suffit pas à sortir du marasme de la pensée : « *En l'attirant davantage contre moi, en lui faisant l'amour, je saurais encore moins si je suis et si elle est. Plus elle est près de moi, plus je la perds, de même que je me perds au fur et à mesure qu'elle s'éloigne, car je suis toujours Moi, toujours Moi, et ce Moi m'empêche de sentir à la fois ce que je suis et ce qu'elle est réellement.* » Exit la connaissance par le sexe ; fusion, confusion sensuelle qui abolit la conscience.

L'autre voix, la voix de l'autre, ne peut venir que de l'intérieur de soi, au moment où le Moi a cessé de se penser comme tel. Dans *Amour*, c'est une voix d'abord très lointaine, comme un murmure, comme un souffle. Elle va rompre le cercle dans lequel tourne l'homme comme un animal en cage ou comme un fou enfermé dans la prison de son cerveau, dans les boucles de sa pensée. Elle va mettre fin à la répétition mécanique des gestes, des mots, des sensations : elle va réinventer le Temps, comme une musique, « *musique qui organise et fait passer l'infinité du silence dans l'ordre rigoureux et pourtant ludique de la finitude.* (...) *Chaque son de la musique se constitue à partir du silence, sans s'y abandonner, en luttant contre lui, en se continuant dans l'élément suivant, pour éviter que je m'aperçoive qu'après avoir existé il est obligé désormais de s'éteindre.* »

On pense à Pascal Quignard, à des pages de *Vie secrète*, à ce passage : « *L'amour cherche des doigts dans la nuit. Ce que l'amour cherche avec ses doigts, dans la nuit, c'est ce qui interrompt le langage. C'est une maison en ruine, un jour obscur, une nuit blanche. C'est M. C'est ce dont je parle. C'est l'éclipse, le soleil-lune. C'est la nuit de l'orage fulgurant. Tout ce qui est court-circuit, quand un homme et une femme se touchent, (...) suspendant le désir, témoigne de quelque chose de distinct que l'on nomme l'amour.* »

Amour est le récit d'une expérience philosophique que Nadás ne cherche même pas à romancer, comme le faisait Sartre dans *La Nausée*. Ce refus des artifices romanesques pourrait être terriblement ennuyeux, comme un récit de rêve ou comme l'exposé médical d'un délire, si Péter Nadás n'avait pas inventé un mode d'écriture qui sait rendre présentes et séduisantes les choses les plus abstraites. Il y a cette prose hachée, heurtée, qui ne paraît progresser que pour mieux se retourner sur elle-même. Il y a ce rythme profond, sourd, obsédant, palpitant, qui possède le pouvoir de nous projeter dans le corps du narrateur, d'entendre sa respiration, de percevoir les angoisses qui l'étouffent, de sentir le vide qui se creuse en lui. Il y a enfin cette absence complète d'ornement, ce refus extravagant de toute anecdote, cet extrémisme dans l'austérité et le dépouillement, qui confèrent à cette oraison une véritable grandeur.

(1) Les deux romans sont parus chez Plon, traduits par Georges Kassai

L'homme des terroirs croisés

Dans ses Mémoires, Hervé Bourges reste pudique sur sa propre vie pour mieux dessiner une fresque générationnelle et analyser le sens de ses propres engagements

DE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT
d'Hervé Bourges.
Grasset, 506 p., 149 F (22,71 €).

Souvenirs d'une carrière déjà bien engagée, le livre d'Hervé Bourges est un témoignage non pas tellement d'une vie, sur laquelle l'auteur reste volontairement pudique, mais plutôt une fresque qui retrace toute l'intensité d'une expérience générationnelle, celle de la guerre d'Algérie et de la décolonisation. Au fil des pages, petit à petit, comme à regret, l'autoportrait d'un homme qui, tel Stendhal, pensait devenir le témoin de son époque plutôt que l'acteur, et qui prend peu à peu la dimension de l'action à laquelle, de manière surprenante, il ne donne d'ailleurs pas la place principale dans ces Mémoires.

Peut-on faire plus français qu'Hervé Bourges ? Deux lignages de bonne bourgeoisie, l'un breton, l'autre du Bourbonnais, ce centre géométrique de la France, qui évoque le roman d'Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*. Les Bourges se déplacent à Biarritz pendant la guerre, reviennent à Rennes puis iront à Reims où leur fils bénéficiera de la solide éducation du collège jésuite local. Puis ce sera Paris, Lille et l'école de journalisme, bref une sorte de tour de France initiatique qui allait préparer le futur directeur de TF1 à une compréhension intime de plusieurs terroirs croisés. Mais ce qui fait l'originalité et en même temps la typicité de l'itinéraire d'Hervé Bourges, c'est l'anticolonisme et la révolte au sein d'un parcours par ailleurs sans défaut.

Original, Hervé Bourges le sera continuellement, comme l'était déjà son père, volontaire de juin 1940 pour rejoindre les Forces françaises libres en Angleterre, et qui reviendra tout de même quelques mois plus tard, clandestinement, en France pour prendre soin d'une famille dont il ne supportait pas d'être séparé. Sans doute cet épisode a-t-il doublement marqué le jeune Hervé Bourges. Jamais l'ombre du pétainisme n'a traversé sa famille directe, mais il lui a manqué cette touche d'héroïsme parfait qui donne au jeune homme la soif de réaliser les chevauchées glorieuses d'une Résistance rêvée. Très justement, à cet égard, Hervé Bourges se compare à la génération des écrivains romantiques, orphelins du bonapartisme, Stendhal, toujours, mais aussi Hugo et Musset.

Des épisodes mouvementés, il y en aura tout de même quelques-uns, à commencer par un service militaire fiché en Algérie où le jeune Hervé Bourges est contraint de servir dans la troupe, sous le regard paternel de la sécurité militaire, et puis le cabinet d'Edmond Michelet où il sert d'intermédiaire avec les prisonniers de marque du FLN et pour

finir, ce passage algérien comme haut fonctionnaire coopérant, qui ne lui laissera pas que d'excellents souvenirs, à l'image de cette séance de « *torture légère* » dont le récit calme et assuré nous laisse pantois.

À TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

Mais si Hervé Bourges ne fut pas étranger au charme de l'action, son combat aura d'abord été un combat intellectuel. Hervé Bourges nous retrace ainsi le cheminement d'une génération catholique, qui a sans doute pesé davantage sur le destin de la France, et parfois même du monde, qu'aucune autre avant elle. Au lendemain de 1945, de jeunes séminaristes, souvent résistants, des intellectuels trempés par des épreuves terribles, des militants des associations de jeunesse, conspirant ensemble à transformer de fond en comble le visage de l'Église de France. Ils ont pour cela un bagage intellectuel et esthétique commun : Sangnier, Péguy, Mounier et la revue *Esprit*. Au cœur de ce bouillonnement intellectuel, le jeune Hervé Bourges nous décrit la rédaction de *Témoignage chrétien* de la fin des années 50, qui est le laboratoire d'idées dans lequel l'Église de France actuelle, comme le Parti socialiste, a pris naissance. Hervé Bourges y aura contracté, au-delà d'amitiés ferventes, une culture, une conception du monde, une ambition. C'est aussi par le biais de *Témoignage chrétien* qu'il se retrouvera, très jeune, à assurer un rôle politique tout à fait considérable.

Sans doute sa personnalité faite de révolte et de respect bien dosés mais aussi par beaucoup dans le choix d'Edmond Michelet d'en faire son intermédiaire avec les détenus algériens de marque. Sans doute son identité française profonde est-elle encore pour beaucoup dans la confiance qui lui sera témoignée par les dirigeants algériens de l'époque de Ben Bella. Ni marxiste ni tenté par l'islam, Hervé Bourges garde de l'Algérie une vision nuancée et

critique. Mais c'est en Afrique noire qu'il aura trouvé ses véritables affinités électives. Bien vite, Hervé Bourges accompli là-bas son véritable passage aux responsabilités majeures.

Après un retour en fanfare à Lille où il dirige, en étroite association avec Pierre Mauroy, l'école de journalisme, il est appelé par François Mitterrand au chevet de TF1, alors la première chaîne du service public. Dénoncé d'emblée comme le chef d'une *camaria* de cathos de gauche pro-arabes, Hervé Bourges fera vite taire les calomnies et les bassesses. En prenant le taureau par les cornes et en s'employant à faire de la télévision de service public un moyen formidable de communication de masse. La suite de sa carrière est évidemment largement connue, et il la retrace dans ses grandes lignes de TF1 privatisée à France 2, le CSA et une série de batailles gagnées, pas seulement dans le domaine de l'Audimat.

Le plus remarquable de ses souvenirs, beaucoup plus pensés et médités que consacrés à sa propre gloire, c'est le peu d'importance qu'Hervé Bourges accorde au total à ce qui, en tout état de cause, aura été l'une des plus grandes carrières de l'audiovisuel. Il préfère, par exemple, consacrer une place beaucoup plus grande à ses rencontres et à ses amitiés, comme celles qu'il voue à Adel Rifaat et à Baghat el Nadi, ces intellectuels égyptiens, pionniers de la paix au Moyen-Orient, qu'il surnomme, comme tous leurs amis, les « jumeaux » et dont il nous retrace avec un don de conteur oriental les espoirs, les craintes et les grandeurs. Hervé Bourges nous a laissé un témoignage remarquable d'une aventure intellectuelle toujours sincère, toujours courageuse et rejoignant par-là même celle d'une génération où, pour la première fois, l'intelligentsia catholique faisait son retour en masse, au premier rang de la République.

Alexandre Adler

L'écran pédagogue

Michel Alberganti interroge l'école à venir, informatisée et connectée à Internet

À L'ÉCOLE DES ROBOTS ?
de Michel Alberganti.
Calmann-Lévy, 304 p.,
120F (18,29€).

Le point d'interrogation qui ponctue le titre du livre de Michel Alberganti est trompeur : il n'y a pour lui aucun doute, l'école du XXI^e siècle sera informatisée et connectée à Internet, ou elle ne sera pas. A l'appui de sa démonstration, il a choisi un mode d'exposition original et attrayant. Dans la première partie de son livre, intitulée « Enseignants artificiels », il insère en effet des chapitres de science-fiction, ou plutôt de « *pédagogie-fiction* », où il met en scène une classe de collégiens de différentes nationalités qui travaillent à domicile, connectés ensemble et à leur professeur via Internet, et assistés dans leur apprentissage par des logiciels personnalisés, les agents pédagogiques. Ces chapitres s'articulent intelligemment aux chapitres plus classiques, où l'auteur fait preuve d'une solide connaissance des expériences menées dans le monde, essentiellement aux Etats-Unis et au Canada, plus rarement en France. Expériences qui étonnent incontestablement par leur avancée : s'il n'est pas surprenant de voir les multiples possibilités d'échange de savoirs qu'offre Internet, il est en revanche plus étonnant d'apprendre que des chercheurs en sont déjà à concevoir des logiciels pédagogiques capables de s'adapter à chaque personnalité de leurs utilisateurs. C'est d'ailleurs cette possibilité d'individualiser l'apprentissage qui constitue le fil conducteur de la seconde partie du livre, intitulée sans ambiguïté « Réinventer le système éducatif ».

Comme ce sous-titre ne l'indique malheureusement pas, Michel Alberganti évite le piège dans lequel sont tombés tant d'enthousiastes du progrès technique, celui de croire qu'un nouvel outil suffit à transformer la

pédagogie. Il propose au contraire une analyse assez pertinente des déboires du plan informatique de 1985 et des erreurs récentes de Claude Allègre. Insistant sur le fait que « *la vitesse à laquelle se développent les nouvelles technologies a pris de court la pensée* », il souligne la nécessité de faire précéder l'utilisation des nouvelles technologies éducatives d'une réflexion pédagogique. Se référant aux pédagogues réformateurs les plus connus (de Freinet à Meirieu), il propose d'utiliser l'informatique et Internet pour constituer des équipes pédagogiques interdisciplinaires mobilisées autour de projets favorisant l'autonomie de l'élève : « *L'enseignant précheur du XIX^e siècle (...) céderait ainsi la place au professeur mentor du XXI^e siècle.* »

Cette partie de sa démonstration présente néanmoins quelques failles. D'abord, parce que presque toutes les expériences auxquelles il se réfère concernent des apprentissages professionnels très finalisés, destinés à des adultes, et dont les objectifs se prêtent aisément à la formalisation informatique. Ensuite, parce qu'il s'agit justement d'expériences : tous les pédagogues le savent, la réussite des expériences pédagogiques tient beaucoup à l'enthousiasme communicatif des enseignants volontaires, qui n'est par définition pas reproductible. Enfin, et l'auteur lui-même l'admet, aucune évaluation ne permet pour l'instant d'affirmer que l'usage de l'informatique et d'Internet produit des gains notables en termes d'efficacité des apprentissages. Plus généralement, Michel Alberganti ne prend pas en compte les différences sociales, pourtant déterminantes dans l'accès familial à l'outil informatique.

Il reste que cet ouvrage agréable à lire sait concilier enthousiasme et raison, ce qui n'est pas si fréquent.

Vincent Troger

Michel Alberganti est journaliste au Monde.

Rencontre avec
Jérôme CHARYN

à l'occasion de la
réédition de son livre
sur New-York,
METROPOLIS.
Samedi 4 Novembre
à 17H00

LA LIBRAIRIE DES
puf

49, Bld St Michel
75005 PARIS
Tél. : 01.44.41.81.20

Violette Leduc dans l'absolu de l'amour

Gallimard publie en volume séparé la version intégrale du début d'un roman censuré
il y a un demi-siècle dans la crainte que cette passion de deux collégiennes n'expose son auteur à un scandale et à un procès

THÉRÈSE ET ISABELLE, texte intégral
de Violette Leduc.
Postface de Carlo Jansiti.
Gallimard, 140 p., 75 F, (11,43 €).

On a souvent comparé les littératures mystique et érotique. Des deux, laquelle est la métaphore de l'autre ? Thérèse d'Avila sublimait-elle des obsessions sexuelles en s'inventant un Dieu qui cachait un maître ? *La Philosophie dans le boudoir* aurait-elle été écrite si Sade n'était pas hanté par la théologie ? Violette Leduc, on ne s'en étonnera pas, lisait régulièrement les Pères de l'Eglise et le divin marquis, précisément. Elle a écrit de nombreuses pages qui allient incontestablement des aspirations mystiques et une sorte de folie sexuelle. Cette admiratrice de Jean Genet le rejoignait sur ce terrain-là. Il ne fut pas son seul guide, mais une chose est certaine : il lui parlait dans un langage qui lui était familier. L'auteur de *Miracle de la rose* reconnu du reste immédiatement une sœur en littérature lorsqu'il découvrit *L'Asphyxie* (1).

Thérèse et Isabelle, que Carlo Jansiti – biographe de Violette Leduc (2) – publie pour la première fois en version intégrale, occupe une place à part dans son œuvre. Ce texte bref n'a pas été écrit séparément par l'auteur de *La Bâtarde* (3), mais devait faire partie d'un roman, paru en 1955, *Ravages* (4), que son éditeur préféra amputer de son début. Ce n'est qu'à la suite du succès phénoménal de *La Bâtarde* que Gaston Gallimard décida de publier, dans une collection ostensiblement érotique, cette centaine de feuillets que, sur les conseils de Jacques Lemarchand, il avait naguère écartés. Violette, en effet, pensait donner ces pages à Pauvert, ce qui fut, comme souvent, un argument de poids. Galli-

mard écrivit alors vivement à son auteur : « C'était d'un commun accord que nous avions jugé préférable de surseoir à la publication de ce texte qui devait être joint à *Ravages*. (...) Mais il n'a jamais été question pour moi de refuser le texte. »

Violette devait rapporter, dans le troisième volet, posthume, de son autobiographie, *La Chasse à l'amour* (5), la violence de sa réaction aux craintes de son éditeur, en 1954 : « Thérèse et Isabelle sont toutes neuves. Elles s'aiment dans un collège pendant trois jours et trois nuits. Elles ne voient pas le mal. La censure le verrait-elle où il n'est pas ? Thérèse et Isabelle sont trop authentiques pour être vicieuses. Il n'y a pas de vices. Il y a des malades à guérir. Le sexe est leur soleil aveuglant ? Elles se caressent. C'est leur religion. Leur enfer, c'est le temps. Leur temps est limité. Ce ne sont pas des femmes damnées. »

Carlo Jansiti, dans sa biographie, a fourni tous les détails de la publication censurée de *Ravages*. L'écrivain avait mis plus de six ans à rédiger son troisième livre, qui était, de fait, son premier roman : elle y racontait deux passions féminines, son mariage, son avortement, son rapport à sa mère. Les thèmes s'entrelaçaient, étaient interdépendants. Il y avait, certes, en 1955 où finalement le livre mutilé parut, bien des matières à scandale. L'insistance de Simone de Beauvoir eut raison des réticences de Gallimard, mais la romancière ne parvint pas à faire accepter le début du livre, qui pourtant donne son sens au reste. La passion, crûment décrite, mais vécue dans une forme d'idéal de pureté par les deux adolescentes, est un écho, un contrepoint nécessaire à la compréhension des pages qui suivent. Violette Leduc traîna longtemps ce boulet : l'insatisfaction d'avoir publié un livre inachevé.

La publication « intégrale » de *Thérèse et Isabelle* ne répare pas, à



ERCY/LANDAU/GRAPHO

vrai dire, l'erreur qui a été commise il y a déjà un demi-siècle. Il aurait fallu, plutôt, republier *Ravages* dans sa version d'origine. On aurait alors rétabli le roman tel que l'avait conçu Violette Leduc. Le problème est que Violette, elle-même, reprit une partie du texte qu'elle intégra à *La Bâtarde*, en 1964, et publia ce qui restait d'inédit sous le titre de *Thérèse et Isabelle*, deux ans plus tard. Et ce que Gallimard propose maintenant est, à peu de choses près, la réunion de ces deux fragments, avant les modifications que l'auteur

apporta au moment de la correction des épreuves. Une version avait également paru en tirage à part, hors commerce, aux frais de Jacques Guérin, le collectionneur récemment disparu dont Violette avait été follement amoureuse, et des extraits dans la revue grenobloise *Parler*, en 1958.

Ravages avait été présenté à l'éditeur sous le titre *Le Vert Paradis*, choisi par antiphrase, et commençait par une extraordinaire description (non reprise dans *Thérèse et Isabelle*) du vent dans la nuit. « Ce violeur d'espace dévoilait les plai-

nes, perçait des trouées. Il revenait avec ses troupeaux de cavales traversant les arbres, fustigeant les nuages, avec ses furies, sifflant dans les dormants des portes, avec ses spectres appelant dans les cheminées, avec sa fantasia soulevée de terre, avec ses clapotis dans les volets, avec ses cruautés dans les chaînes, avec ses gîgues sur les mers. » Exemple très suggestif du style de Violette Leduc. Ce lyrisme, surchargé de métaphores, alterne avec une sécheresse pointue, précise, nette dans la description des sensations, des rapports humains, de l'environnement matériel et social. Violette Leduc a toujours oscillé entre ces deux pôles. Simone de Beauvoir a parfois tempéré les élans poétiques de sa protégée, qui acceptait ce garde-fou.

Le début de *Ravages* constituait, justement, la part la plus lyrique d'un livre qui racontait une déchéance de l'amour. De l'idéal sensuel, de l'absolu du rapport amoureux rétif à toute loi, à tout regard extérieur, dans toute limite, jusqu'à l'enlèvement dans un mariage fait de frustrations, d'accommodements, de fuites. Peu importait, au fond le sexe du partenaire. Par la suite, Violette Leduc devait s'attarder sur de minutieuses analyses de ses choix sexuels. Mais, en 1954, sa priorité était ailleurs : elle tentait de comprendre une passion adolescente et les échecs qui suivirent. Elle voulait parvenir à la justesse du mot, à la vérité. Le projet était ambitieux. Il fut dénature par un éditeur timoré. Pour un ensemble de raisons complexes, où cette censure joua un rôle déterminant, Violette Leduc pensa même se suicider, comme elle le raconte dans *La Chasse à l'amour*. Si besoin était, la preuve est alors donnée de la profondeur de l'engagement de cet écrivain dans ses entreprises littéraires.

Violette Leduc, dans la *Folie en tête* (6) expliqua comment elle avait rédigé ces pages arrachées :

« J'ai écrit trois heures par jour Thérèse et Isabelle avec la chevelure fleuve d'Isabelle, dans ma bouche, dans ma gorge. Ce qu'Isabelle m'a apporté, ce que je lui ai donné, je l'ai rendu à mon cahier. J'ai sacrifié ma tenue et mes principes, c'était l'amour de ce que je voulais décrire. Je voulais tout dire, j'ai tout dit. C'est seulement en cela que je n'ai pas échoué. »

La passion de la vérité, cette « sincérité intrépide » que Simone de Beauvoir sut lui reconnaître et dont elle fit un slogan très efficace, nul ne le contestera à Violette Leduc. Mais Violette est impitoyable envers elle-même, quand elle ajoute : « Mon texte est plein d'images. C'est dommage. Mes roses, mes nuages, ma pieuvre, mes feuilles de lilas, ma mouture, mon paradis du pourrissement, je ne les renie pas. Je visais à plus de précision, j'espérais des mots suggestifs et non des comparaisons approximatives. Il y avait autre chose à dire, je n'ai pas su. J'ai échoué, je ne doute pas de mon échec. Je ne regrette pas mon labeur. C'était une tentative. D'autres femmes continueront, elles réussiront. » Tout Violette Leduc est dans ce mouvement psychologique, dans ce jugement à la fois cruel et orgueilleux sur soi : lancée d'exaltation, accablement, renouveau d'enthousiasme. C'est pourquoi on ne cesse de la faire aimer et lire à ceux qui auront la chance de la découvrir enfin.

René de Ceccatty

- (1) Gallimard, « L'Imaginaire », n° 193.
- (2) Violette Leduc, Grasset, 1999.
- (3) Gallimard, « L'Imaginaire », n° 351.
- (4) Gallimard, « Folio », n° 691.
- (5) Gallimard, « L'Imaginaire », n° 422.
- (6) Gallimard, « Folio », n° 483.

★ Signalons que la version expurgée de *Thérèse et Isabelle* est toujours disponible en « Folio », n° 264. Dans la même collection sont réédités *Trésors à prendre* (n° 1039) et *La Femme au petit renard* (n° 716).

Couleurs sépia

Textes sur la mode ou « Promenades » :
deux recueils d'articles de Louise de Vilmorin

ARTICLES DE MODE
de Louise de Vilmorin.
Illustrations
de Christian Lacroix,
Le Promeneur/Gallimard,
110 p., 129 F (19,66 €).

PROMENADES ET AUTRES RENCONTRES
de Louise de Vilmorin.
Le Promeneur/Gallimard,
166 p., 125 F (19,05 €).

Après la publication des *Mémoires inachevés de Chanel* et le délicieux portrait de Lola Montès (1), Patrick Maurières poursuit son entreprise de (re) découverte de l'œuvre de Louise de Vilmorin à travers, cette fois, ses écrits journalistiques. Destinés à des magazines féminins tels *Marie-Claire*, *Shell Madame*, ou encore *Femina*, ces articles furent rédigés entre 1945 et 1960 pour ceux consacrés à la mode et entre 1955 et 1960 pour les *Promenades et autres rencontres*. Différents dans leur nature et leur sujet, ces deux recueils, pris dans la trame d'un présent mouvant, sont reliés par un fil léger et délicat comme la prose qui les gouverne. Un fil tendu par la « fièvre » des souvenirs et les regrets d'une époque disparue.

Une époque où Paris, unique joyau de la mode et de la création, rimait avec « innovation perpétuelle » ; où chaque saison imposait ses règles ; où les femmes portaient encore chapeau, gants et voilette de dentelle, cette « livrée du mystère », devenue avec le temps simple parure romantique. Et l'un des symboles de ce jeu subtil de l'apparent dévoilement dont Louise de Vilmorin rappelle les principes. « Quand on souhaite plaire et qu'on se déplaît, quand on est comme moi imbuée du désir de conquête, on se fait de soi une image dont il s'agit de se saisir afin d'être à la fois saisissable et insaisissable. Saisissante. » Mais, alors que la chroniqueuse prône l'art de l'artifice et des sortilèges d'un parfum ou d'une chevelure, la femme moderne, cette « appa-

rence surgit des circonstances », met à mal ces préceptes. « Où est la mode ? », s'exclame-t-elle en découvrant dépitée, dans sa seconde promenade parisienne, que les jeunes filles n'en font qu'à leur tête – façon « Zizi Jeanmaire » ou « Juliette Gréco » – en portant pantalon et col roulé. Seuls les hommes, pourtant honnis quand ils se dénudent l'été venu, trouvent grâce à ses yeux. Disparu de la rue également les plates-formes des bus, « club des quatre saisons » et « vrai balcon mouvant et émouvant de Paris » dont la romancière fait un éloge des plus savoureux. Si l'on sent une tendresse particulière pour la capitale, la résidente de Verrières sait aussi faire partager, avec humour – souvent – et nostalgie – presque toujours – son goût du voyage.

Ainsi de Londres, « la capitale des hommes », dans laquelle la voyageuse laisse de côté les monuments et l'architecture pour discourir sur les pubs, les taxis, le quotidien d'un jeune couple anglais et s'émerveiller dans les docks ou les grands magasins. Ainsi de Moscou, de ses hôtels lugubres sous surveillance, de sa place Rouge « féérique » et... de ses magasins d'Etat. Ses périples, en compagnie parfois de M. Popaul – archétype, avec madame, du nouveau couple petit-bourgeois – sont souvent prétextes à des rencontres mondaines. En Suisse avec les Chaplin ou à Monaco, lors de la remise du prix Rainier III, avec l'Agha Khan. Ils sont surtout l'occasion de se laisser gagner par les reminiscences d'un Noël hongrois avec le comte Palfi, son second époux, ou de ceux passés avec la tribu Vilmorin.

Ainsi, glissant de promenades en rencontres, Louise de Vilmorin évoque dans de tendres portraits ou de fines esquisses les proches et amis tels René Clair, Cocteau, Saint-Exupéry. Une manière, pour cette romantique en diable, de renouer avec le souvenir d'amours enfiévrées.

Christine Rousseau

(1) *Mémoires de Coco et Lollette*, Le Promeneur/Gallimard, 1999.

JE SUIS LE BOUC Céline et l'antisémitisme
de Philippe Alméras.
Denoël, 224 p., 125 F (19,06 €).

La cause est entendue : il y a eu un grand écrivain français, Céline, qui, tout à coup, est devenu l'antisémite le plus virulent que le monde ait jamais connu. Un délire s'est emparé de lui, une fulguration négative, une révélation biologique tombée du ciel, une effroyable tumeur. Ses pamphlets (toujours introuvables en librairie) sont le symptôme de cette folie soudaine. Du coup, mécanisme classique, il devient la victime sacrificielle rêvée, le bouc émissaire de la monstruosité du siècle. Céline est l'homme qui a commis le péché mortel. L'antisémitisme, c'est lui, à un moment particulièrement horrible. Passons sur l'antisémitisme vénal. Le diable, c'est lui.

Bouc idéal : il a du génie, il vocifère, il rutile, personne n'ose crier sur les toits à ce point. Vous dites « anti-sémite », donc « Céline ». A côté de lui, il ne peut y avoir que des fièvres passagères, des dérapages sans importance, des phrases malheureuses, des mouvements d'humeur. D'ailleurs, tout cela est dépassé, il s'agit d'une vieille histoire. A-t-elle même existé ? On peut en douter.

Replaçons donc, comme le fait Philippe Alméras, Céline dans l'Histoire. La France est ce curieux pays qui s'agite beaucoup dès qu'on lui rafraîchit la mémoire. Vous ouvrez des placards, et c'est aussitôt des visages fermés, des grincements de voix, des silences lourds, des poisons noyés à n'en plus finir. Pourtant, la question est simple. Il suffit de rappeler que la République est née d'une guerre religieuse sans merci, dont l'affaire Dreyfus n'est que le moment culminant. D'un côté : « Le cléricisme, voilà l'ennemi », de l'autre : « La France juive ». D'un côté, le petit père Combes, de

Céline, bouc émissaire

Au-delà de la thèse défensive du génie de la littérature doublé d'un monstre antisémite, Philippe Alméras considère l'auteur de « Voyage au bout de la nuit » comme un révélateur radical de son siècle

l'autre le « complot judéo-maçon ». La Révolution est un bloc, l'Argent aussi. On oublie toujours que le best-seller de Drumont (114 éditions en un an chez Flammarion) a été lu et propagé dans toutes les chaumières. On ne comprend rien à l'enfance de Céline si on fait l'économie de l'énorme masse de discours violents qui, d'un côté comme de l'autre, occupe tous les esprits. Il n'y a pas que les plaisanteries de Léo Taxil sur « la vie secrète de Pie IX ». L'expulsion des Jésuites, la dissolution des Congrégations, la persécution objective des catholiques (la France prenant le relais du Kulturkampf de Bismarck) déclenchent une marée noire sans précédent. Les uns voient partout des Juifs aux

Philippe Sollers

commandes, les autres s'alarment sans cesse du complot obscurantiste militaro-clérical. Les dénonciations pleuvent, les insultes grouillent, les journaux se déchangent. Les vrais Français « de souche » se sentent expropriés, les « juifs allemands » les déposent de leur civilisation et de leurs croyances, tandis que le Vatican, dans l'ombre, trame une restauration détestée. L'obsession règne, et on la retrouve sans mal à travers les noms de Gobineau, Léautaud, Gide, Jules Renard, Daudet, Maurras, en attendant Chardonne, Giraudoux, Drieu, Jouhandeau, Morand. La guerre de 14-18 exaspère le mal, la défaite de 40 en sera la révélation globale. Mais enfin, le grand possédé de cette tragédie est Céline, nul doute. *Bagatelles pour un massacre* (1937) dépasse toutes les bornes dans le genre explosif.

Céline est sans doute un voyant halluciné, mais c'est d'abord un puriste. Alméras a raison de montrer son admiration pour la campagne de purification menée aux Etats-Unis par Ford. Voici ce que dit la propagande : « La musique popu-

laire est un monopole juif. Le jazz est une création juive. La molle, la poisseuse, l'insidieuse suggestion, la sensualité débridée des glissandos sont d'origine juive. » Ford imaginait, par rapport à ce poison, une « solidarité blanche ». Mais, dès *Voyage au bout de la nuit*, si admiré à l'époque par l'intelligence (le spectre est large : de Bernanos à Sartre et Simone de Beauvoir, sans parler d'Aragon et Elsa Triolet), que voit Céline, à Paris, dans la « caverne de l'Olympia » ? « En bas, dans la longue cavendancing louchante aux cent glaces, [la paix] trépigait dans la poussière et le grand désespoir en musique négro-judéo-saxonne. » Céline a publié *L'Eglise*, dont une phrase se retrouve en exergue de *La Nausée*.

Il va être très mortifié des attaques dont il est l'objet lors de la parution de *Mort à crédit*. Peu importe que *Le Figaro* ne comprenne rien au *Voyage*, et parle de « scatologie ». Ce qui intéresse Céline, c'est que Stavisky, l'homme de tous les scandales, soit choqué par son livre et parle de créer un prix de littérature « propre ». De quoi rire noir, en effet.

Dès lors, la machine est lancée. Le retour d'URSS de Céline (traduit là-bas par Elsa Triolet) donne lieu à *Mea Culpa* : toute cette histoire de communisme est une faribole juive. Les Américains ? « Une nation de garagistes ivres, hurleurs, et bientôt complètement juifs. » Le Russe ne vaut pas mieux : « Géolier-né, Chinois raté, tortionnaire. » Finalement, tout le monde y passe : Staline, Roosevelt, Clemenceau, Freud, Montaigne, Racine, Stendhal, Cézanne, Maupassant, Picasso. La maladie vient des « latins », le salut ne peut venir que du Nord, la France devrait être coupée en deux à partir de la Loire. Le racisme torrentiel de Céline n'épargne personne : « Quel est l'animal, de nos jours, plus sot, plus épais qu'un Aryen ? » Ce dernier est « con, buté, ivrogne, jobard, cocu, esclave-né, ahuri dès l'école,

obsène de mufferie fanfaronne, lécheur de culs, torrent de viande à buter ». Quant aux juifs, virtuoses de la publicité au tam-tam, ils sont « illusionnistes, paranoïaques voraces, vampires intelligents, messianiques crépus et myopes, frénétiques de rédemption, réglisses, crucifiés téaniques, jésuites du monde moderne, toucans, négrites oniriques », etc. Passion religieuse ? Mais oui, et on en trouve la preuve synthétique dans une lettre du 17 mars 1942 à Lucien Combelle : « L'Eglise, notre grande méritesse, la maquerelle criminelle en chef, l'antiraciste par excellence... » Cent autres exemples seraient à citer. L'important, au-delà de la thèse défensive des « deux Célines » (un bon, un méchant ; un génie écrivain, un monstre), est en définitive de considérer ce « bouc » comme révélateur radical. Alméras conclut justement qu'il participe à chaque péripétie du siècle dont il partage les émois, les combats, les préjugés. Céline moins menteur que tous les autres ? C'est probable. « Bon et méchant, écrit Alméras, il donne au siècle sa voix. C'est bien pourquoi, de Voyage à Rigodon, il est le seul à le citer de bout en bout : patrie, guerre, massacres, santé, race, génétique, eugénisme, musique, danse, mort, tout y passe et tout est payé comptant. C'est bien le contemporain incontournable. » On peut le regretter, mais c'est ainsi.

Art et Les Editions
LITTERATURE et du SEUIL
vous invitent à rencontrer
Alice Cherki
à l'occasion de la sortie de son livre.
Frantz Fanon, Portrait
le mercredi 8 novembre 2000
à partir de 19h.
Librairie Art et Littérature
120, Bld du Montparnasse,
75014 Paris - Tél. : 01 43 20 63 70

SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

Jonathan Carroll virtuose

LE BÛCHER DES IMMORTELS

de Jonathan Carroll.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Collon, Flammarion, « Imagine », 336 p., 104 F (15,85 €).

Alors, les vampires sont partout ? – C'est cela. Sauf qu'ils n'ont pas de grandes incisives et ne dorment pas dans un cercueil. » Quand on referme un roman comme *Le Bûcher des immortels*, on voudrait posséder le talent de son auteur, l'aisance déliée de son style, pour pouvoir rendre compte à la fois de la grâce poétique qui l'habite et de la gravité de son propos. Pour dire qu'il y est question de vampires, mais que si ces derniers ne se nourrissent pas de sang, c'est qu'ils nous ressemblent comme des frères. Pour raconter qu'on y croise sans cesse des fantômes dès qu'un point du récit a été atteint et que ces fantômes sont tout autant des revenants que des « survenants », pour utiliser l'expression forgée par René Réouven pour désigner ceux que le sort n'a laissés qu'à l'état virtuel. Pour signaler qu'on y traite d'immortalité, de réincarnation, de magie. Et que tous ces thèmes fantastiques hétéroclites se fondent de manière très harmonieuse dans un roman sans cesse surprenant, déroutant, fascinant, dont les titres de chapitres sont à eux seuls de petits poèmes : « Le joueur de base-ball qui avait une toute petite tête », « On ne caresse pas un chien qui brûle », « Hôtel Tarzan ».

Jonathan Carroll a pris ici tous les risques. Celui de retarder le plus longtemps possible l'irruption du fantastique en laissant croire au lecteur, à quelques interstices près, que son roman n'est que la chronique d'une passion amoureuse. Celui de stopper net et même brutalement cette chronique avant d'entraîner le lecteur dans un tourbillon d'événements proprement extraordinaires – à tous les sens du terme – sans qu'il ressentent un sentiment d'irréalité. Sans doute, parce que derrière cet ensemble de scènes symboliques, de collisions de destinées, de métaphores intrigantes (comme celle de la perte des lignes de la main), d'apparitions et de disparitions énigmatiques, par-delà une impression de fatrasie et de chaos, le lecteur éprouve la certitude que ce dont il est question ici avant tout, c'est de l'humaine condition, c'est de donner un sens à une vie, fût-elle celle d'un personnage romanesque répondant au beau prénom de Miranda. Il faut attendre le tout dernier chapitre, les tout derniers paragraphes pour mesurer la subtilité et la virtuosité avec laquelle Jonathan Carroll a construit son intrigue, le savant travail de mosaïque qui lui permet d'achever son livre sur une fin aussi troublante qu'exultante. Quant à l'amateur de rock musique, il ne pourra qu'apprécier la b.o. silencieuse que Jonathan Carroll s'est plu à composer...

● LA GRANDE FAUCHEUSE, de James Morrow

Dans ce troisième tome de la trilogie divine, Dieu est on ne peut plus mort : son crâne s'est mis en orbite géostationnaire autour de la Terre. Ce qui permet aux publicitaires d'utiliser sa surface frontale pour des projections, mais ce qui a aussi provoqué ce que l'auteur appelle « une pandémie de désespoir malin » dont l'issue est mortelle. Pour enrayer l'hécatombe, un psychanalyste « jungien par inclination » invente une nouvelle religion afin de contrer l'épidémie nietzschéenne de « *découragement crânien* » et confie la réalisation des quatre icônes du nouveau culte au sculpteur Korty. Le remède semble, dans un premier temps, d'une certaine efficacité sur ceux qui sont admis dans le sein de cette nouvelle Eglise aux méthodes de recrutement plutôt douteuses (et James Morrow, au passage, moque la Scientologie et son fondateur). Mais... James Morrow traite de façon très picturale, en faisant preuve d'un humour plaisamment caustique, cette fable sur l'absence de Dieu et ses conséquences, illustrant malicieusement cette boutade qui court tout au long du récit : « *Même mort, Dieu est de trop*. » Pourtant, qu'on ne se y trompe pas, sous des dehors facétieux et quoi qu'il mette en scène des personnages extravagants, le propos est sérieux. On saura gré à James Morrow d'avoir donné à sa danse macabre ce caractère carnavalesque qui rend sa lecture irrésistible (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Philippe Rouard, Au Diable Vauvert, 476 p., 85 F [12,96 €]).

● L'HEURE DES ELFES, de Jean-Louis Fejtaine

Il faut de l'audace pour s'affronter, quand tant d'autres auteurs l'ont déjà fait, au cycle arthurien. Il faut de l'imagination et du souffle pour donner l'impression au lecteur de le découvrir sous un angle nouveau, dans un éclairage différent. Il faut du talent pour lui conférer à la fois universalité et modernité, pour l'adornier d'un sens supplémentaire, mythologique. Jean-Louis Fejtaine ne manque ni des uns ni des autres. On avait déjà souligné l'intérêt du premier roman de cette trilogie. On est heureux de pouvoir dire ici qu'elle se termine de façon remarquable. Non pas de façon triomphale, car si les forces du Mal finissent par être vaincues, le prix payé par chacune des nations – elfes, nains ou humains – est exorbitant. Jean-Louis Fejtaine a le sens de l'épopée – sa façon de raconter la bataille finale – et celui de l'ellipse – sa manière d'évoquer par le biais la défaite de l'armée conduite par le frère de la reine Ygraine –, un verbe coloré, chatoyant et le goût des personnages plus grands que nature, un talent vigoureux de peintre de fresques. Avec ce cycle elfique, il vient de doter la chiche « fantasy » française d'une œuvre maîtresse (Belfond, 272 p., 109 F [16,62 €]).

● LE CABINET DES FÉES, contes choisis et présentés par Elisabeth Lemirre

Les éditions Philippe Picquier avaient publié, sous le titre de la collection qui les avaient rassemblés au temps jadis, plusieurs recueils de contes de fées et de contes merveilleux. Elisabeth Lemirre les a regroupés « en partie et avec des ajouts » pour composer une volumineuse anthologie. Cet ensemble de 41 volumes, publiés entre 1785 et 1788 par le chevalier de Mayer, et qui avaient fait florès au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, sont ressuscités « pour sauver de l'oubli ces récits de merveille qu'il est de plus en plus difficile à se procurer ». Si elle a délibérément écarté les contes « orientaux » pour une autre publication, et ceux de Perrault, facilement accessibles, elle a complété les ensembles d'auteurs comme M^{me} d'Aulnoy ou M^{me} Leprince de Beaumont par des textes qui ne figuraient pas dans le « Cabinet », et en particulier le texte qu'elle considère comme fondateur, « L'île de la Félicité ». Elle a voulu représenter le plus grand nombre possible d'auteurs de contes, de M^{ic} de la Force au chevalier de Mailly en passant par M^{ic} de Lubert ou Jean-Jacques Rousseau. A la partie proprement anthropologique qui rassemble une soixantaine de contes, Elisabeth Lemirre a ajouté un important appareil critique : un dictionnaire des objets magiques, lieux et personnages des contes du volume, une présentation de chaque auteur, une bibliographie et une préface très éclairante où elle décrit les processus qui ont accompagné le passage du conte populaire oral au conte lettré écrit : « *Là où le conte populaire, avec une économie austère, traite à l'épave le paysage de ses péripéties, le conte lettré se perd dans des entrailles s'enroulant et se déroulant à l'infini*. » Et elle nous donne toutes les raisons de relire « ces contes fanés, jaunis comme ces dentelles retrouvées au fond d'un tiroir du temps ». Elle signe ainsi une remarquable somme encyclopédique dont l'intérêt ne devrait pas échapper au moderne lecteur de « fantasy » (éd. Philippe Picquier, 1 028 p., 185 F [28,20 €]).

● MUSIQUE DE L'ÉNERGIE, de Roland C. Wagner

Dans cet excellent recueil de nouvelles figurent quelques belles pépites comme « Faire part », « Fragment du livre de la mer » et surtout « HPL 1890-1991 », uchronie biographique éblouissante (éd. Nestiveqnen, 282 p., 99 F [15,09 €]).

● LUMIÈRE DES JOURS ENFUIS, d'Arthur C. Clarke et Stephen Baxter
Quand l'auteur de 2001, *Odyssée de l'espace* s'associe avec la nouvelle star de la « hard science » britannique pour traiter du thème de la « visionneuse du temps » sous la menace d'un planéto d'Absinthe... (Ed. du Rocher, 408 p., 135 F [20,58 €]).

Tribulations d'une jeunesse inattendue

L'INGÉNIEUR DU SILENCE

de Max Genève.
Zulma, 150 p., 95 F (14,48 €).

LA PRISE DE GENÈVE

de Max Genève.
Zulma, 120 p., 49 F (7,46 €).

D'un long coma, René Jouve se réveille rajeuni : il « perd des années comme d'autres des kilos ». De quoi lui donner le sujet d'une fiction radiophonique, de quoi surtout intriguer la Faculté devant ce cas de « *chromomutation génétique inverse* » classé « secret-défense ». Las d'être un cobaye, il fuit, devient clown, danseur, jeune gigolo malgré ses cinquante-cinq ans. Quand la police va le saisir, il meurt foudroyé, tombe dans le vide « les bras en croix, adoptant instinctivement la posture dite du saut de l'ange », ce qui annonce la suite de son destin qu'il est bon de laisser découvrir aux amateurs de surprises.

Max Genève n'est pas de ces auteurs qui puisent dans leur Moi pour développer un récit qui tend au lecteur une glace plus ou moins déformante. Il s'en donne à plume joie dans l'invention. Certes, il y a eu Faust, mais ce qui fait l'originalité de Jouve est qu'il n'a rien fait pour obtenir ce retour à la jeunesse, cette nouvelle vie qu'il n'avait pas désirée. Cette histoire d'un destin qui finit par être « allégé » et où le personnage prend conscience, de la façon la plus curieuse, « de la cécité des hommes, de leur acharnement à persévérer dans le mal », ne manque ni de profondeur ni d'humour. N'en manque pas non plus, *La Prise de Genève*, où Jean-Marie Geng raconte comment il est devenu Max Genève. Un récit qui, plus que l'histoire d'un pseudonyme, est celle d'une vie, d'une carrière, d'un amour de l'écriture dont Geng-Genève est un talentueux serviteur que l'on a plaisir à retrouver.

Pierre-Robert Leclercq

Le Clézio, « cru moyen »

Avec « *Cœur brûle et autres romances* », l'écrivain, sans perdre ses qualités littéraires, échoue à donner de l'épaisseur à ses courts récits

CŒUR BRÛLE et autres romances

de J.M.G. Le Clézio.
Gallimard, 190 p., 98 F (14,94 €).

Voici un livre déraisonnable pour un écrivain de l'importance de J.M.G. Le Clézio, rassemblement hâtif de sept textes d'inégale qualité, imprimés gros pour faire un volume atteignant presque 200 pages. On dirait une idée d'éditeur qui veut un succès commercial et sait qu'aujourd'hui il suffit de mettre l'étiquette Le Clézio sur un cru moyen pour que tout le monde pense boire un Château Margaux de grande année. Du reste, à court terme, aucun problème : un gros à-valoir pour l'auteur, un gros tirage pour Gallimard, une critique acquise, sauf quelques « dissidents » un peu sourcilieux sur la qualité de la marchandise. Mais, si l'on voit les choses d'un peu plus loin, qu'est-ce que *Cœur brûle et autres romances*, souvent banal, convenu, bien-pensant, vient faire dans l'œuvre de Le Clézio, riche déjà d'une trentaine de livres ? Question stupide, de l'avis général, puisque plus personne ne se soucie du long terme désormais. Dommage, un grand écrivain le devrait.

On peut aimer plus ou moins l'univers de J.M.G. Le Clézio, mais sa phrase est toujours de l'impeccable prose française. Pas de faute de rythme, pas une erreur musicale. Parfois, cependant, comme ici, la mélodie ne suffit pas pour qu'on s'intéresse aux destins de Pervenche, Eva, Sue, Alice, Kalima et quelques autres, héroïnes éphémères de ces histoires brèves. Pervenche et sa sœur Clémence, qui suivent un chemin contraire, sont les personnages de « *Cœur brûle* », le premier texte, le plus long. Tandis que Clémence s'accomplit, termine ses études, devient magistrat, Pervenche se perd : dans les

bas-fonds de la ville, dans la drogue. Son petit ami finira par la vendre pour une dose. Viols et sévices s'ensuivent. Clémence se souvient de sa sœur, de leur enfance mexicaine, pendant que Pervenche s'enfoncé de plus en plus. Elle aussi connaît l'univers de la justice, mais de l'autre côté de la barrière, celui des délinquants dont elle fut la victime. Pervenche et Clémence sont émouvantes, mais toute cette histoire est trop policée, les victimes comme les bourreaux sont sans aspérités. On dirait le squelette d'un roman qui n'a pas été écrit. On pense aux grandes nouvelles, d'Eudora Welty aux Etats-Unis à Annie Saumont en France, et à leur désarroi quand leurs éditeurs ont exigé d'elles des romans. « *Mes romans ne sont que des nouvelles étirées*, dit Eudora Welty, *ce n'est pas ma distance, je ne sais pas faire*. » Le Clézio, romancier, fait l'exact symétrique. La nouvelle n'est pas sa distance, alors il écrit comme un concentré de roman, qui laisse son lecteur sur sa faim.

ESQUISSES

Suivent cinq nouvelles, rapides croquis de femmes, avant que le livre ne se termine sur un texte plus long, « *Trésor* », dont le héros est un homme. Après la magnifique réussite de Patrick Modiano avec *Des inconnues* – trois récits où des jeunes filles se racontent à la première personne (« *Le Monde des livres* » du 12 février 1999), Le Clézio a évidemment fort à faire pour convaincre. Contrairement à Modiano, il ne cherche pas à montrer ces parcours de femmes de l'intérieur, avec leurs ambiguïtés. Il observe, brièvement, des jeunes femmes, des adolescentes, comme celle de « *Chercher l'aventure* » qui pense qu'il est « *si difficile d'entrer dans le monde adulte quand toutes les routes conduisent aux mêmes frontières, quand le ciel est si lointain, que les arbres n'ont plus d'yeux et*

que les majestueuses rivières sont recouvertes de plaques de ciment plus et que les hommes eux-mêmes ont perdu leurs signes ». Quant à Alice, l'une des « *Trois aventurières* », celle qui, dit le narrateur en conclusion, « *me touche le plus* », « *l'étrange est en elle, comme la source de cette lumière qui lui permet de discerner la beauté surnaturelle dans les vanités du monde, et ne se détourne jamais de la pauvreté inguérissable de la race humaine* ».

Kalima, la petite prostituée qui a débarqué un jour sur le port de Marseille, venant de Tanger, finit « *sur le marbre froid de la morgue* ». « *O Kalima*, se demande Le Clézio, *quel chemin as-tu suivi jusqu'à cette journée du mois de janvier 1986, où tu gis étendue (...)* recouverte d'un drap blanc qui suit les volumes et les creux de ton corps (...) avec, attachée à ta cheville gauche par un bracelet de fil de fer, une étiquette plastifiée qui porte ton nom, ton âge, ton origine, et la date de ta mort, ce peu de mots et de chiffres que les hommes ont su de toi ? » De fait, de la vraie descendance aux enfers de Kalima, on ne saura pas grand-chose. De la dureté du monde de la nuit, on ne voit presque rien : « *Des hommes venaient, sans parler, ils montaient derrière toi, ils s'enfonçaient en toi comme dans une chair morte, puis ils repartaient sans rien dire, et l'argent restait*. » Dans *Cœur brûle et autres romances*, tout le monde souffre comme il faut, l'injustice ne fait jamais déborder la haine, les victimes meurent (Kalima) ou se rachètent (Pervenche). Le Clézio, tout en semblant parler de la violence du monde, l'expulse, l'amortit. C'est peut-être ce qui plaît à ses lecteurs, leur permettant de se détourner d'une réalité souvent atroce, tout en pensant qu'ils lisent quelque chose sur elle. C'est aussi ce qui peut décevoir.

Josyane Savigneau

Livraisons

● LES BEAUX BRUNS, de Patrick Gourvennec

Trente-quatre ans, Patrick Gourvennec publie son deuxième roman. Le premier, *Tilt* (éd. Le Bord de l'eau – 1999) avait suscité curiosité et intérêt. D'une écriture violente, l'auteur racontait la relation trois fois marginale de deux jeunes hommes. *Les Beaux Bruns* est un roman plus maîtrisé et plus subversif. La famille Reccia vit dans un hangar à bateaux près de Brest. Zaza, son mari et leurs cinq enfants, pauvres mais libres, malmènent la morale et les conventions. Rocco, le petit albinos malingre fait sa mue, fuit et devient Yann. Amitiés, voyage, amour, beaux garçons bruns : l'adolescent trouve sa voie dans le dédale des zones interdites. L'écriture est authentique et frénétique, l'imagination puissante, et la sincérité profonde. Tragi-comédie incantatoire, *Les Beaux Bruns* fait de l'abjection une option politique et rappelle les romans de Guyotat (éd. du Rouergue, « *La Brune* », 152 p., 69 F [10,52 €]). H. Mn

● LE MAUVAIS GENRE, de Laurent de Graeve

Les deux premiers romans de Laurent de Graeve étaient très attrayants. *Les Orchidées de bel Edouard* et *Ego*, *Ego* réhabilitaient avec humour et élégance la complexité des sentiments et du désir et les aragances de la jeunesse dans un monde desséché mais brillant. *Le Mauvais Genre* appartient à la même veine, mais la verve s'épuise en dépit du style. Le roman reprend à son compte *Les Liaisons dangereuses*, en détourne l'intrigue. Actualisation, plaisir d'esthète, ambition trop grande, forme trop artificielle, ce troisième roman perd la séduction et l'intensité des précédents (éd. du Rocher, 184 p., 98 F [14,94 €]). H. Mn

● MAMMA, LI TURCHI I, de Gabriel Matzneff

Gabriel Matzneff poursuit son œuvre originale, oublié des médias mais toujours apprécié de ses fidèles lecteurs. L'écrivain donne le meilleur de son art dans son *Journal. Mamma, li Turchi !* est un roman. Ses personnages (lui-même en cinéaste libertin), brillants et lucides, appréciés des joies charnelles et culturelles. Ils s'évadent d'un Paris décevant et se retrouvent en Italie, à Venise. Le roman est impeccablement construit, les dialogues sont percutants, la subversion élégante. On y retrouve les révoltes chères à Matzneff : « *li Turchi* » sont les oppresseurs de tout bord qui étouffent l'individu. Matzneff corrosif, impertinent, sincère, jeune éternellement – mais la part belle du roman est l'ombre qui s'avance sur la vie d'un homme solitaire qui se voulut libre et vrai (La Table ronde, 272 p., 105 F [16,01 €]). H. Mn

● LE PAUVRE D'ORIENT, d'Alain Absire

Le dernier roman d'Alain Absire est consacré à saint François d'Assi-

Les rencontres à la librairie
Compagnie
le mardi 7 novembre à 18h.
JEAN LACOUTURE
à l'occasion de la parution de sa biographie sur
GERMAINE TILLION
Le témoignage est un combat
(Ed. du Seuil)
LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58, rue des Ecoles, Paris 5^e. Tél. 01 43 26 45 36

se au moment où il participe à la cinquième croisade, en 1219, pour tenter de convertir le sultan Malek Al-Kamel. *Le Pauvre d'Orient* est un récit passionnant sur le rapport entre christianisme et islam. Alain Absire a dans de nombreux romans tenté d'éclairer des époques capitales de l'histoire de l'humanité et des personnages qui en ont marqué les grandes étapes. Connaissance historique approfondie, sens du dialogue, grand art du portrait et de la mise en scène, Absire est un remarquable conteur. *Le Pauvre d'Orient* est un très beau texte, un éloge du dévouement, une éblouissante interrogation sur l'absolu de la foi (Presses de la Renaissance, 340 p., 119 F [18,14 €]). H. Mn

● VOITURE 13, PLACE 64, de Michel Luneau

Michel Luneau a publié en 1996 *Gabriel, archange* (Flammarion), superbe lamentation d'un père anéanti par la mort de son fils et qui tente par l'écriture d'en sauver le souvenir. *Voiture 13, place 64* est écrit dans le même souci de mémoire : le narrateur aperçoit un jeune homme, sosie du fils dont le deuil est inépuisable. Le père meurtri n'a pas réussi à parler à l'inconnu dont la ressemblance est à la fois terrifiante et salvatrice. Jour et nuit, il tentera de le retrouver. Récit émouvant d'une obsession viscérale, mais aussi interrogation subtile sur l'absence et la mort, le dernier roman de Michel Luneau magnifie le plus intime de l'être (éd. Verticales, 190 p., 98 F [14,94 €]). H. Mn

● MOI, L'INTERDITE, d'Ananda Devi

Née dans une famille indienne de l'île Maurice, la romancière décrit, dans un français au souffle poétique, un univers de bêtise et de cruauté. « *Interdite* », l'héroïne du roman l'est depuis sa naissance dans une famille pauvre : elle a le tort de naître fille – bouche à nourrir inutile aux yeux de ses parents – et affligée d'un bec-de-lièvre, considéré comme une malédiction. Abandonnée, elle mettra toute son énergie rebelle à survivre et à crier son histoire aux chiens et aux fous. Un récit cinglant comme un cri (éd. Dapper, 128 p., 58 F [8,84 €]). C. Ba

● LA MORT À BOBOLI, de Daniel Walther

L'auteur a bien réussi sa tentative de conte fantastique, un genre aujourd'hui trop rare. Avec un quinquagénaire sage, bien qu'écrivain, il nous fait visiter Florence sous la canicule. Il connaît bien la ville et nous régale de références et de commentaires. A l'heure méridienne où fond l'asphalte, les femmes se donnent, les guêpes bourdonnent. A moins que ce ne soit le contraire : on ne sait plus, il fait si chaud ! (Phébus, 160 p., 99 F, [15,09 €]). J. Sn

● IXXAUN, d'Edouard Bernadac

Pour Sakko, fils d'un Noir américain et d'une Esquimaude, toute l'étendue blanche des côtes du Groenland est sa propriété à tous les Inuit. *Ce n'est pas à toi, qui n'es même pas de notre couleur, de décider*. » Sakko n'avait pas « *le moindre sentiment pour les êtres faibles – aimait les faire souffrir, les écraser – se réjouissait du mal qu'il infligeait*. » A tué le rescapé du naufrage d'un baleinier. Cependant, sur son territoire, Sermek et son fils adoptif, Paluk, d'un autre clan, sont venus chasser. En cette époque où la faim est si grande qu'on ne nourrit plus les vieillards et les petites filles, l'épave est un trésor. Sakko tue Paluk. C'est une bien curieuse et intéressante histoire que développe Edouard Bernadac. Avec les meilleures des qualités du roman d'aventures, elle nous fait découvrir un monde assez mal connu aux mœurs très particulières, avec, en premier plan, une lutte fratricide entre des êtres que tout sépare et que tout devrait unir, Sermek et Sakko, « *l'homme-démon* ». C'est là un voyage merveilleux où la cruauté prend place dans un paysage d'une blancheur si inclément que les Esquimaux portent des lunettes de bois réduites à une fente, les ixxaun (Ramsay, 264 p., 109 F [16,61€]). P. R. L.

Les Balkans en trompe-l'œil

Mêlant la nostalgie, le sarcasme et l'humour, Aleksandar Hemon offre, dans un singulier recueil de nouvelles, une réflexion sur l'histoire et le pouvoir des images

DE L'ESPRIT CHEZ LES ABRUTIS (The Question of Bruno)

d'Aleksandar Hemon. Traduit de l'anglais (Etats-Unis), par Johan-Frédéric Hel Guedj, Robert Laffont « Pavillons », 262 p., 129 F (19,67 €).

Assis de trois quarts sur une chaise trop grande, un petit garçon brun fixe l'objectif d'un air franchement furieux. « C'est moi, dit l'auteur en regardant la créature aux joues rebondies. Aleksandar Hemon, de passage à Paris, se comporte exactement comme s'il évoquait la chose la plus naturelle du monde : prélever des photos dans son album de famille pour les introduire dans un texte de fiction. On m'avait emmené à un mariage et j'étais tombé amoureux fou de la mariée. Je l'ai suivie partout, jusqu'à ce qu'on m'oblige à m'asseoir, malheureux, en colère. Rendez-vous compte : le même jour, je rencontre la femme de ma vie et elle se marie ! »

Le cliché, en noir et blanc, date du début des années 70. A l'époque, la Yougoslavie se languit sous le règne de Tito. Dans les écoles, on fait croire aux enfants que le camarade dirigeant veille à tout et que le Père Noël s'appelle désormais « Grand-papa le Givre ». Aleksandar Hemon, sept ans, regarde le monde – déjà revenu de ses illusions d'enfant sur l'amour. Un univers poisseux, truqué, tout en doubles fonds et en zones d'ombre, dont ses nouvelles renverront un jour des reflets bizarres. Comme Viktor Pelevine (1), son contemporain russe, Aleksandar Hemon est l'héritier fantasque d'un empire cassé, tordu, déglingué. Et sa manière d'écrire, complètement en dehors des conventions et de l'académisme, une formidable chambre d'écho pour les absurdités qui formaient la voûte de ce monde. A la



JEANNE HILARY/GRAPHO POUR « LE MONDE »

« Il ne faut jamais prendre les images pour argent comptant. Il s'agit de démystifier, de montrer que tout est question d'interprétation et que cet acte-là nous appartient »

fois nourries de l'histoire des Balkans et profondément rebelles, ses nouvelles représentent une singulière et très talentueuse réflexion sur l'histoire et le pouvoir des images.

« L'histoire est une chose vivante, explique Aleksandar Hemon. Je viens d'une ville, Sarajevo, où la culture orale est très vivante. Des histoires sont dites, tout le temps, par tout le monde, ou plutôt, à travers tout le monde. Mais, en Europe de

L'est, l'Histoire est la plus importante de toutes les histoires. Aux Etats-Unis, vous pouvez vous convaincre que vous êtes plus important que tout, en tant qu'individu. Là-bas, non. » Aujourd'hui âgé de trente-six ans, l'écrivain vit aux Etats-Unis depuis 1992, l'année où l'histoire a manqué lui sauter à la figure. En voyage outre-Atlantique, il devait alors prendre un avion pour revenir au pays, le jour même où commença le

siège de Sarajevo. Il décida donc de rester où il était et d'adopter la langue anglaise, tout en continuant de se laisser pénétrer par l'histoire des Balkans.

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, en 1914, ou les années de plomb du communisme, les désastres de la deuxième guerre mondiale ou encore les tensions qui préfigurèrent les conflits de la dernière décennie de ce siècle, tout s'entend dans ce curieux recueil, tout vibre et se tord sous le regard sans pitié de l'auteur. Mêlant la nostalgie, le sarcasme et l'humour potache, Hemon bâtit un livre où s'entrechoquent les types de textes les plus divers. Il y a de fausses maximes, de faux souvenirs généalogiques et même un faux texte d'histoire, où les souvenirs du narrateur occupent le haut de la page, à la manière d'un texte principal, tandis que d'immenses notes de bas de page racontent l'histoire d'un espion soviétique du nom de Sorge.

Tout est faux, en quelque sorte, comme les photos truquées du temps des Soviétiques. Hemon ne se prive pas, d'ailleurs, d'incruster des photos sans légende à l'intérieur de son texte, pour mieux égarer le lecteur. L'image, qu'elle soit fixe ou mobile, intéresse au plus haut point celui qui décrit plusieurs scènes d'enfants regardant la télévision. « Il ne faut jamais prendre les images pour argent comptant. Il s'agit de démystifier, de montrer que tout est question d'interprétation et que cet acte-là nous appartient », affirme celui qui dit vouloir réintroduire sa propre histoire dans l'histoire officielle, comme pour venger d'autres victimes. Et qui vous demande, l'air de rien, juste avant de partir, s'il peut vous prendre en photo. Histoire de vous mettre dans ses « archives ».

Raphaëlle Rérolle.

(1) Entre autres, dans *Un monde de cristal* (Seuil, 1999).

Prada s'enlise à Venise

Malgré de belles trouvailles, l'intrigue policière de l'écrivain espagnol ne parvient pas à convaincre

LA TEMPÊTE (La Tempestad) de Juan Manuel de Prada. Traduit de l'espagnol par Gabriel Jaculli, Seuil, 318 p., 130 F (19,82 €).

Juan Manuel de Prada s'était fait remarquer pour un énorme roman tumultueux, bouillonnant de culture, de provocation, d'érotisme, de vulgarité, d'imagination, de prétention, d'humour vache : *Les Masques du héros* (« Le Monde des livres » du 17 janvier 1997 et du 26 février 1999). Le même mélange se retrouvait de façon atténuée dans son recueil de nouvelles *Le Silence du patineur*. De quoi séduire les uns, mais dérouter les autres : les « commissaires politiques », qu'il cite en préface à *La Tempête*, l'ont souvent accusé de fascisme latent. Rien de tout cela dans *La Tempête*, de facture bien plus classique, bien plus mesurée. Un roman parfaitement conçu pour séduire le jury du prix Planeta et le grand public. Mission accomplie intégralement. Grâce au prix qu'il a obtenu en 1997 (50 millions de pesetas, la moitié après impôt, ce qui lui a laissé quand même quelque 900 000 francs, sans compter les 300 000 exemplaires vendus), Juan Manuel de Prada a pu travailler tranquillement à son nouveau roman *Las Esquinas del aire*, qui vient d'être publié en Espagne.

La Tempête est donc une sorte de roman policier agrémenté d'un grand souffle détonant, dû surtout à une écriture pleine de tics (une attirance pour une sexualité un peu grasse, le goût du verbe outrancier, le plaisir d'étalement érudit) et de formules à la Chandler, du meilleur ton polar : « Nicolussi avançait presque de biais pour offrir moins de résistance à l'air » ou « sa voix presque minérale comme tirée d'un gise-

ment de fossiles » ou encore « le cheveu aussi plat et gras que l'il avait été léché par une vache ». Néanmoins, on attendait mieux : force est de reconnaître que l'on s'ennuie assez vite ; s'il y a des trouvailles, il y a aussi trop de facilités ou de complications, de répétitions, d'incohérences, de digressions. Ainsi se fait-il l'écho de tous les poncifs sur Venise, destinée à devenir un cimetière sous-marin, « en une lente et grandiose agonie »... (alors d'ailleurs que les solutions techniques – sinon politiques – existent).

INGRÉDIENTS DU DRAME

S'il ne veut pas s'enliser comme Venise, le lecteur a l'opportunité de « sauter » à sa guise les passages superflus. Il pourra alors suivre les aventures d'Alejandro Balasteros, maître-assistant en histoire de l'art, arrivé à Venise en pleine *acqua alta*, dans la brume et sous la neige, et qui à peine installé dans la chambre de sa petite pension va entendre un coup de feu, se précipiter et recueillir le dernier soupir d'un mourant, ayant juste eu le temps d'apercevoir que, du palais situé sur l'autre rive, on avait jeté dans les eaux du canal un objet brillant, une bague probablement... Venu étudier sur place le célèbre tableau de Giorgione *La Tempête*, auquel il a consacré sa thèse (sans l'avoir jamais vu qu'en reproduction), il va rencontrer une belle (et forcément étonnante) restauratrice de tableaux, lui coller littéralement « au cul » – avec une fascination prononcée pour ses clavicles. Bien sûr, il y a aussi un commissaire de police (fort intime avec la patronne de la pension), des vilains de tout poil liés au trafic et au vol d'œuvres d'art, des dames vénéneuses, des relents incestueux, un peu de drogue et d'alcool. De tout pour faire un drame.

Martine Silber

Les décadents de Kureishi

L'écrivain anglais dissèque au scalpel les blessures et fêlures de ses noceurs « cramponnés au malheur »

LA LUNE EN PLEIN JOUR (Midnight All Day)

de Hanif Kureishi. Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal, éd. Christian Bourgois, 252 p., 130 F (19,82 €).

Is font l'amour dès après-midi entières, se défont à la cocaïne, à l'ecstasy, au LSD, ou les trois à la fois, rentrent se réfugier dans des studios en sous-sol, finissent par s'arracher du lit, « se maquillent dans des miroirs exigus » et « sortent sur des talons hauts ». Ils vivent « de terrifiantes initiations », découvrant que « ce que les gens ont envie de se faire les uns aux autres est bizarre et que l'excitation tient précisément à la découverte de cette étrangeté ». Ils seraient prêts à tout pour conjurer « le banal, le familier, l'ordinaire », c'est pourquoi ils préfèrent les maîtresses mariées, les voyages à trois, les enfants qui poussent en secret dans le ventre de leurs épouses illégitimes. Quelquefois, brièvement, ils rêvent d'une vie « sans complications », mais c'est dans le no man's land ombreux des vies parallèles qu'ils sont vraiment à leur aise. Oui, les personnages de Hanif Kureishi sont de drôles d'oiseaux.

Un peu comme l'auteur lui-même. A presque quarante-six ans, Kureishi, né d'une mère anglaise et d'un père pakistanais, a déjà vécu mille vies. Dans l'une des premières, un diplôme de philosophie en poche, il signe des textes pornographiques sous un pseudonyme de femme, Antonia French. Puis il se met à écrire pour le théâtre et le cinéma. En 1985, le scénario de *My Beautiful Laundrette*, pour Stephen Frears, le rend célèbre, de même que, en 1987, *Sammy et Rosie s'envoient en l'air* (Christian Bourgois, 1991). C'est alors, en 1990, qu'il aborde la fic-

tion avec *Le Bouddha de banlieue* puis *Black Album* (Christian Bourgois, 1991 et 1996). Jusque-là, il passe pour un digne – quoique volontiers provocateur – représentant de l'Angleterre littéraire multiraciale, trop « paki » pour être anglais et inversement, marqué à jamais par le racisme ordinaire vécu à l'école, romancier de l'exil et de l'immigration, écrivain de nulle part cherchant inlassablement à résoudre l'énigme de l'identité. Et puis, avec son troisième roman, *Intimité* (Christian Bourgois, 1998), la perspective change. On découvre un autre Kureishi, toujours sceptique et désabusé, mais plus intimiste, un habile ordonnateur des sentiments – ou de l'absence de sentiments.

AU BORD DU VIDE

C'est dans cette veine que se situe ce dernier recueil de nouvelles. Son titre, *La Lune en plein jour*, que l'on peut prendre dans tous les sens de l'expression, est évocateur de ces noceurs décadents, talentueux et jousseurs, mais perpétuellement angoissés que l'on retrouve, sous divers masques, d'un bout à l'autre du livre. Ils vivent des amours souvent destructrices, semblent « cramponnés au malheur » et, pour certains, envisagent le suicide comme « une entreprise délicate demandant réflexion ». Dans l'une des histoires, une femme se remémore le passé décrit ainsi l'état d'esprit de la génération complaisante avec elle-même. Nous n'allions pas à la guerre mais nous avions quand même une façon de nous massacrer nous-mêmes. Ces blessures, ces fêlures, les personnages les scrutent à l'envi. Une dissection au scalpel que l'auteur élargit par moments à d'autres aspects de la société britannique, moquant notamment ces jeunes gens autrefois « libérés et dissidents » que Margaret Thatcher a « aidés à

prendre le pouvoir » et que l'on retrouve « fumant le cigare et se faisant conduire le vendredi après-midi par leur chauffeur jusqu'à leur maison de campagne », pour y discuter avec des amis de « leurs chances d'être ou non anoblis ».

Il faut venir des marges de l'Empire pour aimer l'Angleterre aussi passionnément qu'Hanif Kureishi. « Londres me manque », déclare quelque part un de ses personnages « exilé » à Paris et qui, lorsqu'il n'arrive pas à dormir, s'imagine qu'il roule en taxi sur le Mall ou devant les vitrines de Harvey Nichols. Ce Londres-là – avec « le sentiment de liberté » qu'il procure, avec « ses couleurs rouges et violettes et sa lumière qui change tout le temps » – a fasciné Patrice Chéreau, qui vient de terminer un film à partir d'*Intimité*. Dernièrement, une rencontre organisée par le British Council réunissait les deux hommes : le romancier et le cinéaste expliquaient comment, alors qu'ils ne se connaissaient pas, ils s'étaient engagés dans un film, « comme deux étrangers décidant d'avoir ensemble une aventure ». Pour avoir découvert le roman de Kureishi grâce à la librairie de son quartier, et aimé d'emblée son univers cru, agressif et désenchanté, Chéreau a vécu six mois à Londres. Le film est prévu au début de l'année prochaine. En attendant, on peut faire confiance à Patrice Chéreau pour avoir refondu, chahuté, réinventé, de façon très personnelle, l'univers de Kureishi. Mais pour l'un comme pour l'autre, le mystère des passions charnelles reste au cœur de la quête. « J'ai voulu filmer ce qui se passe entre deux corps », explique Patrice Chéreau. *J'ai essayé de comprendre. Je ne sais pas s'il y a quelque chose à comprendre.* Kureishi, de son côté, affirme qu'il n'y a rien d'autre que le hasard, le hasard absurde. Ces deux-là étaient faits pour s'entendre.

Florence Noiville

Scénario d'une vie

A la recherche de la rue de l'Oubli de son enfance, l'héroïne du roman posthume de Carmen Martín Gaité se réconcilie avec son passé

CLAQUER LA PORTE (Irse de casa)

de Carmen Martín Gaité. Traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Flammarion, 380 p., 140 F (21,34 €).

A sa mort, en juillet, la presse espagnole disait d'elle qu'elle était la grande dame des lettres espagnoles, qu'elle avait été une des grandes figures de la génération des années 50, qu'elle avait refusé plusieurs fois d'entrer à l'Académie royale en disant que son travail était d'écrire, pas de rédiger des articles de dictionnaire à l'attention des philologues, mais aussi qu'elle avait été une femme exceptionnelle, que l'on reconnaissait dans la rue, et qu'on saluait avec la même courtoisie que celle qu'elle manifestait. Il serait temps donc, en France, de lui rendre hommage. Nous n'avons que quelques-uns de ses livres à notre disposition, il en reste – et on ne peut que s'en réjouir – beaucoup à traduire.

Claquar la porte est son dernier roman. L'argument est simple, ou presque : une femme, Amparo, qui a réussi sa vie professionnelle à New York, revient dans la ville de province espagnole où elle a passé son adolescence. Mais la banalité s'arrête là. Tout de suite. Dès les premiers chapitres, on sait qu'on ne sait pas. Qu'on ne sait pas ce qu'elle cherche, ni même pourquoi elle est partie. On sait, en revanche, que ce retour n'est que prétexte pour l'écrivain à faire surgir d'autres histoires, d'autres personnages, que celle d'Amparo n'est là en fait que pour pouvoir raconter les autres, et que la sienne sera transfigurée par son fils, Jeremy, qui rêve d'en faire un film, la transformant ainsi en images mouvantes. Ce fils qui depuis l'enfance cherche à creuser le passé de sa mère, poussé par sa « curiosité pour les vieilles histoires de famille », une famille où justement on ne se raconte pas.

Amparo, elle-même fille de mère célibataire, n'a su qu'à onze ans le nom de son père et ne tient de lui pas même ce nom, juste un bracelet en or qui lui a été remis pour ses quinze ans et qu'elle ne quitte jamais. L'ombre amère de la grand-mère plane et se confond avec celle de l'Espagne et de la rue de l'Oubli. La rue, presque disparue (et qui a changé de nom), où Amparo a grandi et qui donnera son titre à ce film imaginaire qui prend corps pourtant au fur et à mesure qu'elle se laisse guider par le hasard des rencontres, des fantômes, des souvenirs, des amitiés et des amours laissés libres de tout compte à son départ pour l'Amérique. Jusqu'à ce qu'elle se rende compte que « poignarder son propre passé et s'enfuir après l'avoir cru mort est un crime qui ne reste pas toujours impuni », et qu'elle décide de se réapproprier sa vie et son histoire à travers le scénario de Jeremy.

DÉLICIEUX BAVARDAGES

Mais Amparo n'est pas seule en cause, Jeremy non plus, coïncé, à New York, entre sa psychiatre « à tête de lapin », sa sœur fantasque, Maria, et sa nièce Caroline, qui dessine ce qui lui fait peur pour éloigner les cauchemars. Le livre fourmille de rencontres et de personnages. Dans cette petite ville espagnole, une sorte de choeur antique, composé de vieilles dames bavardes qui se retrouvent presque tous les jours au bar de l'hôtel Excelsior, commente l'actualité potinière. Par elles, le lecteur – et le barman, qui rêve d'écrire un roman – apprend tout ce qui se passe, ou tout ce qui se dit, ce qui n'est pas forcément la même chose.

Il y a surtout Manuela, son ex-mari Antonio et la sœur de celui-ci, Tarsi, qui peuvent revendiquer, comme Amparo, le titre de personnages principaux, sans pour autant prétendre à un rôle dans le film, car leur histoire est bien la leur et ne fait que frôler celle d'Amparo. Comme Olimpia, vieille dame solitaire et un peu folle, mais si raisonnable au fond. C'est grâce à eux

que le formidable talent de Carmen Martín Gaité pour les dialogues et la langue parlée prend toute sa saveur (et Claude Bleton, le traducteur, s'y entend à merveille pour nous en faire part). Elle sait magnifiquement changer de registre selon les personnages, leur classe sociale, leur âge. Les bavardages des vieilles dames sont un délice. Une scène entre Manuela et sa femme de chambre évoque irrésistiblement les échanges entre les servantes et maîtresses de Marivaux, de Beaumarchais ou plutôt de Lope de Vega, qu'elle cite d'ailleurs, malicieusement. Une autre discussion entre Tarsi et son employée, l'une perdue dans des divagations, l'autre les pieds sur terre, tâchant de la ramener à la raison, est du même acabit. L'humour de Carmen Martín Gaité est percutant sans sarcasmes, sans raillerie. Sa drôlerie est pleine de charme et de compassion.

Un enterrement sous la pluie auquel assiste Amparo et qu'elle imagine dans le film de son fils, entre rêve et réalité, l'amène à voir clair : « Avec l'oubli et la mémoire, c'est pareil, l'essentiel est de trouver la bonne combinaison et d'avoir l'audace d'accepter l'inattendu. » Le temps de retrouver un ami de jeunesse, presque un premier amour, le seul qui la reconnaît, et Amparo, acceptant le passé et la vérité, pourra retourner auprès de ses enfants et changer sa vie future.

Martine Silber

VOUS AVEZ DES LIVRES À VENDRE ?

01 42 88 58 06

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

01 42 88 73 59

LE TOUR DU MONDE
filiale spécialisée de la Fnac

LES TROIS LIVRES DE LA VIE
de Marcile Ficin.
Texte revu par Thierry Gontier.
Fayard, « Corpus des œuvres
de philosophie en langue
française »,
280 p., 180 F (27,44 €).

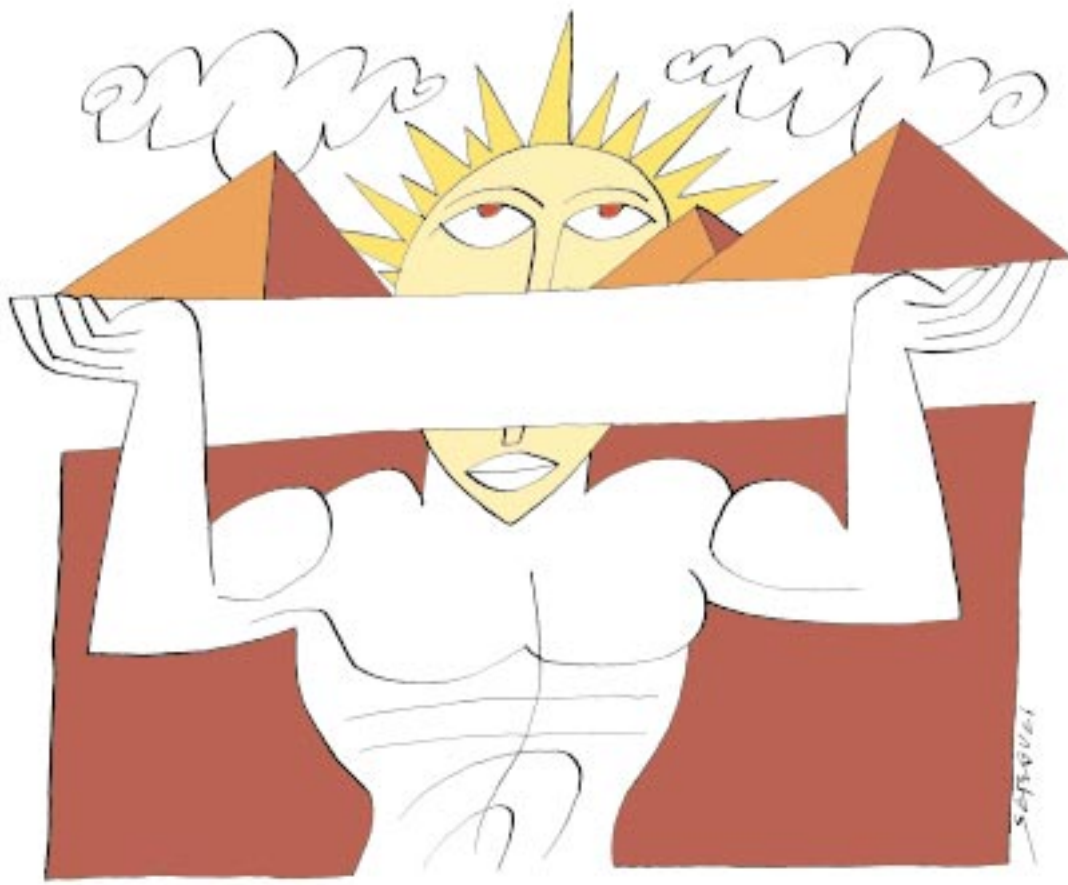
LECTURES DE PLATON
de Luc Brisson.
Librairie philosophique J. Vrin,
« Histoire de la philosophie »
272 p., 150 F (22,87 €).

On n'échappe pas à Platon, même quand on le combat. Son héritage se confond avec l'histoire de la philosophie occidentale. Le mathématicien Whitehead, qui finit par se consacrer à la philosophie, exprima ce constat par une image bien connue des spécialistes : le développement de toute la philosophie consiste en « une série de notes de bas de page à l'œuvre de Platon ». On ne saurait en dire autant d'Aristote, qui fut pourtant aussi commenté et influent que son maître. Sa pensée constitue, en un sens, la première note en marge du texte platonicien ! Décidément, pas moyen d'en sortir : ceux qui attaquent – ils sont légion ! – entrent à leur corps défendant dans le jeu du père-fondateur de la philosophie. On aurait tort d'imaginer que la raison seule explique de tels engouements ou refus acharnés.

Platon parle au cœur : il étonne, émeut, attire ou repousse, captive et attache. Il suscite des passions : on se voue à le servir comme on jure de le vaincre, d'une manière qui n'est pas purement logique. Aussi, à travers les siècles, ceux qui lui consacrent leur vie forment-ils une confrérie étrange et dispersée, acharnée à l'étude, convaincue que la pensée fait changer de monde. Ainsi Marcile Ficin. Au XV^e siècle, à Florence, il traduit Platon en latin et reconstitue dans sa villa de Careggi une académie platonicienne. But avoué : un renouvellement, une régénération.

Nouveau départ attendu pour la théologie, les sciences exactes, la vie humaine. On ne saurait dire en quelques phrases tout ce que l'histoire du platonisme en Europe

Une passion nommée Platon



doit à Marcile Ficin, qui marqua profondément l'humanisme de la Renaissance. On retiendra seulement ici *Les Trois Livres de la vie*, paru à Florence en 1489. Le « Corpus des œuvres de philosophie en langue française » reproduit leur traduction en français par Guy Le Fevre de la Boderie, publiée en 1582. Il s'agit de traités pratiques, médico-philosophico-magiques, censés transmettre les secrets de la santé et de la prolongation de la vie.

« Fort studieux de la gloire et doctrine platonique », Marcile Ficin ne songe guère à vivre vieux pour le plaisir. C'est pour l'accroissement

de la science que l'existence doit être prolongée. La discipline n'en est pas moins sportive : « *Autant que les coureurs ont de soins des jambes, les lutteurs et jouteurs des bras, les musiciens de la voix, il faut que les studieux des lettres aient pour le moins autant de soin et d'esgard à leur cerveau, leur cœur, leur foye et leur estomach.* » Pour maintenir dans ces organes, contribuant tous à la claire vision des idées, un équilibre des humeurs propice à la philosophie, les conseils ont de quoi inquiéter : « *l'acte vénérien débilite le cerveau* », trop de viande tue l'esprit, le sommeil du matin l'embrume. A

ces rudes mises en garde, on préférera les considérations de Ficin sur la puissance des pierres et l'influence des étoiles. Elles ont au moins le mérite de faire rêver.

Luc Brisson illustre à sa manière ce que peut être un platonicien de l'an 2000. Il s'est employé, lui aussi, à faire connaître le texte de Platon, à le retraduire, à le rendre accessible aux hommes de notre temps. On doit en effet à ce savant, à côté de beaucoup d'autres travaux, une magnifique série de traductions des dialogues de Platon, publiées dans la collection de poche « GF ». Ces publications mettent à la portée de tous,

On n'a pas cessé de le commenter de siècle en siècle. Et de le traduire. En latin à la Renaissance, ou dans le français des années 2000. Parce que Platon fonde la philosophie ? Parce qu'il écrit divinement ? Les deux. Ou plus simple encore...

avec beaucoup de clarté et de précision, les plus récents acquis de la recherche. Peu de personnes se trouvent aussi informées que Luc Brisson de ce qui s'écrit dans le monde sur Platon : il publie tous les cinq ans une bibliographie qui fait autorité (1). Ces réalisations ne doivent pas faire oublier qu'au fil d'une dizaine d'ouvrages et d'une grande quantité d'articles Luc Brisson s'est également consacré à l'analyse du statut du mythe chez Platon, à la réflexion sur les cosmologies antiques et modernes, à la mise en lumière des limites de la raison dans la construction des valeurs.

Il convient de prolonger cette liste incomplète par les thèmes abordés dans le recueil qui vient de paraître. Ces *Lectures de Platon* interrogent notamment le statut de l'autobiographie dans la « Lettre VII », où Platon fait un récit de son itinéraire politique, ou la légitimité de l'hypothèse d'un enseignement ésotérique du philosophe, supposition développée par l'école de Tübingen et soumise ici à une critique méthodique. L'idée d'une doctrine platonicienne cachée, transmise seulement de manière orale et reconstituable de

façon très indirecte, se heurte à trop d'obstacles, entraîne trop de conséquences inconciliables. L'argumentation détaillée est évidemment impossible à résumer – tout comme l'approche minutieuse de plusieurs mythes capitaux ou des mouvements de l'âme et de la place du divin. A chaque fois, une extrême probité de la lecture, une attention patiente aux contextes historiques permettent de jeter sur ces phrases très antiques une lumière vivante.

Pourquoi décide-t-on, un jour, de consacrer sa vie à Platon ? On l'entrevoit, dans le cas de Luc Brisson, en lisant les entretiens, parus en 1999, où il retrace l'itinéraire qui l'a conduit d'un village pauvre de la campagne du Québec jusqu'à Paris et au CNRS (2). C'est avec une grande liberté de ton, et sur un mode parfois caustique, que le chercheur évoque les mœurs de ce temps où son père était boulanger et où les prêtres catholiques, tout-puissants et bornés, maltraitaient un jeune garçon fort doué qui eut le courage d'échapper au séminaire, de choisir l'exil en France et de rédiger en trois ans une thèse sur le *Timée* de Platon, notamment parce que c'est le principal récit non biblique de la genèse du monde.

Le principal motif qui fait devenir platonicien demeure sans doute celui qui était à l'œuvre dans l'Athènes d'autrefois. Ce n'est pas la séduction de l'écriture, le génie vertigineux pour mettre en scène le mouvement même de la pensée, ni même le goût de la sagesse. La cause première est plus simple et plus puissante. Ne pouvoir supporter la vie que grâce à la pensée. S'y réfugier comme dans un monde meilleur. Ne plus s'en échapper. Cela se fait encore. Mais si.

(1) Publiée depuis 1977 par la revue *Lustrum*, cette bibliographie platonicienne a pris récemment la forme d'un livre, *Platon 1990-1995*, avec la collaboration de Frédéric Plin (Vrin, 1999). L'ensemble des références devrait être regroupé sur un céderom.

(2) *Rendre raison au mythe. Entretiens avec Luc Brisson*, de Louis André Dorion. Editions Liber, « De vive voix » (diffusé par la Librairie du Québec, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris).

Comment apprendre à philosopher ?

De nombreux ouvrages tentent de repenser la pédagogie de la philosophie en mettant l'accent sur l'accès aux textes eux-mêmes

PHILOSOPHER 2
de Christian Delacampagne
et Robert Maggiori.
Fayard, 540 p., 150 F (22,87 €).

PENSER SA VIE
de Fernando Savater.
Traduit de l'espagnol
par François Maspero,
Seuil, 284 p., 120 F (18,29 €).

**PRÉSENTATIONS
DE LA PHILOSOPHIE**
d'André Comte-Sponville
Albin Michel, 216 p., 98 F
(14,94 €).

**COMMENT CHOISIR
SON PHILOSOPHE**
d'Oreste Saint-Drôme
et Frédéric Pagès.
La Découverte, 224 p.,
69 F (10, 52 €).

L'enseignement de la philosophie a-t-il changé ? Le secret est bien gardé. Les élèves manquent de points de comparaison et l'enseignement public n'est pas ouvert au public. A l'exception des inspecteurs pédagogiques régionaux, personne n'accède aux classes. La création récente de l'Association pour la création des instituts de recherche sur l'enseignement philosophique (Acire-

ph) commence cependant à porter ses fruits. Des professeurs de philosophie confrontent leurs pratiques. Certains contestent le modèle unique du cours magistral, d'autres cherchent à établir des liens avec d'autres disciplines. La prolifération d'ouvrages d'initiation à la philosophie confirme cette diversification des pratiques d'enseignement.

Il y a une trentaine d'années, deux catégories de livres dominaient le marché, les manuels et les annales corrigées. Celui de Vergez et Huisman avait supplanté le Cuvillier ; les *Annales* Vuibert fournissaient leur moisson annuelle de dissertations exemplaires. Le paysage éditorial s'est profondément transformé sous l'action conjuguée des changements de programmes, des efforts des professeurs pour enseigner à des publics nouveaux, de la nécessité pour certains élèves de combler hâtivement leurs lacunes et de l'intérêt d'un large public pour les questions philosophiques. Un grand mouvement de retour aux textes s'est d'abord amorcé. Les ouvrages les plus répandus sont extraits d'œuvres de Platon, Descartes, Rousseau ou Kant. Mais les ouvertures sur la philosophie contemporaine sont rares.

Dirigé par Christian Delacampagne et Robert Maggiori, *Philosopher. Les interrogations contemporaines, matériaux pour un enseignement* obtint il y a vingt ans un succès mérité en ne retenant au contraire que des textes de contemporains. La publication de *Philosopher 2* repose sur le même principe, donner à lire « des textes dans lesquels des philosophes contemporains traiteraient, chacun à sa manière et selon ses options propres, les grandes questions du programme de philosophie de la classe de terminale ». Le premier volume était fort bon, celui-ci, justifié par le déplacement des centres d'intérêt philosophiques depuis vingt ans, est excellent, et sa vocation pédagogique est plus affirmée.

Lire les philosophes, de Gérard Chomienne (Hachette, 1998) propose une autre approche, et c'est une réussite. Les 33 auteurs à découvrir figurent dans toutes les histoires de la philosophie, mais le découpage des textes est inédit. Au lieu de retenir des extraits si brefs qu'ils en deviennent incompréhensibles, l'auteur a eu l'idée de réunir des chapitres entiers, des préfaces ou le texte intégral de certaines œuvres. Le *Manuel d'Épictète* n'est pas long, la *Lettre à Ménécée* d'Épictète non plus. La seconde préface de la *Critique de la raison pure* n'oc-

cupe pas un grand nombre de pages. Toutefois l'un des sujets proposés aux candidats au baccalauréat comporte l'examen détaillé d'un texte court, aussi faut-il en proposer l'étude aux élèves. De là des formules mixtes qu'adoptent les manuels new-look, mêlant en proportions variables l'exposé des notions, des indications méthodologiques, des exemples de dissertations et des explications de textes.

La même volonté de combler les lacunes des élèves s'affirme dans l'organisation astucieuse du *Carnet de philosophie* de Catherine Dorion et Pierre Kahn (Hatier, 1995), qui associe des repères chronologiques et l'exposé des principales questions philosophiques. Le manuel mis au point par Gérard Chomienne et André Sénik (Hatier, 1995) pour les élèves de séries technologiques prévoit, pour chaque notion, une série bien étudiée de *travaux dirigés*.

AUTRE APPROCHE

Ces livres sont de bons instruments de travail. Leur inconvénient majeur est de ne pas se prêter à une lecture continue. On peut aspirer à une découverte moins scolaire de la philosophie. Fréquemment rédigés par des philosophes de renom, des ouvrages d'un genre nouveau répondent à cette attente.

Ce sont des livres de chevet philosophiques, dont l'ambition, comme l'indique Fernando Savater dans *Penser sa vie*, est de servir de lecture initiale pour des élèves de terminale sans renoncer à servir d'« introduction à la philosophie pour tout profane ». Les analyses célèbres et les notions essentielles s'inscrivent dans un propos suivi, original sans être hermétique. Les lecteurs découvrent comment les questions les plus banales de la vie quotidienne engagent des choix philosophiques fondamentaux. Avant Fernando Savater, Thomas Nagel (*Qu'est-ce que cela veut dire ?* éd. de l'Eclat, 1993) et Yeshayahu Leibowitz (*Science et valeurs*, DDB, 1997) se sont essayés au genre avec succès. Dans un esprit à peine différent, André Comte-Sponville publie les présentations, revues et augmentées, de ses douze volumes de textes choisis. Le professeur adopte un ton familier, et tutoie ses lecteurs comme il tutoie les concepts. Il nous donne des cours particuliers de qualité, laissant aux meilleurs lecteurs-élèves le soin de percevoir l'unité de cette succession d'analyses.

Le subtil *Petit cahier de philosophie* de Jean-Baptiste Scherrer (Gallimard, deux volumes parus, 1999 et 2000) repose sur une autre approche de l'initiation philosophi-

que. Avec lui, le professeur devient discret, énigmatique. Il suggère sans illustrer, laisse les questions en suspens, incite à la rêverie et à l'exercice. Il enseigne l'irrespect philosophique pour les évidences établies, bien distinct du dénigrement et du plaisir d'être dénié. Désabusés, Oreste Saint-Drôme et Frédéric Pagès, tourment en dérision, dans *Comment choisir son philosophe*, une discipline qu'ils connaissent mais à laquelle ils ne croient plus. Comme perdus dans l'arrière-salle d'un café philo, ils narrent inlassablement quelques histoires drôles. Loin, très loin de ces tristes clowneries, des professeurs instituent quotidiennement ce lieu singulier, la classe de philosophie. Ils apprennent à philosopher à leurs élèves, sans autre concession à l'air du temps que l'ambition d'être compris de ceux auxquels ils s'adressent. Cela suffit à constituer une pédagogie sans verbiage.

Jean-Paul Thomas

★ Signalons également le manuel que vient de publier notre chroniqueur Roger-Pol Droit, *Philosophie. L'ouvrage, qui comprend un dictionnaire, des fiches pratiques, l'étude de « Points clés », est complété par une approche personnelle des questions au programme.* (Éditions de la Cité, 575 p.).

M'AS-TU VU EN CADAVRE ?

Chaque soir, à 18h00,
sur www.lemonde.fr/tardi...

un agenda
2001 à gagner
chaque jour
du lundi au
vendredi

Découvrez en avant-première
les aventures de Nestor Burma
par Jacques Tardi
et Léo Malet

{asivre.com} casterman

L'inconscient coupable

Pendant quatre ans, Didier, meurtrier de sa voisine, a suivi une cure psychanalytique avec Gérard Bonnet qui retrace les étapes de sa prise de conscience

LE REMORDS : PSYCHANALYSE D'UN MEURTRIER

de Gérard Bonnet
PUF, 114 p., 98 F (14,94€).

Il est rare que des criminels puissent avoir accès à une cure psychanalytique. C'est pourquoi le cas rédigé par Gérard Bonnet, avec l'accord de son patient, est d'un grand intérêt. L'auteur a su en effet réunir ici tous les éléments d'une histoire complexe et il l'a racontée avec sobriété.

Issu d'une famille d'émigrés du sud de l'Italie, Didier, l'adolescent criminel, était le dixième enfant d'un père qui avait rompu toutes ses attaches avec ses origines en décidant d'épouser une Française contre l'avis de sa mère. Séparée très jeune de son mari, mort dans un accident de chasse consécutif à cette rupture, celle-ci avait toujours manifesté un amour immodéré à son fils. Bientôt naturalisé français, ce fils (le père de Didier) changea de nom puis empêcha ses propres enfants d'apprendre à parler la langue italienne. Il leur interdit de rencontrer leur grand-mère, avec laquelle il n'entretint plus aucune relation.

Atteint d'une poliomyélite atypique, Didier subit dans son enfance des hospitalisations répétées. Aussi resta-t-il marqué par de curieux symptômes dont on ne sut jamais s'ils relevaient d'une causalité organique ou psychique. Plus il était angoissé et plus il accentuait sa tendance à une claudication, accompagnée elle-même d'un rictus qui lui déformait le visage. Au contraire, plus il se sentait apaisé et plus les signes spectaculaires de son mal disparaissaient.

Parvenu à l'adolescence, Didier présenta d'autres troubles psychopathologiques dont per-

sonne ne remarqua la gravité. Leur visibilité n'était sans doute pas assez prononcée pour que l'entourage du jeune garçon, déjà habitué à ses handicaps divers, pût les prendre en compte sérieusement. Un jour, il voulut séduire sa sœur, un autre jour il tenta de violer une jeune fille sans que les gendarmes s'en inquiètent, et, à d'autres moments, il égorga des ani-



Gérard Bonnet

Psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France (APF), Gérard Bonnet a publié sept ouvrages. Il est le directeur de l'École de propédeutique à la connaissance de l'inconscient (EPCI), où il donne un enseignement ouvert à un large public. Il a longtemps pratiqué la psychanalyse dans des institutions psychiatriques.

maux qu'il aimait passionnément et qu'il avait élevés. En son for intérieur, il se persuadait d'ailleurs que l'acte meurtrier ne venait pas de lui mais de ses parents.

À l'âge de dix-sept ans, alors qu'il se trouvait seul au domicile familial, il fut saisi d'un coup de folie. Il s'empara d'un couteau de cuisine, se précipita chez sa voisine et la poignarda sauvagement. Il dissimula ensuite le cadavre derrière un buisson puis retourna tranquillement chez lui. Au milieu de la nuit, il réveilla sa mère et lui avoua son crime : il n'avait pas supporté, dit-il, les hurlements du chien de la vieille dame. Devant l'effondrement de son fils mineur, le père voulut se déclarer coupable à sa place. Il appela les gendarmes qui s'empressèrent d'arrêter le véritable meurtrier.

Déclaré irresponsable de ses actes (en vertu de l'article 64, modifié aujourd'hui en article 122), Didier fut néanmoins présenté par l'expertise psychiatrique comme un « affabulateur sadique et pervers aux réactions

imprévisibles ». Jugé dangereux, il fut alors interné dans un hôpital psychiatrique où il purgea une peine de dix années sans jamais se sentir coupable de son crime. Pis encore, il se considérait comme une victime et non comme un bourreau. L'application de l'article 64 avait eu pour effet d'accroître chez lui un sentiment d'innocence et d'injustice et de le plonger en permanence

dans un monde imaginaire détaché de toute réalité. Son existence ressemblait donc à un film d'Alfred Hitchcock où les scènes de meurtre sont filmées comme des scènes d'amour et réciproquement.

Sorti de la période de l'adolescence et parvenu à l'âge adulte, Didier n'avait certes pas refoulé la scène du meurtre. Mais celle-ci restait gravée dans sa mémoire à la manière d'un rêve. Elle était devenue un événement irréel. C'est alors que, de façon imprévisible, il demanda à rencontrer un psychanalyste pour « parler de ses problèmes » et fut confié à la charge de Gérard Bonnet. La cure se poursuivit pendant quatre ans à l'intérieur des murs de l'hôpital.

Au fil des mois, Didier reconstitua la signification inconsciente de son passage à l'acte. En assassinant la vieille dame, il avait mis à mort « rituellement » l'image obsédante de sa grand-mère paternelle, qu'il n'avait pas connue, mais qui hantait sa destinée à la manière d'un « mauvais œil ». C'est à elle, c'est-à-dire à

Livraisons

● LA RECHERCHE DE SOI. Dialogue sur le sujet,

d'Alain Touraine et Farhad Khosrokhavar
Dialoguant avec le sociologue Farhad Khosrokhavar, Alain Touraine fait retour sur son itinéraire intellectuel et mêle éléments biographiques et réflexions sur notre modernité. Avec le recul, explique-t-il, toute son œuvre intellectuelle aura tendu vers l'élaboration d'une sociologie centrée sur le sujet, sur ce « désir d'être un acteur » qui était présent, déjà, dans ses études passées sur la conscience ouvrière ou sur les nouveaux mouvements sociaux. C'est ce même désir, cette même exigence d'affirmation de soi en termes éthiques et culturels, qui occupe désormais une place d'honneur dans l'espace public, du mouvement des femmes aux sans-papiers, en passant par les Indiens du Chiapas ou le reggae de Bob Marley. Plus qu'une riche introduction à la « sociologie de l'action », cet ouvrage propose une rencontre inédite avec un homme qui se confie rarement, et qui parle pour la première fois non seulement de ses premiers terrains (Renault, les mines du Chili) et de ses dettes intellectuelles (Georges Friedland, Sartre...), mais aussi de ses nostalgies, des femmes, de sa passion pour l'Amérique latine et de ses moments de solitude (Fayard, 330 p., 130 F [19,82 €]). **J.-P. Bi.**

● DARWIN EST-IL DANGEREUX ?

de Daniel C. Dennett

Est-ce un labyrinthe ou un rébus ? Cette somme contre les ennemis de Darwin brasse tant de controverses anciennes ou récentes et dénonce tant de méconnaissances et de confusions que le dessin de l'auteur a tendance à disparaître. Les derniers chapitres livrent la clé du rébus : mon premier est une présentation presque anodine de la théorie de la modification des espèces par sélection naturelle de petites variations aléatoires. Mon second est une longue polémique avec Stephen Jay Gould, dont on mesure d'abord mal l'enjeu, puisque le grand paléontologue affiche sa fidélité critique à Darwin et souligne sans cesse que l'évolution n'est pas un processus finalisé destiné à produire l'espèce humaine. Mon tout est une initiation à la philosophie de Daniel C. Dennett, qui postule l'abandon de la distinction entre intelligence réelle et intelligence artificielle. Dennett se fonde sur une traduction de la sélection naturelle – l'idée dangereuse de Darwin – en termes algorithmiques, c'est-à-dire d'opérations aveugles, constructives et neutres par rapport au substrat. Elle autorise le recours généralisé aux méthodes des sciences cognitives, appelées ainsi à traiter l'ensemble des problèmes, notamment moraux, que l'humanité peut rencontrer (traduit de l'anglais par Pascal Engel, éd. Odile Jacob, 656 p., 240 F [36,59 €]). **J.-P. Th.**

● UTOPIES SANITAIRES,

ouvrage collectif sous la direction de Rony Brauman

Quelques membres de Médecins sans frontières interrogent les pratiques médico-sanitaires qu'ils mettent en œuvre dans des pays pauvres et lointains. La « médecine humanitaire » fournit des aperçus sur les injustices criantes de notre monde. Elle impose aussi, au nom du progrès scientifique, les normes et les choix sociaux implicites de ses acteurs. L'inadéquation des messages d'éducation sanitaire destinés aux populations de l'Asie du Sud-Est, par exemple, naît de la méconnaissance des modes de vie locaux et d'un manque de réflexion sur l'origine et le sens des normes européennes de propreté et d'efficacité. Comme les médecins qui pratiquent en situation de pénurie partagent les schémas et les méthodes de ceux qui travaillent dans un environnement plus riche, cet utile examen de conscience décèle les présupposés de notre culture du corps et de la maladie (Ed. Le Pommier 292 p., 99 F [15,09 €]). **J.-P. Th.**

Ici et maintenant...

Pour Zaki Laïdi, l'homme de l'an 2000, revenu des utopies sociales, s'installe dans un présent éternel

LE SACRE DU PRÉSENT

de Zaki Laïdi.
Flammarion, 272 p., 120 F (18,29 €).

Affronter le labyrinthe de l'idée du temps a toujours été l'une des plus redoutables épreuves philosophiques. Zaki Laïdi s'y lance, mais non sans biscuit. Ne pensons pas tellement à la vaste culture déployée sur le sujet, qu'appreciera sûrement le lecteur. Elle ne permet pas de vaincre l'aporie. Notre auteur a trouvé mieux : considérer, au cours des âges, la manière dont l'homme se situait par rapport au temps, pour développer surtout l'idée qu'aujourd'hui les sociétés occidentales, fatiguées par les idéologies aux horizons lointains, entendaient s'installer solidement dans la niche du présent.

L'homme archaïque se définit par rapport au mythe ; alors, « le temps de l'origine valide toutes les autres dimensions du temps ». La pensée grecque ouvre une brèche, avec Xénophane notamment, en disjoignant le temps des hommes et celui des dieux. Avec la Révélation du prophétisme juif, puis du christianisme, l'inspiration se tourne vers la vision du temps futur et de la fin ultime de l'homme, mesurée à l'infinité de Dieu. Dès la Renaissance, l'avenir prend progressivement un contenu humain, ce que Zaki Laïdi appelle « le tournant perspectif ». Audacieusement, il assigne à la perspective et à la peinture (Brunelleschi et le traité *De Pictura* d'Alberti) le point de départ d'un affranchissement beaucoup plus général.

La perspective « représente... un système de sens qui relie clairement la projection dans l'espace à la projection dans le temps ». L'œuvre anonyme *La Cité idéale* (longtemps attribuée à Piero Della Francesca) ouvre une nouvelle éducation du regard : celui qui contemple se dote aussi d'une perspective morale et

rationnelle. On adopte un « point de vue » et l'on passe de la manière de faire à la manière d'être. Pour Descartes, la vision est avant tout pensée, mais en liant la perspective à la pensée, il demande à l'homme de construire le monde. Le « projet » se concrétise dans l'Histoire. Avec Hegel, la philosophie de l'histoire est une philosophie de l'action. « Elle implique que le temps ne nous vient pas du passé mais de l'avenir. » Le futur tire l'homme et sa condition présente. Marx renché-



Zaki Laïdi

Sociologue, âgé de quarante-six ans, Zaki Laïdi est chercheur au CNRS et professeur à l'Institut d'études politiques de Paris. Ses premiers ouvrages ont porté essentiellement sur l'économie mondiale. Il s'est ensuite intéressé aux finalités de nos sociétés avec *Un monde privé de sens* (1994), *Malaise dans la mondialisation* (1997), *Le Temps mondial* (en collaboration, 1997), *Géopolitique du sens* (1998), *La Tyrannie de l'urgence* (1999).

rit : « L'Histoire est dévoilement du présent en vue d'une fin déterminée. » Et pour Hannah Arendt, la vie ne peut être que projet.

Tout cela est remis en question aujourd'hui. C'est le « présent autarcique », la société de satisfaction immédiate, qui prévaut. Schulze pense que le point de départ est « l'éclatement des limites », c'est-à-dire l'augmentation des possibilités d'options de vie et de choix. Notre auteur écrit : « Il n'y a de sens que dans la compression de la distance symbolique entre l'attente et le vécu. » Etrange ! Au moment où nous ne savons plus très bien ce qu'est une société et que, par là même, nous avons perdu toute perspective de la transformer, nous devenons la première génération à être dotée d'un pouvoir de transformation génétique de l'homme.

La condition de « l'homme-présent » se manifeste, selon Zaki Laïdi, par divers phénomènes bien visibles : le passage d'une culture nationale unitaire à une culture globali-

sée métisse ; le glissement des « significations communes » (par exemple, l'idée de patrie) vers celui des « risques partagés » (ententes sur la pollution, l'effet de serre, les manipulations génétiques, les contaminations diverses) et le principe de précaution ; l'ère de « la citoyenneté utilitaire » (à la question « Soyez citoyens ! », qui sous-tend une contrainte collective, la réponse devient de plus en plus : « Qu'est-ce que ça me rapportera ? ») ; le temps des réseaux (qui remplacent le « récit »,

si important dans la vie des hommes, selon Ricœur, parce qu'il nous aide à saisir le temps, comme l'avait eu aussi saint Augustin) ; les déviations de la transmission qui permettent, par la famille ou l'école, de faire advenir le passé dans le présent (l'autorité a été remplacée par l'échange). C'est précisément sur la société de marché, « l'économie du présent éternel », que Zaki Laïdi poursuit son analyse. Le marché exige non seulement un Etat déclassé et un temps resserré, mais l'extension de son aire, sa pénétration dans les rapports sociaux et même dans la régulation des problèmes non marchands (droits à polluer, en matière d'environnement). La morale de l'histoire ? Zaki Laïdi la résume fort bien ainsi : « A force de nier le temps, [L'HOMME] ne cesse de subir son déferlement. C'est pourquoi, au lieu de penser le temps sur le mode de l'espérance, il le vit sur le mode exclusif de l'urgence. »

Pierre Drouin

Loin du paradis

Annie Le Brun nous invite à un sabotage passionnel pour mieux résister à l'insignifiance de l'époque, cependant que Baudrillard manie l'aphorisme avec une belle férocité

DU TROP DE RÉALITÉ

Annie Le Brun.
Stock, 316 p., 120 F (18,29 €).

DE L'ÉPERDU

Annie Le Brun.
Stock, 438 p., 135 F (20,58 €).

COOL MEMORIES IV

(1995-2000)
Jean Baudrillard.
Galilée, 146 p., 160 F (24,39 €).

Dans un article décapant, « Et voilà pourquoi votre film est muet », Philippe Muray comparait les jeunes metteurs en scène français à des scouts dociles et bien élevés, soucieux avant tout de la défense et de l'illustration de la « nouvelle hygiène sociale » qui précède (mais ils ne le savent pas ou ne veulent pas le savoir) le dérèglement de tous les sens (1).

Etrange époque, observait-il encore judicieusement, que celle qui ne nous impose que des choses par principe souhaitables ou désirables : la tolérance, la liberté, le souci de l'autre, une sexualité épanouie. Bref, trop de bienfaits pour qu'on ne se méfie pas. Prenons le risque, suggérait-il enfin, de nous désolidariser du jardin d'Eden, bref, de devenir intelligents.

A ceux qui veulent prendre ce risque, on conseillera la lecture d'Annie Le Brun. Elle n'a rien à perdre, elle n'appartient à aucun parti, elle n'a pas transformé l'étendard de sa révolte en mouchoir de poche, mais elle est bien trop lucide pour ne pas percevoir qu'une anesthésie progressive a gagné le corps social au point que nous sommes en droit aujourd'hui de nous demander si la prolifération de l'insignifiance n'est pas plus inquiétante que la disparition de la couche d'ozone. La seule invention de cette fin de siècle aura été le pléonasme comme mode de pensée. On s'accroche à la redondance

comme à une bouée de sauvetage.

« Pour s'opposer à ce bonheur dans la soumission en train de s'imposer en art de vivre », écrit Annie Le Brun, ne restent que les rares êtres qui, d'instinct, lui échappent. » On les reconnaîtra à leur refus farouche de prêter le moindre sérieux à un monde de plus en plus grotesque. Leur pensée est célibataire et la seule arme dont ils disposent est le « sabotage passionnel ». Il n'est même pas certain d'ailleurs qu'elle soit encore d'une quelconque efficacité, cette arme.

Avec Annie Le Brun, à la manière d'un explorateur, on part à la recherche de traces de vie insoumise. On emporte avec soi Jarry, Sade, Fourier, Roussel ou Louÿs, dont elle parle mieux que quiconque. On observe aussi les contemporains avec un humour assassin, d'autant que leurs simulacres de révolte et leur subversion assistée cachent mal une collusion sans précédent entre art et pouvoir. Quand toute trace de négativité aura été effacée, le jardin d'Eden ressemblera furieusement à Disneyland et, pire encore, le langage, devenu l'ombre de lui-même, ne sera même plus porteur de l'ombre des choses.

Alors, que dire ? Que faire ? Prêtons l'oreille au conseil paradoxal de Baudrillard : « Il faut vivre en intelligence avec le système et en révolte contre ses conséquences. Il faut vivre avec l'idée que nous avons survécu au pire. » Certes. Sommes-nous plus avancés pour autant ? Pas vraiment. Mais avec Baudrillard, comme avec l'excellent Harry, un ami qui vous veut du bien (2), il y a toujours une solution : soyez digne de votre perversité, de votre propension pour le mal et, surtout, soyez à la hauteur de votre tragique imbécillité, proclame Harry Baudrillard.

On ne s'ennuie jamais avec lui. Il est l'un des derniers à manier l'aphorisme avec la cinglante insolence du baroudeur de la pensée

quel on ne la fait plus. Les fantômes de Stirner, de Nietzsche, de Valéry et de Cioran l'accompagnent. Ils applaudissent quand il écrit : « La lâcheté intellectuelle est devenue la véritable discipline olympique de notre temps. » Il enfonce même le clou en se gaussant des intellectuels qui, tout en se référant à Nietzsche, Bataille, Sade ou Artaud, adhèrent à une morale démocratique contredisant la radicalité de leurs analyses. Aucun de ces grands immoralistes n'aurait signé la moindre des pétitions qui circulent de nos jours. On devine le plaisir d'Annie Le Brun à la lecture de ce passage, tout comme à celui de cet aphorisme : « Présenter la femme comme une victime innocente de la séduction est une insulte à la féminité elle-même. » Ou encore celui-ci qui est le plus fort du livre : « La misère du monde est tout aussi lisible dans la ligne et le visage d'un mannequin que dans le corps squelettique d'un Africain. La même cruauté se lit partout si on sait la voir. »

Evidemment, on sent bien qu'Annie Le Brun mourra les armes à la main – c'est sa forme à elle de futilité désespérée – alors que Baudrillard se la joue cool, distancée, cynique, à la manière de Clint Eastwood souvent évoqué dans ce quatrième volume de *Cool Memories*. D'ailleurs est-elle de Dirty Harry ou de notre philosophe, cette réplique : « Si le destin est implacable, c'est que vous n'avez pas su lui plaire » ? Mais pourquoi faudrait-il lui plaire ? Il suffit que nous disposions de ce luxe inouï qu'est la perfection du style. Ce luxe, Annie Le Brun et Baudrillard le dispensent sans compter, nous offrant par là même une dernière issue pour fuir les paradis de pacotille qui sont notre modeste enfer quotidien.

Roland Jaccard

(1) Revue *Le Débat*, n° 109, Gallimard.
(2) film de Dominik Moll

ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

L'équivalent religieux

PENSÉES LIBRES, SUR LA RELIGION, SUR L'ÉGLISE ET SUR LE BONHEUR NATIONAL de Bernard Mandeville.

Seconde édition, corrigée et augmentée.

Traduit de l'anglais, manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, édité par Paulette Carrive et Lucien Carrive, introduction de Paulette Carrive, éd. Honoré Champion, 29- p., 300 F (45,73 €).

P our comprendre l'intérêt exceptionnel de la divulgation de ce texte inédit, un rappel chronologique succinct est nécessaire.

1705, Bernard Mandeville publié à Londres un poème intitulé *La Ruche mécontente, ou les coquins devenus honnêtes*. Le texte est peu remarqué. Il contient pourtant une bombe intellectuelle capable de faire sauter l'édifice d'un savoir économique encore dans les limbes.

1721, Mandeville fait paraître *Pensées libres, Sur la religion, Sur l'Eglise et Sur le bonheur national*. L'ouvrage est très vite traduit en français à La Haye par un certain Justus Van Effen.

En 1723, le texte de 1705 est publié sous le titre *La Fable des abeilles* assorti d'un sous-titre qui est à lui seul tout un programme : *Private Vices, Public Benefits (Vices privés, Bénéfices publics)*. Argument : La ruche est prospère tant que les abeilles sont mues par l'amour des biens matériels en général et du luxe en particulier. Dès que les abeilles redeviennent sages, économes, sobres, bref vertueuses, leur économie périclité. Ainsi l'immoralité devient-elle cause de la prospérité des peuples. Un demi-siècle avant Adam Smith, Mandeville invente la notion de main invisible, sinon le terme : chacun en poursuivant son propre intérêt, même au sens le plus égoïste du terme, concourt au bien commun. Pour faire bonne mesure, l'auteur joint à la Fable un *Essai sur la charité et les écoles de charité*, où il dénonce avec vigueur les mobiles suspects qui engagent les riches à financer ces écoles destinées aux enfants pauvres. Le « paquet » est encore complété par un *Essai sur la nature de la société* où l'auteur écrit notamment que « *ni les qualités qui forment les liaisons d'amitié, ni les affections naturelles à l'homme, ni les vertus réelles qu'il est capable d'acquérir par la raison, ni le renoncement à soi-même, ne sont le fondement de la société. C'est ce que nous appelons Mal dans le monde, soit moral soit physique, qui est le grand principe pour nous rendre des créatures sociables*». Coup de tonnerre dans le ciel des bons sentiments !

1723, paraît la deuxième édition des *Pensées libres*. C'est ce texte que l'on nous donne aujourd'hui à lire dans la traduction anonyme du manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque municipale de Rouen et qui date lui-même du XVIII^e siècle. Pour notre plus grand bonheur. D'abord c'est une merveille d'élégance, de clarté et de fidélité. Et Paulette Carrive a raison de dire dans son Introduction que cette version est inégalable. Traduire aujourd'hui un texte du XVIII^e dans la langue de ce siècle serait une tentative trop artificielle pour ne pas être désespérée. Une langue vigoureuse qui se permet encore d'employer des verbes comme roupiller ou bousiller sans la moindre once de vulgarité...

Ensuite, pour l'histoire des idées, ce texte, éclairci par un travail d'annotation d'une précision remarquable, est capital. Car il est contemporain du moment où Mandeville va provoquer le scandale. L'Homme-Diable comme on l'appelait de son temps en faisant un jeu de mots sur son patronyme (Man Devil), avance ici à moitié masqué. Son allégeance au régime issu de la Glorieuse Révolution, son antipapisme militant, les positions qu'il prend sur l'obéissance due aux pouvoirs en place ne peuvent que le faire bien voir en cour. Sur la question de la prédestination ou du libre arbitre, il se garde bien de se prononcer. Le thème de la fable est lui-même repris, mais sous une forme édulcorée, et non sans nous avertir que ce mécanisme diabolique pourrait bien engendrer « *toutes les iniquités et les désordres qui se commettent*». Dans la forme comme dans le fond, Mandeville se montre prudent, comme en retrait par rapport à son propre génie, à sa propre violence, révélant par là même combien lui avait été utile le mode parodique de la fable pour s'exprimer librement.

Il est tout de même au moins un point sur lequel l'auteur s'aventure à découvrir. Un point essentiel à l'aube des Lumières. Et il emploie pour ce faire un terme qui aura par la suite une certaine résonance économique. Pour en apprécier tout le sel il faut savoir que pour Mandeville la foi est la chose du monde la mieux partagée. Les plus grands pêcheurs sont des croyants. Convaincus de leurs fautes, même les plus scélérats souhaiteraient être vertueux.

Mais, remarque-t-il, « *les difficultés qu'ils rencontrent dans la réformation réelle du cœur étant presque insurmontables, ils cherchent un équivalent pour dissiper leurs craintes*». Et cet équivalent, ils le trouvent dans « *l'observation de quelqu'une des branches de la piété extérieure et de la dévotion apparente, quoique entièrement étrangères à la vertu réelle*». En s'appuyant sur lui, ils apprennent à écarter « *les terribles appréhensions dont la scélératesse est toujours accompagnée*». L'équivalent religieux est efficace au point de mettre leurs consciences « *dans une parfaite ignorance sur eux-mêmes*».

Ensuite et tout logiquement, Mandeville cherche à répondre à la question : comment se fait-il que l'Eglise, qui avait vocation à être pauvre, est devenue l'une des principales puissances financières du monde ? Le remarquable est qu'il y répond en termes économiques. L'inconcevable industrie du clergé, pour employer ses propres termes, du terrain le plus stérile a fait la terre la plus grasse du monde. « *On ne sauroit réfléchir sans étonnement sur les trésors inépuisables qu'ont actuellement en leur possession les successeurs des apôtres non plus que sur la puissance illimitée dans le temporel qu'ils s'arrogent ; et cependant rien dans la nature ne pouvoit paroître moins capable de rapporter un tel produit que l'Evangile*». Comme si l'équivalent religieux ne pouvait finalement se traduire que dans l'équivalent général, c'est-à-dire la monnaie.

Or, remarque Mandeville, qui reprend mot pour mot une formule de Harrington (1), le pouvoir va toujours avec la propriété (« *dominion ever follows property*»). Les mœurs et les coutumes peuvent changer, « *mais la nature humaine est la même dans tous les siècles*». Bref, sans les richesses accumulées, le pouvoir clérical de l'Eglise serait réduit à néant. C'est ce que ce diable d'homme voulait démontrer.

(1) James Harrington, auteur anglais du XVII^e siècle, dans les premiers préliminaires de son *Oceana*.

Passage en revue

« **CAHIERS INTERNATIONAUX DE SOCIOLOGIE** »

Qu'en est-il du projet sociologique confronté aux défis de la globalisation ? Sous l'interrogation « sociologies inactuelles, sociologies actuelles ?», les *Cahiers internationaux de sociologie* proposent un véritable état des lieux d'une discipline en crise. A moins que ce diagnostic du déclin, estime Michel Wieviorka, ne soit justement inséparable d'une vision qui tend à réduire la globalisation aux fameux affrontements de l'universel et de la différence. C'est là ne pas voir que pour la plupart des habitants de la planète le McDonald's et le djihad, loin de s'opposer, correspondent aux deux faces d'une même expérience vécue. D'où la question – centrale – de savoir comment réoutiller la sociologie afin qu'elle soit en mesure de penser ces deux versions de notre présent. Contre les approches déterministes, la seule voie prometteuse serait donc de « *partir du bas, de la personne singulière*». En un mot, du sujet. Une notion qui renvoie à la capacité de chacun à s'engager de manière constructive, mais aussi à se dresser simultanément contre la domination de la raison instrumentale et contre la subordination à la communauté. L'enjeu majeur, pour la sociologie, consisterait à réfléchir à ce que pourraient être des « *politiques du sujet*», que ce soit dans la pratique individuelle, les institutions, l'action collective (vol. CVIII, PUF, 213 p., 180 F [27,44 €]).

A. L.-L.

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

MÉMOIRES

de Boris Eltsine. Traduit de la version anglaise par Robert Macia, Flammarion, 562 p., 139 F (21,19 €).

B oris Eltsine est redevenu un homme privé. Il va au théâtre, écoute de la musique classique et moderne sur le conseil de ses filles. Il fait de longues promenades dans les bois au bras de sa femme Naïna. Après avoir été le premier président de la Russie élu démocratiquement, il est le seul chef de l'Etat russe à avoir quitté spontanément le pouvoir, sans y avoir été contraint par une révolution de palais, une révolte populaire ou un complot des militaires. Il s'en explique très tranquillement dans ce dernier tome de ses Mémoires, qui couvre son second mandat (1996-1999). Dans ce livre, dont le texte français a été tiré de la version anglaise revue par ses conseillers et habituels « nègres », Alexandre Volochine et Valentin Youmachev, il apparaît comme un homme sincère, qui a quelques convictions – la destruction du communisme –, pathétique quand il essaie de justifier contre toute raison les guerres en Tchétchénie, voire burlesque dans son apologie de la « *diplomatie en bras de chemise*», où il a entraîné Jacques Chirac et Helmut Kohl. Il a inauguré les dîners en famille avec les chefs d'Etat étrangers dans un restaurant chic de Moscou, « Le désir du tsar ». « *Bien évidemment, je réglai l'addition*», précise-t-il. Il se présente en bon grand-père déguisé en bonhomme de Noël les soirs de réveillon et abandonne sans regret « *la valise et le bouton nucléaires*» à son dauphin, Vladimir Poutine, le 31 décembre 1999 : « *J'allais peut-être enfin*

POLITIQUE

● par Thomas Ferenczi

L'ÉTAT DINOSAURE

de Claudius Brosse. Albin Michel, 314 p., 120 F (18,29 €).

LA FRANCE, UNE RÉPUBLIQUE DE MANDARINS ?

Les hauts fonctionnaires et la politique de Jean-Patrice Lacam. Complexe, 190 p., 110 F (16,76 €).

LA RÉPUBLIQUE PRODIGE

Argent public, argent irresponsable de Mathias Emmerich. Plon, 178 p., 59 F (8,99 €).

V oici trois livres sur l'Etat, trois livres qui dénoncent les pesanteurs bureaucratiques de l'administration française et l'immobilisme d'un système qui a fait naguère la grandeur de la France. Trois livres de plus, dira-t-on, sur un sujet qui a déjà suscité une abondante littérature et qui conduit tous ceux qui s'y intéressent à réclamer une réforme de l'Etat, afin de mettre fin à des blocages devenus, selon eux, insupportables.

Nos trois auteurs ne manquent pas, à leur tour, d'appeler au nécessaire effort de rénovation. « *Il est aujourd'hui urgent de réformer un Etat devenu pléthorique*», affirme Claudius Brosse. Jusqu'à quand, se demande Jean-Patrice Lacam, l'actuel « *modèle*» français pourra-t-il rester « *hors d'atteinte*» de la « *révolution culturelle et institutionnelle*» qui transforme notre démocratie ? « *Repenser l'administration de la France est un chemin exigeant, escarpé*, conclut Mathias Emmerich, *mais il est le seul qui*

SOCIETE

● par Philippe Bernard

LES INDÉSIRABLES

L'intégration à la française de Jean Faber. Grasset, 270 p., 125 F (19 €).

Q uinze ans de vaines prises de bec politiciennes sur l'immigration l'avaient fait oublier : la France ne sait plus quoi faire de ses immigrés. De Pasqua en Debré et de Joxe en Chevènement, le pays n'a cessé de s'étripier sur des alinéas de lois censés réglementer les flux d'entrées d'étrangers, pour mieux oublier le défi primordial que constitue l'intégration harmonieuse des étrangers présents. Il serait temps de sortir de ce piège avant que ne devienne irrémédiablement infranchissable le fossé entre les Français qui se croient « de souche » et ces « autres », nationaux ou non, qui ne trouvent pas leur place dans notre République égalitaire.

Ces derniers « *indésirables*», Thierry Tuot a appris à les connaître de près, durant les trois ans qu'il a passés entre 1997 et 1999 à la direction du Fonds d'action sociale (FAS), l'établissement public qui distribue les subventions de l'Etat aux associations œuvrant dans ce domaine. Pour crier plus librement ce qu'il a sur le cœur, ce haut fonctionnaire a cru bon de se retrancher derrière un pseudonyme. Son propos, vif et roboratif, ne prend pourtant toute sa valeur que lorsqu'on sait « d'où » parle l'auteur.

Enarque, maître des requêtes au Conseil d'Etat, Thierry Tuot, alias Jean Faber, a honte. Honte des petites annonces d'emploi racistes, des quartiers-ghettos, des écoles incapables de communiquer avec les parents, surtout s'ils sont immigrés, des

Quand Eltsine réécrit l'histoire

me débarrasser de mes insomnies», écrit-il. Sur le choix de Poutine, Boris Eltsine s'était déjà expliqué. Ses Mémoires confirment en revanche qu'au tournant des années 1995-1996 il a bel et bien songé à annuler le scrutin présidentiel prévu pour le mois de juin, alors que sa cote de popularité ne dépasse pas 3 %. Tout est prêt : l'interdiction du Parti communiste, la dissolution de la Douma, la mise entre parenthèses de l'ordre constitutionnel. Sa fille Tatiana Datchenko, dite Tanya, et Anatoli Tchoubaïs, le père des privatisations à la russe, le convainquent de renoncer à son projet et de se battre pour gagner les élections. Tanya est venue à Paris rencontrer Claude Chirac pour apprendre comment une fille de président peut jouer le rôle de conseillère en communication. Les oligarques, la presse, l'intelligentsia mettent leurs moyens au service du président pour empêcher le retour du soviétisme. Eltsine l'emporte au deuxième tour sur le communiste Ziouganov, mais « *la victoire avait un arrière-goût de médicaments*». Le cœur a lâché pendant la campagne. Quelques semaines plus tard, Eltsine subit un quintuple pontage coronarien.

Entre-temps, il pense avoir réglé la question tchétchène avec l'aide de ce qu'il appelle un « *homme politique à épaulettes*», un général qui a été son concurrent. Boris Eltsine n'a pas que des mots aimables pour cet Alexandre Lebed qu'il décrit planté, un soir, devant la grille de la résidence présidentielle à « *hurler contre les gardes, brillant qu'on l'empêchait de voir le président*». Le général laissa dans cette posture grotesque n'est autre que le secrétaire du conseil de sécurité. Pas pour longtemps il est vrai. Dès qu'il a signé la paix avec les Tchétchènes, Lebed est remercié. Et pourtant le président n'arrive pas à se défaire d'une certaine sympathie pour cet homme « *qui*

Bureaucrates en accusation

assure l'avenir». Si la critique de la bureaucratie française est commune à la plupart des ouvrages qui prennent pour objet le fonctionnement de l'Etat, la façon dont est conduite l'analyse, l'angle d'attaque choisi, le ton employé varient avec les auteurs. Les trois livres dont il est ici question sont un bon exemple de cette diversité. Ils suivent en effet trois voies différentes pour atteindre le même objectif : le parcours biographique (Claudius Brosse), la recherche savante (Jean-Patrice Lacam) et l'essai polémique (Mathias Emmerich).

Ancien préfet, Claudius Brosse a servi l'Etat pendant plus de trente ans. Les diverses étapes de sa carrière l'ont conduit de l'Algérie au Cambodge, l'une de ses dernières missions, mais surtout, à travers la France, de Mende à Valence, du Mans à Clermont-Ferrand, de Vannes à Laon puis à Dijon. Il raconte avec verve et talent ses tribulations de préfet, puis, après l'alternance de 1981, de trésorier-payeur général. Homme d'autorité et de caractère, marqué à droite, comme en témoignent, parmi d'autres, ses diatribes contre l'« *égalitarisme*» ou contre l'influence excessive de Sartre, ce « *gourou*» qui « *s'est toujours trompé*», il se moque des petites des de l'administration et s'en prend plus particulièrement à la « *dictature imbécile*» du ministère des finances, exemples à l'appui. C'est le récit de ses expériences, exprimé dans un langage direct et souvent vif, qui fait la valeur de son témoignage et l'intérêt de ses propositions.

Jean-Patrice Lacam, qui enseigne à l'université Bordeaux-IV et à l'Institut d'études politiques de cette ville, a choisi d'étudier l'interpénétration des pouvoirs politico-administratifs en France, sous le double aspect de la politisation des hauts fonctionnaires et de la fonctionnarisation de la vie politi-

me rappelait quelqu'un : moi-même. Sauf qu'il s'agissait d'une version caricaturale, comme si je m'étais regardé dans un miroir déformant».

Cette caricature affleure quelquefois sous l'homme d'Etat qui a voulu créer « *une nouvelle civilisation européenne incluant la Russie*» avec ses amis Helmut Kohl et Jacques Chirac, quand ces derniers pensaient seulement lui faire avaler la pilule de l'OTAN élargie. Le récit qu'il fait de son « *dernier sommet*», la réunion de l'OSCE à Istanbul, en novembre 1999, est significatif à cet égard. Tous les ingrédients ayant façonné sa personnalité s'y retrouvent comme en concentré, un mélange de chauvinisme russe, de superbe bureaucratique, de grossièreté soviétique avec à la fois la certitude que les temps ont changé et que la Russie ne doit pas manquer une nouvelle occasion de s'intégrer à l'Occident. Eltsine se présente en vainqueur d'une réunion qui s'annonçait mal pour lui car il s'attendait à recevoir les remontrances de ses pairs à propos de la Tchétchénie. Il avait préparé, corrigé de sa main, un discours dur qu'il lut sans ciller, dans le plus pur style brejnévien. « *Chirac et Schröder tiraient des têtes d'enterrement*», écrit-il dans ses Mémoires, où il prend quelques libertés avec les événements. En affirmant par exemple qu'il refusa la rencontre tripartite demandée par le président français et le chancelier allemand. L'entretien eut bien lieu, mais il ne dura en effet que dix minutes, Eltsine prétextant qu'il avait mieux à faire à Moscou. L'ancien président russe explique aussi qu'il réussit à enlever du communiqué final d'Istanbul toute référence à la Tchétchénie. Ce n'est pas tout à fait exact ; quelques critiques très prudentes y furent ajoutées. Après son départ toutefois, afin que sa réputation de matamore de la politique internationale n'en soit pas écornée.

Ces deux mouvements sont complémentaires : ils conduisent, dans un premier temps, les grands commis de l'Etat, lorsqu'ils passent notamment par des cabinets ministériels, à renoncer à leur neutralité, puis, dans un second temps, à embrasser à leur tour la carrière politique. La V^e République, estime l'auteur, a donné à ce double phénomène une ampleur inégalée. Soucieux de tenir la balance égale entre ceux qui approuvent une telle évolution et ceux qui s'en inquiètent, Jean-Patrice Lacam met en évidence ses avantages (une administration plus dynamique, des politiques plus compétentes) et ses inconvénients (une administration plus instable, des politiques aux formations trop homogènes). S'il ne tranche pas, il n'en souligne pas moins le risque d'une « *République de mandarins*».

Haut fonctionnaire, Mathias Emmerich prend pour cible la gestion de l'argent public. L'Etat, explique-t-il, gère mal : « *La maximisation de la dépense demeure la règle, le souci de l'efficacité l'exception, la fonction publique un tabou et les fonctionnaires un groupe de pression redouté*». L'auteur stigmatise l'incohérence des choix budgétaires, le coût exorbitant des politiques publiques, l'insuffisance du contrôle parlementaire, l'inertie du ministère des finances, les rigidités de celui de l'éducation nationale, les effets pervers de la décentralisation, sans parler des détournements de fonds qui fleurissent sur le terreau de la gabegie, bref l'addition de logiques bureaucratiques mal maîtrisées. La solution ? Elle consiste à remettre en question « *l'ensemble des fondements et des dogmes qui structurent l'administration française depuis plus d'un siècle*». Vaste programme, qui pourrait inspirer quelques campagnes à venir.

Hymne à l'intégration

vieux travailleurs immigrés qu'on laisse mourir seuls dans les 6 mètres carrés d'une chambre de foyer... L'ancien pourvoyeur de la manne intégratrice n'en peut plus des rengaines magnifiant les actions « *de terrain*» débités par des fonctionnaires qui n'y habiteraient pour rien au monde ; il enrage contre l'incapacité des partis politiques à s'adresser à la population issue de l'immigration ; bref, pour lui, la République doit cesser de déléguer ces enjeux pourtant vitaux. Il en résulte un plaidoyer vigoureux et, sur l'essentiel, convaincant, en faveur de l'invention d'une politique d'intégration.

Pour construire une vision claire de cette « *France forte de ses immigrés*», il faut d'abord sortir des faux semblants en vigueur. Le technocrate à message humain manie à merveille le sarcasme pour renvoyer dos à dos discours « souverainistes » et bonne conscience antiraciste, délire sur la violence génétique des étrangers et prêche sur les merveilles du droit à la différence. Après des années de tergiversations sur l'introuvable contenu de cette « *intégration*», Thierry Tuot assure simplement qu'il s'agit, « *non de nier ou d'effacer l'origine mais de faire en sorte qu'elle cesse d'être source de différences sociales*». Rappelant que l'intégration n'est pas seulement l'affaire des immigrés mais aussi de la société d'accueil, il souligne le poids persistant du « *fatras*» post-colonial dans nos représentations des nouveaux venus.

Mais sa dénonciation n'est jamais plus percutante, car très informée, que lorsqu'il analyse l'indigence non seulement intellectuelle mais matérielle de l'Etat en la matière. Crédits dérisoires, administration squelettique et éparpillée, décentralisation non assumée... le long inventaire des abandons s'explique notamment par l'absence de poids électoral d'une population qui ne s'exprime qu'à tra-

vers des actes de révolte et par le manque de représentants légitimes. S'ajoute la difficulté française à nommer les populations concernées sans violer les principes républicains de l'invisibilité communautaire. En témoigne le fait que l'on continue à dénommer « immigrés » des fils et filles de la deuxième, voire troisième, génération de nationalité française. Tout en dénonçant ce piège, l'ancien directeur du FAS utilise lui-même ce raccourci révélateur. Avec férocité enfin, il démonte le mécanisme pervers par lequel l'Etat délègue aux associations l'essentiel de la politique d'intégration tout en les maintenant dans un état de soumission totale par le biais du chantage aux subventions.

Fait rare dans un pamphlet, le chapitre des solutions n'est nullement bâclé. Certes, le grand commis de l'Etat y reconstruit d'abord un organigramme de l'administration idéale de l'intégration, coiffé d'un ministre digne de ce nom, seule manière, selon lui, de sortir du n'importe quoi actuel. Il constate que la remarquable machine française à intégrer ne demande qu'une volonté bien trempée, un discours clair et surtout des actes, pour repartir. Mais il n'oublie pas non plus d'esquisser des orientations concrètes en matière de religion, d'emploi ou de logement. Mettre en place une politique systématique d'accueil, implanter des réflexes antidis discriminations dans toutes les administrations, clarifier les relations entre Etat et associations, etc. La tâche ne manque pas.

Un tel enthousiasme dans un domaine généralement méprisé par les hauts fonctionnaires ne pouvait qu'être encouragé : Thierry Tuot, directeur du FAS a été remercié assez brutalement par sa ministre de tutelle, Martine Aubry, en septembre 1999. Depuis lors, il dirige la commission chargée de réguler le marché de l'électricité...

L'amour et la vie d'une femme

UNA VOCE POCO FA
Un chant de Maria Malibran de Sandrine Willems. Autrement, « Littératures », 84 p., 59 F (8,99 €).

Conjurer l'oubli. Ou plutôt empêcher le souvenir de recouvrir le réel, la légende de dénaturer le vécu. C'est sans doute le seul élan qui pousse Maria Malibran à lancer d'outre-tombe cette ultime aria à l'enfant qu'elle portait et qui disparut avec elle, victime tombée en plein galop comme au chant d'honneur. Érigée en mythe par sa tragique et précoce disparition, la figure de la chanteuse virtuose, qui servit avec un art inimitable Rossini, Donizetti, Bellini surtout, a de fait inspiré poètes et dramaturges depuis Musset, admirateur inconsolable dont la déploration funèbre touche encore comme une brûlure secrète.

Aussi le court texte de Sandrine Willems, comédienne qui le donnera en scène prochainement, s'inscrit-il dans une prestigieuse lignée qu'elle prolonge en optant pour une héroïsation doloriste de la jeune femme trop tôt disparue. Dressée par un père tyrannique, voire abusif, chanteur d'exception qui créa *Le Barbier de Séville*, la petite Maria se dépeint ingrate, peu douée, Cendrillon soulagée de retrouver les dures tâches ménagères après le supplice de l'apprentissage du chant.

Mais la chrysalide se déchire cependant et la lente quête de perfection offre bientôt la seule revanche possible à l'humiliation acceptée et la haine amoureuse qui la lie à son père. « *Quand il chantait Don Juan, il disait être le châtiement des femmes. Eh bien moi, je serai le châtiement des hommes. Je ferais tout pour les séduire, puis je me refuserais. Ils m'aimeraient à la folie, et je les mépriserais. La foi soulève les montagnes, dit-on. La rage aussi.* » Devenue un « demi-dieu au corps de femme » qui entre « sur scène comme sur un autel, sans plus savoir si [elle] était [t] animal sacrifié ou divinité vers qui montait l'encens », la Malibran échappe à la commune humanité, préfère la couronne de lumière d'un opéra composé pour elle à un anneau nuptial, pleure son ami Bellini d'un chant où elle n'est « qu'eau amère, ne demandant qu'à se répandre et s'écouler ». Chantre des amours qui n'ont pas eu leur chance, la diva refuse le froid du marbre pour le bruit des fontaines et la force de l'arbre, autres berceaux du chant.

Certes cette vision de Malibran doit moins à la Rosine d'*Una voce poco fa* qu'aux confessions secrètes mises en musique par Schumann. Un prélude heureux aux rendez-vous lyriques.

Ph.-J.C.

Les folies Offenbach

Cet automne, le compositeur d'« Orphée aux enfers » est partout. Grâce à Jean-Claude Yon, il rafla même la mise dans l'édition. Le brigand !

JACQUES OFFENBACH
de Jean-Claude Yon. Gallimard, 816 p., 195 F (29,73 €).

Brossant un de ces portraits enlevés qui firent son succès médiatique, Alain Decaux octroya à Offenbach le titre irréfutable de « roi du Second Empire ». C'est là le drame de la mémoire d'un musicien exceptionnel, si volontiers cantonné dans un statut d'organisateur de la fête impériale qu'on en oublie que Nietzsche, défendant l'homme qui « représente une vraie délivrance par rapport à la sensiblerie des musiciens au fond "dégénérés" du romantisme allemand », affirmait qu'il offrait mieux qu'un antidote : « *Offenbach, musique française d'un esprit voltairien, libre, pétulant, avec un rien de ricanement sardonique, mais claire, spirituelle jusqu'à la banalité (il ne farde point) et sans mignardise d'une sensibilité morbide ou blondement viennoise.* »

En 1980 – centenaire oblige – Wolf Rosenberg dénonça la vogue des « modernisations » et autres aménagements opérés sur une œuvre finalement trop mal perçue pour qu'on la respecte : « *Offenbach ne peut avoir du succès que s'il est joué lui, et non ses adaptateurs ; et ses pièces sont encore toujours plus modernes que tout ce qui a été conçu en vue d'une prétendue actualisation.* » Et de constater : « *Sans aucun doute, Offenbach reste à découvrir.* »

Aujourd'hui, grâce à Jean-Claude Yon, la question n'est plus de mise. Cet historien qui consacra sa thèse à Scribe, homme de théâtre et fameux librettiste du XIX^e siècle, avait naguère assuré le commissariat de la première exposition française consacrée à Offenbach (Musée d'Orsay, 1996). Aussi était-il le biographe idéal d'un personnage pittoresque jusqu'à la caricature, connu et méconnu de fait.

Le livre aujourd'hui une somme qu'on ne craindra pas de tenir pour « définitive ». Un pavé par sa force à remuer violemment les quietes certitudes ; une Bible, tant l'apparat critique (notes, sources et bibliographie, annexes et double index) est aussi copieux qu'exemplaire.

Pourtant, que ceux qui redoutent également la fièvre iconoclaste et la terrifiante perspective de l'exhaustivité se rassurent ! Sur près de 670 pages, Jean-Claude Yon accomplit la prouesse de ne jamais lasser, sans quitter son sujet ni le restreindre à une destinée personnelle, quand c'est toute la société du spectacle et ses effets d'images, propagande ambiguë, que révèle le parcours du petit Jacob, fils d'un chantre de la synagogue de Cologne, devenu la figure emblématique d'un art résolument « français ». Un paradoxe parmi d'autres tant ce diable d'homme déjoua toutes les conventions, porté



BNF/PARIS

Dessin représentant Offenbach en « Une » de « La Fronde » (1874)

par une confiance inentamable en son talent.

On savait l'homme virtuose, admis au Conservatoire de Paris, pourtant atrabilaire et oublieux de ses propres origines. Violoncelliste émérite, il s'impose patiemment comme compositeur mais peine à obtenir que ses pièces entrent au répertoire des trop rares théâtres autorisés à programmer vaudevilles et opéras comiques. Le succès spectaculaire des Bouffes-Parisiens, ouverts l'année même (1855) de l'Exposition universelle, près du site choisi pour la manifestation, a établi le sens aigu de la publicité et l'intelligence de l'entrepreneur de spectacles. L'éblouissante succession de bouffonneries, chinoïseries, revues et opéras bouffes qui y enflamme le public lui ouvre d'autres salles : Palais-Royal, Variétés, Opéra-Comique, jusqu'aux salons du corps législatif. Juste raçon du génie comique, de la verve parodique, de la science du pastiche maîtrisé qui permet à Offenbach de « faire de l'Offenbach » même en évoquant Rossini, Weber ou Verdi. Sans compter la part, capitale, qui revient aux librettistes Crémieux, Halévy, puis Meilhac, comme aux chanteurs, la diva Hortense Schneider, souveraine « grande-duchesse de Gerolstein », éclipçant tous ses partenaires.

La satire des *Brigands* (1869), dont la morale crûment réaliste commande de « *voler selon le rang qu'on occupe dans la société* », n'a pas exonéré le musicien de ses succès sous l'Empire. Tenu dans une France vaincue et violemment germanophobe pour un Prussien trop fraîchement naturalisé (1860), Offenbach n'est plus en vogue. Aussi accepte-t-il une tournée américaine qui lui vaut les railleries de ceux qui l'épinglent en attraction

qu'on exhibe. Le vrai retour en grâce sera posthume avec le triomphe des *Contes d'Hoffmann*.

En historien enthousiaste, Yon a tout repris, lu et mis en perspective aussi. Grâce à un colossal travail sur l'archive, dépouillant correspondances, programmes et revues musicales, pour mieux cerner un homme singulier jusque dans son apparence – Nadar l'estimait né du croisement « *d'un coq et d'une sauterelle* », avant que les Goncourt ne le croquent en « *squelette à pince-nez* ». Cela nous vaut un portrait subtil et attachant, qui éclaire d'un jour presque sans ombres les épisodes les moins connus d'une vie trépidante. En rupture avec le monde germanique, en délicatesse avec ses coreligionnaires, le juif colonais veut réussir son intégration. Protégé par la nièce du fondateur du *Journal des débats*, le fameux Bertin dont Ingres fit l'incarnation de la monarchie de Juillet, il met en musique La Fontaine, le plus limpide et le plus vendu des poètes français, s'appuie sur la sympathie du public pour tenter de fléchir des institutions frileuses (avec des fortunes diverses). Le jeune musicien est un lutteur infatigable autant qu'un virtuose exceptionnel – une revue de 1843 ne le voit-elle pas en « *Liszt du violoncelle* », le comparant, ce qui a dû le combler, à un personnage des *Contes fantastiques* d'Hoffmann ? Personnage de roman et musicien d'une exceptionnelle facilité, capable d'assurer sa propre promotion sans jamais céder à la vulgarité, Offenbach mérite mieux qu'une réputation de légèreté facile. Jean-Claude Yon l'a compris, impresario inspiré de l'alchimiste qui mit au point un élixir de bonheur dont la fragrance persiste encore.

Philippe-Jean Catinchi

Bach en majesté

Un musicologue et un sociologue étudient la naissance en France du culte du Kantor

LA GRANDEUR DE BACH
l'amour de la musique en France au XIX^e siècle de Joël-Marie Fauquet et Antoine Hennion. Fayard, 246 p., 120 F (18,29 €).

On peut célébrer la grâce de Mozart, le génie héroïque de Beethoven, mais quelle figure autre que Bach mêle dans les esprits tant d'absolu, de perfection, tant d'impact sur tout fond et toute forme musicaux ? Aucune. A tel point que la grandeur de Bach devient un axiome, une totalité abstraite, pour ne pas dire un lieu commun. De l'imagerie populaire à la plume des plus grands musiciens, le phénomène est universel : aucun « Bach, hélas ! » ; personne, pas même Berlioz, ne remet vraiment en question cette grandeur.

De diatribes en procès de canonisation, une telle célébration a fait de son objet un curieux sphinx familial, proie de tous les efforts d'adaptation, pour le meilleur et pour le pire. Le musicologue Joël-Marie Fauquet et le sociologue Antoine Hennion observent et défont pieusement les plaques de ce culte en France au XIX^e siècle. Le résultat est passionnant et vaste : si l'idée d'un Bach oublié puis redécouvert au XIX^e est fautive, une grande part de la formation de notre goût musical actuel s'est bien écrite à cette époque, sous l'immense influence du géant.

Mais il ne suffit pas de crier au génie. Un mérite de cette archéologie est de faire apparaître la réalité d'un homme admirable. « *La grandeur de Bach est celle du génie qui demeure "naturel" dans ses plus grandes conceptions* », disait Fétis. C'est bien là un aspect essentiel : malgré la science étourdissante et la puissance inouïe de sa musique comme métalangage, la plupart des œuvres de Bach étaient notées pour être jouées le lendemain. L'homme Bach ne visait pas la gloire, la grandeur qu'on lui prête

cache une autre grandeur. Un style impeccable sert cette étude vivante – quoique le sens brillant de la formule succombe parfois à sa propre séduction. Les auteurs restent en marge de l'obsession d'un Bach « original », toujours plus pur, ou pire encore, d'une désacralisation de mauvais goût sur fond d'anniversaire (1). L'ouvrage glisserait plutôt vers un hommage vibrant dans les dernières pages, au risque même de diverger de l'esprit de Bach qu'il admire, en assimilant le goût pour la musique au goût pour Bach.

« PERFECTION »

« *Dans la nouvelle configuration du goût comme quête toujours relancée de la perfection, Bach vient témoigner de la possibilité même qu'il y ait quelque chose au bout du chemin : il est cet infini que nul ne peut atteindre. Grâce à lui, l'impossible existe, il y a une musique réelle et parfaite à la fois. (...) Dans cette configuration, et d'autant plus sereinement que lui-même ne peut être soupçonné de l'avoir visée délibérément, au profit de sa propre gloire (oui, oui, Beethoven, on ne peut pas en dire autant de tout le monde !), la grandeur éternelle de sa carrière artistique future peut inlassablement, selon une figure directement empruntée à la vie des saints, être opposée à la modestie de sa vie réelle.* »

Et si après tout Bach, héros malgré lui, méritait en effet une hagiographie ? « Perfection » est le mot-clé des commentaires, mais celui de Bach est « *Soli Deo Gloria* ». S'il est conscient de sa valeur, c'est en prétendant servir et porter l'Esprit, sans illusion ni gloire. S'il touche à une perfection, c'est à celle de servir au mieux ce qu'il estime être la Perfection. En cela, Bach offre l'exemple magnifique qu'il ne sert à l'homme que de viser pour atteindre.

Robert van Kampen

(1) Comme l'illustre le médiocre Bach, une vie, de Davitt Moroney (Actes Sud).

Livraison

● ÉTIENNE MOULINIÉ 1599-1676, de Jean-Louis H. Bonnet et Bérangère Lalanne

Cinq festivals de musique ancienne en Languedoc-Roussillon ont décidé d'unir leurs efforts pour promouvoir un répertoire que le patrimoine architectural de la région sert avec autant de bonheur que de diversité. Pour prolonger cette initiative naît une collection confiée à Jacques Merlet et destinée à célébrer les musiciens du lieu. Premier hôte, Etienne Moulinié, attaché à la Maison d'Orléans au temps des premiers Bourbons. Si le choix apporté à la maquette et la qualité de l'illustration séduisent, le recours aux archives locales, capital, n'aboutit pas à la synthèse espérée, faute d'une perspective historique réellement maîtrisée. Amalgames et séquences mal articulés pénalisent ce premier opus, dont le sujet n'a guère suscité de monographies, mais gaceons que les suivants, sans doute aussi nécessaires, corrigeront ces défauts de jeunesse (Presses du Languedoc 112 p., 100 F [15,30€]).

Ph.-J. C.

ED McBAIN le monstre sacré du polar américain

Ed McBain

jeta à la poubelle, sous le lavabo, puis il bâilla et consulta de nouveau la pendule, ne s'étonnant pas que deux minutes seulement se soient écoulées depuis la dernière fois qu'il y avait jeté un coup d'œil. Les nuits silencieuses vous mettaient à cran : il préférait de loin celles où ça pétait de partout.

Il alla à la fenêtre, à l'autre bout de la salle, et regarda la rue. C'était aussi paisible en bas qu'ici, au premier étage. Peu de voitures, quelques rares passants. Bien sûr, les gens étaient tous déjà chez eux et finissaient de préparer leur arbre de Noël. La météo avait annoncé de la neige mais il n'était pas encore tombé un seul flocon. Carella se détournait de la fenêtre quand le chambard éclata.

Veille de Noël au 87^e District

La première chose qu'il vit, ce fut le sang coulant sur le visage de Cotton Hawes. Hawes poussait deux Blancs vers le portillon de la barrière en lattes de bois séparant la salle du couloir. Ils étaient liés l'un à l'autre par une

paire de menottes, poignet gauche contre poignet droit, et le premier se plaignait que Hawes avait trop serré.

– Je vais t'en donner, du serré, grogna Hawes, qui les poussa de nouveau.

Le deuxième bascula dans la salle, quasiment la tête la première.



Un ouvrage de 48 pages sous coffret, 89 F

PRESSES DE LA CITÉ

Magie nocturne, entre noir et blanc

Au XIX^e siècle, Paris devient la Ville Lumière. Débridée, sulfureuse, fantasmagique aussi, la nuit a séduit d'emblée le littéraire. Avec l'étude exemplaire de Simone Delattre, elle intéresse enfin l'historien

LES DOUZE HEURES NOIRES
La nuit à Paris au XIX^e siècle
de Simone Delattre.
Préface d'Alain Corbin.
Albin Michel, « L'Évolution de l'humanité », 688 p., 160 F (24,39 €).

Ah ! qu'un historien prodigieux – mais serait-il encore historien ? – s'engage demain à restituer une histoire de la nuit qui puisse nous approcher de ces clairs mystères dont se détourne une pédante histoire », écrivait, provocateur, Roger Dadoun, il y a une quinzaine d'années. Simone Delattre n'est pas la seule à avoir relevé le défi, mais elle est probablement la première à l'avoir fait de si complète, si brillante et si élégante manière. Sa lourde enquête sociale se lit d'abord comme l'inventaire foisonnant et éclaté d'autonomies nocturnes revendiquées à travers des usages, des fractures, des combats et des imaginaires. Avant toute autre s'impose l'autonomie temporelle puisque tout bascule avec la nuit.

Une majeure partie de la société s'efface derrière la porte de sa demeure et se réfugie dans le sommeil tandis qu'au-dehors s'installe la présence envahissante du silence, où tout cri, tout écho de pas mettent les sens en alerte. La nuit, c'est encore le moment vécu qui semble s'abstraire du passé et de l'avenir pour privilégier une parenthèse inédite entre deux jours répétitifs.

C'est aussi la nuit qui, au XIX^e siècle, valorise l'autonomie parisienne face à des cités provinciales encore engoncées dans un autre siècle nocturne, elle qui construit une dimension mythologique pour la Ville. A coups de terreurs, de rumeurs inquiétantes (comme la vague des années 1836-1845) et de plaisirs, elle transfigure alors Paris. La nuit enfin encourage ici l'autonomie sociale pour des acteurs qui font du territoire nocturne un prolongement de l'espace privé et un lieu d'affirmation du

moi : à chacun sa nuit. Largement minoritaire, cette société multiple reproduit à sa manière les deux activités fondatrices de la cité : le travail et le loisir déclinés sur le mode obscur.

C'est ici l'occasion pour Simone Delattre de déployer ses talents d'historienne à travers une galerie de portraits et de métiers souvent indispensables à la vie du Paris... diurne. Grâce aux vidangeurs, aux balayeurs et aux maraichers, aux hommes de patrouille et aux chiffonniers, la nuit permet au matin d'être supportable. Ce temps obligé pour les uns devient un temps apprivoisé pour d'autres, ceux qui, terrés le jour, sortent de

Extrait

Vers 1840, se serait ainsi formée à Paris, autour d'un certain Dr Gourdy, « une académie savante et conteuse de noctambulisme », soucieuse d'étudier la « physiologie de l'existence de nuit à Paris » (...). Il s'agit donc de resserrer sur lui-même le cercle des citadins aptes à vivre l'aventure nocturne. Il y va, selon Alfred Delvaux, de la nature profonde des êtres : dans la hiérarchie des êtres de la nuit, les noctambules se placent au-dessus des simples viveurs ou « fêtards », en ce que ces derniers anesthésient leur disponibilité sensorielle par l'excès plus qu'ils ne la cultivent ; ils ne sont que des « nocturnes créés pour être de simples diurnes, comme les bons bourgeois leurs pères » et « vivent sans avoir conscience de leur vie, sans jouissances vraies et sans douleurs réelles, comme les éponges et les méduses. Ce sont les orties de l'océan parisien ».

Les « Noctambules », citoyens libres et sensibles (pp. 192-193).

nuit pour aimer, pour se divertir, pour voler sans que les « braves gens » à l'abri fassent toujours la différence entre racolage, errance et attaques à main armée. Mais la société de l'ombre s'ouvre à d'autres composantes généreusement évoquées dans *Les Mystères de Paris*, *Les Misérables* ou *Les Trappeurs parisiens*. La femme ne retrouve-t-elle pas sa figure maligne et perverse dans la nuit ? Active, elle ne peut être que prostituée ou compagne sauvage des malfrats. Les ouvriers ne saisissent-ils pas l'occasion pour dévoiler leurs turpitudes ? Les pauvres, un tiers de la population en 1840, n'en profitent-ils pas pour se fondre dans ces bandes qui écumant le Paris coupe-gorge, des escarpes de la monarchie de Juillet aux apaches d'avant-guerre ? Ceux qui construisent leur nuit

autour du plaisir ont, au contraire des précédents, une image plus positive. Pendant longtemps, l'oisiveté des noctambules s'apparentera au rêve et à la jouissance enviés avant de connaître une lente dépréciation et d'incarner la figure de l'inassouvi et du suicidaire nervalien.

Car les rythmes de la nuit ne sont jamais fixés définitivement. Entre l'hiver et l'été, la pleine lune et la faible croissant se modifient la durée et l'épaisseur des ombres. Subsistent pourtant quelques solides certitudes. C'est toujours entre minuit et deux heures que les agressions sont les plus fréquentes et que le carnaval

gigantesques phares capables de traquer les moindres recoins de cette géographie inquiétante. Certes, il est des lieux où dominent les lampions puisque s'y joue la fête : le Palais-Royal, relayé après 1830 par les boulevards (de la Madeleine à la Bastille), les Tuileries, les Halles enfin, où se croisent avant l'aube gens du plaisir mondain et danseurs des bals-polka (ah ! le bal Mabille !). Ces traces illuminées ne sauraient cependant effacer les innombrables parcours risqués. Les barrières de la périphérie, la Seine, les carrières des Buttes-Chaumont procurent aux malfaisants de bien sinistres planques. Mais c'est quand même la rue qui constitue toujours le véritable théâtre de la peur, de l'agression et de l'érotisme parisiens, et c'est elle qu'il faut contraindre.

Cette perception nocturne doit pourtant beaucoup aux feuilletons, aux journaux, à quelque sordide fait divers auxquels le premier XIX^e siècle – largement privilégié ici – porte une attention morbide et lui attribue des caractéristiques que la nuit ne possède pas toujours. Sait-on alors que plus du tiers des victimes d'agressions nocturnes sont des ouvriers ? C'est d'ailleurs un autre grand intérêt de ce livre que d'avoir su décrypter la force d'une littérature qui codifie véritablement la sensibilité à la nuit, qui élabore une sorte de légende terrifiante de la vie parisienne, sulfureuse, risquée, débridée. Ces fantasmes si attirants l'emportent toujours sur la normalisation progressive et réelle de ces douze heures noires qui, avec la III^e République, semblent se plier définitivement aux exigences du jour. La nuit de Simone Delattre nous découvre ainsi les fils si bien entrecroisés de l'érudition et du questionnement, de la littérature et de l'histoire, et juste ce qu'il convient de frémissement et d'attente pour ne pas voir poindre l'aube.

Alain Cabantous

Livraisons

● **LA PAROLE ET LA PRIÈRE AU MOYEN ÂGE**, de Patrick Henriot A partir d'un corpus de sources hagiographiques monastiques des XI^e-XII^e siècles, Patrick Henriot conduit une étude aussi savante que passionnante de la parole médiévale – la notion de « verbe efficace » est alors essentielle – articulante histoire sociale et réflexion sur le langage. Après l'analyse de la prière, de ses évolutions avec les courants réformateurs, vient celle des prédications internes aux monastères au début du XI^e siècle. Elles s'adressent de plus en plus aux laïcs, notamment avec les « discours d'ermite », paroles « horizontales » car soucieuses de communication avec le monde, qui relèguent au second plan les prières. Une troisième partie détaille les « prières et paroles de la mort », des abbés de Cluny comme des ermites ; dans ces textes hagiographiques, qui participent de la construction d'idéologies monastiques, le « verbe efficace » n'est pas discuté : « La force de la prière, l'utilité de la prédication ou encore l'efficacité des sacrements, vont de soi » (De Boeck Université, 480 p., 570 F [86,90€]). **N. O.**

● **LA MÊLÉE DES PACIFISTES. La grande dérive**, de Jean-Pierre Biondi

Fils de l'un des 80 parlementaires qui votèrent, le 10 juillet 1940, contre l'octroi des pleins pouvoirs à Philippe Pétain, Jean-Pierre Biondi s'interroge sur un des phénomènes essentiels de la période 1914-1945, le pacifisme. Son livre se veut « le constat des déchirements nés entre les défenseurs d'une idée qui aurait dû rassembler ceux-ci ». Tout à la fois enquête et ouvrage d'humeur, il esquisse nombre de trajectoires, cite de larges extraits de textes utiles et éclairants. L'ambition de l'auteur n'est pas d'étudier exhaustivement un sujet dont il montre les multiples facettes. Il n'est pas besoin de partager toutes les analyses qu'il propose pour reconnaître leur intérêt. Une étude stimulante qui en appelle d'autres (éd. Maisonneuve et Larose, 240 p., 140 F [21,30 €]). **L. DO**

● **LES HÉROS DE L'AN MIL**, de Jean-Pierre Langellier

Le goût des commémorations a rendu une vigueur éphémère à la mémoire de l'an mil, fantasme terrifique de l'âge baroque, adopté sans mesure par les Romantiques. En choisissant douze figures de lettrés et de puissants qui concurent ce cap rétrospectif (même l'Occident ne mesurait pas alors ordinairement le temps à partir de l'Incarnation), Jean-Pierre Langellier revisite l'état réel du monde au tournant du premier millénaire chrétien. De Raoul Glaber, dont les *Histoires* fondèrent la légende, à l'exquise Murasaki Shikibu, dont *Le Dit du Genji* est le chef-d'œuvre littéraire du temps, douze étapes qui proposent avec un didactisme sûr un regard empathique sur une ère mal connue. Pour retrouver un des feuilletons d'été du *Monde* (Seuil, 192 p., 98 F [14,94 €]). **Ph.-J. C.**

● **PÉGUY CONTRE PÉTAÏN. L'appel du 17 juin**, de Jean Bastaire Dans la nuit du 17 juin 1940, à Brive, Edmond Michelet glissait dans quelques boîtes aux lettres un tract reproduisant, sans commentaire, des citations de Péguy empruntées à *L'Argent suite*, dont celle-ci : « Celui qui ne rend pas une place peut être tant républicain qu'il voudra et tant laïque qu'il voudra. J'accorde même qu'il soit libre-penseur. Il n'en sera pas moins petit cousin de Jeanne d'Arc, et celui qui rend une place ne sera jamais qu'un salaud, quand bien même il serait marguillier de sa paroisse. » Fort de cet emprunt par un résistant alors anonyme, plus tard déporté à Dachau, ministre du général de Gaulle enfin en 1945, Jean Bastaire entend pourfendre l'injuste assimilation de Péguy à Pétain. A son origine, l'opération de récupération bien-pensante qui avait échoué du vivant de Péguy et que la défaite de 1940 permit d'accomplir. Célébré à la Libération, oublié à partir des années 1950, Péguy doit aujourd'hui être « apprécié en fonction de ce qu'il est et non de ce qu'on en a fait. » Un plaidoyer chaleureux, vibrant et solidement étayé (éd. Salvator, 198 p., 98 F [15 €]). **L. DO**

Portrait d'une irrégulière

A l'heure où les Etats-Unis choisissent leur nouveau président, retour sur Eleanor Roosevelt, First Lady d'une hardiesse inégalée

LES PASSIONS D'UNE PRÉSIDENTE
Eleanor Roosevelt
de Beata de Robien.
Perrin, 348 p., 139 F (21,19 €).

Jusqu'à sa mort, en novembre 1962, Eleanor Roosevelt est restée la femme la plus admirée du peuple américain. Le mythe qui s'est attaché à cette First Lady dépourvue d'attraits physiques doit autant à ses engagements qu'à l'habileté avec laquelle elle édifia son image d'épouse exemplaire. Cependant aucune présidente ne s'est affranchie plus radicalement du rôle qui lui était dévolu. Aucune n'a mêlé vies privée et publique avec une hardiesse aussi hasardeuse.

Le parti pris, affiché d'emblée par l'auteur, de traquer son héroïne jusque « dans sa chambre à coucher » pouvait laisser présager le pire. Il faut au contraire saluer ici une exigence trop rare chez la plupart des biographes, celle de restituer l'histoire d'une destinée sans rien occulter de son intimité. Beata de Robien met au jour, sans fracas ni fausse pudeur, ce qu'on avait jusqu'alors passé sous

silence : la longue errance amoureuse d'une femme qui accumula les « amitiés » dites suspectes comme autant de défis à l'hypocrisie des siens et d'affirmations de son autonomie. S'appuyant, entre autres sources, sur les archives du KGB et du FBI, cette biographie révèle dans toute son ampleur la mutation qu'une femme consciente de sa laideur, solitaire et timide, sut opérer sur elle-même pour survivre et s'imposer.

Nièce de président – Theodore Roosevelt –, Eleanor épouse un jeune homme séduisant et plein d'avenir, son cousin Franklin. La dynastie est riche, puissante et pétrie de convenances. Les drames s'y succéderont pourtant comme dans une série de la Côte ouest. L'enfance d'Eleanor est brisée par la perte tragique de ses parents, sa vie de couple éprouvée par la mort d'un enfant et l'attaque de poliomyélite qui laisse son mari infirme. Mais c'est le constat irréparable de l'infidélité de celui-ci et l'échec définitif de leur union qui va faire de cette jeune femme puritaine et conformiste, au moment même de l'entrée de Franklin à la Maison Blanche, une irrégulière aussi avide de changer le monde que de gouverner sa propre vie.

Cette quête éperdue d'indépendance et de liberté s'exprimera dans une solidarité sans limites avec les exclus et les marginaux. Première présidente à se préoccuper des réalités sociales, Eleanor Roosevelt se bat contre la misère, l'injustice et la discrimination. Elle milite pour l'établissement de relations diplomatiques avec l'Union soviétique, dont elle idéalise longtemps le modèle. Avec une énergie aussi inépuisable qu'incontrôlable, elle intervient sur tous les sujets, s'ingère dans les affaires politiques, favorise la promotion de quelques-uns des plus proches conseillers du président, tel Harry Hopkins. Mais c'est ailleurs qu'Eleanor Roosevelt affirme et affiche le plus sa singularité.

La liaison qu'elle entretient des années durant ouvertement avec un journaliste de l'Associated Press,

Lorena Hickok, qui l'aïda à façonner sa popularité d'épouse vertueuse, et la protection amoureuse qu'elle assure un peu plus tard à un jeune juif d'origine russe, membre d'une organisation communiste, Joseph Lash, vont alimenter autour d'elle rumeurs et suspicions. La vigilance d'Edgar J. Hoover, le tout-puissant directeur du FBI, se concentre sur la présidente, dont ses agents ouvrent le courrier, écoutent les conversations et mettent en fiches les moindres faits et gestes.

Eleanor Roosevelt ne s'abandonne pas moins sans réserve à ces passions qu'elle abrite au sein même de la Maison Blanche sous le regard tour à tour incrédule et complice de son mari. Chez Lorena Hickok, elle admire la liberté d'être absolue, celle des femmes qui « ne doivent qu'à elles-mêmes d'avoir trouvé leur chemin dans la vie ». C'est le subversif qui la fascine en Joseph Lash, qu'elle ira, bravant sarcasmes et insinuations, défendre elle-même devant les commissions d'enquête.

Fut-elle quelque peu manipulée sinon abusée par celui qui la convertit au culte de Staline et pour qui elle n'eut aucun secret ? Une telle connivence, en pleine guerre mondiale, entre un cadre du mouvement communiste international et l'épouse éblouie du président des Etats-Unis ne pouvait aller sans conséquences. Au début de 1943, Roosevelt ordonna d'étouffer une « délicate » affaire d'espionnage avant d'envoyer le sergent Lash se battre dans le Pacifique... où son épouse se précipitera peu après sous prétexte de visiter les troupes.

Si décriée qu'elle ait été pour ses foucades et ses imprudences, Eleanor Roosevelt n'en conservera pas moins, après la mort du président, qu'elle accueille « les yeux secs », un rayonnement tel qu'elle sera appelée par Truman puis Kennedy à siéger comme déléguée aux Nations unies. Une sorte de victoire, au bout du compte.

Jean-Luc Barré

D'un lire à l'autre

Enquête sur un siècle de pratique où, si la suspicion n'épargne pas le lecteur, surveillé dans ses audaces, le texte se fait aussi machine plutôt que source d'émotion

DISCOURS SUR LA LECTURE 1880-2000

d'Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard.
Avec la collaboration de Emmanuel Fraisse, Jean-Claude Pomponac et Martine Poulain, Fayard/BPI-Centre Pompidou, 762 p., 180 F (27,44 €).

La dénonciation des « dangers de lire » à la fin du XIX^e siècle et la déploration contemporaine de « l'absence de lire » sont deux discours moins antinomiques qu'il n'y paraît. Selon Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, ces deux discours traduisent une même peur, celle suscitée par une pratique culturelle jamais suffisamment disciplinée ; par un acteur jamais assez étroitement surveillé, le lecteur.

Aux yeux de l'école, de l'Eglise, ou des bibliothèques publiques, le lecteur est d'abord un suspect. L'intérêt pour les « mauvais livres » manifesté par les ouailles ; l'inculture civique des élèves ; la dévastation du patrimoine par l'usager, trois figures du lecteur qui se ressemblent étrangement, et ce malgré les orientations idéologiques, les présupposés politiques des discours émanant d'institutions aussi opposées que l'Eglise et l'Ecole aux débuts de la III^e République.

Ce constat, richement documenté, est lourd de sens. En France, le discours sur la lecture publique, ici étudié sur la longue durée, de 1880 à 2000, a toujours privilégié la politique du lecteur au détriment d'une politique du livre. Laïcs et religieux confondus, tous sont partis en quête de « saines lectures », de « bonnes lectures », – mais de bons livres ? ; tous ont encouragé la lecture de livres instructifs liant par là indissolublement l'apprentissage de la langue et la morale.

Une entreprise dit mieux que

toute autre cette absence de toute préoccupation esthétique et ludique, donc littéraire, dans la promotion de la lecture, celle de l'abbé Bethléem (1869-1940).

En 1904, l'abbé publie *Romans à lire et romans à proscrire*, une recension de plusieurs milliers de romans parus depuis 1800, avec des appréciations critiques « strictement moralisantes ». C'est la première réalisation de ce qui pourrait être une bibliothèque de la vertu, projet trop bourgeois, tel cet *Essai de classification* d'un point de vue moral des principaux romans et romanciers de 1500 à 1932 publié en 1933, pour n'être que religieusement correct, n'en déplaise à son principal promoteur.

IMMOBILISME

Ce discours sur la lecture, remarquable par son unanimité, l'est aussi par la stabilité des pratiques qu'il publie. Si Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard se refusent à exagérer l'importance de la coupure représentée par Mai 68 et son train de réformes, il n'en reste pas moins que, du début du siècle aux années 70, rien ne bouge, ou presque.

L'exercice majeur de la « politique de la lecture », l'explication de texte, introduit par Gustave Lanson, et définitivement validé par l'institution scolaire en 1925, fait l'objet de critiques isolées dans les années 50, certes.

Mais la voie royale de promotion d'une littérature nationale formée par de « grands écrivains » morts et enterrés depuis un temps académiquement respectable n'est pas vraiment remise en question. Certains enseignants sont tout à fait conscients que, pour lire le nouveau roman et les écrivains qui gravitent autour de la revue *Tel Quel*, pour intégrer la linguistique, il convient d'inventer d'autres techniques de lecture, une « nouvelle lecture » en quelque sorte

qui envisage le texte comme une « machine » et non plus comme une source d'émotions.

Mais cette conscience de l'inadaptation du système a-t-elle eu une réelle influence ? C'est au moment où le discours rencontre la réalité, avec le ministère Lang et le bouleversement des programmes, l'entrée à l'école d'auteurs autres que les « classiques » notamment, que l'analyse s'interrompt. Au début des années 80, un rapport, *Des illettrés en France*, commandé par Pierre Mauroy, alors premier ministre, fait sensation. La découverte de l'illettrisme met un terme définitif aux débats ouverts depuis trente ans autour de « qu'est-ce que lire ? » pour s'interroger sur « comment lire ? », des textes sur papier et/ou écran informatique, qui requièrent une capacité de lecture de plus en plus étendue.

Evoquer la lecture en termes de discours n'épuise pas un sujet qui est avant tout une « pratique » : c'est la principale limite d'une approche qui, pour faire appel à des données statistiques, à des sources littéraires ou picturales, ne parvient pas à incarner une figure moderne du lecteur, de la lectrice serait plus juste. Reconnaître « l'absence de point de vue comparatiste » laisse entière la question de la singularité nationale, des discours comme des pratiques de lecture, qui, avec Internet et la généralisation de la lecture visuelle, paraît pour le moins remise en question.

Cette histoire de *Discours sur la lecture*, publiée pour la première fois en 1989 par le Centre Pompidou, actualisée et offerte à un nouveau public grâce à sa reprise en édition courante, est somme toute très optimiste : on voudrait tellement croire que, parce qu'elle ne fait plus l'objet de débats, la « crise de la lecture » est dépassée.

Anne Simonin

GERARD NAMER

HALBWACHS
et la mémoire sociale

ROUSSEAU :
Sociologue de la connaissance

Ed. de L'Harmattan

Du grand reportage à la « une »

Abbas, Chris Steele-Perkins et Alain Keler, trois regards qui tentent, tout en nous informant, de donner un peu d'harmonie à notre planète malade

VOYAGE EN CHRÉTIENTÉS
Photos et textes d'Abbas.
Ed. de La Martinière,
173 photos, 328 p., 295 F
(44,97 €).

AFGHANISTAN
Photos de Chris Steele-Perkins,
textes d'André Velter, Sayd
Bahodine Majrouh (traduits de
l'afghan par les éd. Phébus)
et Chris Steele-Perkins (traduits
de l'anglais par Abigail S. Lang),
éd. Marval, 79 photos, 128 p.,
195 F (29,73 €).

VENTS D'EST
Photos d'Alain Keler.
Texte de Véronique Soulé.
Marval, 150 photos, 224 p., 280 F
(42,69 €).

Voici trois livres qui perpétuent la tradition du grand reportage en noir et blanc sur des sujets lourds, dans la lignée graphique de l'agence Magnum. Trois regards qui tentent de donner un peu d'harmonie à une planète malade. Ces images destinées aux journaux – support utile, mais réducteur –, trouvent dans le livre le moyen de s'étendre, de rendre compte de cultures, pays et communautés pour lesquels les informations sont fragmentaires. Casse-tête commun : comment le photographe affirme-t-il son point de vue tout en informant le lecteur sur des terres étrangères et meurtries ?

Membre de l'agence Magnum, Abbas publie *Voyage en chrétientés*, après six ans d'enquêtes. Son livre est découpé en dix-huit reportages réalisés aux quatre coins du globe, de Jérusalem à Lourdes, en passant par la Russie, la Corée du Sud, Cuba ou le Mali, l'Ulster ou l'Égypte. L'œil est d'abord attiré par quelques photos spectaculaires : des Américains de Jérusalem « habités par Dieu » portent « sur la main des extraits du Livre saint afin de s'en inspirer à chaque instant » ; des Russes se fauillent sous



Au Cap (Afrique du Sud), un prêtre de l'église Zion bénit un nouveau baptisé

les racines d'un arbre où, « selon la légende, fut trouvée l'icône de saint Nicolas » ; des pentecôtistes de l'Alabama se passent un serpent venimeux durant le service dominical ; un Philippin est crucifié durant la procession pascale ; en Afrique du Sud, une église de Zion est le théâtre d'un exorcisme alors que des fidèles de l'Église adventiste du septième jour associent revolver et Bible...

On peut y perdre son latin et on comprend pourquoi Abbas a ajouté un « s » à chrétientés, religion aux multiples ramifications, Églises de la plus ouverte à la plus extrémiste, de la plus recluse à la plus médiatique. Sans oublier les coutumes locales, comme le rappelle un curé français au Mali : « La moitié de mon village est catholique, l'autre est musulmane... Et tout le monde est fétichiste. » Dans cet ensemble où les marchands du Temple tiennent leur place, un missionnaire de l'ordre des Pères blancs célé-

brant une messe au Mali devient une incongruité, à l'opposé de cet « allumé » américain brandissant une pancarte laissant peu le choix (« Aime Dieu, hais le péché ») et de ces huit mille « croisés » de l'évangéliste Billy Graham, portant une inquiétante chemise uniforme.

Il y a bien de la sagesse dans les images d'Abbas, notamment chez les bénédictins de Fleury, en France. Mais on sort étouffé de ce voyage dominé par l'intolérance, où le jugement individuel semble nié par la croyance collective. Abbas rectifie le tir avec son long journal, qui clôt l'ouvrage. Le photographe informe, éclaire ce que nous voyons. Mais comme il brasse beaucoup de pays dans ce livre imposant, comme il s'aventure là où la religion est mêlée aux luttes nationalistes, comme en Irlande du Nord ou chez les réfugiés serbes, chaque cas s'en trouve survolé, ramené à des stéréotypes formels sans que

l'on sache vraiment quel est le point de vue d'Abbas sur ce qu'il montre.

La religion est également au cœur du drame afghan. André Velter, en introduction d'*Afghanistan* du photographe britannique Chris Steele-Perkins, explique comment le « jeu mondial des échanges » et « l'agression économique » ont transformé ce pays tenu par les talibans en « zone en lambeaux, une litanie de massacres et de ruines ».

Steele-Perkins, de l'agence Magnum, montre un pays meurtri par l'homme (guerres) et la nature (tremblements de terre). Il décrit peu la guerre en direct – « ce n'est pas là que je prends de bonnes photos » – et beaucoup ses effets sur la vie quotidienne (soldats dans l'attente, victimes, prisonniers, hôpitaux, enfants dans la rue), l'économie traditionnelle (marchés, récolte du pavot, mines de lapis-lazuli), les femmes niées par le fondamentalisme.

Un tireur d'élite

PIERRE GASSMANN
La photographie à l'épreuve
de Hervé Le Goff.
Ed. France Delory, 188 p.,
126 photos, 210 F (32,02 €).

C'est une belle idée que de consacrer un livre à Pierre Gassmann, considéré comme le plus grand tireur de photographies des années 30 à 80, fondateur du laboratoire Pictorial Service. Un hommage de Cartier-Bresson, en préambule, dit l'ampleur du personnage : « Un grand entomologue qui a fixé et mis en valeur ce que nous, photographes, avons saisi dans nos filets à papillons. »

Hervé Le Goff donne la liste impressionnante de ceux qui ont confié leurs négatifs à ce « magicien de la chambre noire ». Cartier-Bresson, qui a beaucoup fait pour la notoriété de Gassmann et de son laboratoire, ainsi que d'autres figures de l'agence Magnum (Capa, Rodger, Seymour, Bischof, Haas, Erwit, Martine Franck, Koudelka, etc.) mais encore, pour ne citer que de grands anciens, Brassai, Man Ray, Doisneau, Boubat, Ronis, Boucher, Boiffard, Gisèle Freund...

Le Goff retrace le parcours de ce fils de la « première femme radiologue en Allemagne », dont les images médicales fascineront celui qui fut d'abord photographe – ses images sont ici publiées – avant de sagement renoncer pour devenir un tireur d'élite. Pourquoi autant de noms sont-ils allés chez Gassmann ? Comment définir son apport, au regard des photographes-tireurs du passé – pas tous manchots –, et des tireurs d'aujourd'hui ? On cherche les réponses dans ce livre honnête mais un peu mou, qui manque d'une enquête fouillée, qui ne s'élève pas du ton hagiographique, qui se perd dans des données générales tout en faisant l'impasse sur les enjeux du tirage photographique.

M. G.

Yan Morvan de la pratique à la théorie

A l'enseignant, peu convaincant, qui propose un manuel sur le photojournalisme, on préférera le reporter qui pendant vingt ans a suivi gangs, rockers, bikers et tribus

PHOTOJOURNALISME
de Yan Morvan.
Ed. CFPJ, 274 p., 295 F (44,97 €).

GANG
photos de Yan Morvan,
textes de Jean-Marc Barbieux.
Ed. Marval, 184 p., 104 photos,
250 F (38,11 €).

Yan Morvan est un photographe non dénué de brio, cultivé, intelligent et un brin cynique. Révélé dans les années 80 par ses reportages en Irlande du Nord ou au Liban, il ajoute à son arc une activité d'enseignant, notamment au Centre de formation et de perfectionnement des journalistes (CFPJ). Alliant « connaissance du terrain » et « pratique pédagogique », il publie, pour le compte du CFPJ, *Photojournalisme*, un livre illustré qui se veut à la fois « manuel technique, manuel théorique et enquête ».

Levons une ambiguïté que la couverture ne résout pas. Quasiement toutes les photos qui illustrent ce « manuel » sont signées Morvan, ce qui est commode mais, au-delà de la confirmation de l'égo généreux de l'auteur – ce dernier s'identifie-t-il au photojournalisme, à moins que ce ne soit le contraire ? – est un peu réducteur par rapport à l'ampleur d'un sujet riche en images qui auraient pu accompagner la démonstration.

Il y a autant à lire qu'à voir dans ce livre. Plusieurs signatures ont mis leur savoir au service d'un ouvrage signé du seul Morvan. Ce dernier ouvre le livre avec un « portfolio » personnel – bonne façon de prolonger l'auto-promotion – puis définit treize parties avec « l'idée d'informer sur les transformations et séismes virtuels qui secouent des pans entiers de la profession ».

Si l'approche est d'actualité, les textes sont un mélange de bric et de broc entre théorie et pratique, exposés hyper-pointus (avec formules mathématiques) et généralités



Réfugiée kosovare, camp de Kukes (Albanie, 1999)

approximatives sur l'histoire et la philosophie du procédé, informations distancées et points de vue qui n'engagent que leur auteur.

Dominent les données pratiques pour préparer, construire et vendre un reportage, « éditer » un sujet à partir de la planche contact, réaliser un bon portrait, choisir un boîtier et une optique, comprendre la révolution numérique, connaître le cadre juridique (statut professionnel, droit d'auteur et droit à l'image). On se plongera dans deux passages savoureux intitulés « Cadrage et composition – les bases » et « Construire un reportage photo ». Du Morvan tout craché. Au-delà de nombreuses perles du genre : « On ne coupe pas le haut du visage (sauf parfois chez les plasticiens et les conceptuels) », l'auteur classe les options comme s'il

s'agissait de cartes perforées. Le sommet est atteint avec la « méthodologie » labélisée par Morvan. Découpant le sujet en « trois types de ressources – les gens, les lieux, les actions », ce dernier a inventé une équation savante (au sens premier du terme) pour dégager le nombre d'images idéal d'un sujet. Aux reporters d'apprécier.

On souhaite en tout cas que la conception de l'enquête photographique selon Morvan ne s'apparente pas à celle du livre. L'investigation se limite en effet à une série d'entretiens avec des professionnels (photographes, responsables d'agences, de journaux ou d'institutions), sans distance, points de vue contradictoires ou analyses. D'où un paradoxe : les convictions de Morvan sont parfois intéressantes mais ce dernier survole

et brouille les enjeux d'une profession à l'ère de la mondialisation des images. Il prend de la distance par rapport aux photos publiées – « Le photojournalisme ne triche pas, ne trompe pas mais il ment » –, et à la fois il ne sort pas de la « cuisine interne » d'un métier qu'il mythifie à travers quelques personnalités, qui ont droit à leur portrait en grand, et s'adresse à l'apprenti-photographe comme s'il voulait le modeler en presse-bouton docile et efficace.

Ce collage d'entretiens et de textes où plusieurs personnalités mentionnées ne sont pas qualifiées, comme si elles étaient parfaitement connues, conforte l'impression générale : voilà un livre paresseux, plutôt atypique dans la production du CFPJ.

On retrouve Morvan en tête d'affiche de *Gang*, un livre percutant dans lequel il publie ses vingt ans de photos spécialisées, depuis les rockers et bikers des années 70, baignant dans la marginalité et la musique, jusqu'aux « tribus » plus radicales et violentes des banlieues d'aujourd'hui. Outre la belle illustration de la « fracture sociale » qui s'est amplifiée avec la crise, Morvan nous en apprend bien plus sur son métier qu'avec son manuel.

Le photographe montre ses images et raconte son expérience, ses histoires, alternant moments durs, anecdotes et réflexions sur le métier. Il décrypte ses relations avec la presse, comment il jongle entre *Libération*, *Paris-Match* et le *Figaro-Magazine*, comment un reportage dramatisé par un journal – « Loubards, terreur pour le public » – lui apporte les pires ennuis de la part de modèles qui, par nature, ne sont pas des anges. Morvan explique aussi pourquoi, au début des années 80, il est passé de l'instantané en noir et blanc au portrait posé, à la chambre et en couleurs, flairant une évolution déterminante dans les magazines. Bref *Gang* décrit, en textes et en images, ce qu'on appelle un bon professionnel.

M. G.

Cadrage juridique

André Bertrand aborde de façon minutieuse tous les aspects du droit à l'image

DROIT À LA VIE PRIVÉE ET DROIT À L'IMAGE
d'André Bertrand.
Préface de Xavier Linant
de Bellefonds,
éd. Litec, 222 p., 199 F (30,34 €).

Cela fait quelques années que les photographes de presse voient leur droit à l'information grandement menacé par des décisions de justice concernant le droit à l'image. Personnalités célèbres, gens anonymes, responsables d'un jardin ou d'un château, propriétaires d'un immeuble, d'un volcan ou d'un bateau, architectes, artistes ayant mis en lumière un lieu public, tout le monde brandit son droit à l'image, son droit d'auteur ou son droit de propriété pour demander réparation (financière) à la suite de la publication d'une image les concernant dans un journal, un livre, sur une carte postale ou une affiche.

Les cas sont multiples, complexes, tranchés par les juges, dans un sens ou dans un autre, plus ou moins lourdement. Pour comprendre et s'y retrouver dans un problème lié autant sinon plus aux bouleversements de la société et des mentalités qu'à l'évolution de la loi et de la jurisprudence – c'est pour cela que le sujet est passionnant –, un livre s'avère indispensable. Avocat à la cour de Paris, André Bertrand, avec son *Droit à la vie privée et droit à l'image*, un titre qui met en opposition deux notions parfois difficiles à concilier, aborde tous les aspects de ce droit à l'image.

C'est un livre qui s'apparente aux manuels juridiques pour étudiants en droit, découpé en onze chapitres relayés par un impressionnant appareil de notes. Mais tout est là, clairement exposé, avec la distance du juriste, mais aussi avec la sensibilité du citoyen qui pointe du doigt les absurdités

d'une époque où la protection des intérêts particuliers et de l'espace privé l'emporte parfois sur la divulgation d'informations et de photographies qui concernent l'intérêt collectif et l'espace privé.

Plus de cinq cents décisions de justice, depuis l'arrêt Rachel, en 1858, condamnant la publication d'un portrait de la comédienne sur son lit de mort, jusqu'à la décision Erignac, relative à la publication d'une photo, en 1998, montrant le préfet de Corse gisant dans son sang à Ajaccio, sont exposées et commentées. Une telle avalanche d'affaires est somme toute logique dans un domaine où la jurisprudence joue un rôle prépondérant. Les grands principes du droit à l'image situés dans le contexte de la Convention européenne des droits de l'homme (qui protège le droit à l'information), une typologie des photographies concernées – jusqu'à l'icône animalière –, les types de contrats, les aspects procéduraires et un comparatif avec des pays comme l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis, donnent sa valeur à l'ouvrage, dont les protagonistes célèbres ont pour nom Pablo Picasso, Isabelle Adjani, Eric Cantona, Johnny Hallyday ou Caroline de Monaco.

M. G.

MICHEL HOUELLEBECQ
rencontre
AUX CAHIERS DE COLETTE
le mardi 7 novembre
à partir de 18h.30
à l'occasion de la parution de
Lanzarote
(Ed. Flammarion)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e
Tél. 01 42 72 95 06

L'ÉDITION
FRANÇAISE

● **Pierre Astier contre « la machine à prix littéraires ».** Le directeur éditorial du Serpent à plumes demande dans une lettre au président du Syndicat national de l'édition, Serge Eyrolles, de nouvelles règles pour « moraliser et assainir le marché de la littérature ». Après son point de vue publié dans *Le Monde* du 27 septembre, il interpelle le président du SNE : « Pourquoi des pratiques d'un autre âge, qui aujourd'hui s'apparentent à des pratiques anticoncurrentielles, passibles de sanctions au regard des lois commerciales en vigueur en France et en Europe, perdurent-elles ? Pourquoi cette manne, qu'en confiance des centaines de milliers d'acheteurs apportent chaque année à des éditeurs, est-elle confisquée au profit d'un petit nombre d'entre eux, avec lesquels les jurés entretiennent des relations suspectes ? »

● **Antoine Gallimard et le numérique.** Dans un entretien au *Figaro Economie* du 30 octobre, le PDG de Gallimard s'exprime pour la première fois sur la rupture avec Bibliopolis (*Le Monde* des 14 juillet et 1^{er} septembre). « L'affaire s'est révélée mauvaise, nous avons choisi de nous désengager en faisant jouer une clause suspensive. » « Je n'ai pas le sentiment que nous ayons pris du retard dans ce domaine, explique Antoine Gallimard, nous avançons donc avec la volonté de ne pas brûler les étapes, car investir dans le numérique nécessite des moyens importants. En ce sens, le partenariat noué entre Bayard et Suez-Lyonnaise des eaux nous paraît particulièrement pertinent et, du fait de notre collaboration avec Bayard dans la jeunesse, nous y serons naturellement associés. »

● **Jean-Guy Boin à la tête de France-Edition.** Chef du département de l'économie du livre au ministère de la culture, Jean-Guy Boin est nommé, à partir du 1^{er} décembre, directeur général de France-Edition, l'organisme de promotion internationale des éditeurs français. Cet économiste et sociologue de formation, âgé de quarante-neuf ans, farouche défenseur du prix unique et de la librairie indépendante, avait rejoint le ministère de la culture en 1992. Il était auparavant directeur commercial et financier de La Découverte. Par ailleurs, le directeur du département des bibliothèques publiques, Jean-Claude Van Dam, quitte la direction du livre pour rejoindre la direction régionale des affaires régionales d'Auvergne.

● **Arfuyen s'ouvre au Cerf.** Les éditions du Cerf entrent à hauteur de 28 % dans le capital d'Arfuyen, pour « soutenir leur développement », selon un communiqué de l'éditeur alsacien. Il s'agit de « promouvoir ponctuellement des collaborations éditoriales dans le strict respect de l'indépendance confessionnelle d'Arfuyen », mais surtout de « mettre en place les synergies indispensables face aux défis des nouvelles technologies ».

Rectificatifs

● Le *Roland Furieux* de l'Arioste (Seuil) ne compte pas 2 648 vers mais plus de 38 000, qui composent bien plus de 330 strophes, contrairement à ce que nous indiquions dans « Le Monde des livres » du 20 octobre.

● Dans le compte rendu des Mémoires de Henry Kissinger (« Le Monde des livres » du 27 octobre), nous indiquions par erreur que Gerald Ford avait été président de 1974 à 1980, au lieu de : 1974 à 1976.

FRANÇOIS VALLEJO

PIROUETTES
DANS LES
TÉNEBRES

« Un franc ravissement, chargé d'une pointe d'érudition, de drôlerie, avec pour seuls artifices l'imprévu, l'inattendu. Voilà un cadeau qui n'est pas commun. »

J.C. RENARD,
Le Magazine littéraire

ÉDITIONS
Viviane Hamy

Les voyages d'Utopia

Le Festival de science-fiction se pose à Nantes et rend hommage à l'Espagne

En passant du Futuroscope à la ville natale de Jules Verne, le festival Utopia, devenu le Festival international de science-fiction, a gagné une légitimité nouvelle grâce au double « parrainage » de l'auteur de *De la Terre à la Lune* et des fières éditions de l'Atalante, qui avaient pour l'occasion avancé la sortie du nouveau Pierre Bordage *Orchéron*. Il s'est élargi au cinéma et à la BD, mais surtout il a trouvé à la Cité des congrès de Nantes un lieu à sa dimension et le soutien d'un public venu très nombreux assister aux différents événements de la manifestation, qui s'est tenue du 24 au 29 octobre.

Le pôle littérature, orchestré par Bruno Della Chiesa, est resté fidèle à la formule d'Utopia en proposant une découverte de la science-fiction espagnole, grâce à une importante délégation d'auteurs hispaniques représentant, selon Julian Diez, l'éditeur de la revue *Gigamesh*, le « gratin » de la nouvelle vague espagnole. Cette génération essaie depuis les années 80 de se dégager de l'imitation des

auteurs américains et de trouver une voie qui lui soit propre. Écrire de la science-fiction en Espagne, c'est aller contre une tradition bien établie, qui malgré l'exception de *Don Quichotte*, veut que la littérature espagnole soit une littérature réaliste.

NOUVELLE GÉNÉRATION

Quelques jeunes écrivains qui se sont frottés à d'autres territoires comme la littérature pour la jeunesse ou le polar, s'y sont cependant risqués. Ils s'appellent Javier Negrete, Rodolfo Martínez, auteur d'un roman « cyberpunk », Armando Boix ou Raphael Marini. Nous aurons l'occasion de découvrir bientôt cette nouvelle vague avec une traduction à paraître Au Diable Vauvert du roman de Juan-Miguel Aguilera, *La Locura de Dios*.

L'auteur décrit le livre comme un voyage imaginaire très influencé par Jules Verne, mettant en scène un personnage historique, Raymond Lulle, parti à la recherche du royaume du prêtre Jean, qui commence comme un roman histori-

que, devient fantastique pour basculer finalement dans la pure SF.

Outre James Morrow, l'auteur voltairien de la trilogie divine de *Jéovah* (chez J'ai lu et Au Diable Vauvert), Utopia accueillait deux grands Américains. Frederick Pohl est depuis longtemps une figure importante de la SF d'outre-Atlantique, non pas seulement en tant qu'auteur de romans devenus classiques comme *Planètes à gogo* ou *La Grande Porte*, mais aussi comme rédacteur en chef de revues (dont *International Science-Fiction*, qui se proposait de publier des nouvelles du monde entier) et d'anthologies. Terry Bisson, qui a reçu le grand prix de l'imaginaire de la nouvelle étrangère pour *MEUCS*, est un nouvelliste hors pair, un ciseleur de textes étranges et vertigineux et un humoriste subtil. Deux de ses romans vont être traduits en France chez Orion. En recevant son prix à Nantes, Terry Bisson a montré que l'imaginaire et la SF sont aussi en phase avec l'actualité, en exprimant sa ferme opposition à la peine de mort.

Jacques Baudou

Vingt ans de Quai des bulles

Quai des bulles craignait un peu la concurrence d'Utopia 2000, organisé aux mêmes dates à Nantes, qui faisait la part belle à la BD de science-fiction, parrainée par une des stars du neuvième art, Enki Bilal. Mais pour ses vingt ans, le plus important rendez-vous de la bande dessinée en France, après Angoulême, a attiré du vendredi 27 au dimanche 29 octobre quelque 28 000 amoureux de la BD, soit 3 000 de plus qu'en 1999. Dans l'après-midi du dimanche 29, les portes du « festival de la bande dessinée et de l'image projetée » de Saint-Malo ont dû être bloquées et les festivaliers filtrés, tant l'affluence était grande.

Sur les murs d'enceinte de Saint-Malo, animés par un gigantesque « Rempart d'images » nocturne,

défilait les vingt affiches de la manifestation créée en 1981 par des auteurs de BD et par des fans du cru (Alain Goutal, Jean-Claude Fournier, Jacques Plouët, etc.). A la rétrospective de l'œuvre de Régis Loisel (*La Quête de l'oiseau du temps*, *Peter Pan*) répondaient les dessins et les toiles de Guillaume Sorel (*L'île des morts*, *Amnesia*) ou ceux du prolifique Maric, qui a illustré depuis 1943 des centaines d'albums allant de Bibi Fricotin à Don Qui Shooote ou à La Famille Lakouetche née à Longwy... Sans oublier les esquisses de Joub, de Laval NG ou celles des auteurs réunis autour du thème « Croquis d'Afrique ».

Dédiée cette année à Will, auteur disparu de *Tif et Tondu* et d'*Isabelle* – dont Quai des bulles avait présenté, en 1999, une éton-

nante collection, en partie privée, d'illustrations et d'affiches méconues –, la vingtième édition a continué de surprendre en douceur.

Deux jeunes femmes, Claire Wendling (*Les Lumières de l'Amalou*, *Aphrodite*) et Sandrine Revel (*Un drôle d'ange gardien*), ont été primées, aux côtés d'Etienne Davodeau (*Le Réflexe de survie*, *Anticyclone*). Bonne nouvelle, la BD se féminise ! C'est d'ailleurs Florence Cestac qui présidera Angoulême 2001.

Y.-M. L.

Un Espagnol dans
la bibliothèque virtuelle

Evidemment, ce n'est déjà plus une première mondiale, puisque l'Américain Stephen King, avec sa nouvelle « Ridding the Bullet », et l'Argentin Ernesto Sabato, avec son essai *La Resistencia*, l'ont précédé, de quelques mois, mais l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte n'en est pas moins un pionnier de l'édition, en devenant le premier auteur européen célèbre à figurer dans la « bibliothèque virtuelle » d'Internet.

En effet, son dernier roman, *El Oro del rey*, qui raconte les quatrièmes aventures de son populaire héros, le capitaine Alatriste, de retour de Flandres, dans la Séville intrigante du XVII^e siècle, sur fond de spadassins et de galions gorgés d'or et d'espions, comme il se doit, sera accessible, dès le vendredi 3 novembre, sur le Net. Le livre sortira, normalement, en librairie, le 1^{er} décembre, au prix normal d'environ 180 francs, mais moyennant un tarif accessible (18€ [2,74€]), la maison d'édition Alfabara, et Inicia, portail d'accès à Internet propriété du groupe Prisa (éditeur d'*El País*), mettra le roman à la disposition des « lecteurs virtuels », pendant un mois sur le site : www.capitalalatriste.alfabara.com.

Le calcul étant, comme l'expliquera Juan Luis Cebrian, conseiller du Groupe Prisa « de toucher les 20 millions de lecteurs, dans le monde, qui utilisent le Net, en espagnol ». Une initiative que la personnalité même de Pérez-Reverte, auteur d'une dizaine de romans, dont certains ont été portés à l'écran, comme *Le Club Dumas*, et surtout l'auteur de langue espagnole le plus vendu dans le monde, ne devrait pas manquer de faciliter.

A ce propos, Alfabara a ajouté, en plus du roman proprement dit, trois autres sections, sur le site, offrant une biographie et des entretiens, déjà parus avec

l'auteur ; de la documentation, y compris visuelle sur le XVII^e sévillan et, enfin, un lieu de rendez-vous « cybernétique » appelé « La Taberna del Turco » (La Taverne du Turc), du nom de l'endroit où le capitaine Alatriste donne ses rendez-vous secrets, où les lecteurs pourront dialoguer avec l'auteur.

PÉREZ-REVERTE EN PIONNIER

Cette expérience sera-t-elle concluante ? Ses promoteurs restent prudemment optimistes. Après tout, les exemples précédents, rapporte la presse espagnole, sont mitigés, mais plutôt encourageants. Ainsi Stephen King, en mars dernier, a vendu sa nouvelle « Ridding the Bullet » à plus de 400 000 exemplaires le premier jour. Mais, cet été, son second essai d'écriture virtuelle, avec une autre nouvelle, « The Plant », n'a pas connu autant de succès. Quoi qu'il en soit, des poids lourds de l'édition américaine comme Random House ou Barnes and Noble sont en train de tester les possibilités de ce nouveau marché.

Quant au « pionnier », Arturo Pérez-Reverte, il a décidé de jouer le jeu, mais non sans avoir pris ses précautions, comme exiger qu'on ne place aucune publicité entre les pages : « Je ne suis pas mécontent, devait-il expliquer, en plaisantant, de donner un petit coup de dent à l'hégémonie de l'anglais sur Internet : nous aussi, les Espagnols nous pouvons montrer que nous avons des choses à dire. » Le piratage ? Le risque que moins de lecteurs s'offrent ensuite un livre-papier ? Qu'importe : « J'aurais regretté de ne pas avoir tenté l'expérience, le livre arrive ainsi au bout du monde, chez des gens qui peut-être ne l'auraient jamais lu sans cela. Et après tout, ce que je veux, c'est qu'on me lise : qu'on me copie, qu'on me pirate, mais qu'on me lise. »

Marie-Claude Decamps

Il n'y a pas de mal
à passer
une nuit blanche
avec un inconnu.



Attention Talent : chaque mois, les libraires de la Fnac vous font découvrir un nouveau talent de la littérature à la Fnac

et sur www.fnac.com

fnac.com

A L'ÉTRANGER

● BRÉSIL : Paolo Coelho prêt à se présenter à l'Académie

L'écrivain brésilien à succès Paolo Coelho, qui présentait son nouveau roman, *El Demonio y la senorita Pym*, à l'Académie brésilienne des lettres, a annoncé son intention de présenter sa candidature à cette institution d'ici quatre ans. Il a expliqué qu'enfant, il rêvait d'« obtenir l'immortalité » grâce à l'écriture, que dans les années 70, il avait essayé de se convertir en « intellectuel incompris qui mourrait pauvre et serait découvert trente ans après sa mort », mais qu'il avait appris, depuis, que la « réalité de la vie est la réalité du marché. »

● GRANDE-BRETAGNE : La femme de Stevenson

Une lettre de l'épouse de Robert Louis Stevenson, qui sera vendue aux enchères à Londres, chez Phillips, le 17 novembre, dissipe un des grands mystères de la littérature britannique : le sort du premier manuscrit de *Dr Jekyll et Mr Hyde*. Fanny Stevenson y raconte que son mari a écrit un livre d'une totale stupidité et qu'elle va le brûler. L'écrivain écossais, qui considérait avoir là écrit son chef-d'œuvre, l'avait rédigé entièrement à nouveau en trois jours, dans un état d'agitation extrême.

● PRIX LITTÉRAIRES

Le prix de littérature Miguel Angel Asturias a été attribué au Guatemala à Ana María Rodas, journaliste, poète et féministe. Le poète chinois Bei Ling et le général mexicain José Francisco Gallardo Rodríguez (actuellement en prison) ont reçu le prix PEN International *Freedom to Write*, pour leur soutien à la liberté d'expression.

AGENDA

● LES 4 et 5 NOVEMBRE. FRISONS JEUNESSE. A Bordères (Pyrénées-Atlantiques), la municipalité organise les premières journées du livre fantastique jeunesse, « Frissons à Bordères », avec rencontres d'auteurs, animations (maquillage, jeux littéraires...), et lectures de contes fantastiques du monde entier (à partir de 14 heures, salle des fêtes Henri-Guichot, Bordères, rens. : 05-59-61-44-96).

● LES 6, 7 et 8 NOVEMBRE. JULIEN GRACQ. A Paris, l'Association des anciens élèves du lycée Henri IV propose trois soirées sur le thème « Julien Gracq. Les formes d'une œuvre », avec lectures de textes par les comédiens Yves Gasc et Denis Podalydès, respirations musicales et interventions du géographe Yves Lacoste et de l'écrivain Philippe

Le Guillou (à partir de 20 h 30, lycée Henri IV, 23, rue Clovis, 75005, rens. : 01-44-41-21-00).

● LE 6 NOVEMBRE. ILLUSTRATION. A Moulins, en prélude à l'exposition « Il était une fois... 8 illustrateurs à l'affiche » (du 8 novembre au 6 janvier), se tient une journée nationale sur l'illustration à destination des créateurs et professionnels (à partir de 10 heures, Musée Anne de Beaujeu, place Laussedat, Moulins-sur-Allier, rens. : 04-70-20-48-47).

● LE 8 NOVEMBRE. NOBEL. A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise une conférence-débat sur le thème de la littérature universelle, avec des membres de l'Académie Nobel et des écrivains comme Horace Engdahl, Katarina Frostenson ou Per Wästberg (à 18 h 30 à la BNF, quai François-Mauriac, 75013, rens. : 01-53-79-59-59).